This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

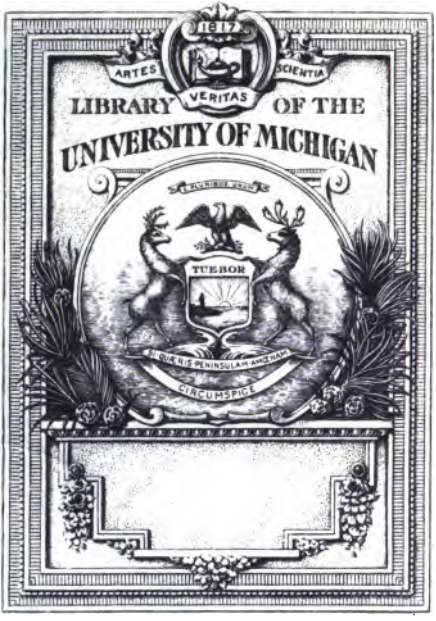
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Digitized by Google



DRAMATIC FUND
OF THE DEPARTMENT OF
ROMANCE LANGUAGES

Digitized by Google

PQ
1211
.A2
B58
1ch Sem.

Digitized by Google

Digitized by Google

BIBLIOTHÈQUE DES THÉATRES,

Lettre C.

TOME VII.

Digitized by Google

Pièces contenues dans ce Volume.

Cid. (le)
Cinna.
Comte d'Eſſex.
Cromwel.
Cromwel.

Digitized by Google

Digitized by Google

PIERRE CORNEILLE

De l'Academie Françoise

Né en 1606. Mort en 1684.

Digitized by Google

Tomassin Sculp

BIBLIOTHÈQUE DES THÉATRES,

Composée de plus de 530 Tragédies, Comédies, Drames, Comédies-Lyriques, Comédies-Ballets, Pastorales, Opéras-Comiques, Pièces à Vaudevilles, Divertissemens, Parodies, Tragi-Comédies, Parades, tant anciennes que nouvelles.

RECUEIL AUSSI UTILE QU'AGRÉABLE.

On y a joint les Anecdotes concernant toutes les Pièces qui ont été jouées tant à Paris qu'en Province; les noms de tous les Auteurs, Poëtes ou Musiciens, qui ont travaillé pour tous nos Théâtres, des Acteurs ou Actrices célèbres qui ont joués à tous nos Spectacles, avec un Jugement de leurs Ouvrages & de leurs talens.

Lettre C.

TOME VII.

A PARIS,

Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint-Jacques, au Temple du Goût.

1784.

Digitized by Google

Digitized by Google

Dram Fd.
Dept. Rom. Langs
3-1-38

Corneille, Pierre

LE CID,

TRAGÉDIE.

3-12-38 Dup.

Digitized by Google

ACTEURS.

D. FERNAND, premier Roi de Castille.
D. URRAQUE, Infante de Castille.
D. DIÉGUE, pere de D. Rodrigue.
D. GOMÉS, Comte de Gormas, pere de Chiméne.
D. RODRIGUE, amant de Chiméne.
D. SANCHE, amoureux de Chiméne.
D. ARIAS, } Gentilshommes Castillans.
D. ALONSE, }
CHIMÉNE, fille de D. Gomés.
LÉONOR, gouvernante de l'Infante.
ELVIRE, gouvernante de Chiméne.
UN PAGE de l'Infante.

La Scène est à Séville.

Digitized by Google

LE CID,
TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

CHIMÉNE, ELVIRE.

CHIMÉNE.

ELVIRE, m'as-tu fait un rapport bien sincere?
Ne déguises-tu rien de ce qu'a dit mon pere?

ELVIRE.

Tous mes sens, à moi-même, en sont encor charmés,
Il estime Rodrigue autant que vous l'aimez;
Et, si je ne m'abuse, à lire dans son ame,
Il vous commandera de répondre à sa flâme.

CHIMÉNE.

Dis-moi donc, je te prie, une seconde fois,
Ce qui te fait juger qu'il approuve mon choix;
Apprends-moi de nouveau quel espoir j'en dois prendre;
Un si charmant discours ne se peut trop entendre,
Tu ne peux trop promettre aux feux de notre amour
La douce liberté de se montrer au jour.
Que t'a-t-il répondu sur la secrette brigue

Digitized by Google

Que font auprès de toi D. Sanche & D. Rodrigue ?
N'as-tu point trop fait voir quelle inégalité
Entre ces deux amans me penche d'un côté ?

ELVIRE.

Non, j'ai peint votre cœur dans une indifférence
Qui n'enfle d'aucun d'eux, ni détruit l'espérance ;
Et sans les voir d'un œil trop sévere, ou trop doux,
Attend l'ordre d'un pere à choisir un époux.
Ce respect l'a ravi, sa bouche & son visage
N'en ont donné sur l'heure un digne témoignage ;
Et, puisqu'il faut encor vous en faire un récit,
Voici, d'eux & de vous, ce qu'en hâte il m'a dit :
Elle est dans le devoir, tous deux sont dignes d'elle,
Tous deux formés d'un sang noble, vaillant, fidele ;
Jeunes, mais qui sont lire aisément dans leurs yeux
L'éclatante vertu de leurs braves ayeux.
Don Rodrigue, sur-tout, n'a trait en son visage
Qui d'un homme de cœur ne soit la haute image ;
Et sort d'une maison si féconde en guerriers,
Qu'ils y prennent naissance au milieu des lauriers.
La valeur de son pere, en son tems sans pareille,
Tant qu'a duré sa force, a passé pour merveille :
Ses rides sur son front ont gravé ses exploits,
Et nous disent encor ce qu'il fut autrefois ;
Je me promets du fils ce que j'ai vu du pere,
Et ma fille, en un mot, peut l'aimer & me plaire.
Il alloit au conseil, dont l'heure qui pressoit
A tranché ce discours qu'à peine il commençoit ;
Mais, à ce peu de mots, je crois que sa pensée
Entre vos deux amans n'est pas fort balancée.
Le Roi doit à son fils élire un gouverneur,
Et c'est lui que regarde un tel degré d'honneur ;
Ce choix n'est pas douteux, & sa rare vaillance
Ne peut souffrir qu'on craigne aucune concurrence.
Comme ses hauts exploits le rendent sans égal,
Dans un espoir si juste il sera sans rival ;

Digitized by Google

Et puiſque D. Rodrigue a réſolu ſon pere,
Au ſortir du conſeil, à propoſer l'affaire,
Je vous laiſſe à juger s'il prendra bien ſon tems,
Et ſi tous vos deſirs ſeront bientôt contens.

CHIMÉNE.

Il ſemble toutefois que mon ame troublée
Refuſe cette joie, & s'en trouve accablée:
Un moment donne au ſort des viſages divers,
Et dans ce grand bonheur je crains un grand revers.

ELVIRE.

Vous verrez cette crainte heureuſement déçue.

CHIMÉNE.

Allons, quoi qu'il en ſoit, en attendre l'iſſue.

SCENE II.

L'INFANTE, LÉONOR, UN PAGE.

L'INFANTE.

PAGE, allez avertir Chiméne de ma part,
Qu'aujourd'hui, pour me voir, elle attend un peu tard,
Et que mon amitié ſe plaint de ſa pareſſe.

SCENE III.

L'INFANTE, LÉONOR.

LÉONOR.

MADAME, chaque jour même deſir vous preſſe,
Et dans ſon entretien je vous vois chaque jour
Demander en quel point ſe trouve ſon amour.

L'INFANTE.

Ce n'eſt pas ſans ſujet. Je l'ai preſque forcée

Digitized by Google

A recevoir les traits dont ſon ame eſt bleſſée ;
Elle aime D. Rodrigue, & le tient de ma main,
Et par moi D. Rodrigue a vaincu ſon dédain.
Ainſi de ces amans ayant formé les chaînes,
Je dois prendre intérêt à voir finir leurs peines.

LEONOR.

Madame, toutefois parmi leurs bons ſuccès
Vous montrez un chagrin qui va juſqu'à l'excès.
Cet amour, qui tous deux les comble d'allégreſſe,
Fait-il de ce grand cœur la profonde triſteſſe?
Et ce grand intérêt que vous prenez pour eux,
Vous rend-t-il malheureuſe alors qu'ils ſont heureux?
Mais je vais trop avant, & deviens indiſcrette.

L'INFANTE.

Ma triſteſſe redouble à la tenir ſecrette.
Écoute, écoute enfin comme j'ai combattu,
Écoute quels aſſauts bravent encor ma vertu.
L'amour eſt un tyran qui n'épargne perſonne ;
Ce jeune cavalier, cet amant que je donne,
Je l'aime.

LÉONOR.

Vous l'aimez!

L'INFANTE.

Mets la main ſur mon cœur,
Et vois comme il ſe trouble au nom de ſon vainqueur,
Comme il le reconnoit.

LÉONOR.

Pardonnez-moi, Madame,
Si je ſors du reſpect pour blâmer cette flâme.
Une grande princeſſe à ce point s'oublier,
Que d'admettre en ſon cœur un ſimple cavalier!
Et que diroit le Roi? Que diroit la Caſtille?
Vous ſouvient-il encor de qui vous êtes fille?

L'INFANTE.

Il m'en ſouvient ſi bien, que j'épendrai mon ſang,
Avant que je m'abaiſſe à démentir mon rang.

Digitized by Google

Je te répondrois bien que dans les belles ames
Le seul mérite a droit de produire des flâmes,
Et si ma passion cherchoit à s'excuser,
Mille exemples fameux pourroient l'autoriser;
Mais je n'en veux point suivre où ma gloire s'engage.
La surprise des sens n'abat point mon courage;
Et je me dis toujours, qu'étant fille de roi,
Tout autre qu'un monarque est indigne de moi.
Quand je vis que mon cœur ne se pouvoit défendre,
Moi-même je donnai ce que je n'osois prendre;
Je mis au lieu de moi Chiméne en ses liens,
Et j'allumai leurs feux pour éteindre les miens.
Ne t'étonne donc plus si mon ame gênée
Avec impatience attend leur hyménée,
Tu vois que mon repos en dépend aujourd'hui,
Sil'amour vit d'espoir, il périt avec lui.
C'est un feu qui s'éteint faute de nourriture;
Et, malgré la rigueur de ma triste aventure,
Si Chiméne a jamais Rodrigue pour mari,
Mon espérance est morte, & mon esprit guéri.
Je souffre cependant un tourment incroyable,
Jusques à cet hymen Rodrigue m'est aimable:
Je travaille à le perdre, & le perds à regret,
Et de-là prend son cours mon déplaisir secret.
Je vois avec chagrin que l'amour me contraigne
A pousser des soupirs pour ce que je dédaigne;
Je sens en deux partis mon esprit diviſé,
Si mon courage est haut, mon cœur est embrâsé;
Cet hymen m'est fatal, je le crains & souhaite,
Je n'ose en espérer qu'une joie imparfaite:
Ma gloire & mon amour ont pour moi tant d'appas,
Que je meurs s'il s'acheve, ou ne s'acheve pas.

LÉONOR.

Madame, après cela je n'ai rien à vous dire,
Sinon que de vos maux avec vous je soupire;
Je vous blâmois tantôt, je vous plains à présent.

Digitized by Google

Mais puiſque dans un mal ſi doux & ſi cuiſant,
Votre vertu combat & ſon charme & ſa force,
En repouſſe l'aſſaut, en rejette l'amorce,
Elle rendra le calme à vos eſprits flottans.
Eſpérez donc tout d'elle & du ſecours du tems;
Eſpérez tout du ciel, il a trop de juſtice
Pour laiſſer la vertu dans un ſi long ſupplice.

L'INFANTE.

Ma plus douce eſpérance eſt de perdre l'eſpoir.

SCENE IV.

L'INFANTE, LÉONOR, UN PAGE.

LE PAGE.

PAR vos commandemens, Chiméne vous vient voir.

L'INFANTE, *à Léonor.*

Allez l'entretenir en cette galerie.

LÉONOR.

Voulez-vous demeurer dedans la rêverie?

L'INFANTE.

Non, je veux ſeulement, malgré mon déplaiſir,
Remettre mon viſage un peu plus à loiſir.
Je vous ſuis.

SCENE V.

L'INFANTE, *ſeule.*

JUSTE ciel! d'où j'attends mon remede,
Mets enfin quelque borne au mal qui me poſſede,
Aſſure mon repos, aſſure mon honneur;
Dans le bonheur d'autrui je cherche mon bonheur,
Cet hyménée à trois également importe;

Digitized by Google

Rends son effet plus prompt, ou mon ame plus forte:
D'un lien conjugal joindre ces deux amans,
C'est briser tous mes fers, & finir mes tourmens.
Mais je tarde un peu trop, allons trouver Chiméne,
Et par son entretien soulager notre peine.

SCENE VI.

LE COMTE, D. DIÉGUE.

LE COMTE.

Enfin vous l'emportez, & la faveur du roi
Vous éleve en un rang qui n'étoit dû qu'à moi;
Il vous fait gouverneur du prince de Castille.

D. DIÉGUE.

Cette marque d'honneur qu'il met dans ma famille
Montre à tous qu'il est juste, & fait connoître assez
Qu'il sait récompenser les services passés.

LE COMTE.

Pour grands que soient les rois, ils sont ce que nous sommes,
Ils peuvent se tromper comme les autres hommes;
Et ce choix sert de preuve à tous les courtisans,
Qu'ils savent mal payer les services présens.

D. DIÉGUE.

Ne parlons plus d'un choix dont votre esprit s'irrite,
La faveur l'a pu faire autant que le mérite;
Mais on doit ce respect au pouvoir absolu,
De n'examiner rien, quand un roi l'a voulu.
A l'honneur qu'il m'a fait, ajoutez-en un autre,
Joignons, d'un sacré nœud, ma maison à la vôtre;
Vous n'avez qu'une fille, & moi je n'ai qu'un fils,
Leur hymen nous peut rendre à jamais plus qu'amis;
Faites-nous cette grace, & l'acceptez pour gendre.

LE COMTE.

A des partis plus hauts ce beau fils doit prétendre;

Digitized by Google

Et le nouvel éclat de votre dignité
Lui doit enfler le cœur d'une autre vanité.
Exercez-la, Monsieur, & gouvernez le prince ;
Montrez-lui comme il faut régir une province,
Faire trembler par-tout les peuples sous sa loi,
Remplir les bons d'amour, & les méchans d'effroi.
Joignez à ces vertus celles d'un capitaine ;
Montrez-lui comme il faut s'endurcir à la peine,
Dans le métier de Mars se rendre sans égal,
Passer les jours entiers & les nuits à cheval,
Reposer tout armé, forcer une muraille,
Et ne devoir qu'à soi le gain d'une bataille.
Instruisez-le d'exemple, & rendez-le parfait,
Expliquant à ses yeux vos leçons par l'effet.

D. DIÉGUE.

Pour s'instruire d'exemple, en dépit de l'envie,
Il lira seulement l'histoire de ma vie.
Là, dans un long tissu de belles actions,
Il verra comme il faut domter des nations,
Attaquer une place, ordonner une armée,
Et sur de grands exploits bâtir sa renommée.

I. E COMTE.

Les exemples vivans sont d'un autre pouvoir,
Un prince dans un livre apprend mal son devoir.
Et qu'a fait, après tout, ce grand nombre d'années,
Que ne puisse égaler une de mes journées ?
Si vous fûtes vaillant, je le suis aujourd'hui,
Et ce bras, du royaume est le plus ferme appui.
Grenade & l'Arragon tremble quand ce fer brille,
Mon nom sert de rempart à toute la Castille ;
Sans moi vous passeriez bientôt sous d'autres loix,
Et vous auriez bientôt vos ennemis pour rois.
Chaque jour, chaque instant, pour rehausser ma gloire,
Met lauriers sur lauriers, victoire sur victoire.
Le prince à mes côtés feroit dans les combats

Digitized by Google

L'essai de son courage a l'ombre de mon bras,
Il apprendroit à vaincre en me regardant faire ;
Et pour répondre en hâte à son grand caractere,
Il verroit....

D. DIÉGUE.

Je le sais, vous servez bien le roi,
Je vous ai vu combattre, & commander sous moi.
Quand l'âge dans mes nerfs à fait couler sa glace,
Votre rare valeur à bien rempli ma place ;
Enfin, pour épargner des discours superflus,
Vous êtes aujourd'hui ce qu'autrefois je fus.
Vous voyez toutefois, qu'en cette concurrence
Un monarque entre nous met quelque différence.

LE COMTE.

Ce que je méritois vous l'avez emporté.

D. DIÉGUE.

Qui l'a gagné sur vous l'avoit mieux mérité.

LE COMTE.

Qui peut mieux l'exercer en est bien le plus digne.

D. DIÉGUE.

En être refusé n'en est pas un bon signe.

LE COMTE.

Vous l'avez eu par brigue étant vieux courtisan.

D. DIÉGUE.

L'éclat de mes hauts faits fut mon seul partisan.

LE COMTE.

Parlons-en mieux, le roi fait honneur à votre âge.

D. DIÉGUE.

Le roi, quand il en fait, le mesure au courage.

LE COMTE.

Et par-là cet honneur n'étoit dû qu'à mon bras.

D. DIÉGUE.

Qui n'a pu l'obtenir ne le méritoit pas.

LE COMTE.

Ne le méritoit pas! Moi?

Digitized by Google

D. DIÉGUE.

Vous.

LE COMTE.

Ton impudence,
Téméraire vieillard, aura sa récompense.

(*Il lui donne un soufflet.*)

D. DIÉGUE, *mettant l'épée à la main.*

Acheve, & prends ma vie après un tel affront,
Le premier dont ma race ait vu rougir son front.

LE COMTE.

Et que penses-tu faire avec tant de foiblesse?

D. DIÉGUE, *après que son épée est tombée.*

O Dieu! ma force usée en ce besoin me laisse!

LE COMTE.

Ton épée est à moi, mais tu serois trop vain,
Si ce honteux trophée avoit chargé ma main.
Adieu. Fais lire au prince, en dépit de l'envie,
Pour son instruction l'histoire de ta vie;
D'un insolent discours ce juste châtiment
Ne lui servira pas d'un petit ornement.

SCENE VII.

D. DIÉGUE, *seul.*

O Rage! O désespoir! O vieillesse ennemie!
N'ai-je donc tant vécu que pour cette infamie?
Et ne suis-je blanchi dans les travaux guerriers,
Que pour voir en un jour flétrir tant de lauriers?
Mon bras, qu'avec respect toute l'Espagne admire,
Mon bras qui, tant de fois, a sauvé cet empire,
Tant de fois affermi le trône de son roi,
Trahit donc ma querelle, & ne fait rien pour moi?
O cruel souvenir de ma gloire passée!
Œuvre de tant de jours en un jour effacée!

Digitized by Google

Nouvelle dignité fatale à mon bonheur !
Précipice élevé d'où tombe mon honneur !
Faut-il de votre éclat voir triompher le Comte,
Et mourir sans vengeance, ou vivre dans la honte ?
Comte, sois de mon prince à présent gouverneur,
Ce haut rang n'admet point un homme sans honneur ;
Et ton jaloux orgueil, par cet affront insigne,
Malgré le choix du roi, m'en a su rendre indigne.
Et toi, de mes exploits glorieux instrument,
Mais d'un corps tout de glace inutile ornement,
Fer, jadis tant à craindre, & qui dans cette offense
M'as servi de parade, & non pas de défense,
Va, quitte désormais le dernier des humains,
Passe, pour me venger, en de meilleures mains.

SCENE VIII.

D. DIÉGUE, D. RODRIGUE.

D. DIÉGUE.

RODRIGUE, as-tu du cœur ?

D. RODRIGUE.

Tout autre que mon pere
L'éprouveroit sur l'heure.

D. DIÉGUE.

Agréable colere !
Digne ressentiment à ma douleur bien doux !
Je reconnois mon sang à ce noble courroux :
Ma jeunesse revit en cette ardeur si prompte.
Viens, mon fils ; viens, mon sang, viens réparer ma honte,
Viens me venger.

D. RODRIGUE.

De quoi ?

Digitized by Google

D. DIÉGUE.

D'un affront si cruel,
Qu'à l'honneur de tous deux il porte un coup mortel;
D'un soufflet. L'insolent en eût perdu la vie,
Mais mon âge a trompé ma généreuse envie,
Et ce fer que mon bras ne peut plus soutenir,
Je le remets au tien pour venger & punir.
Va contre un arrogant éprouver ton courage,
Ce n'est que dans le sang qu'on lave un tel outrage.
Meurs, ou tue. Au surplus, pour ne te point flatter,
Je te donne à combattre un homme à redouter.
Je l'ai vu tout couvert de sang & de poussiere,
Porter par-tout l'effroi dans une armée entiere.
J'ai vu par sa valeur cent escadrons rompus;
Et pour t'en dire encor quelque chose de plus,
Plus que brave soldat, plus que grand capitaine,
C'est....

D. RODRIGUE.

De grace, achevez.

D. DIÉGUE.

Le pere de Chiméne.

D. RODRIGUE.

Le....

D. DIÉGUE.

Ne réplique point, je connois ton amour,
Mais qui peut vivre infâme est indigne du jour.
Plus l'offenseur est cher, & plus grande est l'offense.
Enfin tu sais l'affront, & tu tiens la vengeance;
Je ne te dis plus rien. Venge-moi, venge-toi,
Montre-toi digne fils d'un pere tel que moi;
Accablé de malheurs où le destin me range,
Je vais les déplorer. Va, cours, vole; & nous venge.

Digitized by Google

SCENE IX.

D. RODRIGUE, *seul.*

PERCÉ jusques au fond du cœur
D'une atteinte imprévue aussi-bien que mortelle ;
Misérable vengeur d'une juste querelle,
Et malheureux objet d'une injuste rigueur,
Je demeure immobile, & mon ame abattue
Cede au coup qui me tue.
Si près de voir mon feu récompensé !
O Dieu ! l'étrange peine !
En cet affront mon pere est l'offensé,
Et l'offenseur est le pere de Chiméne !

Que je sens de rudes combats !
Contre mon propre honneur mon amour s'intéresse,
Il faut venger un pere, & perdre une maitresse ;
L'un m'anime le cœur, l'autre retient mon bras.
Réduit au triste choix, ou de trahir ma flâme,
Ou de vivre en infâme,
Des deux côtés mon mal est infini.
O Dieu ! l'étrange peine !
Faut-il laisser un affront impuni ?
Faut-il punir le pere de Chiméne ?

Pere, maitresse, honneur, amour,
Noble & dure contrainte, aimable tyrannie,
Tous mes plaisirs sont morts, ou ma gloire ternie ;
L'un me rend malheureux, l'autre indigne du jour.
Cher & cruel espoir d'une ame généreuse,
Mais ensemble amoureuse,
Digne ennemi de mon plus grand bonheur,
Fer, qui causes ma peine,

Digitized by Google

Mon ame suivra pour venger mon honneur
Mon ame suivra pour perdre ma Chimene.

Il faut mourir assez de mains :
Je brise à ma naissance aussi-tôt qu'à mon sang
Quiconque, en me voyant, a mine de m'outrager.
Je meurs, et ne prétends, à mon dernier soupir,
A mon plus grand ennemi que ma seule valeur.
Et toute, malgré elle,
Mon ame, aujourd'hui à mon plus grand effort,
Fait ressentir ma perte.
Allons, mon ame, et puisque il faut mourir,
Mourons, si nous, sans Chimene.

Mais quel astre en naissant
Rassemble en un sujet à mon roi et ma gloire
Allume une fureur impie à ma mémoire
Et sous ma triste loi m'assigne le matin,
Malgré moi, mon amour dont mon ame égarée
Fait sa perte adorée.
Ne cherchons point de lumière étrangere
Que le jour qui a ma peine.
Allons, mon cœur, dans les ombres de la nuit,
Pleurer notre malheur et notre Chimene.

Oui, mon esprit s'accorde à ce dessein
Et tout mon sang à mon père avant qu'à ma maîtresse :
Que je meure au supplice, on meure de chagrin,
Je vengerai mon père ou, comme je le crois,
Je n'aurai rien fait de vil ou de vengeance,
Comme à sa vengeance ;
Et mon amour, et ma haine naissant,
Ne feront plus en père,
Puisque aujourd'hui mon père est l'offensé,
Si l'offenseur est père de Chimene.

Fin du premier Acte.

Digitized by Google

M'es-tu donné pour venger mon honneur ?
M'es-tu donné pour perdre ma Chiméne ?

Il vaut mieux courir au trépas ;
Je dois à ma maitreſſe auſſi-bien qu'à mon pere ;
J'attire, en me vengeant, ſa haine & ſa colere,
J'attire ſes mépris en ne me vengeant pas.
A mon plus doux eſpoir l'un me rend infidele,
Et l'autre, indigne d'elle.
Mon mal augmente à le vouloir guérir,
Tout redouble ma peine.
Allons, mon ame, & puiſqu'il faut mourir,
Mourons, du moins, ſans offenſer Chiméne.

Mourir ſans tirer ma raiſon !
Rechercher un trépas ſi mortel à ma gloire !
Endurer que l'Eſpagne impute à ma mémoire
D'avoir mal ſoutenu l'honneur de ma maiſon !
Reſpecter un amour dont mon ame égarée
Voit la perte aſſurée !
N'écoutons plus ce penſer ſuborneur
Qui ne ſert qu'à ma peine.
Allons, mon bras, ſauvons du moins l'honneur,
Puiſqu'après tout il faut perdre Chiméne.

Oui, mon eſprit s'étoit déçu.
Je dois tout à mon pere avant qu'à ma maitreſſe ;
Que je meure au combat, ou meure de triſteſſe,
Je rendrai mon ſang pur, comme je l'ai reçu.
Je m'accuſe déjà de trop de négligence,
Courons à la vengeance ;
Et tout honteux d'avoir tant balancé,
Ne ſoyons plus en peine,
Puiſqu'aujourd'hui mon pere eſt l'offenſé,
Si l'offenſeur eſt pere de Chiméne.

Fin du premier Acte.

Digitized by Google

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

D. ARIAS, LE COMTE.

LE COMTE.

JE l'avoue, entre nous, mon ſang un peu trop chaud
S'eſt trop ému d'un mot, & l'a porté trop haut;
Mais puiſque c'en eſt fait, le coup eſt ſans remede.

D. ARIAS.

Qu'aux volontés du roi ce grand courage cede,
Il y prend grande part, & ſon cœur irrité
Agira contre vous de pleine autorité.
Auſſi vous n'avez point de valable défenſe;
Le rang de l'offenſé, la grandeur de l'offenſe,
Demandent des devoirs, & des ſoumiſſions,
Qui paſſent le commun des ſatisfactions.

LE COMTE.

Le roi peut, à ſon gré, diſpoſer de ma vie.

D. ARIAS.

De trop d'emportemens votre faute eſt ſuivie.
Le roi vous aime encore, appaiſez ſon courroux,
Il a dit: *Je le veux.* Déſobéirez-vous?

LE COMTE.

Monſieur, pour conſerver tout ce que j'ai d'eſtime,
Déſobéir un peu n'eſt pas un ſi grand crime;
Et, quelque grand qu'il ſoit, mes ſervices préſens,
Pour le faire abolir, ſont plus que ſuffiſans.

D. ARIAS.

Quoiqu'on faſſe d'illuſtre & de conſidérable,
Jamais, à ſon ſujet, un roi n'eſt redevable:

Digitized by Google

Vous vous flattez beaucoup, & vous devez ſavoir
Que qui ſert bien ſon roi ne fait que ſon devoir.
Vous vous perdrez, Monſieur, ſur cette confiance.

LE COMTE.

Je ne vous en croirai qu'après l'expérience.

D. ARIAS.

Vous devez redouter la puiſſance d'un roi.

LE COMTE.

Un jour ſeul ne perd pas un homme tel que moi.
Que toute ſa grandeur s'arme pour mon ſupplice,
Tout l'État périra s'il faut que je périſſe.

D. ARIAS.

Quoi! vous craignez ſi peu le pouvoir ſouverain....

LE COMTE.

D'un ſceptre qui, ſans moi, tomberoit de ſa main.
Il a trop d'intérêt lui-même en ma perſonne;
Et ma tête en tombant feroit cheoir ſa couronne.

D. ARIAS.

Souffrez que la raiſon remette vos eſprits.
Prenez un bon conſeil.

LE COMTE.

Le conſeil en eſt pris.

D. ARIAS.

Que lui dirai-je enfin? Je lui dois rendre compte.

LE COMTE.

Que je ne puis, du tout, conſentir à ma honte.

D. ARIAS.

Mais ſongez que les rois veulent être abſolus.

LE COMTE.

Le ſort en eſt jetté, Monſieur, n'en parlons plus.

D. ARIAS.

Adieu donc, puiſqu'en vain je tâche à vous réſoudre.
Avec tous vos lauriers craignez encor la foudre.

LE COMTE.

Je l'attendrai ſans peur.

Digitized by Google

D. ARIAS.

Mais non pas ſans effet.

LE COMTE.

Nous verrons donc par-là Don Diégue ſatisfait.
(*Seul.*) Qui ne craint point la mort, ne craint point les menaces,
J'ai le cœur au-deſſus des plus fieres diſgraces;
Et l'on peut me réduire à vivre ſans bonheur,
Mais non pas me réſoudre à vivre ſans honneur.

SCENE II.

D. RODRIGUE, LE COMTE.

D. RODRIGUE.

A Moi, Comte, deux mots.

LE COMTE.

Parle.

D. RODRIGUE.

Ote-toi d'un doute:
Connois-tu bien Don Diégue?

LE COMTE.

Oui.

D. RODRIGUE.

Parlons bas; écoute.
Sais-tu que ce vieillard fut la même vertu,
La vaillance & l'honneur de ſon tems? Le ſais-tu?

LE COMTE.

Peut-être.

D. RODRIGUE.

Cette ardeur que dans les yeux je porte,
Sais-tu que c'eſt ſon ſang? Le ſais-tu?

LE COMTE.

Que m'importe?

Digitized by Google

D. RODRIGUE.

A quatre pas d'ici je te le fais savoir.

LE COMTE.

Jeune présomptueux!

D. RODRIGUE.

Parle sans t'émouvoir.
Je suis jeune, il est vrai, mais aux ames bien nées
La valeur n'attend pas le nombre des années.

LE COMTE.

Te mesurer à moi! Qui t'a rendu si vain?
Toi, qu'on n'a jamais vu les armes à la main?

D. RODRIGUE.

Mes pareils à deux fois ne se font point connoître,
Et pour leur coup d'essai veulent des coups de maître.

LE COMTE.

Sais-tu bien qui je suis?

D. RODRIGUE.

Oui, tout autre que moi
Au seul bruit de ton nom pourroit trembler d'effroi.
Les palmes dont je vois ta tête si couverte,
Semblent porter écrit le destin de ma perte;
J'attaque en téméraire un bras toujours vainqueur;
Mais j'aurai trop de force ayant assez de cœur.
A qui venge son pere, il n'est rien d'impossible;
Ton bras est invaincu, mais non pas invincible.

LE COMTE.

Ce grand cœur, qui paroit aux discours que tu tiens,
Par tes yeux, chaque jour, se découvroit aux miens;
Et croyant voir en toi l'honneur de la Castille,
Mon ame, avec plaisir, te destinoit ma fille.
Je sais ta passion, & suis ravi de voir
Que tous ses mouvemens cédent à ton devoir,
Qu'ils n'ont point affoibli cette ardeur magnanime,
Que ta haute vertu répond à mon estime;
Et que voulant pour gendre un cavalier parfait,
Je ne me trompois point au choix que j'avois fait.

Digitized by Google

Mais je sens que pour toi ma pitié s'intéresse,
J'admire ton courage, & je plains ta jeunesse.
Ne cherche point à faire un coup d'essai fatal,
Dispense ma valeur d'un combat inégal;
Trop peu d'honneur pour moi suivroit cette victoire;
A vaincre sans péril, on triomphe sans gloire:
On te croiroit toujours abatru sans effort;
Et j'aurois seulement le regret de ta mort.

D. RODRIGUE.

D'une indigne pitié ton audace est suivie:
Qui m'ose ôter l'honneur craint de m'ôter la vie?

LE COMTE.

Retire-toi d'ici.

D. RODRIGUE.

Marchons sans discourir.

LE COMTE.

Es-tu las de vivre?

D. RODRIGUE.

As-tu peur de mourir?

LE COMTE.

Viens, tu fais ton devoir; & le fils dégénere
Qui survit un moment à l'honneur de son pere.

SCENE III.

L'INFANTE, CHIMÉNE, LÉONOR.

L'INFANTE.

APPAISE, ma Chiméne, appaise ta douleur,
Fais agir ta constance en ce coup de malheur;
Tu reverras le calme après ce foible orage,
Ton bonheur n'est couvert que d'un peu de nuage;
Et tu n'as rien perdu pour le voir différer.

Digitized by Google

CHIMÉNE.

Mon cœur, outré d'ennuis, n'oſe rien eſpérer.
Un orage ſi prompt, qui trouble une bonace,
D'un naufrage certain nous porte la menace,
Je n'en ſaurois douter, je péris dans le port.
J'aimois, j'étois aimée, & nos peres d'accord,
Et je vous en contois la premiere nouvelle
Au malheureux moment que naiſſoit leur querelle,
Dont le récit fatal, ſi-tôt qu'on vous l'a fait,
D'une ſi douce attente en a ruiné l'effet.
Maudite ambition, déteſtable manie,
Dont les plus généreux ſouffrent la tyrannie!
Honneur impitoyable à mes plus chers deſirs,
Que tu me vas coûter de pleurs & de ſoupirs!

L'INFANTE.

Tu n'as, dans leur querelle, aucun ſujet de craindre,
Un moment l'a fait naître, un moment va l'éteindre;
Elle a fait trop de bruit pour ne pas s'accorder,
Puiſque déjà le roi les veut accommoder;
Et tu ſais que mon ame, à tes ennuis ſenſible,
Pour en tarir la ſource, y fera l'impoſſible.

CHIMÉNE.

Les accommodemens ne font rien en ce point,
De ſi mortels affronts ne ſe réparent point.
En vain on fait agir la force ou la prudence,
Si l'on guérit le mal, ce n'eſt qu'en apparence;
La haine que les cœurs conſervent au-dedans,
Nourrit des feux cachés, mais d'autant plus ardens.

L'INFANTE.

Le ſaint nœud qui joindra Don Rodrigue & Chiméne,
Des peres ennemis diſſipera la haine;
Et nous verrons bientôt votre amour le plus fort
Par un heureux hymen étouffer ce diſcord.

CHIMÉNE.

Je le ſouhaite ainſi plus que je ne l'eſpere,
Don Diégue eſt trop altier, & je connois mon pere.

Digitized by Google

Je sens couler des pleurs que je veux retenir,
Le passé me tourmente, & je crains l'avenir.

L'INFANTE.

Que crains-tu? D'un vieillard l'impuissante foiblesse.

CHIMÉNE.

Rodrigue a du courage.

L'INFANTE.

Il a trop de jeunesse.

CHIMÉNE.

Les hommes valeureux le sont du premier coup.

L'INFANTE.

Tu ne dois pas, pourtant, le redouter beaucoup,
Il est trop amoureux pour te vouloir déplaire;
Et deux mots de ta bouche arrêtent sa colere.

CHIMÉNE.

S'il ne m'obéit point, quel comble à mon ennui!
Et s'il peut m'obéir, que dira-t-on de lui?
Étant né ce qu'il est, souffrir un tel outrage!
Soit qu'il cede ou résiste au feu qui me l'engage,
Mon esprit ne peut qu'être ou honteux, ou confus
De son trop de respect, ou d'un juste refus.

L'INFANTE.

Chiméne a l'ame haute, &, quoiqu'intéressée,
Elle ne peut souffrir une basse pensée;
Mais, si jusqu'au jour de l'accommodement
Je fais mon prisonnier de ce parfait amant,
Et que j'empêche ainsi l'effet de son courage,
Ton esprit amoureux n'aura-t-il point d'ombrage?

CHIMÉNE.

Ah! Madame! en ce cas je n'ai plus de souci.

Digitized by Google

SCENE IV.

L'INFANTE, CHIMÉNE, LÉONOR, UN PAGE.

L'INFANTE.

PAGE, cherchez Rodrigue, & l'amenez ici.

LE PAGE.

Le Comte de Gormas & lui...

CHIMÉNE.

Bon Dieu! je tremble.

L'INFANTE.

Parlez.

LE PAGE.

De ce palais, ils ſont ſortis enſemble.

CHIMÉNE.

Seuls?

LE PAGE.

Seuls, & qui ſembloient tout bas ſe quereller.

CHIMÉNE.

Sans doute ils ſont aux mains, il n'en faut plus parler:
Madame, pardonnez à cette promptitude.

SCENE V.

L'INFANTE, LÉONOR.

L'INFANTE.

HÉLAS! que dans l'eſprit je ſens d'inquiétude!
Je pleure ſes malheurs, ſon amant me ravit,
Mon repos m'abandonne, & ma flamme revit.

Ce

Digitized by Google

Ce qui va ſéparer Rodrigue de Chiméne
Fait renaître, à la fois, mon eſpoir & ma peine ;
Et leur diviſion, que je vois à regret,
Dans mon eſprit charmé jette un plaiſir ſecret.

LÉONOR.

Cette haute vertu qui régne dans votre ame,
Se rend-elle ſi-tôt à cette lâche flâme ?

L'INFANTE.

Ne la nomme point lâche, à préſent que, chez moi,
Pompeuſe & triomphante elle me fait la loi.
Porte-lui du reſpect, puiſqu'elle m'eſt ſi chere,
Ma vertu la combat, mais malgré moi j'eſpere ;
Et d'un ſi fol eſpoir mon cœur mal défendu
Vole après un amant que Chiméne a perdu.

LÉONOR.

Vous laiſſez choir ainſi ce glorieux courage ?
Et la raiſon chez vous perd ainſi ſon uſage ?

L'INFANTE.

Ah ! qu'avec peu d'effet on entend la raiſon,
Quand le cœur eſt atteint d'un ſi charmant poiſon !
Et lorſque le malade aime ſa maladie,
Qu'il a peine à ſouffrir que l'on y remédie !

LÉONOR.

Votre eſpoir vous ſéduit, votre mal vous eſt doux ;
Mais, enfin, ce Rodrigue eſt indigne de vous.

L'INFANTE.

Je ne le ſais que trop ; mais ſi ma vertu cede,
Apprends comme l'amour flatte un cœur qu'il poſſede.
Si Rodrigue une fois ſort vainqueur du combat,
Si deſſous ſa valeur ce grand guerrier s'abat,
Je puis en faire cas, je puis l'aimer ſans honte ;
Que ne fera-t-il point, s'il peut vaincre le Comte ?
J'oſe m'imaginer qu'à ſes moindres exploits,
Les royaumes entiers tomberont ſous ſes loix ;
Et mon amour flatteur déjà me perſuade
Que je le vois aſſis au trône de Grenade,

Digitized by Google

Les Mores subjugués tremblent en l'adorant,
L'Arragon recevoir ce nouveau couquérant,
Le Portugal se rendre, & ses nobles journées
Porter de-là les mers ses hautes destinées,
Du sang des Africains arroser ses lauriers;
Enfin, tout ce qu'on dit des plus fameux guerriers,
Je l'attends de Rodrigue après cette victoire,
Et fais de son amour un sujet de ma gloire.

LÉONOR.

Mais, Madame, voyez où vous portez son bras,
Ensuite d'un combat qui, peut-être, n'est pas.

L'INFANTE.

Rodrigue est offensé, le Comte a fait l'outrage;
Ils sont sortis ensemble, en faut-il davantage?

LÉONOR.

Hé bien! ils se battront, puisque vous le voulez;
Mais Rodrigue ira-t-il si loin que vous allez?

L'INFANTE.

Que veux-tu? je suis folle, & mon esprit s'égare;
Tu vois par-là quels maux mon esprit se prépare.
Viens dans mon cabinet consoler mes ennuis,
Et ne me quitte point dans le trouble où je suis.

SCENE VI.

D. FERNAND, D. ARIAS, D. SANCHE, D. ALONSE.

D. FERNAND.

LE Comte est donc si vain & si peu raisonnable!
Ose-t-il croire encor son crime pardonnable?

D. ARIAS.

Je l'ai, de votre part, long-tems entretenu;
J'ai fait mon pouvoir, Sire, & n'ai rien obtenu.

Digitized by Google

D. FERNAND.

Juſtes cieux! ainſi donc un ſujet téméraire
A ſi peu de reſpect & de ſoin de me plaire!
Il offenſe Don Diégue, & mépriſe ſon roi!
Au milieu de ma cour il me donne la loi!
Qu'il ſoit brave guerrier, qu'il ſoit grand capitaine,
Je ſaurai bien rabattre une humeur ſi hautaine:
Fût-il la valeur même, & le dieu des combats,
Il verra ce que c'eſt que de n'obéir pas.
Quoiqu'ait pu mériter une telle inſolence,
Je l'ai voulu d'abord traiter ſans violence.
(*A D. Alonſe.*)
Mais puiſqu'il en abuſe, allez, dès aujourd'hui,
Soit qu'il réſiſte, ou non, vous aſſurer de lui.

SCENE VII.

D. FERNAND, D. SANCHE, D. ARIAS.

D. SANCHE.

PEUT-ÊTRE un peu de tems le rendroit moins rebelle;
On l'a pris tout bouillant encor de ſa querelle:
Sire, dans la chaleur d'un premier mouvement,
Un cœur ſi généreux ſe rend mal aiſément.
Il voit bien qu'il a tort, mais une ame ſi haute
N'eſt pas ſi-tôt réduite à confeſſer ſa faute.

D. FERNAND.

Don Sanche, taiſez-vous; & ſoyez averti
Qu'on ſe rend criminel à prendre ſon parti.

D. SANCHE.

J'obéis, & me tais; mais, de grace, encor, Sire,
Deux mots en ſa défenſe.

Digitized by Google

D. FERNAND.

Et que pourrez-vous dire?

D. SANCHE.

Qu'une ame accoutumée aux grandes actions
Ne se peut abaisser à des soumissions.
Elle n'en conçoit point qui s'expliquent sans honte,
Et c'est à ce mot seul qu'a résisté le Comte.
Il trouve en son devoir un peu trop de rigueur,
Et vous obéiroit s'il avoit moins de cœur.
Commandez que son bras nourri dans les allarmes
Répare cette injure à la pointe des armes;
Il satisfera, Sire, & vienne qui voudra,
Attendant qu'il l'ait fû, voici qui répondra.

D. FERNAND.

Vous perdez le respect; mais je pardonne à l'âge,
Et j'excuse l'ardeur en un jeune courage.
Un roi, dont la prudence a de meilleurs objets,
Est meilleur ménager du sang de ses sujets;
Je veille pour les miens, mes soucis les conservent,
Comme le chef a soin des membres qui le servent.
Ainsi votre raison n'est pas raison pour moi,
Vous parlez en soldat, je dois agir en roi:
Et quoiqu'on veuille dire, & quoiqu'il ose croire,
Le Comte à m'obéir ne peut perdre sa gloire.
D'ailleurs, l'affront me touche, il a perdu d'honneur
Celui que de mon fils j'ai fait le gouverneur.
S'attaquer à mon choix, c'est se prendre à moi-même;
Et faire un attentat sur le pouvoir suprême.
N'en parlons plus. Au reste, on a vu dix vaisseaux
De nos vieux ennemis arborer les drapeaux,
Vers la bouche du fleuve ils ont osé paroître.

D. ARIAS.

Les Mores ont appris par force à vous connoître;
Et tant de fois vaincus, ils ont perdu le cœur
De se plus hazarder contre un si grand vainqueur.

Digitized by Google

D. FERNAND.

Ils ne verront jamais, ſans quelque jalouſie,
Mon ſceptre, en dépit d'eux, régir l'Andalouſie;
Et ce pays ſi beau, qu'ils ont trop poſſédé,
Avec un œil d'envie eſt toujours regardé.
C'eſt l'unique raiſon qui m'a fait dans Séville
Placer, depuis dix ans, le trône de Caſtille,
Pour les voir de plus près, &, d'un ordre plus prompt,
Renverſer auſſi-tôt ce qu'ils entreprendront.

D. ARIAS.

Ils ſavent, aux dépens de leurs plus dignes têtes,
Combien votre préſence aſſure vos conquêtes;
Vous n'avez rien à craindre.

D. FERNAND.

Et rien à négliger:
Le trop de confiance attire le danger;
Et vous n'ignorez pas qu'avec fort peu de peine
Un flux de pleine mer juſqu'ici les amene.
Toutefois j'aurois tort de jetter dans les cœurs,
L'avis étant mal ſûr, de paniques terreurs.
L'effroi que produiroit cette allarme inutile,
Dans la nuit qui ſurvient troubleroit trop la ville:
Faites doubler la garde aux murs & ſur le port,
C'eſt aſſez pour ce ſoir.

Digitized by Google

SCENE VIII.

D. FERNAND, D. SANCHE, D. ARIAS, D. ALONSE.

D. ALONSE.

SIRE, le Comte eſt mort,
D. Diégue par ſon fils a vengé ſon offenſe.

D. FERNAND.

Dès que j'ai ſu l'affront, j'ai prévu la vengeance ;
Et j'ai voulu dès-lors prévenir ce malheur.

D. ALONSE.

Chiméne à vos genoux apporte ſa douleur ;
Elle vient toute en pleurs vous demander juſtice.

D. FERNAND.

Bien qu'à ſes déplaiſirs mon ame compatiſſe,
Ce que le Comte a fait, ſemble avoir mérité
Ce digne châtiment de ſa témérité.
Quelque juſte, pourtant, que puiſſe être ſa peine,
Je ne puis ſans regret perdre un tel capitaine.
Après un long ſervice à mon État rendu,
Après ſon ſang pour moi mille fois répandu,
A quelques ſentimens que ſon orgueil m'oblige,
Sa perte m'affoiblit, & ſon trépas m'afflige.

Digitized by Google

SCENE IX.

D. FERNAND, D. DIÉGUE, CHIMÉNE, D. SANCHE, D. ARIAS, D. ALONSE.

CHIMÉNE.

SIRE, Sire, juſtice.

D. DIÉGUE.

Ah! Sire, écoutez-nous.

CHIMÉNE.

Je me jette à vos pieds.

D. DIÉGUE.

J'embraſſe vos genoux.

CHIMÉNE.

Je demande juſtice.

D. DIÉGUE.

Entendez ma défenſe.

CHIMÉNE.

D'un jeune audacieux puniſſez l'inſolence;
Il a de votre ſceptre abattu le ſoutien,
Il a tué mon pere.

D. DIÉGUE.

Il a vengé le ſien.

CHIMÉNE.

Au ſang de ſes ſujets un roi doit la juſtice.

D. DIÉGUE.

Pour la juſte vengeance il n'eſt point de ſupplice.

D. FERNAND.

Levez-vous l'un & l'autre, & parlez à loiſir.
Chiméne, je prends part à votre déplaiſir,
D'une égale douleur je ſens mon ame atteinte.
(*A D. Diégue.*)
Vous parlerez après, ne troublez pas ſa plainte.

CHIMÉNE.

Sire, mon pere eſt mort, mes yeux ont vu ſon ſang

Digitized by Google

Couler à gros bouillons de ſon généreux flanc ;
Ce ſang qui tant de fois garantit vos murailles,
Ce ſang qui tant de fois vous gagna des batailles,
Ce ſang qui tout ſorti fume encor de courroux
De ſe voir répandu pour d'autres que pour vous :
Qu'au milieu des hazards n'oſoit verſer la guerre,
Rodrigue en votre cour vient d'en couvrir la terre.
J'ai couru ſur le lieu ſans force & ſans couleur,
Je l'ai trouvé ſans vie. Excuſez ma douleur.
Sire, la voix me manque à ce récit funeſte,
Mes pleurs & mes ſoupirs vous diront mieux le reſte.

D. FERNAND.

Prends courage, ma fille, & ſache qu'aujourd'hui
Ton roi te veut ſervir de pere au lieu de lui.

CHIMÈNE.

Sire, de trop d'honneur ma miſere eſt ſuivie.
Je vous l'ai déjà dit, je l'ai trouvé ſans vie,
Son flanc étoit ouvert, & pour mieux m'émouvoir,
Son ſang ſur la pouſſiere écrivoit mon devoir ;
Ou plutôt ſa valeur, en cet état réduite,
Me parloit par ſa plaie, & hâtoit ma pourſuite ;
Et pour ſe faire entendre au plus juſte des rois,
Par cette triſte bouche elle empruntoit ma voix.
Sire, ne ſouffrez pas que ſous votre puiſſance
Regne devant vos yeux une telle licence ;
Que les plus valeureux, avec impunité,
Soient expoſés aux coups de la témérité ;
Qu'un jeune audacieux triomphe de leur gloire,
Se baigne dans leur ſang, & brave leur mémoire.
Un ſi vaillant guerrier qu'on vient de vous ravir
Éteint, s'il n'eſt vengé, l'ardeur de vous ſervir.
Enfin, mon pere eſt mort, j'en demande vengeance,
Plus pour votre intérêt que pour mon allégeance.
Vous perdrez en la mort d'un homme de ſon rang ;
Vengez-la par une autre, & le ſang par le ſang.
Immolez, non à moi, mais à votre couronne,

Digitized by Google

Mais à votre grandeur, mais à votre perſonne,
Immolez, dis-je, Sire, au bien de tout l'État,
Tout ce qu'enorgueillit un ſi haut attentat.

D. FERNAND.

Don Diégue, répondez.

D. DIÉGUE.

Qu'on eſt digne d'envie
Lorſqu'en perdant la force on perd auſſi la vie ;
Et qu'un long âge apprête aux hommes généreux
Au bout de leur carriere un deſtin malheureux !
Moi, dont les longs travaux ont acquis tant de gloire,
Moi, que jadis par-tout a ſuivi la victoire,
Je me vois aujourd'hui, pour avoir trop vécu,
Recevoir un affront, & demeurer vaincu.
Ce que n'a pu jamais combat, ſiége, embuſcade,
Ce que n'a pu jamais Arragon, ni Grenade,
Ni tous vos ennemis, ni tous mes envieux,
Le Comte en votre cour l'a fait preſqu'à vos yeux,
Jaloux de votre choix, & fier de l'avantage
Que lui donnoit ſur moi l'impuiſſance de l'âge.
Sire, ainſi ces cheveux blanchis ſous le harnois,
Ce ſang pour vous ſervir prodigué tant de fois,
Ce bras, jadis l'effroi d'une armée ennemie,
Deſcendoient au tombeau tous chargés d'infamie,
Si je neuſſe produit un fils digne de moi,
Digne de ſon pays, & digne de ſon roi.
Il m'a prêté ſa main, il a tué le Comte,
Il m'a rendu l'honneur, il a lavé ma honte.
Si montrer du courage & du reſſentiment,
Si venger un ſoufflet mérite un châtiment,
Sur moi ſeul doit tomber l'éclat de la tempête :
Quand le bras a failli, l'on en punit la tête.
Qu'on nomme crime, ou non, ce qui fait nos débats,
Sire, j'en ſuis la tête, il n'en eſt que le bras ;
Si Chiméne ſe plaint qu'il a tué ſon pere,
Il ne l'eût jamais fait, ſi je l'euſſe pu faire.

Digitized by Google

Immolez donc ce chef que les ans vont ravir,
Et conservez pour vous le bras qui peut servir.
Aux dépends de mon sang satisfaites Chiméne,
Je n'y résiste point, je consens à ma peine;
Et, loin de murmurer d'un rigoureux décret,
Mourant sans déshonneur, je mourrai sans regret.

D. FERNAND.

L'affaire est d'importance, & bien considérée,
Mérite en plein conseil d'être délibérée.
Don Sanche, remettez Chiméne en sa maison,
Don Diégue aura ma cour & sa foi pour prison.
(*A Don Arias.*)
Qu'on me cherche son fils. Je vous ferai justice.

CHIMÉNE.

Il est juste, grand roi, qu'un meurtrier périsse.

D. FERNAND.

Prends du repos, ma fille, & calme tes douleurs.

CHIMÉNE.

M'ordonner du repos, c'est croître mes malheurs.

Fin du second Acte.

Digitized by Google

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

D. RODRIGUE, ELVIRE.

ELVIRE.

RODRIGUE, qu'as-tu fait? Où viens-tu, misérable?

D. RODRIGUE.

Suivre le triste cours de mon sort déplorable.

ELVIRE.

Où prends-tu cette audace & ce nouvel orgueil,
De paroître en des lieux que tu remplis de deuil?
Quoi! viens-tu jusqu'ici braver l'ombre du Comte?
Ne l'as-tu pas tué?

D. RODRIGUE.

Sa vie étoit ma honte;
Mon honneur de ma main a voulu cet effort.

ELVIRE.

Mais chercher ton asyle en la maison du mort!
Jamais un meurtrier en fit-il son refuge?

D. RODRIGUE.

Et je n'y viens aussi que m'offrir à mon juge.
Ne me regarde plus d'un visage étonné,
Je cherche le trépas après l'avoir donné.
Mon juge est mon amour, mon juge est ma Chiméne,
Je mérite la mort de mériter sa haine;
Et j'en viens recevoir, comme un bien souverain,
Et l'arrêt de sa bouche, & le coup de sa main.

ELVIRE.

Fuis plutôt de ses yeux, fuis de sa violence,
A ses premiers transports dérobe ta présence;

Digitized by Google

Va, ne t'expose point aux premiers mouvemens
Que poussera l'ardeur de ses ressentimens.

D. RODRIGUE.

Non, non, ce cher objet à qui j'ai pu déplaire,
Ne peut pour mon supplice avoir trop de colere ;
Et j'évite cent morts qui me vont accabler,
Si pour mourir plutôt je puis la redoubler.

ELVIRE.

Chiméne est au palais de pleurs toute baignée,
Et n'en reviendra point que bien accompagnée.
Rodrigue, fuis, de grace, ôte-moi de souci,
Que ne dira-t-on point si l'on te voit ici ?
Veux-tu qu'un médisant, pour comble à sa misere,
L'accuse d'y souffrir l'assassin de son pere ?
Elle va revenir, elle vient, je la voi ;
Du moins, pour son honneur, Rodrigue, cache-toi.

SCENE II.

D. SANCHE, CHIMÉNE, ELVIRE.

D. SANCHE.

OUI, Madame, il vous faut de sanglantes victimes,
Votre colere est juste, & vos pleurs légitimes ;
Et je n'entreprends pas, à force de parler,
Ni de vous adoucir, ni de vous consoler :
Mais si de vous servir je puis être capable,
Employez mon épée à punir le coupable,
Employez mon amour à venger cette mort,
Sous vos commandemens mon bras sera trop fort.

CHIMÉNE.

Malheureuse !

Digitized by Google

D. SANCHE.
De grace, acceptez mon ſervice.
CHIMÉNE.
J'offenſerois le roi qui m'a promis juſtice.
D. SANCHE.
Vous ſavez qu'elle marche avec tant de langueur,
Qu'aſſez ſouvent le crime échappe à ſa longueur;
Son cours lent & douteux fait trop perdre de larmes,
Souffrez qu'un cavalier vous venge par les armes;
La voie en eſt plus ſûre, & plus prompte à punir.
CHIMÉNE.
C'eſt le dernier remede; &, s'il y faut venir,
Et que de mes malheurs cette pitié vous dure,
Vous ſerez libre alors de venger mon injure.
D. SANCHE.
C'eſt l'unique bonheur où mon ame prétend;
Et pouvant l'eſpérer, je m'en vais trop content.

SCENE III.

CHIMÉNE, ELVIRE.

CHIMÉNE.
ENFIN je me vois libre, & je puis, ſans contrainte,
De mes vives douleurs te faire voir l'atteinte,
Je puis donner paſſage à mes triſtes ſoupirs,
Je puis t'ouvrir mon ame & tous mes déplaiſirs.
Mon pere eſt mort, Elvire, & la premiere épée
Dont s'eſt armé Rodrigue, a ſa trame coupée.
Pleurez, pleurez, mes yeux, & fondez-vous en eau,
La moitié de ma vie a mis l'autre au tombeau,
Et m'oblige à venger après ce coup funeſte,
Celle que je n'ai plus ſur celle qui me reſte.

Digitized by Google

ELVIRE.

Repoſez-vous, Madame.

CHIMÉNE.

Ah! que mal-à-propos,
Dans un malheur ſi grand, tu parles de repos!
Par où ſera jamais ma douleur appaiſée,
Si je ne puis haïr la main qui l'a cauſée?
Et que dois-je eſpérer, qu'un tourment éternel,
Si je pourſuis un crime aimant le criminel?

ELVIRE.

Il vous prive d'un pere, & vous l'aimez encore!

CHIMÉNE.

C'eſt peu de dire aimer, Elvire, je l'adore:
Ma paſſion s'oppoſe à mon reſſentiment,
Dedans mon ennemi je trouve mon amant;
Et je ſens qu'en dépit de toute ma colere,
Rodrigue dans mon cœur combat encor mon pere,
Il l'attaque, il le preſſe, il cede, il ſe défend,
Tantôt fort, tantôt foible, & tantôt triomphant;
Mais en ce dur combat de colere & de flâme
Il déchire mon cœur ſans partager mon ame;
Et quoique mon amour ait ſur moi de pouvoir,
Je ne conſulte point pour ſuivre mon devoir.
Je cours ſans balancer où mon honneur m'oblige;
Rodrigue m'eſt bien cher, ſon intérêt m'afflige,
Mon cœur prend ſon parti; mais, malgré ſon effort,
Je ſais ce que je ſuis & que mon pere eſt mort.

ELVIRE.

Penſez-vous le pourſuivre?

CHIMÉNE.

Ah! cruelle penſée,
Et cruelle pourſuite où je me vois forcée!
Je demande ſa tête, & crains de l'obtenir;
Ma mort ſuivra la ſienne, & je le veux punir.

ELVIRE.

Quittez, quittez, Madame, un deſſein ſi tragique,
Ne vous impoſez point de loi ſi tyrannique.

Digitized by Google

CHIMÉNE.

Quoi! mon pere étant mort, & presqu'entre mes bras,
Son sang criera vengeance, & je ne l'aurai pas!
Mon cœur honteusement surpris par d'autres charmes,
Croira ne lui devoir que d'impuissantes larmes!
Et je pourrai souffrir qu'un amour suborneur
Sous un lâche silence étouffe mon honneur!

ELVIRE.

Madame, croyez-moi, vous serez excusable
D'avoir moins de chaleur contre un objet aimable;
Contre un amant si cher, vous avez assez fait,
Vous avez vu le roi, n'en pressez point l'effet,
Ne vous obstinez point en cette humeur étrange.

CHIMÉNE.

Il y va de ma gloire, il faut que je me venge;
Et de quoi que nous flatte un desir amoureux,
Toute excuse est honteuse aux esprits généreux.

ELVIRE.

Mais vous aimez Rodrigue, il ne vous peut déplaire.

CHIMÉNE.

Je l'avoue.

ELVIRE.

Après tout, que pensez-vous donc faire?

CHIMÉNE.

Pour conserver ma gloire & finir mon ennui,
Le poursuivre, le perdre, & mourir après lui.

Digitized by Google

SCENE IV.

D. RODRIGUE, CHIMÉNE, ELVIRE.

D. RODRIGUE.

HÉbien! ſans vous donner la peine de pourſuivre,
Aſſurez-vous l'honneur de m'empêcher de vivre.

CHIMÉNE.

Elvire, où ſommes-nous? Et qu'eſt-ce que je voi?
Rodrigue en ma maiſon! Rodrigue devant moi!

D. RODRIGUE.

N'épargnez point mon ſang, goûtez ſans réſiſtance
La douceur de ma perte, & de votre vengeance.

CHIMÉNE.

Hélas!

D. RODRIGUE.

Écoute-moi.

CHIMÉNE.

Je me meurs.

D. RODRIGUE.

Un moment.

CHIMÉNE.

Va, laiſſe-moi mourir.

D. RODRIGUE.

Quatre mots ſeulement,
Après ne me réponds qu'avecque cette épée.

CHIMÉNE.

Quoi! du ſang de mon pere encore toute trempée?

D. RODRIGUE.

Ma Chiméne.

Digitized by Google

CHIMÉNE.

Ote moi cet objet odieux,
Qui reproche ton crime & ta vie à mes yeux.

D. RODRIGUE.

Regarde-le plutôt pour exciter ta haine,
Pour croitre ta colere, & pour hâter ma peine.

CHIMÉNE.

Il eſt teint de mon ſang.

D. RODRIGUE.

Plonge-le dans le mien,
Et fais-lui perdre ainſi la teinture du tien.

CHIMÉNE.

Ah! quelle cruauté, qui tout en un jour tue
Le pere par le fer, la fille par la vûe!
Ote-moi cet objet, je ne le puis ſouffrir;
Tu veux que je t'écoute, & tu me fais mourir!

D. RODRIGUE.

Je fais ce que tu veux, mais ſans quitter l'envie
De finir par tes mains ma déplorable vie;
Car enfin, n'attends pas de mon affection
Un lâche repentir d'une bonne action.
L'irréparable effet d'une chaleur trop prompte
Déshonoroit mon pere, & me couvroit de honte,
Tu ſais comme un ſoufflet touche un homme de cœur,
J'avois part à l'affront, j'en ai cherché l'auteur;
Je l'ai vu, j'ai vengé mon honneur & mon pere,
Je le ferois encor, ſi j'avois à le faire.
Ce n'eſt pas qu'en effet contre mon pere & moi
Ma flamme aſſez long-tems n'ait combattu pour toi;
Juge de ſon pouvoir. Dans une telle offenſe
J'ai pu délibérer ſi j'en prendrois vengeance;
Réduit à te déplaire, ou ſouffrir un affront,
J'ai penſé qu'à ſon tour mon bras étoit trop prompt;
Je me ſuis accuſé de trop de violence,
Et ta beauté, ſans doute, emportoit la balance,

Digitized by Google

A moins que d'oppoſer à tes plus forts appas
Qu'un homme ſans honneur ne te méritoit pas ;
Que malgré cette part que j'avois en ton ame,
Qui m'aima généreux, me haïroit infame ;
Qu'écouter ton amour, obéir à ſa voix,
C'étoit me rendre indigne, & diffamer ton choix.
Je te le dis encore ; &, quoique j'en ſoupire,
Juſqu'au dernier ſoupir je veux bien le redire,
Je t'ai fait une offenſe, & j'ai dû m'y porter,
Pour effacer ma honte & pour te mériter.
Mais quitte envers l'honneur, & quitte envers mon pere,
C'eſt maintenant à toi que je viens ſatisfaire ;
C'eſt pour t'offrir mon ſang qu'en ce lieu tu me vois,
J'ai fait ce que j'ai dû, je fais ce que je dois.
Je ſais qu'un pere mort t'arme contre mon crime,
Je ne t'ai pas voulu dérober ta victime :
Immole avec courage au ſang qu'il a perdu
Celui qui met ſa gloire à l'avoir répandu.

CHIMÈNE.

Ah! Rodrigue! il eſt vrai, quoique ton ennemie,
Je ne puis te blâmer d'avoir fui l'infamie ;
Et de quelque façon qu'éclatent mes douleurs,
Je ne t'accuſe point, je pleure mes malheurs.
Je ſais ce que l'honneur, après un tel outrage,
Demandoit à l'ardeur d'un généreux courage :
Tu n'as fait le devoir que d'un homme de bien ;
Mais auſſi, le faiſant, tu m'as appris le mien.
Ta funeſte valeur m'inſtruit par ta victoire,
Elle a vengé ton pere & ſoutenu ta gloire :
Même ſoin me regarde, & j'ai, pour m'affliger,
Ma gloire à ſoutenir, & mon pere à venger.
Hélas! ton intérêt ici me déſeſpere ;
Si quelqu'autre malheur m'avoit ravi mon pere,
Mon ame auroit trouvé dans le bien de te voir
L'unique allégement qu'elle eût pu recevoir ;

Digitized by Google

Et contre ma douleur j'aurois senti des charmes,
Quand une main si chere eut essuyé mes larmes.
Mais il me faut te perdre après l'avoir perdu,
Cet effort sur ma flamme à mon honneur est dû;
Et cet affreux devoir, dont l'ordre m'assassine,
Me force à travailler moi-même à ta ruine.
Car enfin, n'attends pas de mon affection
De lâches sentimens pour ta punition:
De quoi qu'en ta faveur notre amour m'entretienne,
Ma générosité doit répondre à la tienne;
Tu t'es, en m'offensant, montré digne de moi,
Je me dois par ta mort montrer digne de toi.

D. RODRIGUE.

Ne differe donc plus ce que l'honneur t'ordonne,
Il demande ma tête, & je te l'abandonne;
Fais-en un sacrifice à ce noble intérêt,
Le coup m'en sera doux aussi-bien que l'arrêt.
Attendre après mon crime une lente justice,
C'est reculer ta gloire autant que mon supplice;
Je mourrai trop heureux, mourant d'un coup si beau.

CHIMÉNE.

Va, je suis ta partie, & non pas ton bourreau.
Si tu m'offres ta tête, est-ce à moi de la prendre?
Je la dois attaquer, mais tu la dois défendre;
C'est d'un autre que toi qu'il me faut l'obtenir,
Et je dois te poursuivre, & non pas te punir.

D. RODRIGUE.

De quoi qu'en ma faveur notre amour t'entretienne,
Ta générosité doit répondre à la mienne;
Et pour venger un pere emprunter d'autres bras,
Ma Chiméne, crois-moi, c'est n'y répondre pas.
Ma main seule du mien a su venger l'offense;
Ta main seule du tien doit prendre la vengeance.

CHIMÉNE.

Cruel! à quel propos sur ce point t'obstiner?
Tu t'es vengé sans aide, & tu m'en veux donner?

Digitized by Google

Je suivrai ton exemple, & j'ai trop de courage
Pour souffrir qu'avec toi ma gloire se partage.
Mon pere & mon honneur ne veulent rien devoir
Aux traits de ton amour, ni de ton désespoir.

D. RODRIGUE.

Rigoureux point-d'honneur! Hélas! quoique je fasse,
Ne pourrai-je, à la fin, obtenir cette grace?
Au nom d'un pere mort, ou de notre amitié,
Punis-moi par vengeance, ou, du moins, par pitié;
Ton malheureux amant aura bien moins de peine
A mourir par ta main, qu'à vivre avec ta haine.

CHIMÉNE.

Va, je ne te hais point.

D. RODRIGUE.

Tu le dois.

CHIMÉNE.

Je ne puis.

D. RODRIGUE.

Crains-tu si peu le blâme, & si peu les faux bruits?
Quand on saura mon crime & que ta flamme dure,
Que ne publieront point l'envie & l'imposture?
Force-les au silence; &, sans plus discourir,
Sauve ta renommée en me faisant mourir.

CHIMÉNE.

Elle éclate bien mieux en te laissant la vie;
Et je veux que la voix de la plus noire envie
Éleve au ciel ma gloire, & plaigne mes ennuis,
Sachant que je t'adore, & que je te poursuis.
Va-t-en, ne montre plus à ma douleur extrême
Ce qu'il faut que je perde encore que je l'aime;
Dans l'ombre de la nuit cache bien ton départ:
Si l'on te voit sortir, mon honneur court hazard.
La seule occasion qu'aura la médisance,
C'est de savoir qu'ici j'ai souffert ta présence;
Ne lui donne point lieu d'attaquer ma vertu.

Digitized by Google

D. RODRIGUE.

Que je meure.

CHIMÉNE.

Va-t-en.

D. RODRIGUE.

A quoi te réſous-tu ?

CHIMÉNE.

Malgré des feux ſi beaux qui troublent ma colere,
Je ferai mon poſſible à bien venger mon pere ;
Mais malgré la rigueur d'un ſi cruel devoir,
Mon unique ſouhait eſt de ne rien pouvoir.

D. RODRIGUE.

O miracle d'amour !

CHIMÉNE.

O comble de miſeres!

D. RODRIGUE.

Que de maux & de pleurs nous coûteront nos peres!

CHIMÉNE.

Rodrigue, qui l'eût cru!

D. RODRIGUE.

Chiméne, qui l'eût dit!

CHIMÉNE.

Que notre heur fût ſi proche, & ſi-tôt ſe perdit!

D. RODRIGUE.

Et que ſi près du port, contre toute apparence,
Un orage ſi prompt briſât notre eſpérance!

CHIMÉNE.

Ah! mortelles douleurs!

D. RODRIGUE.

Ah! regrets ſuperflus!

Digitized by Google

CHIMÉNE.

Va-t-en, encore un coup, je ne t'écoute plus.

D. RODRIGUE.

Adieu. Je vais traîner une mourante vie,
Tant que par ta poursuite elle me soit ravie.

CHIMÉNE.

Si j'en obtiens l'effet, je t'engage ma foi,
De ne respirer pas un moment après toi.
Adieu. Sors, &, sur-tout, garde bien qu'on te voye.

ELVIRE.

Madame, quelques maux que le ciel nous envoye...

CHIMÉNE.

Ne m'importune plus, laisse-moi soupirer;
Je cherche le silence & la nuit pour pleurer.

SCENE V.

D. DIÉGUE, *seul.*

JAMAIS nous ne goûtons de parfaite allégresse,
Nos plus heureux succès sont mêlés de tristesse;
Toujours quelques soucis en ces évenemens
Troublent la pureté de nos contentemens.
Au milieu du bonheur mon ame en sent l'atteinte,
Je nage dans la joie, & je tremble de crainte.
J'ai vu mort l'ennemi qui m'avoit outragé,
Et je ne saurois voir la main qui ma vengé.
En vain je m'y travaille; &, d'un soin inutile,
Tout cassé que je suis, je cours toute la ville:
Ce peu que mes vieux ans m'ont laissé de vigueur
Se consume sans fruit à chercher ce vainqueur.
A toute heure, en tous lieux, dans une nuit si sombre,
Je pense l'embrasser, & n'embrasse qu'une ombre;

Digitized by Google

Et mon amour déçu par cet objet trompeur,
Se forme des soupçons qui redoublent ma peur.
Je ne découvre point des marques de sa fuite,
Je crains du Comte mort les amis & la suite,
Leur nombre m'épouvante, & confond ma raison,
Rodrigue ne vit plus, ou respire en prison.
Justes cieux! me trompai-je encore à l'apparence,
Ou si je vois enfin mon unique espérance?
C'est lui, n'en doutons plus, mes vœux sont exaucés,
Ma crainte est dissipée, & mes ennuis cessés.

SCENE VI.

D. DIÉGUE, D. RODRIGUE.

D. DIÉGUE.

RODRIGUE, enfin le ciel permet que je te voie.

D. RODRIGUE.

Hélas!

D. DIÉGUE.

Ne mêle point de soupirs à ma joie,
Laisse-moi prendre haleine afin de te louer.
Ma valeur n'a point lieu de te désavouer,
Tu l'as bien imitée; & ton illustre audace
Fait bien revivre en toi les héros de ma race.
C'est d'eux que tu descends, c'est de moi que tu viens,
Ton premier coup d'épée égale tous les miens;
Et d'une belle ardeur ta jeunesse animée,
Par cette grande épreuve atteint ma renommée.
Appui de ma vieillesse, & comble de mon heur,
Touche ces cheveux blancs à qui tu rends l'honneur;

Digitized by Google

Viens baiſer cette joue, & reconnois la place
Où fut empreint l'affront que ton courage efface.

D. RODRIGUE.

L'honneur vous en eſt dû, je ne pouvois pas moins,
Étant ſorti de vous, & nourri par vos ſoins;
Je m'en tiens trop heureux, & mon ame eſt ravie:
Que mon coup d'eſſai plaiſe à qui je dois la vie:
Mais parmi vos plaiſirs, ne ſoyez point jaloux,
Si je m'oſe à mon tour ſatisfaire après vous.
Souffrez qu'en liberté mon déſeſpoir éclate,
Aſſez & trop long-tems votre diſcours le flatte:
Je ne me répens point de vous avoir ſervi;
Mais rendez-moi le bien que ce coup m'a ravi.
Mon bras pour vous venger armé contre ma flâme,
Par ce coup glorieux m'a privé de mon ame;
Ne me dites plus rien, pour vous j'ai tout perdu,
Ce que je vous devois, je vous l'ai bien rendu.

D. DIÉGUE.

Porte, porte plus haut le fruit de ta victoire.
Je t'ai donné la vie, & tu me rends ma gloire:
Et d'autant que l'honneur m'eſt plus cher que le jour,
D'autant plus maintenant je te dois de retour.
Mais d'un cœur magnanime éloigne ces foibleſſes,
Nous n'avons qu'un honneur, il eſt tant de maitreſſes;
L'amour n'eſt qu'un plaiſir, l'honneur eſt un devoir.

D. RODRIGUE.

Ah! que me dites-vous?

D. DIÉGUE.

Ce que tu dois ſavoir.

D. RODRIGUE.

Mon honneur offenſé ſur moi-même ſe venge,

Et

Digitized by Google

Et vous m'osez pousser à la honte du change!
L'infamie est pareille, & suit également
Le guerrier sans courage, & le perfide amant.
A ma fidélité ne faites point d'injure,
Souffrez-moi généreux sans me rendre parjure;
Mes liens sont trop forts pour être ainsi rompus,
Ma foi m'engage encor, si je n'espere plus:
Et ne pouvant quitter ni posséder Chiméne,
Le trépas, que je cherche, est ma plus douce peine.

D. DIÉGUE.

Il n'est pas tems encor de chercher le trépas,
Ton prince & ton pays ont besoin de ton bras.
La flotte qu'on craignoit, dans ce grand fleuve entrée,
Croit surprendre la ville. & piller la contrée.
Les Mores vont descendre, & le flux & la nuit
Dans une heure à nos murs les amenent sans bruit.
La cour est en désordre, & le peuple en allarmes,
On n'entend que des cris, on ne voit que des larmes.
Dans ce malheur public mon bonheur a permis
Que j'ai trouvé chez moi cinq cens de mes amis,
Qui sachant mon affront, poussés d'un même zele,
Se venoient tous offrir à venger ma querelle.
Tu les as prévenus; mais leurs vaillantes mains
Se tremperont bien mieux au sang des Africains.
Va marcher à leur tête, où l'honneur te demande,
C'est toi que veut pour chef leur généreuse bande.
De ces vieux ennemis va soutenir l'abord,
Là, si tu veux mourir, trouve une belle mort;
Prends-en l'occasion, puisqu'elle t'est offerte,
Fais devoir à ton roi son salut à ta perte.
Mais reviens-en plutôt les palmes sur le front;
Ne borne pas ta gloire à venger un affront:
Porte-la plus avant, force par ta vaillance

Digitized by Google

Ce monarque au pardon, & Chiméne au ſilence.
Si tu l'aimes, apprends que revenir vainqueur
C'eſt l'unique moyen de regagner ſon cœur.
Mais le tems eſt trop cher pour le perdre en paroles,
Je t'arrête en diſcours, & je veux que tu voles :
Viens, ſuis-moi, va combattre, & montre à ton roi,
Que ce qu'il perd au Comte, il le recouvre en toi.

Fin du troiſieme Acte.

Digitized by Google

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

CHIMÉNE, ELVIRE.

CHIMÉNE.

N'Est-ce point un faux bruit? Le sais-tu bien, Elvire?

ELVIRE.

Vous ne croiriez jamais comme chacun l'admire,
Et porte jusqu'au ciel, d'une commune voix,
De ce jeune héros les glorieux exploits.
Les Mores devant lui n'ont paru qu'à leur honte;
Leur abord fut bien prompt, leur fuite encor plus prompte:
Trois heures de combat laissent à nos guerriers
Une victoire entiere, & deux rois prisonniers;
La valeur de leur chef ne trouvoit point d'obstacles.

CHIMÉNE.

Et la main de Rodrigue a fait tous ces miracles?

ELVIRE.

De ses nobles efforts ces deux rois sont le prix,
Sa main les a vaincus, & sa main les a pris.

CHIMÉNE.

De qui peux-tu savoir ces nouvelles étranges?

ELVIRE.

Du peuple qui, par-tout, fais sonner ses louanges,
Le nomme de sa joie & l'objet & l'auteur,
Son ange tutélaire & son libérateur.

CHIMÉNE.

Et le roi, de quel œil voit-il tant de vaillance?

Digitized by Google

ELVIRE.

Rodrigue n'oſe encor paroître en ſa préſence ;
Mais Don Diégue ravi lui préſente enchaînés,
Au nom de ce vainqueur, ces captifs couronnés ;
Et demande pour grace à ce généreux prince,
Qu'il daigne voir la main qui ſauve la province.

CHIMÉNE.

Mais n'eſt-il point bleſſé ?

ELVIRE.

Je n'en ai rien appris.
Vous changez de couleur ! Reprenez vos eſprits.

CHIMÉNE.

Reprenons donc auſſi ma colere affoiblie.
Pour avoir ſoin de lui, faut-il que je m'oublie ?
On le vante, on le loue, & mon cœur y conſent !
Mon honneur eſt muet, mon devoir impuiſſant !
Silence, mon amour, laiſſe agir ma colere :
S'il a vaincu deux rois, il a tué mon pere.
Ces triſtes vêtemens, où je lis mon malheur,
Sont les premiers effets qu'ait produit ſa valeur ;
Et quoiqu'on diſe ailleurs d'un cœur ſi magnanime,
Ici tous les objets me parlent de ſon crime.
Vous qui rendez la force à mes reſſentimens,
Voiles, crêpes, habits, lugubres ornemens,
Pompe que me preſcrit ſa premiere victoire,
Contre ma paſſion ſoutenez bien ma gloire ;
Et lorſque mon amour prendra trop de pouvoir,
Parlez à mon eſprit de mon triſte devoir,
Attaquez ſans rien craindre une main triomphante.

ELVIRE.

Modérez ces tranſports, voici venir l'Infante.

Digitized by Google

SCENE II.

L'INFANTE, CHIMÉNE, LÉONOR, ELVIRE.

L'INFANTE.

JE ne viens pas ici consoler tes douleurs,
Je viens plutôt mêler mes soupirs à tes pleurs.

CHIMÉNE.

Prenez bien plutôt part à la commune joie,
Et goûtez le bonheur que le ciel vous envoie.
Madame, autre que moi n'a droit de soupirer;
Le péril dont Rodrigue a su nous retirer,
Et le salut public que vous rendent ses armes,
A moi seul aujourd'hui souffrent encor les larmes.
Il a sauvé la ville, il a servi son roi,
Et son bras valeureux n'est funeste qu'à moi.

L'INFANTE.

Ma Chiméne, il est vrai qu'il a fait des merveilles.

CHIMÉNE.

Déjà ce bruit fâcheux a frappé mes oreilles;
Et je l'entends par-tout publier hautement
Aussi brave guerrier que malheureux amant.

L'INFANTE.

Qu'a de fâcheux pour toi ce discours populaire?
Ce jeune Mars, qu'il loue, a su jadis te plaire;
Il possédoit ton ame, il vivoit sous tes loix,
Et vanter sa valeur, c'est honorer ton choix.

CHIMÉNE.

Chacun peut la vanter avec quelque justice,
Mais pour moi sa louange est un nouveau supplice;
On aigrit ma douleur en l'élevant si haut,
Je vois ce que je perds, quand je vois ce qu'il vaut.

Digitized by Google

Ah! cruels déplaisirs à l'esprit d'une amante!
Plus j'apprends son mérite & plus mon feu s'augmente;
Cependant mon devoir est toujours le plus fort,
Et malgré mon amour va poursuivre sa mort.

L'INFANTE.

Hier ce devoir te mit en une haute estime;
L'effort que tu te fis parut si magnanime,
Si digne d'un grand cœur, que chacun à la cour
Admiroit ton courage, & plaignoit ton amour.
Mais croirois-tu l'avis d'une amitié fidele?

CHIMÉNE.

Ne vous obéir pas me rendroit criminelle.

L'INFANTE.

Ce qui fut juste alors ne l'est pas aujourd'hui.
Rodrigue maintenant est notre unique appui,
L'espérance & l'amour d'un peuple qui l'adore,
Le soutien de Castille, & la terreur du More;
Le roi même est d'accord de cette vérité,
Que ton pere en lui seul se voit ressuscité;
Et si tu veux enfin qu'en deux mots je m'explique,
Tu poursuis en sa mort la ruine publique.
Quoi! pour venger un pere, est-il jamais permis
De livrer sa patrie aux mains des ennemis?
Contre nous ta poursuite est-elle légitime?
Et pour être punis avons-nous part au crime?
Ce n'est pas qu'après tout tu doives épouser
Celui qu'un pere mort t'obligeoit d'accuser:
Je te voudrois moi-même en arracher l'envie;
Ote-lui ton amour, mais laisse-nous sa vie.

CHIMÉNE.

Ah! ce n'est pas à moi d'avoir tant de bonté;
Le devoir qui m'aigrit n'a rien de limité.
Quoique pour ce vainqueur mon amour s'intéresse,
Quoiqu'un peuple l'adore, & qu'un roi le caresse,
Qu'il soit environné des plus vaillans guerriers,
J'irai sous mes cyprès accabler ses lauriers.

Digitized by Google

L'INFANTE.

C'eſt généroſité, quand, pour venger un pere,
Notre devoir attaque une tête ſi chere :
Mais c'en eſt une encor d'un plus illuſtre rang,
Quand on donne au public les intérêts du ſang.
Mon, crois-moi, c'eſt aſſez que d'éteindre ta flâme,
Il ſera trop puni s'il n'eſt plus dans ton ame.
Que le bien du pays t'impoſe cette loi;
Auſſi-bien, que crois-tu que t'accorde le roi?

CHIMÉNE.

Il peut me refuſer ; mais je ne puis me taire.

L'INFANTE.

Penſe bien, ma Chiméne, à ce que tu veux faire ;
Adieu, tu pourras ſeule y penſer à loiſir.

CHIMÉNE.

Après mon pere mort, je n'ai point à choiſir.

SCENE III.

D. FERNAND, D. DIÉGUE, D. ARIAS, D. RODRIGUE, D. SANCHE.

D. FERNAND.

GÉNÉREUX héritier d'une illuſtre famille,
Qui fut toujours la gloire & l'appui de Caſtille ;
Race de tant d'ayeux en valeur ſignalés,
Que l'eſſai de la tienne a ſi-tôt égalés ;
Pour te récompenſer ma force eſt trop petite,
Et j'ai moins de pouvoir que tu n'as de mérite.
Le pays délivré d'un ſi rude ennemi,
Mon ſceptre dans ma main, par la tienne affermi,
Et les Mores défaits, avant qu'en ces allarmes
J'euſſe pu donner ordre à repouſſer leurs armes,

Digitized by Google

Ne ſont point des exploits qui laiſſent à ton roi
Le moyen, ni l'eſpoir de s'acquitter vers toi.
Mais deux rois, tes captifs, ſeront ta récompenſe,
Ils t'ont nommé tous deux leur Cid en ma préſence ;
Puiſque Cid en leur langue eſt autant que Seigneur,
Je ne t'envierai pas ce beau titre d'honneur.
Sois déſormais le Cid, qu'à ce grand nom tout céde,
Qu'il comble d'épouvante & Grenade & Tolède ;
Et qu'il marque à tous ceux qui vivent ſous mes loix,
Et ce que tu me vaux, & ce que je te dois.

D. RODRIGUE.

Que votre Majeſté, Sire, épargne ma honte,
D'un ſi foible ſervice elle fait trop de compte ;
Et me force à rougir devant un ſi grand roi,
De mériter ſi peu l'honneur que j'en reçoi.
Je ſais trop que je dois au bien de votre empire,
Et le ſang qui m'anime, & l'air que je reſpire ;
Et quand je les perdrai pour un ſi digne objet,
Je ferai ſeulement le devoir d'un ſujet.

D. FERNAND.

Tous ceux que ce devoir à mon ſervice engage
Ne s'en acquittent pas avec même courage ;
Et lorſque la valeur ne va point dans l'excès,
Elle ne produit point de ſi rares ſuccès.
Souffre donc qu'on te loue ; & de cette victoire
Apprends-moi plus au long la véritable hiſtoire.

D. RODRIGUE.

Sire, vous avez ſû qu'en ce danger preſſant,
Qui jetta dans la ville un effroi ſi puiſſant,
Une troupe d'amis chez mon pere aſſemblée
Sollicita mon ame encor toute troublée....
Mais, Sire, pardonnez à ma témérité,
Si j'oſai l'employer ſans votre autorité ;
Le péril approchoit, leur brigade étoit prête,
Me montrant à la cour je hazardois ma tête,

Digitized by Google

Et s'il la falloit perdre, il m'étoit bien plus doux
De sortir de la vie en combattant pour vous.

D. FERNAND.

J'excuse ta chaleur à venger ton offense;
Et l'État défendu me parle en ta défense.
Crois que dorénavant Chiméne a beau parler,
Je ne l'écoute plus que pour la consoler.
Mais poursuis.

D. RODRIGUE.

Sous moi donc cette troupe s'avance,
Et porte sur le front une mâle assurance.
Nous partimes cinq cens; mais par un prompt renfort,
Nous nous vîmes trois mille en arrivant au port,
Tant à nous voir marcher avec un tel visage
Les plus épouvantés reprenoient de courage.
J'en cache les deux tiers, aussi-tôt qu'arrivés,
Dans le fond des vaisseaux qui lors furent trouvés;
Le reste, dont le nombre augmentoit à toute heure,
Brûlant d'impatience autour de moi demeure,
Se couche contre terre, & sans faire aucun bruit,
Passe une bonne part d'une si belle nuit.
Par mon commandement la garde en fait de même,
Et se tenant cachée aide à mon stratagême;
Et je feins hardiment d'avoir reçu de nous
L'ordre qu'on me voit suivre, & que je donne à tous.
Cette obscure clarté qui tombe des étoiles,
Enfin avec le flux nous fait voir trente voiles;
L'onde s'enfle dessous, & d'un commun effort
Les Mores & la mer montent jusques au port;
On les laisse passer, tout leur paroit tranquille,
Point de soldats au port, point aux murs de la ville,
Notre profond silence abusant leurs esprits,
Ils n'osent plus douter de nous avoir surpris;
Ils abordent sans peur, ils ancrent, ils descendent,
Et courent se livrer aux mains qui les attendent.

Digitized by Google

Nous nous levons alors, & tous en même tems,
Poussons jusques au ciel mille cris éclatans.
Les nôtres à ces cris de nos vaisseaux répondent,
Ils paroissent armés, les Mores se confondent,
L'épouvante les prend à demi descendus,
Avant que de combattre ils s'estiment perdus,
Ils couroient au pillage, & rencontrent la guerre,
Nous les pressons sur l'eau, nous les pressons sur terre;
Et nous faisons courir des ruisseaux de leur sang,
Avant qu'aucun résiste ou reprenne son rang.
Mais bientôt, malgré nous, leurs princes se rallient,
Leur courage renait, & leurs terreurs s'oublient,
La honte de mourir sans avoir combattu
Arrête leur désordre, & leur rend leur vertu.
Contre nous de pied ferme ils tirent leurs épées,
Des plus braves soldats les trames sont coupées;
Et la terre & le fleuve, & leur flotte & le port,
Sont des champs de carnage où triomphe la mort.
O combien d'actions, combien d'exploits célebres
Sont demeurés sans gloire au milieu des ténebres!
Où chacun seul témoin des grands coups qu'il donnoit,
Ne pouvoit discerner où le sort inclinoit!
J'allois de tous côtés encourager les nôtres,
Faire avancer les uns, & soutenir les autres;
Ranger ceux qui venoient, les pousser à leur tour;
Et ne l'ai pu savoir jusques au point du jour.
Mais enfin sa clarté montre notre avantage,
Le More voit sa perte, & perd soudain courage;
Et voyant un renfort qui nous vient secourir,
L'ardeur de vaincre cede à la peur de mourir.
Ils gagnent leurs vaisseaux, ils en coupent les cables,
Poussent jusques aux cieux des cris épouvantables,
Font retraite en tumulte, & sans considérer
Si leurs rois avec eux peuvent se retirer.
Pour souffrir ce devoir leur frayeur est trop forte,

Digitized by Google

Le flux les apporta, le reflux les remporte ;
Cependant que leurs rois engagés parmi nous,
Et quelque peu des leurs tout percé de nos coups,
Disputent vaillamment, & vendent bien leur vie ;
A se rendre, moi-même en vain je les convie,
Le cimeterre au poing ils ne m'écoutent pas.
Mais voyant à leurs pieds tomber tous leurs soldats,
Et que seuls désormais en vain ils se défendent,
Ils demandent le chef, je me nomme, ils se rendent.
Je vous les envoyai tous deux en même tems ;
Et le combat cessa faute de combattans.
C'est de cette façon que pour votre service....

SCENE IV.

D. FERNAND, D. DIÉGUE, D. RODRIGUE, D. ARIAS, D. ALONSE, D. SANCHE.

D. ALONSE.

SIRE, Chiméne vient vous demander justice.

D. FERNAND.

La fâcheuse nouvelle, & l'importun devoir !
Va, je ne la veux pas obliger à te voir ;
Pour tous remercimens il faut que je te chasse ;
Mais avant que sortir, viens que ton roi t'embrasse.

(*D. Rodrigue rentre.*)

D. DIÉGUE.

Chiméne le poursuit, & voudroit le sauver.

D. FERNAND.

On m'a dit qu'elle l'aime, & je vais l'éprouver.
Montrez un œil plus triste.

Digitized by Google

SCENE V.

D. FERNAND, D. DIÉGUE, D. ARIAS, D. SANCHE, D. ALONSE, CHIMÉNE, ELVIRE.

D. FERNAND.

ENFIN soyez contente,
Chiméne, le succès répond à votre attente;
Si de nos ennemis Rodrigue a le dessus,
Il est mort à nos yeux des coups qu'il a reçus;
Rendez graces au ciel qui vous en a vengée.
(*A D. Diégue.*)
Voyez comme déjà sa couleur est changée.

D. DIÉGUE.

Mais voyez qu'elle pâme, & d'un amour parfait
Dans cette pamoison, Sire, admirez l'effet.
Sa douleur a trahi les secrets de son ame,
Et ne vous permet plus de douter de sa flâme.

CHIMÉNE.

Quoi! Rodrigue est donc mort?

D. FERNAND.

Non, non, il voit le jour,
Et te conserve encore un immuable amour;
Calmé cette douleur qui pour lui s'intéresse.

CHIMÉNE.

Sire, on pâme de joie ainsi que de tristesse;
Un excès de plaisir nous rend tous languissans,
Et quand il surprend l'ame, il accable les sens.

D. FERNAND.

Tu veux qu'en ta faveur nous croyions l'impossible,
Chiméne, ta douleur a paru trop visible.

Digitized by Google

CHIMÉNE.

Hé bien! Sire, ajoutez ce comble à mon malheur,
Nommez ma pâmoiſon l'effet de ma douleur;
Un juſte déplaiſir à ce point m'a réduite,
Son trépas déroboit ſa tête à ma pourſuite.
S'il meurt des coups reçus pour le bien du pays,
Ma vengeance eſt perdue, & mes deſſeins trahis.
Une ſi belle fin m'eſt trop injurieuſe;
Je demande ſa mort mais non pas glorieuſe;
Non pas dans un éclat qui l'éleve ſi haut,
Non pas au lit d'honneur, mais ſur un échafaud.
Qu'il meure pour mon pere & non pour la patrie,
Que ſon nom ſoit taché, ſa mémoire flétrie:
Mourir pour le pays n'eſt pas un triſte ſort;
C'eſt s'immortaliſer par une belle mort.
J'aime donc ſa victoire, & je le puis ſans crime,
Elle aſſure l'Etat, & me rend ma victime;
Mais noble, mais fameuſe entre tous les guerriers,
Le chef au lieu de fleurs couronné de lauriers;
Et pour dire en un mot ce que j'en conſidere,
Digne d'être immolée aux mânes de mon pere.
Hélas! à quel eſpoir me laiſſai-je emporter!
Rodrigue de ma part n'a rien à redouter.
Que pourroient contre lui des larmes qu'on mépriſe?
Pour lui tout votre empire eſt un lieu de franchiſe;
Là, ſous votre pouvoir, tout lui devient permis,
Il triomphe de moi comme des ennemis;
Dans leur ſang répandu la juſtice étouffée
Au crime du vainqueur ſert d'un nouveau trophée.
Nous en croiſſons la pompe, & le mépris des loix
Nous fait ſuivre ſon char au milieu de deux rois.

D. FERNAND.

Ma fille, ces tranſports ont trop de violence;
Quand on rend la juſtice, on met tout en balance.
On a tué ton pere, il étoit l'aggreſſeur,
Et la même équité m'ordonne la douceur.

Digitized by Google

Avant que d'accuſer ce que j'en fais paroître,
Conſulte bien ton cœur, Rodrigue en eſt le maître;
Et ta flamme en ſecret rend graces à ton roi,
Dont la faveur conſerve un tel amant pour toi.

CHIMÈNE.

Pour moi! mon ennemi! l'objet de ma colere!
L'auteur de mes malheurs! l'aſſaſſin de mon pere!
De ma juſte pourſuite on fait ſi peu de cas,
Qu'on me croit obliger en ne m'écoutant pas!
Puiſque vous refuſez la juſtice à mes larmes,
Sire, permettez-moi de recourir aux armes;
C'eſt par-là ſeulement qu'il a ſû m'outrager,
Et c'eſt auſſi par-là que je me dois venger.
A tous vos cavaliers je demande ſa tête,
Oui, qu'un d'eux me l'apporte, & je ſuis ſa conquête;
Qu'ils le combatent, Sire, & le combat fini,
J'épouſe le vainqueur, ſi Rodrigue eſt puni.
Sous votre autorité ſouffrez qu'on le publie.

D. FERNAND.

Cette vieille coutume, en ces lieux établie,
Sous couleur de punir un injuſte attentat,
Des meilleurs combattans affoiblit un État.
Souvent de cet abus le ſuccès déplorable
Opprime l'innocent, & ſoutient le coupable,
J'en diſpenſe Rodrigue, il m'eſt trop précieux
Pour l'expoſer aux coups d'un ſort capricieux;
Et quoi qu'ait pu commettre un cœur ſi magnanime,
Les Mores en fuyant ont emporté ſon crime.

D. DIÉGUE.

Quoi! Sire, pour lui ſeul vous renverſez des loix
Qu'a vu toute la cour obſerver tant de fois!
Que croira votre peuple, & que dira l'envie,
Si, ſous votre défenſe, il ménage ſa vie?
Et s'en fait un prétexte à ne paroître pas
Où tous les gens d'honneur cherchent un beau trépas?

Digitized by Google

De pareilles faveurs ternniroient trop sa gloire,
Qu'il goûte sans rougir les fruits de sa victoire ;
Le Comte eut de l'audace, il l'en a fû punir,
Il l'a fait en brave homme, & le dois maintenir.

D. FERNAND.

Puisque vous le voulez, j'accorde qu'on le fasse,
Mais d'un guerrier vaincu mille prendroient la place ;
Et le prix que Chiméne au vainqueur a promis,
De tous mes cavaliers feroit ses ennemis.
L'opposer seul à tous seroit trop d'injustice,
Il suffit qu'une fois il entre dans la lice.
Choisis qui tu voudras, Chiméne, & choisis bien ;
Mais après ce combat ne demande plus rien.

D. DIÉGUE.

N'excusez point par-là ceux que son bras étonne,
Laissez un champ ouvert où n'entrera personne.
Après ce que Rodrigue a fait voir aujourd'hui,
Quel courage assez vain s'oseroit prendre à lui ?
Qui se hazarderoit contre un tel adversaire ?
Qui seroit ce vaillant, ou bien ce téméraire ?

D. SANCHE.

Faites ouvrir le champ, vous voyez l'assaillant,
Je suis ce téméraire, ou plutôt ce vaillant.
(*A Chiméne.*)
Accordez cette grace à l'ardeur qui me presse ;
Madame, vous savez quelle est votre promesse.

D. FERNAND.

Chiméne, remets-tu ta querelle en sa main ?

CHIMÉNE.

Sire, je l'ai promis.

D. FERNAND.

Soyez prêt à demain.

D. DIÉGUE.

Non, Sire, il ne faut pas différer davantage ;
On est toujours trop prêt quand on a du courage.

Digitized by Google

D. FERNAND.

Sortir d'une bataille, & combattre à l'inſtant ?

D. DIÉGUE.

Rodrigue a pris haleine en vous la racontant.

D. FERNAND.

Du moins une heure ou deux je veux qu'il ſe délaſſe.
Mais de peur qu'en exemple un tel combat ne paſſe,
Pour témoigner à tous qu'à regret je permets
Un ſanglant procédé qui ne me plut jamais,
De moi ni de ma cour il n'aura la préſence.
(*A D. Arias.*)
Vous ſeul des combattans jugerez la vaillance ;
Ayez ſoin que tous deux faſſent en gens de cœur,
Et le combat fini, m'amenez le vainqueur.
Quel qu'il ſoit, même prix eſt acquis à ſa peine,
Je le veux de ma main préſenter à Chiméne ;
Et que, pour récompenſe, il reçoive ſa foi.

CHIMÉNE.

Quoi ! Sire, m'impoſer une ſi dure loi !

D. FERNAND.

Tu t'en plains ; mais ton feu, loin d'avouer ta plainte,
Si Rodrigue eſt vainqueur, l'accepte ſans contrainte.
Ceſſe de murmurer contre un arrêt ſi doux,
Qui que ce ſoit des deux, j'en ferai ton époux.

Fin du quatrieme Acte.

Digitized by Google

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

D. RODRIGUE, CHIMÉNE.

CHIMÉNE.

QUoi! Rodrigue, en plein jour! D'où te vient cette audace?
Va, tu me perds d'honneur, retire-toi, de grace.

D. RODRIGUE.

Je vais mourir, Madame, & vous viens en ce lieu,
Avant le coup mortel dire un dernier adieu.
Cet immuable amour, qui, sous vos loix m'engage,
N'ose accepter ma mort sans vous en faire hommage.

CHIMÉNE.

Tu vas mourir!

D. RODRIGUE.

Je cours à ces heureux momens,
Qui vont livrer ma vie à vos ressentimens.

CHIMÉNE.

Tu vas mourir! Don Sanche est-il si redoutable,
Qu'il donne l'épouvante à ce cœur indomptable?
Qui t'a rendu si foible, & qui le rend si fort?
Rodrigue va combattre, & se croit déjà mort!
Celui qui n'a pas craint les Mores ni mon pere,
Va combattre Don Sanche, & déjà désespere!
Ainsi donc au besoin ton courage s'abat?

D. RODRIGUE.

Je cours à mon supplice, & non pas au combat;
Et ma fidelle ardeur fait bien m'ôter l'envie,
Quand vous cherchez ma mort, de défendre ma vie.

Digitized by Google

J'ai toujours même cœur, mais je n'ai point de bras,
Quand il faut conſerver ce qui ne vous plaît pas ;
Et déjà cette nuit m'auroit été mortelle,
Si j'euſſe combattu pour ma ſeule querelle.
Mais défendant mon roi, ſon peuple, & mon pays,
A me défendre mal, je les aurois trahis.
Mon eſprit généreux ne hait pas tant la vie
Qu'il en veuille ſortir par une perfidie.
Maintenant qu'il s'agit de mon ſeul intérêt,
Vous demandez ma mort, j'en accepte l'arrêt ;
Votre reſſentiment choiſit la main d'un autre,
Je ne méritois pas de mourir de la vôtre.
On ne me verra point en repouſſer les coups,
Je dois plus de reſpect à qui combat pour vous ;
Et ravi de penſer que c'eſt de vous qu'ils viennent,
Puiſque c'eſt votre honneur que ſes armes ſoutiennent,
Je vais lui préſenter mon eſtomac ouvert,
Adorant en ſa main la vôtre qui me perd.

CHIMÈNE.

Si d'un triſte devoir la juſte violence,
Qui me fait malgré moi pourſuivre ta vaillance,
Preſcrit à ton amour une ſi forte loi,
Qu'il te rend ſans défenſe à qui combat pour moi,
En cet aveuglement ne perds pas la mémoire,
Qu'ainſi que de ta vie, il y va de ta gloire ;
Et que dans quelque éclat que Rodrigue ait vécu,
Quand on le ſaura mort, on le croira vaincu.
Ton honneur t'eſt plus cher que je ne te ſuis chere,
Puiſqu'il trempe tes mains dans le ſang de mon pere ;
Et te fait renoncer, malgré ta paſſion,
A l'eſpoir le plus doux de ma poſſeſſion.
Je t'en vois cependant faire ſi peu de compte,
Que ſans rendre combat tu veux qu'on te ſurmonte !
Quelle inégalité ravale ta vertu ?
Pourquoi ne l'as-tu plus, ou pourquoi l'avois-tu ?

Digitized by Google

Quoi! nes-tu généreux que pour me faire outrage ?
S'il ne faut m'offenſer, n'as-tu point de courage ?
Et traites-tu mon pere avec tant de rigueur,
Qu'après l'avoir vaincu tu ſouffres un vainqueur ?
Va, ſans vouloir mourir, laiſſe-moi te pourſuivre ;
Et défends ton honneur, ſi tu ne veux plus vivre.

D. RODRIGUE.

Après la mort du Comte, & les Mores défaits,
Faudroit-il à ma gloire encor d'autres effets ?
Elle peut dédaigner le ſoin de me défendre,
On ſait que mon courage oſe tout entreprendre ;
Que ma valeur peut tout, & que deſſous les cieux
Auprès de mon honneur rien ne m'eſt précieux.
Non, non, en ce combat, quoique vous veuillez croire,
Rodrigue peut mourir ſans hazarder ſa gloire,
Sans qu'on l'oſe accuſer d'avoir manqué de cœur,
Sans paſſer pour vaincu, ſans ſouffrir un vainqueur.
On dira ſeulement : *Il adoroit Chiméne,*
Il n'a pas voulu vivre, & mériter ſa haine ;
Il a cédé lui-même à la rigueur du ſort
Qui forçoit ſa maitreſſe à pourſuivre ſa mort ;
Elle vouloit ſa tête, & ſon cœur magnanime,
S'il en eût refuſée, eût penſé faire un crime.
Pour venger ſon honneur il perdit ſon amour,
Pour venger ſa maitreſſe il a quitté le jour,
Préférant, quelque eſpoir qu'eût ſon ame aſſervie,
Son honneur à Chiméne, & Chiméne à ſa vie.
Ainſi donc vous verrez ma mort en ce combat,
Loin d'obſcurcir ma gloire, en rehauſſer l'éclat ;
Et cet honneur ſuivra mon trépas volontaire,
Que tout autre que moi n'eût pu vous ſatisfaire.

CHIMÉNE.

Puiſque pour t'empêcher de courir au trépas,
Ta vie & ton honneur ſont des foibles appas,
Si jamais je t'aimai, cher Rodrigue, en revanche,

Digitized by Google

L'INFANTE.

D'où viendroit ce repos dans un comble d'ennui?

LÉONOR.

Si l'amour vit d'eſpoir, & s'il meurt avec lui,
Rodrigue ne peut plus charmer votre courage,
Vous ſavez le combat où Chiméne l'engage.
Puiſqu'il faut qu'il y meure, ou qu'il ſoit ſon mari,
Votre eſpérance eſt morte, & votre eſprit guéri.

L'INFANTE.

Ah! qu'il s'en faut encor!

LÉONOR.

Que pouvez-vous prétendre?

L'INFANTE.

Mais plutôt quel eſpoir me pourrois-tu défendre?
Si Rodrigue combat ſous ces conditions,
Pour en rompre l'effet j'ai trop d'inventions.
L'amour, ce doux auteur de mes cruels ſupplices,
Aux eſprits des amans apprend trop d'artifices.

LÉONOR.

Pourrez-vous quelque choſe après qu'un pere mort
N'a pu dans leurs eſprits allumer de diſcord?
Car Chiméne aiſément montre par ſa conduite
Que la haine aujourd'hui ne fait pas ſa pourſuite.
Elle obtient un combat, &, pour ſon combattant,
C'eſt le premier offert qu'elle accepte à l'inſtant.
Elle n'a point recours à ces mains généreuſes
Que tant d'exploits fameux rendent ſi glorieuſes:
Don Sanche lui ſuffit, & mérite ſon choix,
Parce qu'il va s'armer pour la premiere fois.
Elle aime, en ce duel, ſon peu d'expérience;
Comme il eſt ſans renom, elle eſt ſans défiance;
Et ſa facilité vous doit bien faire voir
Qu'elle cherche un combat qui force ſon devoir,
Qui livre à ſon Rodrigue une victoire aiſée,
Et l'autoriſe enfin à paroître appaiſée.

Digitized by Google

L'INFANTE.

Je le remarque assez, & toutefois mon cœur
A l'envi de Chiméne adore ce vainqueur.
A quoi me résoudrai-je, amante infortunée ?

LÉONOR.

A vous mieux souvenir de qui vous êtes née.
Le ciel vous doit un roi, vous aimez un sujet.

L'INFANTE.

Mon inclination a bien changé d'objet.
Je n'aime plus Rodrigue, un simple gentilhomme ;
Non, ce n'est plus ainsi que mon amour le nomme.
Si j'aime, c'est l'auteur de tant de beaux exploits,
C'est le valeureux Cid, le maître de deux rois.
Je me vaincrai pourtant, non de peur d'aucun blâme,
Mais pour ne troubler pas une si belle flâme ;
Et quand pour m'obliger on l'auroit couronné,
Je ne veux point reprendre un bien que j'ai donné.
Puisqu'en un tel combat sa victoire est certaine,
Allons, encor un coup, le donner à Chiméne ;
Et toi, qui vois les traits dont mon cœur est percé,
Viens me voir achever comme j'ai commencé.

SCENE IV.

CHIMÉNE, ELVIRE.

CHIMÉNE.

ELVIRE, que je souffre, & que je suis à plaindre !
Je ne sais qu'espérer, & je vois tout à craindre.
Aucun vœu ne m'échappe où j'ose consentir,
Je ne souhaite rien sans un prompt repentir ;
A deux rivaux pour moi je fais prendre les armes,
Le plus heureux succès me coûtera des larmes ;
Et quoiqu'en ma faveur en ordonne le sort,
Mon pere est sans vengeance, ou mon amant est mort.

Digitized by Google

ELVIRE.

D'un & d'autre côté je vous vois ſoulagée,
Ou vous avez Rodrigue, ou vous êtes vengée;
Et quoique le deſtin puiſſe ordonner de vous,
Il ſoutient votre gloire, & vous donne un époux.

CHIMÉNE.

Quoi! l'objet de ma haine, ou bien de ma colere,
L'aſſaſſin de Rodrigue, ou celui de mon pere!
De tous les deux côtés on me donne un mari,
Encor tout teint du ſang que j'ai le plus chéri.
De tous les deux côtés mon ame ſe rebelle,
Je crains plus que la mort la fin de ma querelle.
Allez, vengeance, amour, qui troublez mes eſprits,
Vous n'avez point pour moi de douceurs à ce prix.
Et toi, puiſſant moteur du deſtin qui m'outrage,
Termine ce combat ſans aucun avantage,
Sans faire aucun des deux ni vaincu, ni vainqueur.

ELVIRE.

Ce ſeroit vous traiter avec trop de rigueur.
Ce combat pour votre ame eſt un nouveau ſupplice,
S'il vous laiſſe obligée à demander juſtice,
A témoigner toujours ce haut reſſentiment,
Et pourſuivre toujours la mort de votre amant.
Madame, il vaut bien mieux que ſa rare vaillance
Lui couronnant le front, vous impoſe ſilence;
Que la loi du combat étouffe vos ſoupirs,
Et que le roi vous force à ſuivre vos deſirs.

CHIMÉNE.

Quand il ſera vainqueur, crois-tu que je me rende?
Mon devoir eſt trop fort, & ma perte trop grande;
Et ce n'eſt pas aſſez pour leur faire la loi,
Que celle du combat, & le vouloir du roi.
Il peut vaincre D. Sanche avec fort peu de peine,
Mais non pas avec lui la gloire de Chiméne;
Et quoiqu'à ſa victoire un monarque ait promis,
Mon honneur lui fera mille autres ennemis.

ELVIRE.

Digitized by Google

ELVIRE.

Gardez, pour vous punir de cet orgueil étrange,
Que le ciel à la fin ne ſouffre qu'on nous venge.
Quoi! vous voulez encor refuſer le bonheur
De pouvoir maintenant vous taire avec honneur!
Que prétend ce devoir, & qu'eſt-ce qu'il eſpere?
La mort de votre amant vous rendra-t-elle un pere?
Eſt-ce trop peu pour vous que d'un coup de malheur?
Faut-il perte ſur perte, & douleur ſur douleur?
Allez, dans le caprice où votre humeur s'obſtine,
Vous ne méritez pas l'amant qu'on vous deſtine;
Et nous verrons du ciel l'équitable courroux
Vous laiſſer par ſa mort D. Sanche pour époux.

CHIMÉNE.

Elvire, c'eſt aſſez des peines que j'endure,
Ne les redouble point par ce funeſte augure.
Je veux, ſi je le puis, les éviter tous deux,
Sinon en ce combat Rodrigue a tous mes vœux.
Non qu'une folle ardeur de ſon côté me panche,
Mais s'il étoit vaincu, je ſerois à D. Sanche;
Cette appréhenſion fait naître mon ſouhait.
Que vois-je, malheureuſe? Elvire, c'en eſt fait.

SCENE V.

D. SANCHE, CHIMÉNE, ELVIRE.

D. SANCHE.

OBLIGÉ d'apporter à vos pieds cette épée...

CHIMÉNE.

Quoi! du ſang de Rodrigue encor toute trempée?
Perfide! oſes-tu bien te montrer à mes yeux,
Après m'avoir ôté ce que j'aimois le mieux?

Digitized by Google

Éclate, mon amour, tu n'as plus rien à craindre,
Mon pere eſt ſatisfait, ceſſe de te contraindre.
Un même coup a mis ma gloire en ſûreté,
Mon ame au déſeſpoir, ma flamme en liberté.

D. SANCHE.

D'un eſprit plus raſſis...

CHIMÉNE.

Tu me parles encor,
Exécrable aſſaſſin d'un héros que j'adore!
Va, tu l'as pris en traître; un guerrier ſi vaillant
N'eût jamais ſuccombé ſous un tel aſſaillant.
N'eſpere rien de moi, tu ne m'as point ſervie;
En croyant me venger, tu m'as ôté la vie.

D. SANCHE.

Étrange impreſſion, qui, loin de m'écouter...

CHIMÉNE.

Veux-tu que de ſa mort je t'écoute vanter?
Que j'entende à loiſir avec quelle inſolence
Tu peindras ſon malheur, mon crime & ta vaillance?

SCENE VI.

D. FERNAND, D. DIÉGUE, D. ARIAS, D. SANCHE, D. ALONSE, CHIMÉNE, ELVIRE.

CHIMÉNE.

SIRE, il n'eſt plus beſoin de vous diſſimuler
Ce que tous mes efforts ne vous ont pu céler.
J'aimois, vous l'avez ſu; mais pour venger mon pere
J'ai bien voulu proſcrire une tête ſi chere.
Votre Majeſté, Sire, elle-même a pu voir
Comme j'ai fait céder mon amour au devoir.
Enfin Rodrigue eſt mort, & ſa mort m'a changée
D'implacable ennemie en amante affligée;

Digitized by Google

J'ai dû cette vengeance à qui m'a mise au jour,
Et je dois maintenant ces pleurs à mon amour.
Don Sanche m'a perdue en prenant ma défense ;
Et du bras qui me perd je suis la récompense !
Sire, si la pitié peut émouvoir un roi,
De grace, révoquez une si dure loi ;
Pour prix d'une victoire, où je perds ce que j'aime,
Je lui laisse mon bien, qu'il me laisse à moi-même ;
Qu'en un cloître sacré je pleure incessamment
Jusqu'au dernier soupir mon pere & mon amant.

D. DIÉGUE.

Enfin elle aime, Sire, & ne croit plus un crime
D'avouer par sa bouche un amour légitime.

D. FERNAND.

Chiméne, sors d'erreur, ton amant n'est pas mort,
Et D. Sanche, vaincu, t'a fait un faux rapport.

D. SANCHE.

Sire, un peu trop d'ardeur malgré moi l'a déçue ;
Je venois du combat lui raconter l'issue.
Ce généreux guerrier, dont son cœur est charmé,
Ne crains rien, m'a-t-il dit, quand il m'a désarmé,
Je laisserois plutôt la victoire incertaine,
Que de répandre un sang hazardé pour Chiméne ;
Mais puisque mon devoir m'appelle auprès du roi,
Va de notre combat l'entretenir pour moi,
De la part du vainqueur lui porter ton épée.
Sire, j'y suis venu, cet objet l'a trompée,
Elle m'a cru vainqueur me voyant de retour ;
Et soudain sa colere a trahi son amour,
Avec tant de transport & tant d'impatience,
Que je n'ai pu gagner un moment d'audience.
Pour moi, bien que vaincu, je me répute heureux ;
Et malgré l'intérêt de mon cœur amoureux,
Perdant infiniment, j'aime encore ma défaite,
Qui fait le beau succès d'une amour si parfaite.

Digitized by Google

D. FERNAND.

Ma fille, il ne faut point rougir d'un ſi beau feu,
Ni chercher les moyens d'en faire un déſaveu;
Une louable honte en vain t'en ſollicite,
Ta gloire eſt dégagée, & ton devoir eſt quitte;
Ton pere eſt ſatisfait, & c'étoit le venger
Que mettre tant de fois ton Rodrigue en danger.
Tu vois comme le ciel autrement en diſpoſe;
Ayant tant fait pour lui, fais pour toi quelque choſe;
Et ne ſois point rebelle à mon commandement,
Qui te donne un époux aimé ſi cherement.

SCENE DERNIERE.

D. FERNAND, L'INFANTE, D. DIÉGUE, D. ARIAS, D. RODRIGUE, D. ALONSE, D. SANCHE, CHIMÉNE, LÉONOR, ELVIRE.

L'INFANTE.

SECHE tes pleurs, Chiméne, & reçois ſans triſteſſe
Ce généreux vainqueur des mains de ta princeſſe.

D. RODRIGUE.

Ne vous offenſez point, Sire, ſi devant vous
Un reſpect amoureux me jette à ſes genoux.
Je ne viens point ici demander ma conquête,
Je viens tout de nouveau vous apporter ma tête;
Madame, mon amour n'emploira point pour moi
Ni la loi du combat, ni le vouloir du roi.
Si tout ce qui s'eſt fait eſt trop peu pour un pere,
Dites par quels moyens il vous faut ſatisfaire.
Faut-il combattre encor mille & mille rivaux,
Aux deux bouts de la terre étendre mes travaux,

Digitized by Google

Forcer moi seul un camp, mettre en fuite une armée,
Des héros fabuleux passer la renommée ?
Si mon crime par-là se peut enfin laver,
J'ose tout entreprendre, & puis tout achever.
Mais si ce fier honneur, toujours inexorable,
Ne se peut appaiser sans la mort du coupable,
N'armez plus contre moi le pouvoir des humains,
Ma tête est à vos pieds, vengez-vous par vos mains.
Vos mains seules ont droit de vaincre un invincible,
Prenez une vengeance à tout autre impossible ;
Mais, du moins, que ma mort suffise à me punir,
Ne me banniſſez point de votre souvenir.
Et puisque mon trépas conserve votre gloire,
Pour vous en revancher conservez ma mémoire,
Et dites quelquefois en déplorant mon sort,
S'il ne m'avoit aimée, il ne seroit pas mort.

CHIMÉNE.

Releve-toi, Rodrigue. Il faut l'avouer, Sire,
Je vous en ai trop dit pour m'en pouvoir dédire ;
Rodrigue a des vertus que je ne puis haïr,
Et quand un roi commande on lui doit obéir.
Mais à quoi que déjà vous m'ayez condamnée,
Pourrez-vous à vos yeux souffrir cet hyménée ?
Et quand de mon devoir vous voulez cet effort,
Toute votre justice en est-elle d'accord ?
Si Rodrigue à l'État devient si nécessaire,
De ce qu'il fait pour vous dois-je être le salaire ?
Et me livrer moi-même au reproche éternel
D'avoir trempé mes mains dans le sang paternel ?

D. FERNAND.

Le tems assez souvent a rendu légitime
Ce qui sembloit d'abord ne se pouvoir sans crime.
Rodrigue t'a gagnée, & tu dois être à lui ;
Mais quoique sa valeur t'ait conquise aujourd'hui,
Il faudroit que je fusse ennemi de ta gloire
Pour lui donner si-tôt le prix de sa victoire.

Digitized by Google

Cet hymen différé ne rompt point une loi,
Qui ſans marquer de tems lui deſtine ta foi;
Prends un an, ſi tu veux, pour eſſuyer tes larmes.
Rodrigue, cependant il faut prendre les armes:
Après avoir vaincu les Mores ſur nos bords,
Renverſé leurs deſſeins, repouſſé leurs efforts,
Va juſqu'en leur pays leur reporter la guerre,
Commander mon armée, & ravager leur terre.
A ce ſeul nom de Cid ils trembleront d'effroi,
Ils t'ont nommé ſeigneur, & te voudront pour roi.
Mais parmi tes hauts faits ſois-lui toujours fidele,
Reviens-en, s'il ſe peut, encor plus digne d'elle;
Et par tes grands exploits fais-toi ſi bien priſer,
Qu'il lui ſoit glorieux alors de t'épouſer.

D. RODRIGUE.

Pour poſſéder Chiméne, & pour votre ſervice,
Que peut-on m'ordonner que mon bras n'accompliſſe?
Quoiqu'abſent de ſes yeux il me faille endurer,
Sire, ce m'eſt trop d'heur de pouvoir eſpérer.

D. FERNAND.

Eſpere en ton courage, eſpere en ma promeſſe;
Et poſſédant déjà le cœur de ta maitreſſe,
Pour vaincre un point-d'honneur qui combat contre toi,
Laiſſe faire le tems, ta vaillance, & ton roi.

FIN.

Digitized by Google

JUGEMENT de la Tragédie, ou Tragi-comédie du CID.

DANS toutes les piéces Dramatiques que M. Corneille *avoit données auparavant celle-ci, il n'avoit encore paru que comme un des premiers Poëtes du théâtre françois; & s'il n'avoit point eu de supérieurs, du moins s'étoit-il laissé donner des égaux. Mais le Cid l'éleva si fort au-dessus d'eux, qu'il ne leur a pas été possible, ni à toute la troupe des Poëtes Dramatiques joints ensemble, de l'atteindre depuis ce tems-là.*

L'émulation de ceux qui avoient été ses concurrens jusqu'alors, se tourna en une jalousie qui donna encore un nouvel éclat à l'Ouvrage de M. Corneille; *& l'inutilité des efforts qu'on fit contre lui, quoique appuyés de toute l'autorité du Ministere, ne servit qu'à l'affermir dans sa nouvelle supériorité, & à lui assurer pour toujours la principauté du théâtre.*

M. Pelisson *dit qu'il n'est pas aisé de s'imaginer avec quelle approbation le Cid fut reçu de la Cour & du Public. On ne pouvoit se lasser de le voir; on n'entendoit parler d'autre chose dans les compagnies; chacun en savoit quelque partie par cœur; on le faisoit apprendre aux enfans; & il s'est fait dans les provinces du Royaume une espéce de proverbe, de la maniere de dire,* beau comme le Cid.

Tout le monde ne voulut pas joindre sa voix parmi ces bruits & ces acclamations; & les envieux du Cid, non contens de se taire, chercherent, dès-lors, les moyens d'imposer silence au public. Leur parti se trouva fortifié par le grand Cardinal de Richelieu, *qui voulut bien honorer M.* Corneille *de sa jalousie; & qui, sans perdre son caractere de Ministre libéral, en continuant toujours ses gratifications à un homme qu'il considéroit comme Poëte en général, entreprit, en qualité d'Auteur & de bel-esprit, de lui faire des affaires comme à l'Auteur du*

Digitized by Google

Cid, par un pur déplaisir qu'il avoit de voir toutes les Piéces de théâtres des autres, & sur-tout celles où il avoit quelque part, entierement effacées par celle-là.

Celui qui commença, dit M. Peliſſon, *fut M.* de Scudéry, *qui publia ſes* Obſervations *contre le Cid, premierement pour ſe ſatisfaire lui-même, & enſuite pour plaire au Cardinal, qui forma de toutes ſes Créatures, tant à la cour qu'à la ville, un parti pour l'oppoſer à celui des approbateurs du Cid. Le Cardinal ravi d'avoir trouvé en* Scudéry *un homme qui voulût être partie de* Corneille, *le porta à ſoumettre ſes Obſervations au Jugement de l'Académie; & il obligea cette Aſſemblée, malgré toute ſa répugnance & toutes ſes raiſons, d'examiner juridiquement la Tragi-comédie & les Obſervations, & d'en faire une cenſure dans les formes ordinaires.*

L'Académie aſſemblée le 16 Juin 1637, nomma MM. de Bourzey, Chapelain & Deſmarets *pour examiner le Cid & les* Obſervations. *La tâche de ces trois Commiſſaires n'étoit que pour l'examen du corps de l'Ouvrage en gros; & quinze jours après on commit quatre autres Académiciens pour celui des vers en particulier. Ces derniers qui étoient MM.* de Ceriſy, Gombaud, Baro & l'Étoile, *s'acquitterent de leur commiſſion, de quelque maniere que ce fut; & l'Académie ayant délibéré en diverſes conférences ordinaires & extraordinaires ſur leurs Remarques, M.* Deſmarets *eut ordre enfin d'y mettre la derniere main.*

Mais l'examen de l'Ouvrage en gros ne fut pas une choſe ſi facile à ces Meſſieurs. M. Chapelain, *l'un des trois Commiſſaires, fit un Corps de ſes Réflexions, qui fut préſenté au Cardinal, qui n'en fut pas entierement ſatisfait, & qui y fit des apoſtilles, par leſquelles il faiſoit connoître qu'il eût ſouhaité qu'on eut déclaré la piéce du Cid entierement irréguliere. Il manda néanmoins que la ſubſtance en étoit bonne, mais qu'il falloit y jetter quelques poignées de fleurs. L'Ouvrage fut donné à polir, par délibération de l'Académie, à MM.* de Serizay,

Digitized by Google

Cerizy, Gombaud & Sirmond. Cerizy *le coucha par écrit, &* Gombaud *fut nommé pour la derniere reviſion du ſtyle. Tout fut lû & examiné par la Compagnie en diverſes Aſſemblées ordinaires & extraordinaires, comme s'il eut été queſtion de la ruine ou du ſalut de l'État, & on le mit enfin ſous preſſe.*

Le Cardinal ayant vu les premieres feuilles, n'en fut point content ; & ſous prétexte que M. de Cerizy *y avoit mis trop de fleurs, il fit arrêter l'impreſſion. S'étant expliqué enſuite ſur la maniere dont il vouloit qu'on écrivit cet Ouvrage, il en donna la charge à M.* Sirmond, *qui ne le ſatisfit point encore. Il fallut enfin que M.* Chapelain *reprit tout ce qui avoit été fait tant par lui que par les autres. Il en compoſa le petit livre que nous avons, ſous le titre de* Sentimens de l'Académie françoiſe ſur la Tragi-comédie du Cid ; *Ouvrage qui coûta cinq mois de travail à l'Académie & au Cardinal, ſans que, durant tout ce tems-là, ce Miniſtre, qui avoit toutes les affaires du Royaume ſur les bras, & toutes celles de l'Europe dans la tête, ſe laſſât de ce deſſein, & relâchât rien de ſes ſoins pour cet Ouvrage, comme nous l'apprenons de M.* Peliſſon.

Voici en gros quels ſont les principaux ſentimens de l'Académie ſur le Cid. M. de Scudéry, *& les autres adverſaires de M.* Corneille, *n'ont point eu raiſon d'accuſer cette Piéce d'irrégularité, & de dire que le ſujet n'en vaut rien ; qu'on n'y trouve ni nœud ni intrigue, & qu'on en devine la fin ſi-tôt qu'on en a vu le commencement. Ce qu'il y a à dire, c'eſt que l'intrigue n'eſt pas vraiſemblable. Ainſi le ſujet du Cid eſt défectueux, au jugement de cette Aſſemblée, en ſa plus eſſentielle partie, parce qu'il manque de l'un & de l'autre vraiſemblable, que preſcrit Ariſtote, du commun & de l'extraordinaire. L'art lui a manqué lorſqu'il a compris tant d'actions remarquables dans l'eſpace de vingt-quatre heures, & pour avoir fait conſentir* Chiméne *à épouſer* Rodrigue, *le jour même qu'il avoit tué le Comte ſon pere.*

Digitized by Google

Cid, par un pur déplaisir qu'il avoit de voir toutes
Pièces de théâtre des autres, & sur-tout celles o
avoit quelque part, entièrement effacées par celle-là

Celui qui commença, fut M. Pelisson, fut M. de S
déry, qui publia ses Observations contre le Cid, pren
remens pour se satisfaire lui-même, & ensuite pour pl
au Cardinal, qui forma de toutes ses Créatures, tant
cour qu'à la ville, un parti pour l'opposer à celui des
protecteurs du Cid. Le Cardinal ravi d'avoir trouvé
Scudéry un homme qui voulût être partie de Corneil
le porta à soumettre ses Observations au Jugement
l'Académie; & il obligea cette Assemblée, malgré to
sa répugnance & toutes ses raisons, d'examiner juri
quement la Tragi-comédie & les Observations, & d
faire une censure dans les formes ordinaires.

L'Académie assemblée le 16 Juin 1637, nomma M
de Bourzey, Chapelain & Desmarets pour exami
le Cid & les Observations. La tâche de ces trois C
missaires n'étoit que pour l'examen du corps de l'Ou
ge en gros; & quinze jours après on commit quatre
tres Académiciens pour celui des vers en particulier.
derniers qui étoient MM. de Cerisy, Gombaud, B
& l'Etoile, s'acquittèrent de leur commission, de qu
que maniere que ce fut; & l'Académie ayant délib
en diverses conférences ordinaires & extraordin
sur leurs Remarques, M. Desmarets eut or
d'y mettre la derniere main.

Mais l'examen de l'Ouvrage en g
chose si facile à ces Messieurs. M. Ch
trois Commissaires, fit un Corps
fut présenté au Cardinal, qui
tisfait, & qui y fit des
connoître qu'il étoit so
Cid entierement ir
substance en trois
ques poignées
par délibé

» *ſent à commettre. Ce ſont ces puiſſans mouvemens,*
» *ſelon ces Meſſieurs, qui ont tiré des ſpectateurs du Cid*
» *cette grande approbation, & qui doivent auſſi la faire*
» *excuſer. L'Auteur s'eſt facilement rendu le maître de*
» *leur ame, après y avoir excité le trouble & l'émotion;*
» *leur eſprit flatté par quelques endroits agréables, eſt*
» *devenu aiſément flatteur de tout le reſte, & les char-*
» *mes éclatans de quelque partie leur ont donné de l'a-*
» *mour pour tout le corps. S'ils euſſent été moins ingé-*
» *nieux, ils euſſent été moins ſenſibles; ils euſſent vu*
» *les défauts de cette Piéce, s'ils ne ſe fuſſent point trop*
» *arrêtés à en regarder les beautés. Mais d'un autre côté*
» *les ſavans & les experts de l'art doivent ſouffrir avec*
» *quelque indulgence les irrégularités d'un Ouvrage qui*
» *n'auroit pas eu le bonheur d'agréer ſi fort au commun,*
» *s'il n'avoit des graces qui ne ſont pas communes.*

Voilà quel fut le ſentiment de l'Académie ſur le Cid; mais ſi nous en croyons M. Corneille, *ou celui qui prit ſon nom, ce ne fut ni celui de la ville ni celui du peuple. Ce n'eſt pas qu'il ne convint lui-même de l'équité qui paroît dans une bonne partie de ces cenſures, mais il prétendoit avoir remporté le témoignage de l'excellence de ſa Piéce par le grand nombre de ſes repréſentations, par la foule extraordinaire des ſpectateurs de tout état & de toute condition, & par les acclamations générales qu'elle avoit reçues. Et quoiqu'il ait défié l'Académie entiere de donner jamais à ſa cenſure autant de réputation que ſa Piéce en avoit déjà acquis, il ne laiſſoit pas de convenir que ce Poëme avoit des défauts; mais* « *qu'il avoit tant d'avan-*
» *tages du côté du ſujet & des penſées brillantes dont il*
» *eſt ſemé, que la plupart de ſes auditeurs n'ont pas voulu*
» *voir ces défauts, & ont laiſſé enlever leurs ſuffrages*
» *au plaiſir que leur a donné ſa repréſentation, quoique*
» *ce ſoit celui de tous ſes Ouvrages réguliers, ſelon lui,*
» *où il ſe ſoit permis le plus de licence; & qu'il paſſoit*
» *encore vingt-cinq ou trente ans après pour le plus beau*

Digitized by Google

» *de ſes Ouvrages, auprès de ceux qui ne s'attachent* » *pas à la ſévérité des régles.*

C'eſt dans la même penſée que M. de Balzac, *écrivant à M.* Scudéry, *dit que quelques irrégularités qu'ait commiſes M.* Corneille *dans le Cid, comme ſes cenſeurs avoient prétendu le montrer, cette Piéce ne laiſſeroit pas d'être admirable, en ce qu'elle avoit reçu les applaudiſſemens de ſes ſpectateurs & les approbations de toute la France, puiſque la fin des piéces de théâtre n'eſt autre que la ſatisfaction des ſpectateurs, & qu'ainſi elle avoit triomphé des raiſonnemens de ſes adverſaires, quoiqu'elle eût violé les régles de l'art, ſelon l'opinion même de* Sénéque, *qui dit que quand il s'agit des Ouvrages qui éblouiſſent les yeux d'abord, & qui préoccupent les eſprits en leur faveur, celui qui a enlevé l'approbation publique l'emporte ſur celui qui l'a méritée :* major ille eſt qui judicium abſtulit quàm qui meruit, *quoique dans la ſuite une recherche exacte dût y faire voir quelques défauts.*

C'eſt auſſi ce qui a fait dire à M. Deſpréaux, *Satyre* IX. *Verſ.* 231 *& ſuiv.*

En vain contre le Cid un Miniſtre ſe ligue,
Tout Paris pour *Chiméne* a les yeux de *Rodrigue*;
L'Académie en corps a beau le cenſurer,
Le Public révolté s'obſtine à l'admirer.

*Tant il eſt vrai que le peuple a ſes régles, auſſi-bien que les Savans, pour juger d'un Ouvrage fait pour ſon contentement; qu'un Poëte peut impunément pécher contre l'Art & les Maximes d'*Ariſtote, *ſans manquer au moyen de plaire; & que quand une piéce de théâtre a eu tout le ſuccès que ſon Auteur pouvoit eſpérer dans la fin qu'il s'eſt propoſée de ſatisfaire ceux pour qui elle eſt faite, il importe peu que ce ſoit régulierement, ou contre les régles, qu'il ait réuſſi; c'eſt-à-dire, ſuivant un caprice plutôt qu'un autre.*

Digitized by Google

Corneille, Pierre

CINNA,

OU

LA CLÉMENCE

D'AUGUSTE,

TRAGÉDIE.

Digitized by Google

PERSONNAGES.

OCTAVE CESAR-AUGUSTE, Empereur de Rome.

LIVIE, Impératrice.

CINNA, Fils d'une Fille de Pompée, Chef de la conjuration contre Auguſte.

MAXIME, autre Chef de la conjuration.

ÆMILIE, Fille de C. Toranius, tuteur d'Auguſte & proſcrit par lui durant le Triumvirat.

FULVIE, confidente d'Æmilie.

POLYCLETE, Affranchi d'Auguſte.

EVANDRE, Affranchi de Cinna.

EUPHORBE, Affranchi de Maxime.

La Scène eſt à Rome.

Digitized by Google

CINNA,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ÆMILIE, *seul.*

IMPATIENS desirs d'une illustre vengeance,
Dont la mort de mon pere a formé la naissance,
Enfans impétueux de mon ressentiment,
Que ma douleur séduite embrasse aveuglement,
Vous prenez sur mon ame un trop puissant empire;
Durant quelques momens souffrez que je respire,

Digitized by Google

Et que je considére en l'état où je suis,
Et ce que je hazarde & ce que je poursuis.
Quand je regarde Auguste au milieu de sa gloire,
Et que vous reprochez à ma triste mémoire
Que par sa propre main mon pere massacré
Du thrône où je le vois fait le premier degré:
Quand vous me présentez cette sanglante image,
La cause de ma haine & l'effet de sa rage,
Je m'abandonne toute à vos ardens transports,
Et crois pour une mort lui devoir mille morts.
Au milieu toutefois d'une fureur si juste,
J'aime encor plus Cinna que je ne hais Auguste;
Et je sens refroidir ce bouillant mouvement,
Quand il faut pour le suivre exposer mon amant.
Oui, Cinna, contre moi moi-même je m'irrite,
Quand je songe aux dangers où je te précipite.
Quoique pour me servir tu n'appréhendes rien,
Te demander du sang c'est exposer le tien.
D'une si haute place on n'abat point de têtes
Sans attirer sur soi mille & mille tempêtes;
L'issue en est douteuse & le péril certain.
Un ami déloïal peut trahir ton dessein;
L'ordre mal concerté, l'occasion mal prise,
Peuvent sur son auteur renverser l'entreprise,
Tourner sur toi les coups dont tu le veux frapper;
Dans sa ruine même il peut t'envelopper;
Et quoiqu'en ma faveur ton amour exécute;

Digitized by Google

Il te peut en tombant écraſer ſur ſa chute.
Ah ! ceſſe de courir à ce mortel danger ;
Te perdre en me vengeant ce n'eſt pas me venger.
Un cœur eſt trop cruel quand il trouve des charmes
Aux douceurs que corrompt l'amertume des larmes ;
Et l'on doit mettre au rang des plus cuiſans malheurs
La mort d'un ennemi qui coûte tant de pleurs.
Mais peut-on en verſer alors qu'on venge un pere ?
Eſt-il perte à ce prix qui ne ſemble légere ?
Et quand ſon aſſaſſin tombe ſous notre effort,
Doit-on conſidérer ce que coûte ſa mort ?
Ceſſez, vaines frayeurs, ceſſez, lâches tendreſſes,
De jetter dans mon cœur vos indignes foibleſſes ;
Et toi qui les produis par tes ſoins ſuperflus,
Amour, ſers mon devoir, & ne le combats plus.
Lui céder c'eſt ta gloire, & le vaincre ta honte.
Montre-toi généreux ſouffrant qu'il te ſurmonte,
Plus tu lui donneras, plus il te va donner,
Et ne triomphera que pour te couronner.

SCENE II.

ÆMILIE, FULVIE.

ÆMILIE.

JE l'ai juré, Fulvie, & je le jure encore,
Quoique j'aime Cinna, quoique mon cœur l'adore,

Digitized by Google

S'il me veut posseder, Auguste doit périr,
Sa tête est le seul prix dont il peut m'acquérir ;
Je lui prescris la loi que mon devoir m'impose.

FULVIE.

Elle a pour la blâmer une trop juste cause.
Par un si grand dessein vous vous faites juger
Digne sang de celui que vous voulez venger ;
Mais encore une fois souffrez que je vous die
Qu'une si juste ardeur devroit être attiédie.
Auguste à chaque jour, à force de bienfaits
Semble assez réparer les maux qu'il vous a faits ;
Sa faveur envers vous paroît si déclarée,
Que vous êtes chez lui la plus considérée ;
Et de ses courtisans souvent les plus heureux
Vous pressent à genoux de lui parler pour eux.

ÆMILIE.

Toute cette faveur ne me rend pas mon pere ;
Et de quelque façon que l'on me considere,
Abondante en richesse ou puissante en crédit,
Je demeure toujours la fille d'un proscrit.
Les bienfaits ne sont pas toujours ce que tu penses,
D'une main odieuse ils tiennent lieu d'offenses,
Plus nous en prodiguons à qui nous peut haïr,
Plus d'armes nous donnons à qui nous veut trahir :
Il m'en fait chaque jour sans changer mon courage,
Je finis ce que j'étois & je puis davantage ;

Digitized by Google

Et des mêmes presens qu'il verse dans mes mains,
J'achete contre lui les esprits des Romains.
Je recevrois de lui la place de Livie
Comme un moyen plus sûr d'attenter à sa vie ;
Pour qui venge son pere il n'est point de forfaits,
Et c'est vendre son sang que se rendre aux bienfaits.

FULVIE.

Quel besoin toutefois de passer pour ingrate ?
Ne pouvez-vous haïr sans que la haine éclate ?
Assez d'autres sans vous n'ont pas mis en oubli
Par quelles cruautés son thrône est établi ;
Tant de braves Romains, tant d'illustres victimes
Qu'à son ambition ont immolé ses crimes,
Laissent à leurs enfans d'assez vives douleurs,
Pour venger votre perte en vengeant leurs malheurs.
Beaucoup l'ont entrepris, mille autres vont les suivre ;
Qui vit haï de tous ne sçauroit long tems vivre :
Remettez à leurs bras les communs intérêts,
Et n'aidez leurs desseins que par des vœux secrets.

ÆMILIE.

Quoi, je le haïrai sans tâcher de lui nuire ?
J'attendrai du hasard qu'il ose le détruire ;
Et je satisferai des devoirs si pressans
Par une haine obscure & des vœux impuissans ?
Sa perte que je veux me deviendroit amere,
Si quelqu'un l'immoloit à d'autres qu'à mon pere ;

Digitized by Google

Et tu verrois mes pleurs couler pour son trépas
Qui le faisant périr ne me vengeroit pas.
C'est une lâcheté que de remettre à d'autres
Les intérêts publics qui s'attachent aux nôtres.
Joignons à la douceur de venger nos parens
La gloire qu'on remporte à punir les tyrans,
Et faisons publier par toute l'Italie :
La liberté de Rome est l'œuvre d'Émilie,
On a touché son ame & son cœur s'est épris ;
Mais elle n'a donné son amour qu'à ce prix.

FULVIE.

Votre amour à ce prix n'est qu'un présent funeste
Qui porte à votre amant sa perte manifeste.
Pensez mieux, Émilie, à quoi vous l'exposez,
Combien à cet écueil se sont déjà brisés ;
Ne vous aveuglez point quand sa mort est visible.

ÆMILIE.

Ah ! Tu sçais me frapper par où je suis sensible.
Quand je songe aux dangers que je lui fais courir,
La crainte de sa mort me fait déjà mourir ;
Mon esprit en désordre à soi-même s'oppose,
Je veux & ne veux pas, je m'emporte & je n'ose ;
Et mon devoir confus, languissant, étonné
Cède aux rebellions de mon cœur mutiné.
Tout beau, ma passion, deviens un peu moins forte ;
Tu vois bien des hasards, ils sont grands, mais n'importe,

Digitized by Google

Cinna n'eſt pas perdu pour être haſardé.
De quelques légions qu'Auguſte ſoit gardé,
Quelque ſoin qu'il ſe donne, & quelque ordre qu'il tienne,
Qui mépriſe ſa vie eſt maître de la ſienne;
Plus le péril eſt grand, plus doux en eſt le fruit,
La vertu nous y jette & la gloire le ſuit.
Quoiqu'il en ſoit, qu'Auguſte ou que Cinna périſſe;
Aux mânes paternels je dois ce ſacrifice,
Cinna me l'a promis en recevant ma foi,
Et ce coup ſeul auſſi le rend digne de moi.
Il eſt tard après tout de m'en vouloir dédire,
Aujourd'hui l'on s'aſſemble, aujourd'hui l'on conſpire;
L'heure, le lieu, le bras ſe choiſit aujourd'hui,
Et c'eſt à faire enfin à mourir après lui.
Mais le voici qui vient.

SCENE III.

CINNA, ÆMILIE, FULVIE.

ÆMILIE.

CINNA, votre aſſemblée
Par l'effroi du péril n'eſt-elle point troublée!
Et reconnoiſſez-vous au front de vos amis
Qu'ils ſoient prêts à tenir qu'ils vous ont promis?

Digitized by Google

CINNA.

Jamais contre un tyran entrepriſe conçue
Ne permit d'eſpérer une ſi belle iſſue,
Jamais de telle ardeur on n'en jura la mort,
Et jamais conjurés ne furent mieux d'accord.
Tous s'y montrent portés avec tant d'allégreſſe,
Qu'ils ſemblent comme moi ſervir une maîtreſſe;
Et tous font éclater un ſi puiſſant courroux,
Qu'ils ſemblent tous venger un pere comme vous.

ÆMILIE.

Je l'avois bien prévû que pour un tel ouvrage
Cinna ſçauroit choiſir des hommes de courage,
Et ne remettroit pas en de mauvaiſes mains
L'intérêt d'Æmilie & celui des Romains.

CINNA.

Plût aux Dieux que vous-même euſſiez vû de quel zèle
Cette troupe entreprend une action ſi belle!
Au ſeul nom de Céſar, d'Auguſte, & d'Empereur,
Vous euſſiez vu leurs yeux s'enflammer de fureur,
Et dans un même inſtant, par un effet contraire,
Leur front pâlir d'horreur & rougir de colère.
Amis, leur ai je dit, *voici le jour heureux*
Qui doit conclure enfin nos deſſeins généreux:
Le ciel entre nos mains a mis le ſort de Rome,
Et ſon ſalut dépend de la perte d'un homme.

Digitized by Google

Si l'on doit le nom d'homme à qui n'a rien d'humain,
A ce tigre altéré de tout le ſang Romain.
Combien pour le répandre a-t-il formé de brigues?
Combien de fois changé de partis & de ligues,
Tantôt ami d'Antoine & tantôt ennemi,
Et jamais inſolent ni cruel à demi?
Là, par un long récit de toutes les miſéres
Que durant notre enfance ont enduré nos peres,
Renouvellant leur haine avec leur ſouvenir,
Je redouble en leurs cœurs l'ardeur de le punir.
Je leur fais des tableaux de ces triſtes batailles
Où Rome par ſes mains déchiroit ſes entrailles,
Où l'aigle abattoit l'aigle, & de chaque côté
Nos légions s'armoient contre leur liberté;
Où les meilleurs ſoldats & les chefs le plus braves
Mettoient toute leur gloire à devenir eſclaves;
Où pour mieux aſſurer la honte de leurs fers,
Tous vouloient à leur chaine attacher l'univers;
Et l'exécrable honneur de lui donner un maître
Faiſant aimer à tous l'infame nom de traître,
Romains contre Romains, parens contre parens,
Combattoient ſeulement pour des choix des tyrans.
J'ajoute à ces tableaux la peinture effroyable
De leur concorde impie, affreuſe, inexorable,
Funeſte aux gens de bien, aux riches, au Sénat,
Et pour tout dire enfin, de leur Triumvirat.
Mais je ne trouve point de couleurs aſſez noires:

Digitized by Google

Pour en représenter les tragiques histoires.
Je les peins dans le meurtre à l'envi triomphants,
Rome entière noyée au sang de ses enfans,
Les uns assassinés dans les places publiques,
Les autres dans le sein de leur dieux domestiques,
Le méchant par le prix au crime encouragé,
Le mari par sa femme en son lit égorgé,
Le fils tout dégoûtant du meurtre de son pere,
Et sa tête à la main demandant son salaire,
Sans pouvoir exprimer par tant d'horribles traits,
Qu'un crayon imparfait de leur sanglante paix.
Vous dirai-je les noms de ces grands personnages
Dont j'ai dépeint les morts pour aigrir les courages,
De ces fameux proscrits, ces demi-dieux mortels,
Qu'on a sacrifié jusques sur les autels?
Mais pourrois-je vous dire à quelle impatience,
A quels frémissemens, à quelle violence,
Ces indignes trépas, quoique mal figurés,
Ont porté les esprits de tous nos Conjurés?
Je n'ai point perdu temps; & voyant leur colère
Au point de ne rien craindre, en état de tout faire,
J'ajoute en peu de mots: *Toutes ces cruautés,*
La perte de nos biens & de nos libertés,
Le ravage des champs, le pillage des villes,
Et les proscriptions, & les guerres civiles,
Sont les degrés sanglans dont Auguste a fait choix
Pour monter sur le thrône & nous donner des loix:

Digitized by Google

Mais nous pouvons changer un deſtin ſi funeſte,
Puiſque de trois tyrans c'eſt le ſeul qui nous reſte ;
Et que juſte une fois il s'eſt privé d'appui
Perdant pour régner ſeul deux méchans comme lui.
Lui mort, nous n'avons point de vengeur ni de maître,
Avec la liberté Rome s'en va renaître ;
Et nous mériterons le nom de vrais Romains
Si le joug qui l'accable eſt briſé par nos mains.
Prenons l'occaſion tandis qu'elle eſt propice,
Demain au Capitole il fait un ſacrifice,
Qu'il en ſoit la victime, & faiſons en ces lieux
Juſtice à tout le monde à la face des Dieux.
La preſque pour ſa ſuite il n'a que notre troupe,
C'eſt de ma main qu'il prend & l'encens & la coupe ;
Et je veux pour ſignal que cette même main
Lui donne au lieu d'encens d'un poignard dans le ſein.
Ainſi d'un coup mortel la victime frappée
Fera voir ſi je ſuis du ſang du grand Pompée ;
Faites voir après moi ſi vous vous ſouvenez
Des illuſtres ayeux de qui vous êtes nés.
A peine ai-je achevé que chacun renouvelle
Par un noble ſerment le vœu d'être fidèle,
L'occaſion leur plait, mais chacun veut pour ſoi
L'honneur du premier coup que j'ai choiſi pour moi ;
La raiſon regle enfin l'ardeur qui les emporte,
Maxime & la moitié s'aſſurent de la porte,
L'autre moitié me ſuit & doit l'environner,

Digitized by Google

Et les Dieux obstinés à nous donner un maître
Parmi tes vrais amis ont mêlé quelque traître.
Il n'en faut point douter, Auguste a tout appris;
Quoi, tous deux! Et si tôt que le conseil est pris!

CINNA

Je ne vous puis céler que son ordre m'étonne,
Mais souvent il m'appelle auprès de sa personne;
Maxime est comme moi de ses plus confidens,
Et nous nous alarmons peut-être en imprudens.

ÆMILIE.

Sois moins ingénieux à te tromper toi-même,
Cinna ne porte point mes maux jusqu'à l'extrême,
Et puisque désormais tu ne peux me venger,
Dérobe au moins ta tête à ce mortel danger,
Fuis d'Auguste irrité l'implacable colère;
Je verse assez de pleurs pour la mort de mon pere;
N'aigris point ma douleur par un nouveau tourment,
Et ne me réduis point à pleurer mon amant.

CINNA.

Quoi! Sur l'illusion d'une erreur panique
Trahir vos intérêts & la cause publique!
Par cette lâcheté moi-même m'accuser,
Et tout abandonner quand il faut tout oser!
Que feront nos amis si vous êtes déçue?

ÆMILIE.

Mais que deviendras-tu si l'entreprise est sçue?

Digitized by Google

CINNA.

S'il eſt pour me trahir des eſprits aſſez bas ;
Ma vertu pour le moins ne me trahira pas ;
Vous la verrez brillante, au bord des précipices,
Se couronner de gloire en bravant les ſupplices,
Rendre Auguſte jaloux du ſang qu'il répandra,
Et le faire trembler alors qu'il me perdra.
Je deviendrois ſuſpect à tarder davantage.
Adieu. Rafermiſſez ce genereux courage.
S'il faut ſubir le coup d'un deſtin rigoureux,
Je mourrai tout enſemble heureux & malheureux :
Heureux pour vous ſervir de perdre ainſi la vie,
Malheureux de mourir ſans vous avoir ſervie.

ÆMILIE.

Oui, va, n'écoute plus ma voix qui te retient,
Mon trouble ſe diſſipe & ma raiſon revient ;
Pardonne à mon amour cette indigne foibleſſe,
Tu voudrois fuir en vain, Cinna, je le confeſſe,
Si tout eſt découvert, Auguſte a ſçu pourvoir
A ne te laiſſer pas la fuite en ton pouvoir.
Porte, porte chez lui cette mâle aſſurance
Digne de notre amour, digne de ta naiſſance,
Meurs, s'il y faut mourir, en citoyen Romain,
Et par un beau trépas couronne un beau deſſein.
Ne crains pas qu'après toi rien ici me retienne,
Ta mort emportera mon ame vers la tienne,

Digitized by Google

Et mon cœur aussitôt percé des mêmes coups. . . . .

CINNA.

Ah ! Souffrez que tout mort je vive encor en vous,
Et du moins en mourant permettez que j'espere
Que vous sçaurez venger l'amant avec le pere.
Rien n'est pour vous à craindre, aucun de nos amis
Ne sçait ni vos desseins ni ce qui m'est promis ;
Et leur parlant tantôt des misères Romaines,
Je leur ai tû la mort qui fait naître nos haines,
De peur que mon ardeur, touchant vos intérêts,
D'un si parfait amour ne trahit les secrets.
Il n'est sçu que d'Evandre & de votre Fulvie.

ÆMILIE.

Avec moins de frayeur je vais donc chez Livie,
Puisque dans ton péril il me reste un moyen
De faire agir pour toi son crédit & le mien.
Mais si mon amitié par là ne te délivre,
N'espere pas qu'enfin je veuille te survivre ;
Je fais de ton destin des regles à mon sort,
Et j'obtiendrai ta vie, ou je suivrai ta mort.

CINNA,

Soyez en ma faveur moins cruelle à vous même.

ÆMILIE.

Va-t-en, & souviens-toi seulement que je t'aime.

Fin du premier Acte.

Digitized by Google

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

AUGUSTE, CINNA, MAXIME, Troupe de Courtisans.

AUGUSTE.

QUE chacun se retire, & qu'aucun n'entre ici.
Vous, Cinna, demeurez, & vous, Maxime aussi.

(*Tous se retirent, à la réserve de Cinna & de Maxime.*)

Cet Empire absolu sur la terre & sur l'onde,
Ce pouvoir souverain que j'ai sur tout le monde,
Cette grandeur sans borne & cet illustre rang
Qui m'a jadis coûté tant de peine & de sang,
Enfin tout ce qu'adore en ma haute fortune
D'un courtisan flatteur la présence importune,
N'est que de ces beautés dont l'éclat éblouit,
Et qu'on cesse d'aimer si-tôt qu'on en jouit.
L'ambition déplait quand elle est assouvie,
D'une contraire ardeur son ardeur est suivie,

Digitized by Google

Et comme notre ame prend jusqu'au dernier soupir
Toujours vers quelque objet pousse quelque desir,
L'un ne meurt en lui-même avant que où le prendre,
Et mourut sur le trône il aspire à descendre.
J'ai nommé l'empire, & l'y fois parvenu,
Mais en le souhaitant je ne l'ai pas connu.
Dans la possession j'ai trouvé pour vos charmes
D'effroyables froids, d'éternelles alarmes,
Mille ennemis secrets, la mort à tous propos,
Point de plaisir sans trouble, & jamais de repos.
Sylla m'a précédé dans ce pouvoir suprême,
Le grand César mon père en a joui de même.
D'un œil si différent vous deux l'ont regardé,
Que l'un s'en est démis, & l'autre l'a gardé:
Mais l'un cruel, barbare, est mort aimé, tranquille;
Comme un bon citoyen dans le sein de sa ville;
L'autre tout débonnaire, au milieu du sénat,
A vu trancher les jours par un assassinat.
Ces exemples récens suffiroient pour m'instruire,
Si par l'exemple seul on se devoit conduire:
L'un m'invite à le suivre, & l'autre me fait peur;
Mais l'exemple souvent n'est qu'un miroir trompeur,
Et l'ordre du destin qui gêne nos pensées
N'est pas toujours écrit dans les choses passées.
Quelquefois l'un se brise où l'autre s'est sauvé,
Et par où l'un périt un autre est conservé.
Voilà, mes chers amis, ce qui me met en peine.

Digitized by Google

Vous qui me tenez lieu d'Agrippe & de Mecene,
Pour resoudre ce point avec eux débattu,
Prenez sur mon esprit le pouvoir qu'ils ont eu.
Ne considérez point cette grandeur suprême
Odieuse aux Romains & pésante à moi-même,
Traitez-moi comme ami, non comme souverain;
Rome, Auguste, l'Etat, tout est en votre main.
Vous mettrez & l'Europe, & l'Asie, & l'Afrique
Sous les loix d'un Monarque ou d'une République.
Votre avis est ma regle; & par ce seul moyen
Je veux être Empereur ou simple Citoyen.

CINNA.

Malgré notre surprise & mon insuffisance,
Je vous obeïrai, Seigneur, sans complaisance;
Et met bas le respect qui pourroit m'empêcher
De combattre un avis où vous semblez pancher.
Souffrez-le d'un esprit jaloux de votre gloire
Que vous allez souiller d'une tache trop noire;
Si vous ouvrez votre ame à ces impressions,
Jusques à condamner toutes vos actions.
On ne renonce point aux grandeurs légitimes;
On garde sans remords ce qu'on acquiert sans crimes;
Et plus le bien qu'on quitte est noble, grand, exquis,
Plus qui l'ose quitter le juge mal acquis.
N'imprimez pas, Seigneur, cette honteuse marque
A ces rares vertus qui vous ont fait Monarque,

Digitized by Google

Vous l'êtes juſtement, & c'eſt ſans attentat
Que vous avez changé la forme de l'État.
Rome eſt deſſous vos loix par le droit de la guerre,
Qui ſous les loix de Rome a mis toute la terre ;
Vos armes l'ont conquiſe, & tous les Conquérans
Pour être uſurpateurs ne ſont pas des Tyrans.
Quand ils ont ſous leurs loix aſſervi des Provinces,
Gouvernant juſtement ils s'en font juſtes Princes.
C'eſt ce que fit Céſar, il vous faut aujourd'hui
Condamner ſa mémoire ou faire comme lui.
Si le pouvoir ſuprême eſt blamé par Auguſte,
Céſar fut un tyran & ſon trépas fut juſte ;
Et vous devez aux Dieux compte de tout le ſang
Dont vous l'avez vengé pour monter à ſon rang.
N'en craignez point, Seigneur, les triſtes deſtinées,
Un plus puiſſant démon veille ſur vos années ;
On a dix fois ſur vous attenté ſans effet,
Et qui l'a voulu perdre au même inſtant l'a fait.
On entreprend aſſez, mais aucun n'exécute,
Il eſt des aſſaſſins, mais il n'eſt plus de Brute ;
Enfin s'il faut attendre un ſemblable revers,
Il eſt beau de mourir maître de l'univers.
C'eſt ce qu'en peu de mots j'oſe dire, & j'eſtime
Que ce peu que j'ai dit eſt l'avis de Maxime.

MAXIME.

Oui, j'accorde qu'Auguſte a droit de conſerver
L'Empire où ſa vertu l'a fait ſeule arriver ;

Digitized by Google

Et qu'au prix de ſon ſang, au péril de ſa tête,
Il a fait de l'État une juſte conquête :
Mais que ſans ſe noircir il ne puiſſe quitter
Le fardeau que ſa main eſt laſſe de porter,
Qu'il accuſe par là Céſar de tyrannie,
Qu'il approuve ſa mort, c'eſt ce que je dénie.
Rome eſt à vous, Seigneur, l'Empire eſt votre bien ;
Chacun en liberté peut diſpoſer du ſien,
Il le peut à ſon choix garder ou s'en défaire ;
Vous ſeul ne pourriez pas ce que peut le vulgaire,
Et ſeriez devenu, pour avoir tout dompté,
Eſclave des grandeurs où vous êtes monté !
Poſſédez-les, Seigneur, ſans qu'elles vous poſſèdent ;
Loin de vous captiver, ſouffrez qu'elles vous cèdent,
Et faites hautement connoître enfin à tous
Que tout ce qu'elles ont eſt au-deſſous de vous.
Votre Rome autrefois vous donna la naiſſance,
Vous lui voulez donner votre toute-puiſſance,
Et Cinna vous impute à crime capital
La libéralité vers le pays natal !
Il appelle remords l'amour de la patrie !
Par la haute vertu la gloire eſt donc flétrie ;
Et ce n'eſt qu'un objet digne de nos mépris,
Si de ſes pleins effets l'infamie eſt le prix.
Je veux bien avouer qu'une action ſi belle
Donne à Rome bien plus que vous ne tenez d'elle,
Mais commet-on un crime indigne de pardon,

Digitized by Google

Quand la reconnoiſſance eſt au-deſſus du don ?
Suivez, ſuivez, Seigneur, le Ciel qui vous inſpire,
Votre gloire redouble à mépriſer l'Empire ;
Et vous ſerez fameux chez la poſtérité,
Moins pour l'avoir conquis que pour l'avoir quitté.
Le bonheur peut conduire à la grandeur ſuprême ;
Mais pour y renoncer il faut la vertu même,
Et peu de généreux vont juſqu'à dédaigner
Après un ſceptre acquis la douceur de regner.
Conſidérez d'ailleurs que vous régnez dans Rome,
Ou de quelque façon que votre Cour vous nomme,
On hait la Monarchie ; & le nom d'Empereur
Cachant celui de Roi ne fait pas moins d'horreur.
Il paſſe pour tyran quiconque s'y fait maître,
Qui le ſert pour eſclave, & qui l'aime pour traître ;
Qui le ſouffre a le cœur lâche, mol abattu,
Et pour s'en affranchir tout s'appelle vertu.
Vous en avez, Seigneur, des preuves trop certaines ;
On a fait contre vous dix entrepriſes vaines,
Peut-être que l'onzième eſt prête d'éclater,
Et que ce mouvement qui vous vient d'agiter
N'eſt qu'un avis ſecret que le Ciel vous envoie,
Qui pour vous conſerver n'a plus que cette voie,
Ne vous expoſez plus à ſes fameux revers,
Il eſt beau mourir maître de l'univers ;
Mais la plus belle mort ſouille notre mémoire,
Quand nous avons pû vivre & croître notre gloire.

Digitized by Google

CINNA.

Si l'amour du païs doit ici prévaloir,
C'eſt ſon bien ſeulement que vous devez vouloir;
Et cette liberté qui lui ſemble ſi chere,
N'eſt pour Rome, Seigneur, qu'un bien imaginaire,
Plus nuiſible qu'utile, & qui n'approche pas
De celui qu'un bon Prince apporte à ſes Etats.
Avec ordre & raiſon les honneurs il diſpenſe,
Avec diſcernement punit & récompenſe;
Et diſpoſe de tout en juſte poſſeſſeur,
Sans rien précipiter de peur d'un ſucceſſeur.
Mais quand le peuple eſt maître, on n'agit qu'en tumulte;
La voix de la raiſon jamais ne ſe conſulte,
Les honneurs ſont vendus aux plus ambitieux,
L'autorité livrée aux plus téditieux.
Ces petits ſouverains qu'il fait pour une année,
Voyant d'un tems ſi court leur puiſſance bornée,
Des plus heureux deſſeins font avorter le fruit,
De peur de le laiſſer à celui qui les ſuit,
Comme ils ont peu de part au bien dont ils ordonnent,
Dans le champ du public largement ils moiſſonnent,
Aſſurés que chacun leur pardonne aiſément,
Eſpérant à ſon tour un pareil traitement.
Le pire des états c'eſt l'état populaire.

AUGUSTE.

Et toutefois le ſeul qui dans Rome peut plaire.

Digitized by Google

Quand la reconnoiſſance eſt au-deſſus du don ?
Suivez, ſuivez, Seigneur, le Ciel qui vous inſpire,
Votre gloire redouble à mépriſer l'Empire ;
Et vous ſerez fameux chez la poſtérité,
Moins pour l'avoir conquis que pour l'avoir quitté.
Le bonheur peut conduire à la grandeur ſuprême ;
Mais pour y renoncer il faut la vertu même,
Et peu de généreux vont juſqu'à dédaigner
Après un ſceptre acquis la douceur de regner.
Conſidérez d'ailleurs que vous régnez dans Rome,
Où de quelque façon que votre Cour vous nomme,
On hait la Monarchie ; & le nom d'Empereur
Cachant celui de Roi ne fait pas moins d'horreur.
Il paſſe pour tyran quiconque s'y fait maître,
Qui le ſert pour eſclave, & qui l'aime pour traître ;
Qui le ſouffre a le cœur lâche, mol, abattu,
Et pour s'en affranchir tout s'appelle vertu.
Vous en avez, Seigneur, des preuves trop certai
On a fait contre vous dix entrepriſes vaine
Peut-être que l'onzième eſt prête d'éclat
Et que ce mouvement qui vous vient
N'eſt qu'un avis ſecret que le Ciel
Qui pour vous conſerver n'a
Ne vous expoſer plus à ſes
Il eſt beau mourir mal
Mais la plus belle m
Quand nous avons

Digitized by Google

CINNA.

Si l'amour du païs doit ici prévaloir,
C'eſt ſon bien ſeulement que vous devez vouloir;
Et cette liberté qui lui ſemble ſi chere,
N'eſt pour Rome, Seigneur, qu'un bien imaginaire,
Plus nuiſible qu'utile, & qui n'approche pas
De celui qu'un bon Prince apporte à ſes Etats.
Avec ordre & raiſon les honneurs il diſpenſe,
Avec diſcernement punit & récompenſe;
Et diſpoſe de tout en juſte poſſeſſeur,
Sans rien précipiter de peur d'un ſucceſſeur.
Mais quand le peuple eſt maître, on n'agit qu'en tremblant,
La voix de la raiſon jamais ne ſe conſulte,
Les honneurs ſont vendus aux plus ambitieux,
L'autorité livrée aux plus ſéditieux.
Ces peuples inconſtans qu'[illegible] pour une année,
[illegible] puiſſance bornée,
[illegible] orier le fruit.
[illegible] les fuit.
[illegible] en dont ils ordonnent,
[illegible] ment ils moiſſonnent,
[illegible] nne aiſément,
[illegible] raitement.
[illegible] opulaire,

[illegible] S T E.

[illegible] Rome peut plaire,

Digitized by Google

Cette haine des Rois que depuis cinq cens ans
Avec le premier lait sucent tous ses enfans,
Pour l'arracher des cœurs, est trop enracinée.

MAXIME.

Oui, Seigneur, dans son mal Rome est trop obstinée;
Son peuple qui s'y plaît en fuit la guérison,
Sa coutume l'emporte & non pas la raison;
Et cette vieille erreur que Cinna veut abattre,
Est une heureuse erreur dont il est idolatre,
Par qui le monde entier asservi sous ses loix
L'a vu cent fois marcher sur la tête des Rois,
Son épargne s'enfler du sac de leurs provinces;
Que lui pouvoient de plus donner les meilleurs Princes?
J'ose dire, Seigneur, que par tous les climats
Ne sont pas bien reçus toutes sortes d'états;
Chaque peuple a le sien conforme à sa nature,
Qu'on ne sçauroit changer sans lui faire une injure;
Telle est la loi du Ciel dont la sage équité
Seme dans l'univers cette diversité.
Les Macédoniens aiment le monarchique,
Et le reste des Grecs la liberté publique;
Les Parthes, les Persans veulent des souverains,
Et le seul Consulat est bon pour les Romains.

CINNA.

Il est vrai que du Ciel la prudence infinie
Départ à chaque peuple un différent génie;

Digitized by Google

Mais il n'eſt pas moins vrai que cet ordre de Cieux
Change ſelon les temps comme ſelon les lieux.
Rome a reçu des Rois ſes murs & ſa naiſſance,
Elle tient des Conſuls ſa gloire & ſa puiſſance ;
Et reçoit maintenant de vos rares bontés,
Le comble ſouverain de ſes proſpérités.
Sous vous l'État n'eſt plus en pillage aux armées ;
Les portes de Janus par vos mains ſont fermées ;
Ce que ſous ſes Conſuls on n'a vu qu'une fois,
Et qu'a fait voir comme eux le ſecond de ſes Rois.

MAXIME.

Les changemens d'État que fait l'ordre céleſte
Ne coûtent point de ſang, n'ont rien qui ſoit funeſte.

CINNA.

C'eſt un ordre des Dieux qui jamais ne ſe rompt,
De nous vendre bien cher les grands biens qu'ils nous font.
L'exil des Tarquins même enſanglanta nos terres ;
Et nos premiers Conſuls nous ont coûté des guerres.

MAXIME.

Donc votre ayeul Pompée au ciel a réſiſté ;
Quand il a combattu pour notre liberté ?

CINNA.

Si le Ciel n'eût voulu que Rome l'eût perdue,
Par les mains de Pompée il l'auroit défendue :
Il a choiſi ſa mort pour ſervir dignement
D'une marque éternelle à ce grand changement ;

Digitized by Google

Et devoit cette gloire aux mânes d'un tel homme,
D'emporter avec eux la liberté de Rome.
Ce nom depuis long-temps ne sert qu'à l'éblouir,
Et sa propre grandeur l'empêche d'en jouir.
Depuis qu'elle se voit la maîtresse du monde,
Depuis que la richesse entre ses murs abonde,
Et que son sein fécond en glorieux exploits
Produits des citoyens plus puissans que des Rois,
Les grands pour s'affermir achetant les suffrages,
Tiennent pompeusement leurs maîtres à leurs gages,
Qui par des fers dorés se laissant enchaîner,
Reçoivent d'eux les loix qu'ils pensent leur donner.
Envieux l'un de l'autre ils menent tout par brigues
Que leur ambition tourne en sanglantes ligues.
Ainsi de Marius Sylla devint jaloux,
César de mon Ayeul, Marc-Antoine de vous;
Ainsi la liberté ne peut plus être utile
Qu'à former les fureurs d'une guerre civile,
Lorsque par un désordre à l'univers fatal,
L'un ne veut point de maître, & l'autre point d'égal.
Seigneur, pour sauver Rome, il faut qu'elle s'unisse
En la main d'un bon chef à qui tout obéisse.
Si vous aimez encore à la favoriser,
Otez-lui les moyens de se plus diviser.
Sylla quittant la place enfin bien usurpée,
N'a fait qu'ouvrir le champ à César & Pompée,
Que le malheur des temps ne nous eût pas fait voir,

Digitized by Google

S'il eût dans sa famille assuré son pouvoir.
Qu'a fait du grand César le cruel parricide,
Qu'élever contre vous Antoine avec Lépide
Qui n'eussent pas détruit Rome par les Romains ;
Si César eût laissé l'Empire entre vos mains ?
Vous la replongerez en quittant cet Empire
Dans les maux dont à peine encore elle respire ;
Et de ce peu, Seigneur, qui lui reste de sang
Une guerre nouvelle épuisera son flanc.
Que l'amour du pays, que la pitié vous touche,
Votre Rome à genoux vous parle par ma bouche.
Considérez le prix que vous avez coûté,
Non pas qu'elle vous croye avoir trop acheté,
Des maux qu'elle a soufferts elle est trop bien payée ;
Mais une juste peur tient son ame effrayée.
Si jaloux de son heur & las de commander
Vous lui rendez un bien qu'elle ne peut garder,
S'Il lui faut à ce prix en acheter un autre,
Si vous ne préférez son intérêt au vôtre,
Si ce funeste don la met au désespoir,
Je n'ose dire ici ce que j'ose prévoir.
Conservez-vous, Seigneur, en lui laissant un maître
Sous qui son vrai bonheur commence de renaître ;
Et pour mieux assurer le bien commun de tous,
Donnez un successeur qui soit digne de vous.

AUGUSTE.

N'en délibérons plus, cette pitié l'emporte,

Digitized by Google

Mon repos m'eſt bien cher, mais Rome eſt la plus forte ;
Et quelque grand malheur qui m'en puiſſe arriver,
Je conſens à me perdre afin de la ſauver.
Pour ma tranquilité mon cœur en vain ſoupire,
Cinna par vos conſeils je retiendrai l'Empire :
Mais je le retiendrai pour vous en faire part ;
Je vois trop que vos cœurs n'ont point pour moi de fard,
Et que chacun de vous dans l'avis qu'il me donne
Regarde ſeulement l'Etat & ma perſonne ;
Votre amour en tous deux fait ce combat d'eſprits,
Et vous allez tous deux en recevoir le prix.
Maxime, je vous fais gouverneur de Sicile :
Allez donner mes loix à ce terroir fertile,
Songez que c'eſt pour moi que vous gouvernerez,
Et que je répondrai de ce que vous ferez.
Pour épouſe, Cinna, je vous donne Æmilie ;
Vous ſçavez qu'elle tient la place de Julie,
Et que ſi nos malheurs & la néceſſité
M'ont fait traiter ſon pere avec ſévérité,
Mon épargne depuis en ſa faveur ouverte
Doit avoir adouci l'aigreur de cette perte.
Voyez-là de ma part, tachez de la gagner,
Vous n'êtes point pour elle un homme à dédaigner,
De l'offre de vos vœux elle ſera ravie.
Adieu, j'en veux porter la nouvelle à Livie.

Digitized by Google

SCENE II.

CINNA, MAXIME.

MAXIME.

QUEL est votre dessein après ces beaux discours?

CINNA.

Le même que j'avois & que j'aurai toujours.

MAXIME.

Un chef de conjurés flatte la tyrannie!

CINNA.

Un chef de conjurés la veut voir impunie!

MAXIME.

Je veux voir Rome libre.

CINNA.

Et vous pouvez juger
Que je veux l'affranchir ensemble & la venger.
Octave aura donc vu ses fureurs assouvies,
Pillé jusqu'aux autels, sacrifié nos vies,
Rempli les champs d'horreur, comblé Rome de morts,
Et sera quitte après pour l'effet d'un remords?
Quand le Ciel par nos mains à le punir s'apprête,
Un lâche repentir garantira sa tête?

Digitized by Google

C'eſt trop ſemer d'appas, & c'eſt trop inviter
Par ſon impunité quelque autre à l'imiter.
Vengeons nos citoyens, & que ſa peine étonne
Quiconque après ſa mort aſpire à la couronne,
Que le peuple aux tyrans ne ſoit plus expoſé;
S'il eût puni Sylla, Céſar eût moins oſé.

MAXIME.

Mais la mort de Céſar que vous trouvez ſi juſte
A ſervi de prétexte aux cruautés d'Auguſte,
Voulant nous affranchir Brute s'eſt abuſé;
S'il n'eût puni Céſar, Auguſte eût moins oſé.

CINNA.

La faute de Caſſie & ſes terreurs paniques
Ont fait rentrer l'État ſous des loix tyranniques,
Mais nous ne verrons point de pareils accidens,
Lorſque Rome ſuivra des chefs moins imprudens.

MAXIME.

Nous ſommes encor loin de mettre en évidence
Si nous nous conduirons avec plus de prudence;
Cependant c'en eſt peu que de n'accepter pas
Le bonheur qu'on recherche au péril du trépas.

CINNA.

C'en eſt encor bien moins, alors qu'on s'imagine
Guérir un mal ſi grand ſans couper la racine.
Employer la douceur à cette guériſon,
C'eſt en fermant la plaie y verſer du poiſon.

Digitized by Google

MAXIME.

Vous la voulez sanglante, & la rendez douteuse?

CINNA.

Vous la voulez sans peine, & la rendez honteuse.

MAXIME.

Pour sortir de ses fers jamais on ne rougit.

CINNA.

On en sort lâchement si la vertu n'agit.

MAXIME.

Jamais la liberté ne cesse d'être aimable;
Et c'est toujours pour Rome un bien inestimable.
Ce ne peut être un bien qu'elle daigne estimer
Quand il vient d'une main lasse de l'opprimer.
Elle a le cœur trop bon pour se voir avec joie
Le rebut du tyran dont elle fut la proie;
Et tout ce que la gloire a de vrais partisans
Le hait trop puissamment pour aimer ses présens.

MAXIME.

Donc pour vous Æmile est un objet de haine;

CINNA.

Il a recevoir de lui me seroit une gêne;
Mais quand j'aurai vengé Rome des maux soufferts,
Je sçaurai le braver jusques dans les enfers.

Digitized by Google

Oui, quand par son trépas je l'aurai méritée,
Je veux joindre à sa main, ma main ensanglantée;
L'épouser sur sa cendre, & qu'après notre effort
Les présens du tyran soient le prix de sa mort.

MAXIME.

Mais l'apparence, ami, que vous puissiez lui plaire,
Teint du sang de celui qu'elle aime comme un pere?
Car vous n'êtes pas homme à la violenter.

CINNA.

Ami, dans ce palais on peut nous écouter;
Et nous parlons peut être avec trop d'imprudence
Dans un lieu si mal propre à notre confidence.
Sortons, qu'en sûreté j'examine avec vous
Pour en venir à bout les moyens les plus doux.

Fin du second Acte.

Digitized by Google

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

MAXIME, EUPHORBE.

MAXIME.

Lui-même il m'a tout dit, leur flamme eſt mutuelle;
Il adore Æmilie, il eſt adoré d'elle,
Mais ſans venger ſon pere il n'y peut aſpirer,
Et c'eſt pour l'acquérir qu'il nous fait conſpirer.

EUPHORBE.

Je ne m'étonne plus de cette violence
Dont il contraint Auguſte à garder ſa puiſſance;
La ligue ſe romproit s'il s'en étoit démis,
Et tous vos conjurés deviendroient ſes amis.

MAXIME.

Ils ſervent à l'envi la paſſion d'un homme
Qui n'agit que pour ſoi feignant d'agir pour Rome;
Et moi par un malheur qui n'eut jamais d'égal,
Je penſe ſervir Rome, & je ſers mon rival.

Digitized by Google

EUPHORBE.

Vous-êtes son rival!

MAXIME.

Oui, j'aime sa maîtresse,
Et l'ai caché toujours avec assez d'adresse.
Mon ardeur inconnue avant que d'éclater
Par quelque grand exploit la vouloit mériter:
Cependant par mes mains je vois qu'il me l'enleve;
Son dessein fait ma perte, & c'est moi qui l'achève;
J'avance des succès dont j'attens le trépas,
Et pour m'assassiner je lui prête mon bras.
Que l'amitié me plonge en un malheur extrême!

EUPHORBE.

L'issue en est aisée, agissez pour vous-même,
D'un dessein qui vous perd rompez le coup fatal;
Gagnez une maîtresse accusant un rival.
Auguste à qui par-là vous sauverez la vie,
Ne vous pourra jamais refuser Æmilie.

MAXIME.

Quoi, trahir mon ami!

EUPHORBE.

L'amour rend tout permis;
Un véritable amant ne connoit point d'amis,
Et même avec justice on peut trahir un traître:
Pour un maîtresse osez trahir son maître.

Digitized by Google

Oubliez l'amitié comme lui les bienfaits.

MAXIME.

C'eſt un exemple à fuir que celui des forfait

EUPHORBE,

Contre un ſi noir deſſein tout devient légitin
On n'eſt point criminel quand on punit un

MAXIME.

Un crime par qui Rome obtient ſa liberté !

EUPHORBE.

Craignez tout d'un eſprit ſi plein de lâcheté
L'intérêt du pays n'eſt point ce qui l'engage
Le ſien & non la gloire anime ſon courage ;
Il aimeroit Céſar s'il n'étoit amoureux ,
Et n'eſt enfin qu'ingrat & non pas généreux
Penſez vous avoir lû juſqu'au fond de ſon
Sous la cauſe publique il vous cachoit ſa flâ
Et peut cacher encor ſous cette paſſion.
Les déteſtables feux de ſon ambition.
Peut-être qu'il prétend après la mort d'Oct
Au lieu d'affranchir Rome , en faire ſon eſc
Qu'il vous compte déja au nombre de ſes
Ou que ſur votre perte il fonde ſes projets.

MAXIME.

Mais comment l'accuſer ſans nommer tou
A tous nos conjurés l'avis ſeroit funeſte ,,

Digitized by Google

Et par-là nous verrions indignement trahis
Ceux qu'engage avec nous le seul bien du pays.
D'un si lache dessein mon ame est incapable,
Il perd trop d'innocens pour punir un coupable;
Ose tout contre lui, mais je crains tout pour eux.

EUPHORBE.

Auguste s'est lassé d'être si rigoureux,
En ces occasions ennuyé de supplices,
Ayant puni les chefs il pardonne aux complices.
Si toutefois pour eux vous craignez son courroux,
Quand vous lui parlerez, parlez au nom de tous.

MAXIME.

Nous disputons en vain, & ce n'est que folie
De vouloir par sa perte acquérir Æmilie;
Ce n'est pas le moyen de plaire à ses beaux yeux
Que de priver du jour ce qu'elle aime le mieux.
Pour moi j'estime peu qu'Auguste me la donne,
Je veux gagner son cœur plûtôt que sa personne,
Et ne fais point d'état de sa possession
Si je n'ai point de part à son affection.
Puis-je la mériter par une triple offense?
Je trahis son amant, je détruis sa vengeance,
Je conserve le sang qu'elle veut voir périr,
Et j'aurois quelque espoir qu'elle me pût chérir!

EUPHORBE.

C'est ce qu'à dire vrai je vois fort difficile;
L'artifice pourtant vous y peut être utile,

Digitized by Google

Il en faut trouver un qui la puiſſe abuſer,
Et du reſte le temps en pourra diſpoſer.

MAXIME.

Mais ſi pour s'excuſer il nomme ſa complice ?
S'il arrive qu'Auguſte avec lui la puniſſe ?
Puis-je lui demander pour prix de mon rapport
Celle qui nous oblige à conſpirer ſa mort ?

EUPHORBE.

Vous pourriez m'oppoſer tant & de tels obſtacles,
Que pour les ſurmonter il faudroit des miracles.
Neſpere toutefois qu'à force d'y rêver.....

MAXIME.

Éloigne-toi, dans peu j'irai te retrouver ;
Cinna vient, & je veux en tirer quelque choſe,
Pour mieux réſoudre après ce que je me propoſe.

SCENE II.

CINNA, MAXIME.

MAXIME.

VOus me ſemblez penſif.

CINNA.

Ce n'eſt pas ſans ſujet.

MAXIME.

Puis-je d'un tel chagrin ſçavoir quel eſt l'objet ?

Digitized by Google

CINNA.

Æmilie & Céſar. L'un & l'autre me gêne,
L'un me ſemble trop bon, l'autre trop inhumaine.
Plût aux Dieux que Céſar employât mieux ſes ſoins,
Et s'en fît plus aimer ou m'aimât un peu moins,
Que ſa bonté touchât la beauté qui me charme,
Et la pût adoucir comme elle me déſarme.
Je ſens au fond du cœur mille remords cuiſans
Qui tendent à mes yeux tous ſes bienfaits preſens;
Cette faveur ſi pleine & ſi mal reconnue,
Par un mortel reproche à tous momens me tue.
Il me ſemble ſur-tout inceſſamment le voir
Dépoſer en nos mains ſon abſolu pouvoir,
Écouter nos avis, m'applaudir & me dire :
Cinna, par vos conſeils je retiendrai l'Empire,
Mais je le retiendrai pour vous en faire part.
Et je puis dans ſon ſein enfoncer un poignard !
Ah ! Plûtôt.... Mais hélas ! l'idolatre Æmilie,
Un ſerment exécrable à ſa haine me lie,
L'horreur qu'elle a de lui me le rend odieux;
Des deux côtés j'offenſe & ma gloire & les Dieux,
Je deviens ſacrilége, où je ſuis parricide;
Et vers l'un ou vers l'autre il faut être perfide.

MAXIME.

Vous n'aviez point tantôt ces agitations,
Vous paroiſſiez plus ferme en vos intentions;

Digitized by Google

Vous ne sentiez au cœur ni remords ni reproche.

CINNA.

On ne les sent aussi que quand le coup approche ;
Et l'on ne reconnoit de semblables forfaits
Que quand la main s'apprête à venir aux effets.
L'ame, de son dessein jusques-là possédée,
S'attache aveuglement à sa premiere idée ;
Mais alors quel esprit n'en devient point troublé ?
Ou plutôt quel esprit n'en est point accablé ?
Je crois que Brute même, à tel point qu'on le prise,
Voulut plus d'une fois rompre son entreprise,
Qu'avant que de frapper elle lui fit sentir
Plus d'un remords en l'ame & plus d'un repentir.

MAXIME.

Il eut trop de vertu pour tant d'inquiétude,
Il ne soupçonna point sa main d'ingratitude,
Et fut contre un tyran d'autant plus animé
Qu'il en reçut de biens & qu'il s'en vit aimé.
Comme vous l'imitez, faites la même chose,
Et formez vos remords d'une plus juste cause,
De vos lâches conseils qui seuls ont arrêté
Le bonheur renaissant de notre liberté.
C'est vous seul aujourd'hui qui nous l'avez ôtée,
De la main de César Brute l'eût acceptée,
Et n'eût jamais souffert qu'un intérêt leger
De vengeance ou d'amour l'eût remise en danger.

Digitized by Google

N'écoutez plus la voix d'un tyran qui vous aime,
Et vous veut faire part de son pouvoir suprême ;
Mais entendez crier Rome à votre côté :
Rends-moi, rends-moi, Cinna, ce que tu m'as ôté ;
Et si tu m'as tantôt préféré ta maîtresse,
Ne me préfère pas le tyran qui m'oppresse.

CINNA.

Ami, n'accable plus un esprit malheureux
Qui ne forme qu'en lâche un dessein généreux.
Envers nos Citoyens je sçais quelle est ma faute,
Et leur rendrai bien-tôt tout ce que je leur ôte ;
Mais pardonne aux abois d'une vieille amitié
Qui ne peut expirer sans me faire pitié ;
Et laisse-moi de grace, attendant Æmilie,
Donner un libre cours à ma mélancolie,
Mon chagrin t'importune, & le trouble où je suis
Veut de la solitude à calmer tant d'ennuis.

MAXIME.

Vous voulez rendre compte à l'objet qui vous blesse
De la bonté d'Octave & de votre foiblesse.
L'entretien des amans veut un entier secret.
Adieu. Je me retire en confident discret.

Digitized by Google

SCENE III.

CINNA, *seul.*

DONNE un plus digne nom au glorieux empire
Du noble sentiment que la vertu m'inspire,
Et que l'honneur oppose au coup précipité
De mon ingratitude & de ma lâcheté.
Mais plûtôt continue à le nommer foiblesse,
Puisqu'il devient si foible auprès d'une maîtresse,
Qu'il respecte un amour qu'il devroit étouffer,
Et que s'il le combat il n'ose en triompher,
En ces extrémités quel conseil dois-je prendre ?
De quel côté pencher ? A quel parti me rendre ?
Qu'une ame généreuse a de peine à faillir !
Quelque fruit que par-là j'espere de cueillir,
Les douceurs de l'amour, celles de la vengeance,
La gloire d'affranchir le lieu de ma naissance,
N'ont point assez d'appas pour flatter ma raison,
S'il les faut acquérir par une trahison,
S'il faut percer le flanc d'un Prince magnanime
Qui du peu que je suis fait une telle estime,
Qui me comble d'honneurs, qui m'accable de biens,
Qui ne prend pour régner de conseils que les miens.

Digitized by Google

O coup ! O trahiſon trop indigne d'un homme !
Dure, dure à jamais l'eſclavage de Rome,
Périſſe mon amour, périſſe mon eſpoir,
Plûtôt que de ma main parte un crime ſi noir.
Quoi ! Ne m'offre-t-il pas tout ce que je ſouhaite,
Et qu'au prix de ſon ſang ma paſſion achete ?
Pour jouir de ſes dons faut-il l'aſſaſſiner ?
Et faut-il lui ravir ce qu'il me veut donner ?
Mais je dépens de vous, ô ſerment téméraire,
O haine d'Æmilie, ô ſouvenir d'un pere,
Ma foi, mon cœur, mon bras, tout vous eſt engagé,
Et je ne puis plus rien que par votre congé.
C'eſt à vous à régler ce qu'il faut que je faſſe,
C'eſt à vous, Æmilie, à lui donner ſa grace ;
Vos ſeules volontés préſident à ſon ſort,
Et tiennent en mes mains & ſa vie & ſa mort.
O Dieux, qui comme vous la rendez adorable,
Rendez-la comme vous à mes vœux exorable,
Et puiſque de ſes loix je ne puis m'affranchir,
Faites qu'à mes deſirs je la puiſſe fléchir.
Mais voici de retour cette aimable inhumaine.

Digitized by Google

SCENE IV.

ÆMILIE, CINNA, FULVIE.

ÆMILIE.

GRACES aux Dieux, Cinna, ma frayeur étoit vaine;
Aucun de tes amis ne t'a manqué de foi,
Et je n'ai point eu lieu de m'employer pour toi.
Octave en ma presence a tout dit à Livie,
Et par cette nouvelle il m'a rendu la vie.

CINNA.

Le désavouerez-vous, & du don qu'il me fait
Voudrez-vous retarder le bienheureux effet?

ÆMILIE.

L'effet est en ta main.

CINNA.

Mais plutôt en la vôtre.

ÆMILIE.

Je suis toujours moi-même, & mon cœur n'est point autre;
Me donner à Cinna c'est ne lui donner rien,
C'est seulement lui faire un présent de son bien.

Digitized by Google

CINNA.

Vous pouvez toutefois. . . O Ciel ! L'osai-je dire?

ÆMILIE.

Que puis-je & que crains-tu?

CINNA.

Je tremble, je soupire,
Et vois que si nos cœurs avoient mêmes desirs,
Je n'aurois pas besoin d'expliquer mes soupirs.
Ainsi je suis trop sûr que je vais vous déplaire,
Mais je n'ose parler & je ne puis me taire.

ÆMILIE.

C'est trop me gêner, parle.

CINNA.

Il faut vous obéir,
Je vais donc vous déplaire & vous m'allez haïr.
Je vous aime, Æmilie, & le Ciel me foudroie
Si cette passion ne fait toute ma joie
Et si je ne vous aime avec toute l'ardeur
Que peut un digne objet attendre d'un grand cœur.
Mais voyez à quel prix vous me donnez votre âme,
En me rendant heureux vous me rendez infâme,
Cette bonté d'Auguste. . . .

ÆMILIE.

Il suffit, je t'entens,
Je vois ton repentir & tes vœux inconstans,

Digitized by Google

Les faveurs du tyran emportent tes promeſſes,
Tes feux & tes ſermens cédent à ſes careſſes ;
Et ton eſprit crédule oſe s'imaginer
Qu'Auguſte pouvant tout peut auſſi me donner.
Tu me veux de ſa main plutôt que de la mienne ;
Mais ne crois pas qu'ainſi jamais je t'appartienne.
Il peut faire trembler la terre ſous ſes pas,
Mettre un Roi hors du trône & donner ſes États,
De ſes proſcriptions rougir la terre & l'onde,
Et changer à ſon gré l'ordre de tout le monde ;
Mais le cœur d'Æmilie eſt hors de ſon pouvoir.

CINNA.

Auſſi n'eſt-ce qu'à vous que je veux le devoir ;
Je ſuis toujours moi-même, & ma foi toujours pure ;
La pitié que je ſens ne me rend point parjure ;
J'obéis ſans réſerve à tous vos ſentimens,
Et prens vos intérêts par de-là mes ſermens.
J'ai pu, vous le ſçavez, ſans parjure & ſans crime ;
Vous laiſſer échapper cette illuſtre victime ;
Céſar ſe dépouillant du pouvoir ſouverain
Nous ôtoit tout prétexte à lui percer le ſein,
La conjuration s'en alloit diſſipée,
Vos deſſeins avortés, votre haine trompée :
Moi ſeul j'ai raffermi ſon eſprit étonné,
Et pour vous l'immoler ma main l'a couronné.

ÆMILIE.

Pour me l'immoler, traître! Et tu veux que moi-même
Je retienne ta main! Qu'il vive, & que je l'aime!

Digitized by Google

Que je fois le butin de qui l'ose épargner,
Et le prix du conseil qui le force à regner!

CINNA.

Ne me condamnez point quand je vous ai servie,
Sans moi vous n'auriez plus de pouvoir sur sa vie;
Et malgré ses bienfaits je rends tout à l'amour,
Quand je veux qu'il périsse ou vous doive le jour.
Avec les premiers vœux de mon obéissance
Souffrez ce foible effort de ma reconnoissance,
Que je tâche de vaincre un indigne courroux,
Et vous donner pour lui l'amour qu'il a pour vous.
Une ame généreuse & que la vertu guide
Fuit la honte des noms d'ingrate & de perfide,
Elle en hait l'infamie attachée au bonheur,
Et n'accepte aucun bien aux dépens de l'honneur.

ÆMILIE.

Je fais gloire pour moi de cette ignominie,
La perfidie est noble envers la tyrannie;
Et quand on rompt le cours d'un sort si malheureux,
Les cœurs les plus ingrats sont les plus généreux.

CINNA.

Vous faites des vertus au gré de votre haine.

ÆMILIE.

Je me fais des vertus dignes d'une Romaine,

CINNA.

Digitized by Google

CINNA.

Un cœur vraiment Romain. . . .

ÆMILIE.

Oſe tout pour ravir
Une odieuſe vie à qui le fait ſervir ;
Il fuit plus que la mort la honte d'être eſclave.

CINNA.

C'eſt l'être avec honneur que de l'être d'Octave ;
Et nous voyons ſouvent des Rois à nos genoux
Demander pour appui tels eſclaves que nous ;
Il abaiſſe à nos pieds l'orgueil des diadêmes ;
Il nous fait ſouverains ſur leurs grandeurs ſuprêmes ;
Il prend d'eux les tributs dont il nous enrichit,
Et leur impoſe un joug dont il nous affranchit.

ÆMILIE.

L'indigne ambition que ton cœur ſe propoſe !
Pour être plus qu'un Roi tu te crois quelque choſe !
Aux deux bouts de la terre en eſt-il un ſi vain
Qu'il prétende égaler un citoyen Romain ?
Antoine ſur ſa tête attira notre haine
En ſe deshonorant par l'amour d'une Reine :
Attale, ce grand Roi dans la pourpre blanchi,
Qui du peuple Romain ſe nommoit l'affranchi ;
Quand de toute l'Aſie il ſe fut vu l'arbitre,
Fut encor moins priſé ſon trône que ce titre,

Digitized by Google

Souviens-toi de ton nom, soutiens ta dignité,
Et prenant d'un Romain la générosité,
Sçache qu'il n'en est point que le Ciel n'ait fait naître,
Pour commander aux Rois & pour vivre sans maître.

CINNA,

Le Ciel a trop fait voir en de tels attentats
Qu'il hait les assassins & punit les ingrats,
Et quoi qu'on entreprenne & quoi qu'on exécute,
Quand il éleve un trône, il en venge la chûte;
Il se met du parti de ceux qu'il fait régner,
Le coup dont on les tue est long-temps à saigner;
Et quand à les punir il a pû se résoudre,
De pareils châtimens n'appartiennent qu'au foudre.

ÆMILIE.

Dis que de leur parti toi-même tu te rens,
De te remettre au foudre à punir les tyrans.
Je ne t'en parle plus, va, sers la tyrannie,
Abandonne ton ame à son lâche génie;
Et pour rendre le calme à ton esprit flottant,
Oublie & ta naissance & le prix qui t'attend.
Sans emprunter ta main pour servir ma colère,
Je sçaurai bien venger mon pays & mon pere.
J'aurois déja l'honneur d'un si fameux trépas,
Si l'amour jusqu'ici n'eût arrêté mon bras.
C'est lui qui sous tes loix me tenant asservie
M'a fait en ta faveur prendre soin de ma vie;

Digitized by Google

Seule contre un tyran, en le faisant périr,
Par les mains de sa garde il me falloit mourir,
Je t'eusse par ma mort dérobé ta captive ;
Et comme pour toi seul l'amour veut que je vive,
J'ai voulu, mais en vain, me conserver pour toi,
Et te donner moyen d'être digne de moi.
Pardonnez-moi, grands Dieux, si je me suis trompée,
Quand j'ai pensé chérir un neveu de Pompée ;
Et si d'un faux semblant mon esprit abusé
A fait choix d'un esclave en son lieu supposé.
Je t'aime toutefois, quel que tu puisses être ;
Et si pour me gagner il faut trahir ton maître,
Mille autres à l'envi recevroient cette loi,
S'ils pouvoient m'acquérir à même prix que toi.
Mais n'appréhende pas qu'un autre ainsi m'obtienne,
Vis pour ton cher tyran, tandis que je meurs tienne,
Mes jours avec les siens se vont précipiter,
Puisque ta lâcheté n'ose me mériter.
Viens me voir dans son sang & dans le mien baignée,
De ma seule vertu mourir accompagnée ;
Et te dire en mourant d'un esprit satisfait :
N'accuse point mon sort, c'est toi seul qui l'as fait :
Je descens dans la tombe où tu m'as condamnée,
Où la gloire me suit qui t'étoit destinée,
Je meurs en détruisant un pouvoir absolu ;
Mais je vivrois à toi si tu l'avois voulu.

Digitized by Google

CINNA.

Hé bien, vous le voulez, il faut vous satisfaire;
Il faut affranchir Rome, il faut venger un pere,
Il faut sur un tyran porter de justes coups;
Mais apprenez qu'Auguste est moins tyran que vous.
S'il nous ôte à son gré nos biens, nos jours, nos femmes,
Il n'a point jusqu'ici tyrannisé nos ames;
Mais l'empire inhumain qu'exercent vos beautés
Force jusqu'aux esprits & jusqu'aux volontés.
Vous me faites priser ce qui me déshonore,
Vous me faites haïr ce que mon ame adore,
Vous me faites répandre un sang pour qui je dois
Exposer tout le mien & mille & mille fois,
Vous le voulez, j'y cours, ma parole est donnée,
Mais ma main aussi-tôt contre mon sein tournée,
Aux mânes d'un tel Prince immolant votre amant,
A mon crime forcé joindra mon châtiment,
Et par cette action dans l'autre confondue
Recouvrera ma gloire aussi-tôt que perdue.
Adieu.

Digitized by Google

SCENE V.

ÆMILIE, FULVIE.

FULVIE.

Vous avez mis son ame au désespoir;

ÆMILIE.

Qu'il cesse de m'aimer ou suivre son devoir.

FULVIE.

Il va vous obéir au dépens de sa vie.
Vous en pleurez ?

ÆMILIE.

Hélas ! Cours après lui, Fulvie ;
Et si ton amitié daigné me secourir,
Arrache-lui du cœur ce dessein de mourir ;
Dis-lui....

FULVIE.

Qu'en sa faveur vous laissez vivre Auguste ;

ÆMILIE.

Ah ! C'est faire à ma haine une loi trop injuste ,

Digitized by Google

FULVIE.

Et quoi donc ?

ÆMILIE.

Qu'il acheve & dégage sa foi,
Et qu'il choisisse après de la mort ou de moi.

Fin du troisième Acte.

Digitized by Google

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

AUGUSTE, EUPHORBE, POLYCLETE, Gardes.

AUGUSTE.

TOut ce que tu me dis, Euphorbe, eſt incroyable.

EUPHORBE.

Seigneur, le récit même en paroît effroyable,
On ne conçoit qu'à peine une telle fureur,
Et la ſeule penſée en fait frémir d'horreur.

AUGUSTE.

Quoi, mes plus chers amis! Quoi, Cinna! Quoi! Maxime!
Les deux que j'honorois d'une ſi haute eſtime,
A qui j'ouvrois mon cœur, & dont j'avois fait choix
Pour les plus importans & plus nobles emplois!
Après qu'entre leurs mains j'ai remis mon Empire,
Pour m'arracher le jour l'un & l'autre conſpire!

Digitized by Google

Maxime a vu sa faute, il m'en fait avertir,
Et montre un cœur touché d'un juste repentir,
Mais Cinna!

EUPHORBE.

Cinna seul dans sa rage s'obstine,
Et contre vos bontés d'autant plus se mutine;
Lui seul combat encor les vertueux efforts
Que sur les Conjurés fait ce juste remords;
Et malgré les frayeurs à leurs regrets mêlées,
Il tâche à raffermir leurs ames ébranlées.

AUGUSTE.

Lui seul les encourage & lui seul les séduit!
O le plus déloyal que la terre ait produit!
O trahison conçûe au sein d'une furie!
O trop sensible coup d'une main si chérie!
Cinna, tu me trahis, Polyclete, écoutez.

(*Il lui parle à l'oreille.*)

POLYCLETE.

Tous vos ordres, Seigneur, seront exécutés.

AUGUSTE.

Qu'Eraste en même-tems aille dire à Maxime
Qu'il vienne recevoir le pardon de son crime.

Digitized by Google

SCENE II.

AUGUSTE, EUPHORBE.

EUPHORBE.

IL l'a trop jugé grand pour ne pas s'en punir ;
A peine du Palais il a pû revenir,
Que les yeux égarés & le regard farouche,
Le cœur gros de soupirs, les sanglots à la bouche,
Il deteste sa vie ; & ce complot maudit,
M'en apprend l'ordre entier tel que je vous l'ai dit,
Et m'ayant commandé que je vous avertisse,
Il ajoute : *Dis-lui que je me fais justice,*
Que je n'ignore point ce que j'ai mérité ;
Puis soudain dans le Tibre il s'est précipité,
Dont l'eau grosse & rapide & la nuit assez noire
M'ont dérobé la fin de sa tragique histoire.

AUGUSTE.

Sous ce pressant remords il a trop succombé,
Et s'est à mes bontés lui-même dérobé.
Il n'est crime envers moi qu'un repentir n'efface ;
Mais puisqu'il a voulu renoncer à ma grace,
Allez pourvoir au reste, & faites qu'on ait soin
De tenir en lieu sûr ce fidèle témoin.

Digitized by Google

SCENE III.

AUGUSTE, *seul.*

Ciel, à qui voulez-vous désormais que je fie
Les secrets de mon ame & le soin de ma vie ?
Reprenez le pouvoir que vous m'avez commis,
Si donnant des sujets il ôte les amis,
Si tel est le destin des grandeurs souveraines,
Que leurs plus grands bienfaits n'attirent que des haines;
Et si votre rigueur les condamne à chérir
Ceux que vous animez à les faire périr.
Pour elles rien n'est sûr, qui peut tout doit tout craindre.
Rentre en toi-même, Octave, & cesse de te plaindre;
Quoi ! Tu veux qu'on t'épargne & n'as rien épargné !
Songe aux fleuves de sang où ton bras s'est baigné,
De combien ont rougi les champs de Macédoine,
Combien en a versé la défaite d'Antoine,
Combien celle de Sexte, & revoi tout d'un temps
Pérouse au sien noyée & tous ses habitans.
Remets dans ton esprit, après tant de carnages,
De tes proscriptions les sanglantes images,
Où toi-même des tiens devenu le bourreau
Au sein de ton tuteur enfonças le couteau;
Et puis ose accuser le destin d'injustice
Quand tu vois que les tiens s'arment pour ton supplice;

Digitized by Google

Et que par ton exemple à ta perte guidés
Ils violent les droits que tu n'as pas gardés.
Leur trahiſon eſt juſte & le Ciel l'autoriſe,
Quitte ta dignité comme tu l'as acquiſe,
Rens un ſang infidèle à l'infidélité,
Et ſouffre des ingrats après l'avoir été.
Mais que mon jugement au beſoin m'abandonne!
Quelle fureur, Cinna, m'accuſe & te pardonne?
Toi, dont la trahiſon me force à retenir
Ce pouvoir ſouverain dont tu me veux punir,
Me traite en criminel & fait ſeule mon crime,
Releve pour l'abattre un trône illégitime;
Et d'un zèle effronté couvrant ſon attentat,
S'oppoſe pour me perdre au bonheur de l'État?
Donc juſqu'à l'oublier je pourrois me contraindre!
Tu vivrois en repos après m'avoir fait craindre!
Non, non, je me trahis moi-même d'y penſer;
Qui pardonne aiſément invite à l'offenſer,
Punissons l'aſſaſſin, proſcrivons les complices.
Mais quoi! Toujours du ſang & toujours des ſupplices!
Ma cruauté ſe laſſe & ne peut s'arrêter,
Je veux me faire craindre & ne fais qu'irriter;
Rome a pour ma ruine une hydre trop fertile,
Une tête coupée en fait renaître mille;
Et le ſang répandu de mille Conjurés
Rend mes jours plus maudits & non plus aſſurés.
Octave, n'attens plus le coup d'un nouveau Brute:

Digitized by Google

Meurs, & dérobe-lui la gloire de ta chûte ;
Meurs, tu ferois pour vivre un lâche & vain effort,
Si tant de gens de cœur font des vœux pour ta mort ;
Et si tout ce que Rome a d'illuſtre jeuneſſe
Pour te faire périr tour à tour s'intéreſſe :
Meurs, puiſque c'eſt un mal que tu ne peux guérir ;
Meurs enfin puiſqu'il faut ou tout perdre ou mourir.
La vie eſt peu de choſe, & le peu qui t'en reſte
Ne vaut pas l'acheter par un prix ſi funeſte.
Meurs. Mais quitte du moins la vie avec éclat,
Éteins en le flambeau dans le ſang de l'ingrat ;
A toi-même en mourant immole ce perfide,
Contentant tes deſirs punis ſon parricide,
Fais un tourment pour lui de ton propre trépas,
En faiſant qu'il le voie & n'en jouiſſe pas.
Mais jouiſſons plûtôt nous-mêmes de ſa peine ;
Et ſi Rome nous hait, triomphons de ſa haine.
O Romains ! O vengeance ! O pouvoir abſolu !
O rigoureux combat d'un cœur irréſolu
Qui fuit en même-temps tout ce qu'il ſe propoſe,
D'un Prince malheureux ordonnez quelque choſe.
Qui des deux dois-je ſuivre, & duquel m'éloigner ?
Ou laiſſez-moi périr, ou laiſſez-moi regner.

Digitized by Google

SCENE IV.

AUGUSTE, LIVIE.

AUGUSTE.

MADAME, on me trahit, & la main qui me tue
Rend ſous mes déplaiſirs ma conſtance abattue,
Cinna, Cinna, le traître.....

LIVIE.

Euphorbe m'a tout dit,
Seigneur, & j'ai pâli cent fois à ce recit.
Mais écouteriez-vous les conſeils d'une femme ?

AUGUSTE.

Hélas ! De quel conſeil eſt capable mon ame ?

LIVIE.

Votre ſévérité, ſans produire aucun fruit,
Seigneur, juſqu'à preſent a fait beaucoup de bruit.
Par les peines d'un autre aucun ne s'intimide,
Salvidien à bas a ſoulevé Lépide ;
Murene a ſuccedé, Cépion l'a ſuivi,
Le jour à tous les deux dans les tourmens ravi
N'a point mêlé de crainte à la fureur d'Egnace,
Dont Cinna maintenant oſe prendre la place ;

Digitized by Google

Et dans les plus bas rangs les noms les plus abjects
Ont voulu s'ennoblir par de si hauts projets.
Après avoir en vain puni leur insolence,
Essayez sur Cinna ce que peut la clémence,
Faites son châtiment de sa confusion,
Chercher le plus utile en cette occasion.
Sa peine peut aigrir une ville animée,
Son pardon peut servir à votre renommée;
Et ceux que vos rigueurs ne font qu'effaroucher
Peut-être à vos bontés se laisseront toucher.

AUGUSTE.

Gagnons-les tout-à-fait en quittant cet Empire
Qui nous rend odieux, contre qui l'on conspire;
J'ai trop par vos avis consulté là-dessus,
Ne m'en parlez jamais, je ne consulte plus.
Cesse de soupirer, Rome, pour ta franchise,
Si je t'ai mise aux fers, moi-même je les brise,
Et te rends ton état après l'avoir conquis
Plus paisible & plus grand que je te ne l'ai pris.
Si tu me veux haïr, hais-moi sans plus rien feindre,
Si tu me veux aimer, aime-moi sans me craindre;
De tout ce qu'eut Sylla de puissance & d'honneur,
Lassé comme il en fut j'aspire à son bonheur.

LIVIE.

Assez & trop long-temps son exemple vous flatte,
Mais gardez que sur vous le contraire n'éclate;

Digitized by Google

Ce bonheur sans pareil qui conserva ses jours,
Ne seroit pas bonheur s'il arrivoit toujours.

AUGUSTE.

Hé bien, s'il est trop grand, si j'ai tort d'y prétendre,
J'abandonne mon sang à qui voudra l'épandre.
Après un long orage il faut trouver un port,
Et je n'en vois que deux, le repos ou la mort.

LIVIE.

Quoi! Vous voulez quitter le fruit de tant de peines!

AUGUSTE.

Quoi! Vous voulez garder l'objet de tant de haines!

LIVIE.

Seigneur, vous emporter à cette extrémité,
C'est plûtôt désespoir que générosité.

AUGUSTE.

Régner & caresser un main si traitresse,
Au lieu de sa vertu c'est montrer sa foiblesse.

LIVIE.

C'est régner sur vous-même, & par un noble choix
Pratiquer la vertu la plus digne des Rois.

AUGUSTE.

Vous m'aviez bien promis des conseils d'une femme,
Vous me tenez parole, & c'en sont-là, Madame.

Digitized by Google

Après tant d'ennemis à mes pieds abattus
Depuis vingt ans je règne, & j'en ſçais les vertus ;
Je ſçai leur divers ordre, & de quelle nature
Sont les devoirs d'un Prince en cette conjoncture.
Tout ſon peuple eſt bleſſé par un tel attentat,
Et la ſeule penſée eſt un crime d'État,
Une offenſe qu'on fait à toute ſa Province,
Dont il faut qu'il la venge ou ceſſe d'être Prince.

LIVIE.

Donnez moins de croyance à votre paſſion.

AUGUSTE.

Ayez moins de foibleſſe ou moins d'ambition.

LIVIE.

Ne traitez pas ſi mal un conſeil ſalutaire.

AUGUSTE.

Le Ciel m'inſpirera ce qu'ici je dois faire ;
Adieu, nous perdons temps.

LIVIE.

Je ne vous quitte point,
Seigneur, que mon amour n'ait obtenu ce point.

AUGUSTE.

C'eſt l'amour des grandeurs qui vous rend importune.

LIVIE.

J'aime votre perſonne & non votre fortune.

Digitized by Google

(*Seule.*)

Il m'échappe, suivons & forçons-le de voir
Qu'il peut en faisant grace affermir son pouvoir;
Et qu'enfin la clémence est la plus belle marque
Qui fasse à l'univers connoître un vrai Monarque.

SCENE V.

ÆMILIE, FULVIE.

ÆMILIE.

D'où me vient cette joie, & que mal à propos
Mon esprit malgré moi goûte un entier repos!
César mande Cinna sans me donner d'alarmes!
Mon cœur est sans soupirs, mes yeux n'ont point de larmes,
Comme si j'apprenois d'un secret mouvement
Que tout doit succéder à mon contentement!
Ai-je bien entendu? Me l'as-tu dit, Fulvie?

FULVIE.

J'avois gagné sur lui qu'il aimeroit la vie,
Et je vous l'amenois plus traitable & plus doux
Faire un second effort contre votre courroux,
Je m'en applaudissois, quand soudain Polyclete,
Des volontés d'Auguste ordinaire interprête,

Digitized by Google

Eſt venu l'aborder & ſans ſuite & ſans bruit ;
Et de ſa part ſur l'heure au Palais l'a conduit.
Auguſte eſt fort troublé, l'on ignore la cauſe ;
Chacun diverſement ſoupçonne quelque choſe,
Tous préſument qu'il ait un grand ſujet d'ennui,
Et qu'il mande Cinna pour prendre avis de lui.
Mais ce qui m'embarraſſe & que je viens d'apprendre,
C'eſt que deux inconnus ſe ſont ſaiſis d'Evandre,
Qu'Euphorbe eſt arrêté ſans qu'on ſçache pourquoi,
Que même de ſon maître on dit je ne ſçai quoi,
On lui veut imputer un déſeſpoir funeſte,
On parle d'eaux, de Tybre, & l'on ſe tait du reſte.

ÆMILIE.

Que de ſujets de craindre & de déſeſpérer,
Sans que mon triſte cœur en daigne murmurer !
A chaque occaſion le Ciel y fait deſcendre
Un ſentiment contraire à celui qu'il doit prendre,
Une vaine frayeur tantôt m'a pû troubler ;
Et je ſuis inſenſible alors qu'il faut trembler.
Je vous entens, grand Dieux, vos bontés que j'adore
Ne peuvent conſentir que je me déshonore ;
Et ne me permettant ſoupirs, ſanglots, ni pleurs,
Soutiennent ma vertu contre de tels malheurs.
Vous voulez que je meure avec ce grand courage
Qui m'a fait entreprendre un ſi fameux ouvrage,
Et je veux bien périr comme vous l'ordonnez,
Et dans la même aſſiére où vous me retenez.

Digitized by Google

O liberté de Rome! O mânes de mon pere!
J'ai fait de mon côté tout ce que j'ai pû faire.
Contre votre tyran j'ai ligué ſes amis,
Et plus oſé pour vous qu'il ne m'étoit permis.
Si l'effet a manqué, ma gloire n'eſt pas moindre,
N'ayant pû vous venger je vous irai rejoindre;
Mais ſi fumante encor d'un généreux courroux,
Par un trépas ſi noble & ſi digne de vous,
Qu'il vous fera ſur l'heure aiſément reconnoître
Le ſang des grands héros dont vous m'avez fait naître.

SCENE VI.

MAXIME, ÆMILIE, FULVIE.

ÆMILIE.

MAIS je vous vois, Maxime, & l'on vous faiſoit mort!

MAXIME.

Euphorbe trompe Auguſte avec ce faux rapport,
Se voyant arrêté, la trame découverte,
Il a feint ce trépas pour empêcher ma perte.

ÆMILIE.

Que dit-on de Cinna?

Digitized by Google

MAXIME.

Que ſon plus grand regret,
C'eſt de voir que Céſar ſçait tout votre ſecret,
En vain il le dénie & le veut méconnoître,
Evandre a tout conter pour excuſer ſon maître;
Et par l'ordre d'Auguſte ont vient vous arrêter.

ÆMILIE.

Celui qui l'a reçu tarde à l'exécuter,
Je ſuis prête à le ſuivre & laſſe de l'attendre.

MAXIME.

Il vous attend chez moi.

ÆMILIE.

Chez vous?

MAXIME.

C'eſt vous ſurprendre,
Mais apprenez le ſoin que le Ciel a de vous;
C'eſt un des conjurés qui va fuir avec vous,
Prenons notre avantage avant qu'on nous pourſuive,
Nous avons pour partir un vaiſſeau ſur la rive.

ÆMILIE.

Me connois-tu, Maxime, & ſçais-tu qui je ſuis?

MAXIME.

En faveur de Cinna je fais ce qui je puis,

Digitized by Google

Et tâche à garantir de ce malheur extrême
La plus belle moitié qui reste de lui-même.
Sauvons-nous, Æmilie, & conservons le jour
Afin de le venger par un heureux retour.

ÆMILIE.

Cinna dans son malheur est de ceux qu'il faut suivre ;
Qu'il ne faut pas venger de peur de leur survivre.
Quiconque après sa perte aspire à se sauver
Est indigne du jour qu'il tâche à conserver.

MAXIME.

Quel désespoir aveugle à ces fureurs vous porte ?
O Dieux! Que de foiblesse en une âme si forte!
Ce cœur si généreux rend si peu de combat,
Et du premier revers la fortune l'abat !
Rappellez, rappellez cette vertu sublime,
Ouvrez enfin les yeux, & connoissez Maxime,
C'est un autre Cinna qu'en lui vous regardez,
Le Ciel vous rend en lui l'amant que vous perdez,
Et puisque l'amitié n'en faisoit plus qu'une ame,
Aimez en cet ami l'objet de votre flamme.
Avec la même ardeur il sçaura vous chérir ;
Que....

ÆMILIE.

Tu m'oses aimer, & tu n'oses mourir !

Digitized by Google

Tu prétens un peu trop, mais quoi que tu prétendes,
Rens-toi digne du moins de ce que tu demandes,
Ceſſe de fuir en lâche un glorieux trépas,
Ou de m'offrir un cœur que tu fais voir ſi bas :
Fais que je porte envie à ta vertu parfaite,
Ne te pouvant aimer, fais que je te regrette,
Montre d'un vrai Romain la derniere vigueur,
Et mérite mes pleurs au défaut de mon cœur.
Quoi ! Si ton amitié pour Cinna s'intéreſſe,
Crois-tu qu'elle conſiſte à flatter ſa maîtreſſe ?
Apprens, apprens de moi quel en eſt le devoir,
Et donne-m'en exemple ou viens le recevoir.

MAXIME.

Votre juſte douleur eſt trop impétueuſe.

ÆMILIE.

La tienne en ta faveur eſt trop ingénieuſe.
Tu me parles déja d'un bienheureux retour,
Et dans tes déplaiſirs tu conçois de l'amour.

MAXIME.

Cet amour en naiſſant eſt toutefois extrême,
C'eſt votre amant en vous, c'eſt mon ami que j'aime ;
Et des mêmes ardeurs dont il fut embrâſé....

ÆMILIE.

Maxime, en voilà trop pour un homme aviſé,

Digitized by Google

Ma perte m'a ſurpriſe & ne m'a point troublée,
Mon noble déſeſpoir ne m'a point aveuglée,
Ma vertu toute entiere agit ſans s'émouvoir,
Et je vois malgré moi plus que je ne veux voir.

MAXIME.

Quoi ! Vous ſuis-je ſuſpect de quelque perfidie ?

ÆMILIE.

Oui, tu l'es, puiſqu'enfin tu veux que je le die.
L'ordre de notre fuite eſt trop bien concerté
Pour ne te ſoupçonner d'aucune lâcheté.
Les Dieux ſeroient pour nous prodigues en miracles.
S'ils en avoient ſans toi levé tous les obſtacles.
Fuis ſans moi, tes amours ſont ici ſuperflus.

MAXIME.

Ah ! vous m'en dites trop.

ÆMILIE.

J'en promis encor plus.
Ne crains pas toutefois que j'éclate en injures,
Mais n'eſpere non plus m'éblouir de parjures.
Si c'eſt te faire tort que de m'en défier,
Viens mourir avec moi pour te juſtifier.

Digitized by Google

MAXIME.

Vivez, belle Æmilie, & ſouffrez qu'un eſclave....,

ÆMILIE.

Je ne t'écoute plus qu'en préſence d'Octave.
Allons, Fulvie, allons.

SCENE VII.

Digitized by Google

SCENE VII.

MAXIME, *seul.*

DÉsespéré, confus;
Et digne s'il se peut d'un plus cruel refus,
Que résous-tu, Maxime, & quel est le supplice
Que ta vertu prépare à ton vain artifice?
Aucune illusion ne te doit plus flatter,
Æmilie en mourant va tout faire éclater,
Sur un même échaffaut la perte de sa vie
Etalera sa gloire & ton ignominie;
Et sa mort va laisser à la postérité
L'infame souvenir de ta loyauté.
Un même jour t'a vû par une fausse adresse,
Trahir ton souverain, ton ami, ta maitresse,
Sans que de tant de droits en un jour violés,
Sans que de deux amans au tyran immolés,
Il te reste aucun fruit que la honte & la rage
Qu'un remords inutile allume en ton courage.
Enphorbe, c'est l'effet de tes lâches conseils;
Mais que peut-on attendre enfin de tes pareils?
Jamais un affranchi n'est qu'un esclave infame,
Bien qu'il change d'état, il ne change point d'ame;

Digitized by Google

La tienne encor ſervile avec la liberté,
N'a pû prendre un rayon de généroſité.
Tu m'as fait relever une injuſte puiſſance,
Tu m'as fait démentir l'honneur de ma naiſſance,
Mon cœur te réſiſtoit, & tu l'as combattu
Juſqu'à ce que ta fourbe ait ſouillé ſa vertu;
Il m'en coûte la vie, il m'en coûte la gloire,
Et j'ai tout mérité pour t'avoir voulu croire.
Mais les Dieux permettront à mes reſſentimens
De ſe ſacrifier aux yeux des deux amans;
Et j'oſe m'aſſurer qu'en dépit de mon crime
Mon ſang leur ſervira d'aſſez pure victime,
Si dans le tien mon bras juſtement irrité
Peut laver le forfait de t'avoir écouté.

Fin du quatrième Acte.

Digitized by Google

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

AUGUSTE, CINNA.

AUGUSTE.

PRENS un siége, Cinna; prens, & sur toute chose
Observe exactement la loi que je t'impose;
Prête sans me troubler l'oreille à mes discours,
D'aucun mot, d'aucun cri n'en interromps le cours;
Tiens ta langue captive, & si ce grand silence
A ton émotion fait quelque violence,
Tu pourras me répondre après tout à loisir:
Sur ce point seulement contente mon desir.

CINNA.

Je vous obéirai, Seigneur.

AUGUSTE.

Qu'il te souvienne
De garder ta parole, & je tiendrai la mienne.
Tu vois le jour, Cinna, mais ceux dont tu le tiens
Furent les ennemis de mon pere & les miens,

Au milieu de leur camp tu reçus la naissance ;
Et lorsqu'après leur mort tu vins en ma puissance,
Leur haine enracinée au milieu de ton sein
T'avois mis contre moi les armes à la main.
Tu fus mon ennemi même avant que de naître,
Et tu le fus encor quand tu me pus connoître,
Et l'inclination jamais n'a démenti
Ce sang qui t'avoit fait du contraire parti.
Autant que tu l'as pû les effets l'ont suivie,
Je ne m'en suis vengé qu'en te donnant la vie ;
Je te fis prisonnier pour te combler de biens,
Ma Cour fut ta prison, mes faveurs tes liens,
Je te restituai d'abord ton patrimoine,
Je t'enrichis après des dépouilles d'Antoine,
Et tu sçais que depuis, à chaque occasion,
Je suis tombé pour toi dans la profusion.
Toutes les dignités que tu m'as demandées,
Je te les ai sur l'heure & sans peine accordées ;
Je t'ai préféré même à ceux dont les parens
Ont jadis dans mon camp tenu les premiers rangs,
A ceux qui de leur sang m'ont acheté l'Empire,
Et qui m'ont conservé le jour que je respire ;
De la façon enfin qu'avec toi j'ai vécu,
Les vainqueurs sont jaloux du bonheur du vaincu.
Quand le ciel me voulut en rappellant Mécene,
Après tant de faveurs montrer un peu de haine,
Je te donnai sa place en ce triste accident,

Digitized by Google

Et te fis après lui mon plus cher confident.
Aujourd'hui même encor mon ame irrésolue
Me pressant de quitter ma puissance absolue ;
De Maxime & de toi j'ai pris les seuls avis,
Et ce sont malgré lui les tiens que j'ai suivis.
Bien plus ; ce même jour je te donne Æmilie ;
Le digne objet des vœux de toute l'Italie,
Et qu'ont mise si haut mon amour & mes soins ;
Qu'en te couronnant Roi je t'aurois donné moins.
Tu t'en souviens, Cinna, tant d'heur & tant de gloire
Ne peuvent pas si-tôt sortir de ta mémoire ;
Mais ce qu'on ne pourroit jamais s'imaginer,
Cinna, tu t'en souviens & veux m'assassiner.

CINNA, *se levant.*

Moi, Seigneur, moi que j'eusse une ame si traîtresse !
Qu'un si lâche dessein...

AUGUSTE.

Tu tiens mal ta promesse ;
Sieds-toi, je n'ai pas dit encor ce que je veux,
Tu te justifieras après si tu le peux ;
Ecoute cependant & tiens mieux ta parole.
Tu veux m'assassiner, demain, au Capitole ;
Pendant le sacrifice ; & ta main pour signal
Me doit au lieu d'encens donner le coup fatal :
La moitié de tes gens doit occuper la porte,
L'autre moitié te suivre & te prêter main forte.

Digitized by Google

Ai-je de bons avis ou de mauvais soupçons ;
De tous ces meurtriers te dirai-je les noms ?
Procule, Glabrion, Virginian, Rutile,
Marcel, Plaute, Lénas, Pompone, Albin, Icile,
Maxime qu'après toi j'avois le plus aimé,
Le reste ne vaut pas l'honneur d'être nommé,
Un tas d'hommes perdus de dettes & de crimes
Que pressent de mes loix les ordres légitimes,
Et qui, désespérant de les plus éviter,
Si tout n'est renversé, ne sçauroient subsister.
Tu te tais maintenant & gardes le silence
Plus par confusion que par obéissance.
Quel étoit ton dessein, & que prétendois-tu
Après m'avoir au temple à tes pieds abattu ?
Affranchir ton pays d'un pouvoir monarchique ?
Si j'ai bien entendu tantôt ta politique,
Son salut désormais dépend d'un souverain
Qui pour tout conserver tienne tout en sa main ;
Et ta liberté te faisoit entreprendre,
Tu ne m'eusses jamais empêché de la rendre,
Tu l'aurois acceptée au nom de tout l'Etat
Sans vouloir l'acquérir par un assassinat.
Quel étoit donc ton but ? D'y régner en ma place ?
D'un étrange malheur son destin le menace,
Si pour monter au trône & lui donner la loi
Tu ne trouves dans Rome autre obstacle que moi,
Si jusques à ce point son sort est déplorable

Digitized by Google

Que tu ſois après moi le plus conſidérable,
Et que ce grand fardeau de l'Empire Romain
Ne puiſſe après ma mort tomber mieux qu'en ta main?
Apprens à te connoître & deſcens en toi-même.
On t'honore dans Rome, on te courtiſe, on t'aime,
Chacun tremble ſous toi, chacun t'offre des vœux,
Ta fortune eſt bien haut, tu peux ce que tu veux;
Mais tu ſerois pitié même à ceux qu'elle irrite,
Si je t'abandonnois à ton peu de mérite.
Oſe me démentir, dis-moi ce que tu vaux,
Conte-moi tes vertus, tes glorieux travaux,
Les rares qualités par où tu m'as dû plaire,
Et tout ce qui t'éleve au-deſſus du vulgaire.
Ma faveur fait ta gloire & ton pouvoir en vient,
Elle ſeule t'éleve & ſeule te ſoutient,
C'eſt elle qu'on adore & non pas ta perſonne,
Tu n'as crédit ni rang qu'autant qu'elle t'en donne,
Et pour te faire cheoir je n'aurois aujourd'hui
Qu'à retirer la main qui ſeule eſt ton appui.
J'aime mieux toutefois céder à ton envie;
Régne, ſi tu le peux, aux dépens de ma vie.
Mais oſes-tu penſer que les Serviliens,
Les Coſſes, les Metels, les Pauls, les Fabiens,
Et tant d'autres enfin de qui les grands courages
Des héros de leur ſang ſont les vives images,
Quittent le noble orgueil d'un ſang ſi généreux
Juſqu'à pouvoir ſouffrir que tu régnes ſur eux?

Digitized by Google

Parle, parle, il eſt temps.

CINNA.

Je demeure ſtupide ;
Non que votre colère ou la mort m'intimide ;
Je vois qu'on m'a trahi, vous m'y voyez rêver,
Et j'en cherche l'auteur ſans le pouvoir trouver.
Mais c'eſt trop y tenir toute l'ame occupée.
Seigneur, je ſuis Romain & du ſang de Pompée ;
Le pere & les deux fils lâchement égorgés
Par la mort de Céſar étoient trop peu vengés :
C'eſt-là d'un beau deſſein l'illuſtre & ſeule cauſe ;
Et puiſqu'à vos rigueurs la trahiſon m'expoſe,
N'attendez point de moi d'infâmes repentirs,
D'inutiles regrets, ni de honteux ſoupirs.
Le ſort vous eſt propice autant qu'il m'eſt contraire ;
Je ſçais ce que j'ai fait & ce qu'il vous faut faire ;
Vous devez un exemple à la poſtérité,
Et mon trépas importe à votre ſûreté.

AUGUSTE.

Tu me braves, Cinna, tu fais le magnanime,
Et loin de l'excuſer tu couronnes ton crime ;
Voyons ſi ta conſtance ira juſques au bout :
Tu ſçais ce qui t'eſt dû, tu vois que je ſçais tout,
Fais ton arrêt toi-même, & choiſis tes ſupplices.

Digitized by Google

SCENE II.

AUGUSTE, LIVIE, CINNA, ÆMILIE, FULVIE.

LIVIE.

Vous ne connoissez pas encor tous les complices,
Votre Æmilie en est, Seigneur & la voici.

CINNA.

C'est elle-même, ô Dieux !

AUGUSTE.

Et toi, ma fille, aussi !

ÆMILIE.

Oui, tout ce qu'il a fait, il l'a fait pour me plaire,
Et j'en étois, Seigneur, la cause & le salaire.

AUGUSTE.

Quoi ! L'amour qu'en ton cœur j'ai fait naître aujourd'hui
T'emporte-t-il déja jusqu'à mourir pour lui ?
Ton ame à ces transports un peu trop s'abandonne,
Et c'est trop tôt aimer l'amant que je te donne.

ÆMILIE.

Cet amour qui m'expose à vos ressentimens
N'est point le prompt effet de vos commandemens,

Digitized by Google

Ces flammes dans nos cœurs sans votre ordre étoient nées,
Et ce sont de secrets de plus de quatre années.
Mais quoique je l'aimasse & qu'il brûlât pour moi,
Une haine plus forte à tous deux fit la loi :
Je ne voulus jamais lui donner d'espérance
Qu'il ne m'eût de mon pere assuré la vengeance :
Je la lui fis jurer, il chercha des amis ;
Le Ciel rompt le succès que je m'étois promis,
Et je vous viens, Seigneur, offrir une victime,
Non pour sauver sa vie en me chargeant du crime,
Son trépas est trop juste après son attentat,
Et toute excuse est vaine en un crime d'Etat :
Mourir en sa présence & rejoindre mon pere,
C'est tout ce qui m'amene & tout ce que j'espere.

AUGUSTE.

Jusques à quand, & Ciel ! & par quelle raison
Prendrez-vous contre moi des traits dans ma maison ??
Pour ses debordemens j'en ai chassé Julie,
Mon amour en sa place a fait choix d'Æmilie,
Et je la vois comme elle indigne de ce rang,
L'une m'ôtoit l'honneur, l'autre a soif de mon sang,
Et prenant toutes deux leur passion pour guide,
L'une fut impudique, & l'autre est parricide.
O ma fille ! est-ce là le prix de mes bienfaits ?

ÆMILIE.

Ceux de mon pere en vous firent mêmes effets.

Digitized by Google

AUGUSTE.

Songe avec quel amour j'élevai ta jeunesse.

ÆMILIE.

Il éleva la vôtre avec même tendresse,
Il fut votre tuteur & vous son assassin,
Et vous m'avez au crime enseigné le chemin.
Le mien d'avec le vôtre en ce point seul differe,
Que votre ambition s'est immolé mon pere;
Et qu'un juste courroux dont je me sens brûler,
A son sang innocent vouloit vous immoler.

LIVIE.

C'en est trop, Æmilie, arrête & considere
Qu'il t'a trop bien payé les bienfaits de ton pere:
Sa mort dont la mémoire allume ta fureur,
Fut un crime d'Octave & non de l'Empereur.
Tous ces crimes d'État qu'on fait pour la couronne,
Le Ciel nous en absout alors qu'il nous la donne;
Et dans le sacré rang où sa faveur l'a mis,
Le passé devient juste & l'avenir permis.
Qui peut y parvenir ne peut être coupable,
Quoiqu'il ait fait ou fasse, il est inviolable.
Nous lui devons nos biens, nos jours sont en sa main,
Et jamais on n'a droit sur ceux du Souverain.

ÆMILIE.

Aussi dans le discours que vous venez d'entendre,
Je parlois pour l'aigrir & non pour me défendre.

Digitized by Google

Punissez donc, Seigneur, ces criminels appas
Qui font vos favoris font d'illustres ingrats,
Tranchez mes tristes jours pour assurer les vôtres,
Si j'ai séduit Cinna, j'en séduirai bien d'autres;
Et je suis plus à craindre & vous plus en danger,
Si j'ai l'amour ensemble & le sang à venger.

CINNA.

Que vous m'ayez séduit, & que je souffre encore
D'être déshonoré par celle que j'adore!
Seigneur, la vérité doit ici s'exprimer,
J'avois fait ce dessein avant que de l'aimer.
A mes plus saints désirs la trouvant inflexible,
Je crus qu'à d'autres soins elle seroit sensible,
Je parlai de son pere & de votre rigueur,
Et l'offre de mon bras suivit celle du cœur.
Que la vengeance est douce à l'esprit d'une femme!
Je l'attaquai par-là, par-là je pris son ame,
Dans mon peu de mérite elle me négligeoit,
Et ne pût négliger le bras qui la vengeoit.
Elle n'a conspiré que par mon artifice,
J'en suis le seul auteur, elle n'est que complice.

ÆMILIE.

Cinna, qu'oses-tu dire? Est-ce là me chérir,
Que de m'ôter l'honneur quand il me faut mourir?

CINNA.

Mourez, mais en mourant ne souillez point ma gloire.

Digitized by Google

ÆMILIE.

La mienne se flétrit, si César te veut croire.

CINNA.

Et la mienne se perd, si vous tirez à vous
Toute celle qui suit de si généreux coups.

ÆMILIE.

Hé bien, prens-en ta part & me laisse la mienne,
Ce seroit l'affoiblir que d'affoiblir la tienne;
La gloire & le plaisir, la honte & les tourmens,
Tout doit être commun entre de vrais amans.
Nos deux ames, Seigneur, sont deux ames Romaines;
Unissant nos desirs nous unîmes nos haines.
De nos parens perdus le vif ressentiment
Nous apprit nos devoirs en un même moment,
En ce noble dessein nos cœurs se rencontrerent,
Nos esprits généreux ensemble le formerent,
Ensemble nous cherchons l'honneur d'un beau trépas,
Vous vouliez nous unir, ne nous séparez pas.

AUGUSTE.

Oui, je vous unirai, couple ingrat & perfide,
Et plus mon ennemi qu'Antoine ni Lépide,
Oui, je vous unirai puisque vous le voulez,
Il faut bien satisfaire aux feux dont vous brûlez,
Et que tout l'univers, sçachant ce qui m'anime,
S'étonne du supplice aussi-bien que du crime.
Mais enfin le Ciel m'aime, & ses bienfaits nouveaux
Ont arraché Maxime à la fureur des eaux.

Digitized by Google

SCENE DERNIERE.

AUGUSTE, LIVIE, CINNA, MAXIME, ÆMILIE, FULVIE.

AUGUSTE.

APPROCHE, seul ami que j'éprouve fidèle.

MAXIME.

Honorez moins, Seigneur, une ame criminelle.

AUGUSTE.

Ne parlons plus de crime après ton repentir,
Après que du péril tu m'as ſçu garantir;
C'eſt à toi que je dois & le jour & l'Empire.

MAXIME.

De tous vos ennemis connoiſſez mieux le pire;
Si vous régnez encor, Seigneur, ſi vous vivez,
C'eſt ma jalouſe rage à qui vous le devez.
Un vertueux remords n'a point touché mon ame,
Pour prendre mon rival j'ai découvert ſa trame,
Euphorbe vous a feint que je m'étois noyé,
De crainte qu'après moi vous n'euſſiez envoyé.
Je voulois avoir lieu d'abuſer Æmilie;
Effrayer ſon eſprit, la tirer d'Italie,

Digitized by Google

Et pensois la résoudre à cet enlevement
Sous l'espoir du retour pour venger son amant ;
Mais au lieu de goûter ces grossieres amorces,
Sa vertu combattue a redoublé ses forces ;
Elle a lu dans mon cœur. Vous sçavez le surplus,
Et je vous en ferois des récits superflus :
Vous voyez le succès de mon lâche artifice ;
Si pourtant quelque grace est due à mon indice,
Faites périr Euphorbe au milieu des tourmens,
Et souffrez que je meure aux yeux de ces amans.
J'ai trahi mon ami, ma maîtresse, mon maître,
Ma gloire, mon pays, par l'avis de ce traître,
Et croirai toutefois mon bonheur infini,
Si je puis m'en punir après l'avoir puni.

AUGUSTE.

En est-ce assez, ô Ciel, & le sort pour me nuire
A-t-il quelqu'un des miens qu'il veuille encor séduire ?
Qu'il joigne à ses efforts le secours des enfers,
Je suis maître de moi comme de l'univers,
Je le suis, je veux l'être. O siecles, ô mémoire,
Conservez à jamais ma derniere victoire ;
Je triomphe aujourd'hui du plus juste courroux
De qui le souvenir puisse aller jusqu'à vous.
Soyons amis, Cinna, c'est moi qui t'en convie,
Comme à mon ennemi je t'ai donné la vie ;
Et malgré la fureur de ton lâche destin,

Digitized by Google

Je te la donne encor comme à mon assassin:
Commençons un combat qui montre par l'issue
Qui l'aura mieux de nous ou donnée ou reçue.
Tu trahis mes bienfaits, je les veux redoubler,
Je t'en avois comblé, je t'en veux accabler.
Avec cette beauté que je t'avois donnée,
Reçois le Consulat pour la prochaine année.
Aime Cinna, ma fille, en cet illustre rang,
Préferes-en la pourpre à celle de mon sang;
Apprens sur mon exemple à vaincre ta colere;
Te rendant un époux, je te rens plus qu'un pere.

ÆMILIE.

Et je me rens, Seigneur, à ces hautes bontés,
Je recouvre la vue auprès de leurs clartés,
Je connois mon forfait qui me sembloit justice;
Et ce que n'avoit pû la terreur du supplice,
Je sens naître en mon ame un repentir puissant,
Et mon cœur en secret me dit qu'il y consent.
Le Ciel a résolu votre grandeur suprême,
Et pour preuve, Seigneur, je n'en veux que moi-même;
J'ose avec vanité me donner cet éclat,
Puisqu'il change mon cœur, qu'il veut changer l'Etat.
Ma haine va mourir, que j'ai crue immortelle,
Elle est morte, & ce cœur devient sujet fidele,
Et prenant désormais cette haine en horreur,
L'ardeur de vous servir succède à sa fureur.

Digitized by Google

CINNA.

Seigneur, que vous dirai-je, après que nos offenses
Au lieu de châtimens trouvent des récompenses ?
O vertu sans exemple ! O clémence qui rend
Votre pouvoir plus juste & mon crime plus grand !

AUGUSTE.

Cesse d'en retarder un oubli magnanime,
Et tous deux avec moi faites grace à Maxime ;
Il nous a trahi tous, mais ce qu'il a commis
Vous conserve innocent & me rend mes amis.

(*à Maxime.*)

Reprens auprès de moi ta place accoutumée,
Rentre dans ton crédit & dans ta renommée ;
Qu'Euphorbe de tous trois ait sa grace à son tour ;
Et que demain l'hymen couronne leur amour.
Si tu l'aimes encor, ce sera ton supplice.

MAXIME.

Je n'en murmure point, il a trop de justice ;
Et je suis plus confus, Seigneur, de vos bontés,
Que je ne suis jaloux du bien que vous m'ôtez.

CINNA.

Souffrez que ma vertu dans mon cœur rappellée
Vous consacre une foi lâchement violée,
Mais si ferme à présent, si loin de chanceler,
Que la chûte du Ciel ne pourroit l'ébranler.

Digitized by Google

Puisse le grand moteur des belles destinées,
Pour prolonger vos jours retrancher vos années;
Et moi par un bonheur dont chacun soit jaloux,
Perdre pour vous cent fois ce que je tiens de vous!

LEVIE.

Ce n'est pas tout, Seigneur, une céleste flamme
D'un rayon prophétique illumine mon ame.
Oyez ce que les Dieux vous font sçavoir par moi,
De votre heureux destin c'est l'immuable loi.
Après cette action vous n'avez rien à craindre,
On portera le joug désormais sans se plaindre,
Et les plus indomptés renversant leurs projets,
Mettront toute leur gloire à mourir vos sujets.
Aucun lâche dessein, aucune ingrate envie
N'attaquera le cours d'une si belle vie,
Jamais plus d'assassins ni de conspirateurs;
Vous avez trouvé l'art d'être maître des cœurs.
Rome avec une joie & sensible & profonde,
Se démet en vos mains de l'Empire du monde,
Vos royales vertus lui vont trop enseigner
Que son bonheur consiste à vous faire régner.
D'une si longue erreur pleinement affranchie,
Elle n'a plus de vœux que pour la Monarchie,
Vous prépare déja des temples, des autels,
Et le Ciel une place entre les immortels;
Et la postérité dans toutes les Provinces,
Donnera votre exemple aux plus généreux Princes.

Digitized by Google

AUGUSTE.

J'en accepte l'augure & j'oſe l'eſpérer ;
Ainſi toujours ſes Dieux vous daignent inſpirer.
Qu'on redouble demain les heureux ſacrifices
Que nous leur offrirons ſous de meilleurs auſpices ;
Et que vos Conjurés entendent publier
Qu'Auguſte a tout appris & veut tout oublier.

FIN.

Digitized by Google

Digitized by Google

Corneille, Thomas

LE COMTE D'ESSEX,

TRAGÉDIE.

Digitized by Google

ACTEURS.

ÉLISABETH, Reine d'Angleterre,

LA DUCHESSE D'IRTON, aimée du Comte d'Eſſex.

LE COMTE D'ESSEX.

CÉCILE, ennemi du Comte d'Eſſex.

LE COMTE DE SALSBURY, Ami du Comte d'Eſſex.

CROMMER, Capitaine des Gardes de la Reine.

TILNEY, Confidente d'Éliſabeth.

SUITE.

La Scène eſt à Londres.

Digitized by Google

LE COMTE D'ESSEX,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LE COMTE D'ESSEX, LE COMTE DE SALSBURY.

LE COMTE D'ESSEX.

NOn, mon cher Salſbury, vous n'avez rien à craindre ;
Quel que ſoit ſon courroux, l'amour ſaura l'éteindre ;
Et dans l'état funeſte où m'a plongé le Sort,
Je ſuis trop malheureux pour obtenir la mort.

Digitized by Google

Non qu'il ne me soit dur qu'on permette à l'envie
D'attaquer lâchement la gloire de ma vie.
Un homme tel que moi, sur l'appui de son nom,
Devroit, comme du crime, être exempt de soupçon;
Mais enfin cent exploits, & sur mer & sur terre,
M'ont fait connoître assez à toute l'Angleterre;
Et j'ai trop bien servi, pour pouvoir redouter
Ce que mes ennemis ont osé m'imputer.
Ainsi, quand l'imposture auroit surpris la Reine,
L'intérêt de l'État rend ma grace certaine;
Et l'on ne sait que trop, par ce qu'a fait mon bras,
Que qui perd mes pareils ne les recouvre pas.

SALSBURY.

Je sais ce que de vous, par plus d'une victoire,
L'Angleterre a reçu du surcroît à sa gloire.
Vos services sont grands, & jamais Potentat
N'a sur un bras plus ferme appuyé son État.
Mais malgré vos exploits, malgré votre vaillance,
Ne vous aveuglez point sur trop de confiance.
Plus la Reine au mérite égalant ses bienfaits,
Vous a mis en état de ne tomber jamais,
Plus vous devez trembler que trop d'orgueil n'éteigne
Un amour qu'avec honte elle voit qu'on dédaigne.
Pour voir votre faveur tout-à-coup expirer,
La main qui vous soutient n'a qu'à se retirer.
Et quelle sûreté le plus rare service
Donne-t-il à qui marche au bord du précipice?
Un faux pas y fait cheoir, mille fameux revers
D'exemples étonnans ont rempli l'univers.
Souffrez à l'amitié qui nous unit ensemble...

LE COMTE.

Tout a tremblé sous moi, vous voulez que je tremble!
L'imposture m'attaque, il est vrai; mais ce bras
Rend l'Angleterre à craindre aux plus puissans États.

Digitized by Google

Il a tout fait pour elle, & j'ai ſujet de croire
Que la longue faveur où m'a mis tant de gloire,
De mes vils ennemis viendra, peut-être, à bout.
Elle me coûte aſſez pour en attendre tout.

SALSBURY.

L'État fleurit par vous, par vous on le redoute;
Mais enfin quelque ſang que ſa gloire vous coûte,
Comme un Sujet doit tout, s'il s'oublie une fois,
On regarde ſon crime, & non pas ſes exploits.
On veut que vos amis par de ſourdes intrigues
Se ſoient mêlés pour vous de cabales, de ligues;
Qu'au Comte de Tiron ayant ſouvent écrit,
Vous ayez ménagé ce dangereux eſprit;
Et qu'avec l'Irlandois, appuyant ſa querelle,
Vous prenez le parti de ce peuple rebelle.
On produit des témoins, & l'indice eſt puiſſant.

LE COMTE.

Et que peut leur rapport ſi je ſuis innocent?
Le Comte de Tiron, que la Reine appréhende,
Voudroit rentrer en grace, y remettre l'Irlande;
Et je croirois ſervir l'État plus que jamais,
Si mon avis ſuivi pouvoit faire ſa paix.
Comme il hait les méchans, il me ſeroit utile
A chaſſer un Coban, un Raleg, un Cécile,
Un tas d'hommes ſans nom, qui, lâchement flatteurs,
Des déſordres publics font gloire d'être auteurs.
Par eux tout périra: la Reine, qu'ils ſéduiſent,
Ne veut pas que, contre eux, les gens de bien l'inſtruiſent.
Maîtres de ſon eſprit, ils lui font approuver
Tout ce qui peut ſervir à les mieux élever.
Leur grandeur ſe formant par la chûte des autres...

SALSBURY.

Ils ont leurs intérêts, ne parlons que des vôtres.
Depuis quatre ou cinq jours, ſur quels juſtes projets

Digitized by Google

Avez-vous de la Reine assiégé le Palais?
Lorsque le Duc d'Irton épousant Henriette...

LE COMTE.

Ah! faute irréparable, & que trop tard j'ai faite!
Au lieu d'un peuple lâche, & prompt à s'étonner,
Que n'ai-je eu pour secours une armée à mener!
Par le fer, par le feu, par tout ce qui peut être,
J'aurois de ce Palais voulu me rendre maitre.
C'en est fait, biens, trésors, rangs, dignités, emploi,
Ce dessein m'a manqué, tout est perdu pour moi.

SALSBURY.

Que m'apprend ce transport?

LE COMTE.

Qu'une flamme secrette
Unissoit mon destin à celui d'Henriette;
Et que de mon amour son jeune cœur charmé,
Ne me déguisoit pas que j'en étois aimé.

SALSBURY.

Le Duc d'Irton l'épouse, elle vous abandonne,
Et vous pouvez penser...

LE COMTE.

Son hymen vous étonne;
Mais enfin apprenez par quels motifs secrets
Elle s'est immolée à mes seuls intérêts.
Confidente à la fois, & fille de la Reine,
Elle avoit fû vers moi le penchant qui l'entraîne:
Pour elle chaque jour réduite à me parler,
Elle a voulu me vaincre, & n'a pu m'ébranler;
Et voyant son amour, où j'étois trop sensible,
Me donner pour la Reine un dédain invincible,
Pour m'en ôter la cause, en m'ôtant tout espoir,
Elle s'est mariée... Hé! qui l'eût pu prévoir?
Sans cesse, en condamnant mes froideurs pour la Reine,
Elle me préparoit à cette affreuse peine;

Digitized by Google

Mais après la menace, un tendre & prompt retour
Me mettoit en repos sur la foi de l'amour ;
Enfin par mon absence, à me perdre enhardie,
Elle a, contre elle-même, usé de perfidie ;
Elle m'aimoit, sans doute, & n'a donné sa foi
Qu'en m'arrachant un cœur qui devoit être à moi.
A ce funeste avis quelles rudes allarmes!
Pour rompre son hymen j'ai fait prendre les armes ;
En tumulte au Palais je suis vite accouru,
Dans toute sa fureur mon transport a paru ;
J'allois sauver un bien qu'on m'ôtoit par surprise,
Mais, averti trop tard, j'ai manqué l'entreprise.
Le Duc, unique objet de ce transport jaloux,
De l'aimable Henriette étoit déjà l'époux.
Si j'ai trop éclaté, si l'on m'en fait un crime,
Je mourrai de l'amour innocente victime,
Malheureux de savoir qu'après ce vain effort,
Le Duc toujours heureux jouira de ma mort.

SALSBURY.

Cette jeune Duchesse a mérité, sans doute,
Les cruels déplaisirs que sa perte vous coûte ;
Mais dans l'heureux succès que vos soins avoient eu,
Aimé d'elle en secret, pourquoi vous être tû ?
La Reine, dont pour vous la tendresse infinie
Prévient jusqu'aux souhaits...

LE COMTE.

C'est-là sa tyrannie.
Et que me sert, hélas! cet excès de faveur,
Qui ne me laisse pas disposer de mon cœur ?
Toujours trop aimé d'elle, il m'a fallu contraindre
Cet amour qu'Henriette eut beau vouloir éteindre.
Pour ne hazarder pas un objet si charmant,
De la sœur de Suffolc je me feignis amant ;
Soudain son implacable & jalouse colere
Éloigna de mes yeux & la sœur & le frere.
Tous deux, quoique sans crime, exilés de la Cour,

Digitized by Google

M'apprirent encor mieux à cacher mon amour.
Vous en voyez la suite, & mon malheur extrême.
Quel supplice! Un rival possède ce que j'aime!
L'ingrate au Duc d'Irton a pu se marier!
Ah! ciel!

SALSBURY.

Elle est coupable, il la faut oublier.

LE COMTE.

L'oublier! Et ce cœur en deviendroit capable?
Ah! non, non, voyons-la, cette belle coupable,
Je l'attends en ce lieu. Depuis le triste jour
Que son funeste hymen a trahi mon amour,
N'ayant pu lui parler, je viens enfin lui dire...

SALSBURY.

La voici qui paroît. Adieu, je me retire.
Quoi que vous attendiez d'un si cher entretien,
Songez qu'on veut vous perdre, & ne négligez rien.

SCENE II.

LA DUCHESSE, LE COMTE.

LA DUCHESSE.

J'Ai causé vos malheurs, & le trouble où vous êtes
M'apprend de mon hymen les plaintes que vous faites.
Je me les fais pour vous; vous m'aimiez, & jamais
Un si beau feu n'eut droit de remplir mes souhaits.
Tout ce que peut l'amour avoir de fort, de tendre,
Je l'ai vu dans les soins qu'il vous a fait me rendre;
Votre cœur, tout à moi, méritoit que le mien
Du plaisir d'être à vous fit son unique bien.
C'est à quoi son penchant l'auroit porté sans peine,
Mais vous vous êtes fait trop aimer de la Reine;

Digitized by Google

Tant de biens répandus sur vous jusqu'à ce jour,
Payant ce qu'on vous doit, déclarent son amour.
Cet amour est jaloux, qui le blesse est coupable,
C'est un crime qui rend sa perte inévitable;
La vôtre auroit suivi. Trop aveugle pour moi,
Du précipice ouvert vous n'aviez point d'effroi.
Il a fallu prêter un aide à la foiblesse,
Qui de vos sens charmés se rendoit la maitresse;
Tant que vous m'eussiez vûe en pouvoir d'être à vous,
Vous auriez dédaigné ce qu'eût pu son courroux.
Mille ennemis secrets qui cherchent à vous nuire,
Attaquant votre gloire, auroient pu vous détruire;
Et d'un crime d'amour, leur indigne attentat
Vous eût, dans son esprit, fait un crime d'État.
Pour ôter, contre vous, tout prétexte à l'envie,
J'ai dû vous immoler le repos de ma vie.
A votre sûreté mon hymen importoit,
Il falloit vous trahir, mon cœur y résistoit:
J'ai déchiré ce cœur afin de l'y contraindre;
Plaignez-vous là-dessus, si vous osez vous plaindre.

LE COMTE.

Oui, je me plains, Madame; & vous croyez, en vain,
Pouvoir justifier ce barbare dessein.
Si vous m'aviez aimé, vous auriez, par vous-même,
Connu que l'on perd tout, quand on perd ce qu'on aime;
Et que l'affreux supplice où vous me condamniez,
Surpassoit tous les maux dont vous vous étonniez.
Votre dure pitié, par le coup qui m'accable,
Pour craindre un faux malheur m'en fait un véritable.
Et que peut me servir le destin le plus doux?
Avois-je à souhaiter un autre bien que vous?
Je méritois, peut-être, en dépit de la Reine,
Qu'à me le conserver vous prissiez quelque peine.
Une autre eût refusé d'immoler un amant,
Vous avez cru devoir en agir autrement.

Digitized by Google

Mon cœur veut révérer la main qui le déchire ;
Mais, encore une fois, j'oserai vous le dire,
Pour moi, contre ce cœur, votre bras s'eſt armé ;
Vous ne l'auriez pas fait, ſi vous m'aviez aimé.

LA DUCHESSE.

Ah ! Comte, plût au ciel, pour finir mon ſupplice,
Qu'un ſemblable reproche eût un peu de juſtice !
Je ne ſentirois pas avec tant de rigueur
Tout mon repos céder aux troubles de mon cœur.
Pour vous au plus haut point ma flamme étoit montée,
Je n'en dois point rougir, vous l'aviez méritée ;
Et le Comte d'Eſſex, ſi grand, ſi renommé,
M'aimant avec excès, pouvoit bien être aimé.
C'eſt dire peu ; j'ai beau n'être plus à moi-même,
Avec la même ardeur je ſens que je vous aime ;
Et que le changement où m'engage un époux,
Malgré ce que je dois, ne peut rien contre vous.
Jugez combien mon ſort eſt plus dur que le vôtre,
Vous n'êtes point forcé de brûler pour une autre ;
Et quand vous me perdez, ſi c'eſt perdre un grand bien,
Du moins en m'oubliant, vous pouvez n'aimer rien.
Mais c'eſt peu que mon cœur, dans ma diſgrace extrême,
Pour ſuivre ſon devoir, s'arrache à ce qu'il aime ;
Il faut, par un effort, pire que le trépas,
Qu'il tâche à ſe donner à ce qu'il n'aime pas.
Si la néceſſité de vaincre pour ma gloire
Vous fait voir quels combats doit coûter la victoire,
Si vous en concevez la fatale rigueur,
Ne m'ôtez pas le fruit des peines de mon cœur.
C'eſt pour vous conſerver les bontés de la Reine,
Que j'ai voulu me rendre à moi-même inhumaine.
De ſon amour pour vous elle m'a fait témoin,
Ménagez-en l'appui, vous en avez beſoin.

Digitized by Google

Pour noircir, abaiſſer vos plus rares ſervices,
Aux traits de l'impoſture on joint mille artifices;
Et l'honneur vous engage à ne rien oublier,
Pour repouſſer l'outrage, & vous juſtifier.

LE COMTE.

Et me juſtifier? moi! Ma ſeule innocence
Contre mes envieux doit prendre ma défenſe;
D'elle-même on verra l'impoſture avorter,
Et je me ferois tort, ſi j'en pouvois douter.

LA DUCHESSE.

Vous êtes grand, fameux, & jamais la victoire
N'a, d'un Sujet illuſtre, aſſuré mieux la gloire,
Mais plus dans un haut rang la faveur vous a mis,
Plus la crainte de cheoir vous doit rendre ſoumis.
Outre qu'avec l'Irlande on vous croit des pratiques,
Vous êtes accuſé de révoltes publiques,
Avoir, à main armée, inveſti le Palais....

LE COMTE.

O malheur pour l'amour à n'oublier jamais!
Vous épouſez le Duc, je l'apprends, & ma flamme
Ne peut vous empêcher de devenir ſa femme.
Que ne fûs-je plutôt que vous m'alliez trahir!
En vain on vous auroit ordonné d'obéir,
J'aurois... Mais c'en eſt fait. Quoique la Reine penſe,
Je tairai les raiſons de cette violence.
De mon amour pour vous le myſtere éclairci,
Pour combler mes malheurs vous banniroit d'ici.

LA DUCHESSE.

Mais vous ne ſongez pas que la Reine ſoupçonne
Qu'un complot ſi hardi regardoit ſa couronne.
Des témoins, contre vous, en ſecret écoutés,
Font, pour vrais attentats, paſſer des fauſſetés.
Raleg prend leur rapport, & le lâche Cécile....

Digitized by Google

LE COMTE.

L'un & l'autre eut toujours l'ame baſſe & ſervile,
Mais leur malice en vain conſpire mon trépas,
La Reine me connoît, & ne les croira pas.

LA DUCHESSE.

Ne vous y fiez point; de vos froideurs pour elle
Le chagrin lui tient lieu d'une injure mortelle.
C'eſt par ſon ordre exprès qu'on s'informe, s'inſtruit...

LE COMTE.

L'orage, quel qu'il ſoit, ne fera que du bruit;
La menace en eſt vaine, & trouble peu mon ame.

LA DUCHESSE.

Et ſi l'on vous arrête?

LE COMTE.

On n'oſeroit, Madame;
Si l'on avoit tenté ce dangereux éclat,
Le coup qui le peut ſuivre entraîneroit l'État.

LA DUCHESSE.

Quoique votre perſonne à la Reine ſoit chere,
Gardez, en la bravant, d'augmenter ſa colere,
Elle veut vous parler; & ſi vous l'irritez,
Je ne vous réponds pas de toutes ſes bontés.
C'eſt pour vous avertir de ce qu'il vous faut craindre,
Qu'à ce triſte entretien j'ai voulu me contraindre.
Du trouble de mes ſens mon devoir allarmé
Me défend de revoir ce que j'ai trop aimé;
Mais m'étant fait déjà l'effort le plus funeſte,
Pour conſerver vos jours je dois faire le reſte,
Et ne permettre pas...

LE COMTE.

Ah! pour les conſerver
Il étoit un moyen plus facile à trouver.
C'étoit en m'épargnant l'effroyable ſupplice
Où vous prévoyez... Ciel! quelle eſt votre injuſtice!

Digitized by Google

Vous redoutez ma perte, & ne la craignez pas,
Quand vous avez signé l'arrêt de mon trépas.
Cet amour où mon cœur tout entier s'abandonne...

LA DUCHESSE.

Comte, n'y pensez plus, ma gloire vous l'ordonne;
Le refus d'un hymen par la Reine arrêté,
Eût de notre secret trahi la sûreté.
L'orage est violent, pour calmer sa furie
Contraignez ce grand cœur, c'est moi qui vous en prie;
Et quand le mien pour vous soupire encor tout bas,
Souvenez-vous de moi, mais ne me voyez pas.
Un penchant si flatteur.... Adieu, je m'embarrasse,
Et Cécile, qui vient, me fait quitter la place.

SCENE III.

LE COMTE D'ESSEX, CÉCILE.

CÉCILE.

LA Reine m'a chargé de vous faire savoir
Que vous vous teniez prêt dans une heure à la voir.
Comme votre conduite a pu lui faire naître
Quelques légers soupçons que vous devez connoître,
C'est à vous de penser aux moyens d'obtenir
Que son cœur allarmé consente à les bannir;
Et je ne doute pas qu'il ne vous soit facile
De rendre à son esprit une assiette tranquille.
Sur quelque impression qu'il ait pu s'émouvoir,
L'innocence auprès d'elle eut toujours tout pouvoir.
Je n'ai pu refuser cet avis à l'estime
Que j'ai pour un héros qui doit haïr le crime,

Digitized by Google

Et me tiendrois heureux que sa sincérité
Contre vos ennemis fit votre sûreté.

LE COMTE.

Ce zele me surprend, il est & noble & rare;
Et comme à m'accabler, peut-être, on se prépare,
Je vois qu'en mon malheur il doit m'être bien doux
De pouvoir espérer un juge tel que vous;
J'en connois la vertu. Mais achevez, de grace;
Vous devez être instruit de tout ce qui se passe.
Ma haine, à vos amis, étant à redouter,
Quels crimes, pour me perdre, osent-ils inventer?
Et prêt d'être accusé, sur quelles impostures
Ai-je pour y répondre à prendre des mesures?
Rien ne vous est caché, parlez, je suis discret,
Et j'ai quelque intérêt à garder le secret.

CÉCILE.

C'est reconnoître mal le zele qui m'engage
A vous donner avis de prévenir l'orage.
Si l'orgeuil qui vous porte à des projets trop hauts,
Fait parmi vos vertus connoître des défauts,
Ceux qui pour l'Angleterre en redoutent la fuite,
Ont droit de condamner votre aveugle conduite:
Quoique leur sentiment soit différent du mien,
Ce sont gens sans reproche, & qui ne craignent rien.

LE COMTE.

Ces zélés pour l'État ont mérité, sans doute,
Que sans mal juger d'eux la Reine les écoute;
J'y crois de la justice, & qu'enfin il en est
Qui, parlant contre moi, parlent sans intérêt.
Mais Raleg, mais Coban, mais vous-même, peut-être,
Vous en avez beaucoup à me déclarer, traître.
Tant qu'on me laissera dans le poste où je suis,
Vos avares desseins seront toujours détruits.

Digitized by Google

Je vous empêcherai d'augmenter vos fortunes
Par le redoublement des miseres communes ;
Et le peuple réduit à gémir, endurer,
Trouvera malgré vous, peut-être, à respirer.

CÉCILE.

Ce que ces derniers jours nous vous avons vu faire
Montre assez, qu'en effet, vous êtes populaire ;
Mais dans quelque haut rang que vous soyez placé,
Souvent le plus heureux s'y trouve renversé ;
Ce poste a ses périls.

LE COMTE.

Je l'avouerai sans feindre,
Comme il est élevé, tout m'y paroît à craindre ;
Mais quoique dangereux pour qui fait un faux pas,
Peut-être encor, si-tôt, je ne tomberai pas ;
Et j'aurai tout loisir, après de longs outrages,
D'apprendre qui je suis à des flatteurs à gages,
Qui me voyant du crime ennemi trop constant,
Ne peuvent s'élever qu'en me précipitant.

CÉCILE.

Sur un avis donné....

LE COMTE.

L'avis m'est favorable ;
Mais comme l'amitié vous rend si charitable,
Depuis quand, &. sur quoi vous croyez-vous permis
De penser que le tems ait pu nous rendre amis ?
Est-ce que l'on m'a vu, par d'indignes foiblesses,
Aimer les lâchetés, appuyer des bassesses ?
Et prendre le parti de ces hommes sans foi,
Qui, de l'art de trahir, font leur unique emploi ?

CÉCILE.

Je souffre, par raison, un discours qui m'outrage ;
Mais réduit à céder, au moins j'ai l'avantage

Digitized by Google

Que la Reine craignant les plus grands attentats,
Vous traite de coupable, & ne m'accuſe pas.

LE COMTE.

Je ſais que contre moi vous animez la Reine ;
Peut-être à la ſéduire aurez-vous quelque peine ;
Et quand j'aurai parlé, tel qui noircit ma foi,
Pour obtenir ſa grace aura beſoin de moi.

CÉCILE, *ſeul.*

Agiſſons, il eſt tems, c'eſt trop faire l'eſclave ;
Perdons un orgueilleux dont le mépris nous brave :
Et ne balançons plus, puiſqu'il faut éclater,
A prévenir le coup qu'il cherche à nous porter.

Fin du premier Acte.

Digitized by Google

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ÉLISABETH, TILNEY.

ÉLISABETH.

EN vain tu crois tromper la douleur qui m'accable,
C'eſt parce qu'il me hait qu'il s'eſt rendu coupable ;
Et la belle Suffolc refuſée à ſes vœux,
Lui fait joindre le crime au mépris de mes feux.
Pour le juſtifier, ne dis point qu'il ignore
Juſqu'où va le poiſon dont l'ardeur me dévore.
Il a trop, de ma bouche, il a trop, de mes yeux,
Appris qu'il eſt, l'ingrat, ce que j'aime le mieux.
Quand j'ai blâmé ſon choix, n'étoit-ce pas lui dire
Que je veux que ſon cœur pour moi ſeule ſoupire ?
Et mes confus regards n'ont-ils pas expliqué
Ce que par mes refus j'avois déjà marqué ?
Oui, de ma paſſion il ſait la violence,
Mais l'exil de Suffolc l'arme pour ſa vengeance ;
Au crime pour lui plaire il s'oſe abandonner,
Et n'en veut à mes jours que pour la couronner.

TILNEY.

Quelques juſtes ſoupçons que vous en puiſſiez prendre,
J'ai peine contre vous à ne le pas défendre.
L'État qu'il a ſauvé, ſa vertu, ſon grand cœur,
Sa gloire, ſes exploits, tout parle en ſa faveur.

Digitized by Google

Il eſt vrai, qu'à vos yeux, Suffolc cauſe ſa peine ;
Mais, Madame, un Sujet doit-il aimer ſa Reine ?
Et quand l'amour naîtroit, a-t-il à triompher
Où le reſpect, plus fort, combat pour l'étouffer ?

ÉLISABETH.

Ah! contre la ſurpriſe où nous jettent ſes charmes,
La Majeſté du rang n'a que de foibles armes.
L'amour par le reſpect, dans un cœur enchaîné,
Devient plus violent, plus il ſe voit gêné.
Mais le Comte, en m'aimant, n'auroit eu rien à craindre,
Je lui donnois ſujet de ne ſe point contraindre ;
Et c'eſt de quoi rougir, qu'après tant de bonté,
Ses froideurs ſoient le prix que j'en ai mérité.

TILNEY.

Mais je veux qu'à vous ſeule, il cherche enfin à plaire;
De cette paſſion que faut-il qu'il eſpere ?

ÉLISABETH.

Ce qu'il faut qu'il eſpere ? Et qu'en puis-je eſpérer,
Que la douceur de voir, d'aimer, de ſoupirer ?
Triſte & bizarre orgueil qui m'ôte à ce que j'aime!
Mon bonheur, mon repos s'immole au rang ſuprême;
Et je mourrois cent fois plutôt que faire un Roi,
Qui dans le Trône aſſis fut au-deſſus de moi.
Je ſais que c'eſt beaucoup de vouloir que ſon ame
Brûle à jamais pour moi d'une inutile flâme,
Qu'aimer ſans eſpérance eſt un cruel ennui ;
Mais la part que j'y prends doit l'adoucir pour lui ;
Et lorſque par mon rang je ſuis tyranniſée,
Qu'il le ſait, qu'il le voit, la ſouffrance eſt aiſée.
Qu'il me plaigne, ſe plaigne, & content de m'aimer...
Mais que dis-je ? d'un autre il s'eſt laiſſé charmer ;
Et tant d'aveuglement ſuit l'ardeur qui l'entraîne,
Que pour la ſatisfaire il veut perdre ſa Reine.

Digitized by Google

Qu'il craigne cependant de me trop irriter,
Je contrains ma colere à ne pas éclater;
Mais quelquefois l'amour qu'un long mépris outrage,
Las enfin de souffrir, se convertit en rage,
Et je ne réponds pas...

SCENE II.

ÉLISABETH, LA DUCHESSE, TILNEY.

ÉLISABETH.

HÉ bien! Ducheſſe; à quoi
Ont pu ſervir les ſoins que vous prenez pour moi?
Avez-vous vu le Comte, & ſe rend-il traitable?

LA DUCHESSE.

Il fait voir un reſpect pour vous inviolable;
Et ſi vos intérêts ont beſoin de ſon bras,
Commandez, le péril ne l'étonnera pas;
Mais il ne peut ſouffrir, ſans quelque impatience,
Qu'on oſe, auprès de vous, noircir ſon innocence;
Le crime, l'attentat ſont des noms pleins d'horreur
Qui mettent dans ſon ame une noble fureur;
Il ſe plaint qu'on l'accuſe, & que ſa Reine écoute
Ce que des impoſteurs...

ÉLISABETH.

Je lui fais tort, ſans doute,
Quand juſqu'en mon Palais il oſe m'aſſiéger,
Sa révolte n'eſt rien, je la dois négliger;
Et ce qu'avec l'Irlande il a d'intelligence,
Marque dans ſes projets la plus haute innocence.

Digitized by Google

Ciel! faut-il que ce cœur qui se sent déchirer,
Contre un Sujet ingrat tremble à se déclarer?
Que ma mort, qu'il résout, me demandant la sienne,
Une indigne pitié m'étonne, me retienne;
Et que toujours trop foible, après sa lâcheté,
Je n'ose mettre enfin ma gloire en sûreté?
Si l'amour une fois laisse place à la haine,
Il verra ce que c'est que d'outrager sa Reine,
Il verra ce que c'est que de s'être caché
Cet amour où, pour lui, mon cœur s'est relâché.
J'ai souffert jusqu'ici; malgré ces injustices,
J'ai toujours, contre moi, fait parler ses services;
Mais puisque son orgueil va jusqu'aux attentats,
Il faut, en l'abaissant, étonner les ingrats;
Il faut à l'univers qui me voit, me contemple,
D'une juste rigueur donner un grand exemple,
Il cherche à m'y contraindre, il le veut, c'est assez.

LA DUCHESSE.

Quoi! pour ces ennemis vous vous intéressez,
Madame? Ignorez-vous que l'éclat de sa vie
Contre le rang qu'il tient arme en secret l'envie?
Coupable en apparence...

ÉLISABETH.

Ah! dites en effet,
Les témoins sont ouis, son procès est tout fait;
Et si je veux enfin cesser de le défendre,
L'arrêt ne dépend plus que de le faire entendre.
Qu'il y songe, autrement...

LA DUCHESSE.

Hé quoi! ne peut-on pas
L'avoir rendu suspect sur de faux attentats?

ÉLISABETH.

Ah! plût au ciel! Mais non, les preuves sont trop fortes.
N'a-t-il pas du Palais voulu forcer les portes?
Si le peuple, qu'en foule il avoit attiré,

Digitized by Google

Eût appuyé ſa rage, il s'en fût emparé.
Plus de Trône pour moi, l'ingrat s'en rendoit maître.

LA DUCHESSE.

On n'eſt pas criminel toujours pour le paroître.
Mais je veux qu'il le ſoit; ce cœur de lui charmé
Réſoudra-t-il ſa mort? Vous l'avez tant aimé!

ÉLISABETH.

Ah! cachez-moi l'amour qu'alluma trop d'eſtime;
M'en faire ſouvenir, c'eſt redoubler ſon crime.
A ma honte, il eſt vrai, je le dois confeſſer,
Je ſentis, j'eus pour lui... Mais que ſert d'y penſer?
Suffolc me l'a ravi, Suffolc qu'il me préfere,
Lui demande mon ſang, le lâche veut lui plaire.
Ah! pourquoi dans les maux où l'amour m'expoſoit,
N'ai-je fait que bannir celle qui les cauſoit?
Il falloit, il falloit à plus de violence
Contre cette rivale enhardir ma vengeance,
Ma douceur a nourri ſon criminel eſpoir.

LA DUCHESSE.

Mais cet amour, ſur elle, eut-il quelque pouvoir?
Vous a-t-elle trahie, & d'une ame infidele
Excité contre vous...

ÉLISABETH.

Je ſouffre tout par elle;
Elle s'eſt fait aimer, elle ma fait haïr,
Et c'eſt avoir plus fait cent fois que me trahir.

LA DUCHESSE.

Je n'oſe m'oppoſer... Mais Cécile s'avance.

Digitized by Google

SCENE III.

ÉLISABETH, LA DUCHESSE, CÉCILE, TILNEY.

CÉCILE.

ON ne pouvoit uſer de plus de diligence,
Madame ; on a du Comte examiné le ſeing,
Les écrits ſont de lui, nous connoiſſons ſa main ;
Sur un ſecours offert toute l'Irlande eſt prête
A faire, au premier ordre, éclater la tempête ;
Et vous verrez dans peu renverſer tout l'État,
Si vous ne prévenez cet horrible attentat.

ÉLISABETH, *à la Ducheſſe.*

Garderez-vous encor le zele qui l'excuſe ?
Vous le voyez.

LA DUCHESSE.

Je vois que Cécile l'accuſe ;
Dans un projet coupable il le fait affermi ;
Mais j'en connois la cauſe : il eſt ſon ennemi.

CÉCILE.

Moi ! ſon ennemi ?

LA DUCHESSE.

Vous.

CÉCILE.

Oui, je le ſuis des traîtres
Dont l'orgueil téméraire attente ſur leurs maîtres ;
Et tant qu'entre mes mains leur ſalut ſera mis,
Je ferai vanité de n'avoir point d'amis.

LA DUCHESSE.

Le Comte, cependant, n'a pas ſi peu de gloire,
Que vous duſſiez ſi-tôt en perdre la mémoire ;

Digitized by Google

L'État, pour qui cent fois on vit armer ſon bras,
Lui doit, peut-être, aſſez pour ne l'oublier pas.

CÉCILE.

S'il s'eſt voulu d'abord montrer Sujet fidele,
La Reine a bien payé ce qu'il a fait pour elle;
Et plus elle eſtima ſes rares qualités,
Plus elle doit punir qui trahit ſes bontés.

LA DUCHESSE.

Si le Comte périt, quoique l'envie en penſe,
Le coup qui le perdra punira l'innocence.
Jamais du moindre crime...

ÉLISABETH.

Hé bien! on le verra.
(*A Cécile.*)
Aſſemblez le Conſeil, il en décidera;
Vous attendrez mon ordre.

SCENE IV.

ÉLISABETH, LA DUCHESSE.

LA DUCHESSE.

AH! que voulez-vous faire,
Madame? En croyez-vous toute votre colere?
Le Comte...

ÉLISABETH.

Pour ſes jours n'ayez aucun ſouci.
Voici l'heure donnée, il va ſe rendre ici;
L'amour que j'eus pour lui le fait ſon premier juge,
Il peut y rencontrer un aſſuré refuge;
Mais ſi dans ſon orgueil il oſe perſiſter,
S'il brave cet amour, il doit tout redouter.
Je ſuis laſſe de voir....

Digitized by Google

SCENE V.

ÉLISABETH, LA DUCHESSE, TILNEY.

TILNEY.

LE Comte eſt là, Madame.

ÉLISABETH.

Qu'il entre. Quels combats troublent déjà mon ame!
C'eſt lui de mes bontés qui doit chercher l'appui,
Le péril le regarde, & je crains plus que lui.

SCENE VI.

ÉLISABETH, LE COMTE D'ESSEX, LA DUCHESSE, TILNEY.

ÉLISABETH.

COMTE, j'ai tout appris, & je vous parle, inſtruite
De l'abyme où vous jette une aveugle conduite;
J'en ſais l'égarement, & par quels intérêts
Vous avez juſqu'au Trône élevé vos projets.
Vous voyez qu'en faveur de ma premiere eſtime,
Nommant égarement le plus énorme crime,

Il

Digitized by Google

Il ne tiendra qu'à vous que de vos attentats
Votre Reine aujourd'hui ne se souvienne pas.
Pour un si grand effort qu'elle offre de se faire,
Tout ce qu'elle demande est un aveu sincere.
S'il fait peine à l'orgueil qui vous fit trop oser,
Songez qu'on risque tout à me le refuser;
Que quand trop de bonté fait agir ma clémence,
Qui l'ose dédaigner doit craindre ma vengeance;
Que j'ai la foudre en main pour qui monte trop haut,
Et qu'un mot prononcé vous met sur l'échafaud.

LE COMTE.

Madame, vous pouvez résoudre de ma peine.
Je connois ce que doit un Sujet à sa Reine;
Et sais trop que le Trône où le ciel vous fait seoir,
Vous donne sur ma vie un absolu pouvoir.
Quoi que d'elle, par vous, la calomnie ordonne,
Elle m'est odieuse, & je vous l'abandonne.
Dans l'état déplorable où sont réduits mes jours,
Ce sera m'obliger que d'en rompre le cours;
Mais ma gloire, qu'attaque une lâche imposture,
Sans indignation n'en peut souffrir l'injure.
Elle est assez à moi pour me laisser en droit
De voir avec douleur l'affront qu'elle reçoit.
Si de quelque attentat vous avez à vous plaindre,
Si pour l'État tremblant la suite en est à craindre,
C'est à voir des flatteurs s'efforcer aujourd'hui,
En me rendant suspect, d'en abattre l'appui.

ÉLISABETH.

La fierté qui vous fait étaler vos services,
Donne de la vertu d'assez foibles indices;
Et si vous m'en croyez, vous chercherez en moi
Un moyen plus certain...

LE COMTE.

Madame, je le voi.

Digitized by Google

Des traitres, des méchans, accoutumés au crime,
M'ont, par leurs fauſſetés, arraché votre eſtime;
Et toute ma vertu, contre leur lâcheté,
S'offre en vain pour garant de ma fidélité.
Si de la démentir j'avois été capable,
Sans rien craindre de vous, vous m'auriez vu coupable.
C'eſt au Trône, où, peut-être, on m'eût laiſſé monter,
Que je me fuſſe mis en pouvoir d'éclater.
J'aurois, en m'élevant à ce degré ſublime,
Juſtifié ma faute en commettant le crime;
Et la ligue, qui cherche à me perdre innocent,
N'eût vu mes attentats qu'en les applaudiſſant.

ÉLISABETH.

Et n'as-tu pas, perfide, armant la populace,
Eſſayé, mais en vain, de te mettre en ma place?
Mon Palais inveſti ne te convainc-t-il pas
Du plus grand, du plus noir de tous les attentats?
Mais dis-moi; car enfin le courroux qui m'anime
Ne peut faire céder ma tendreſſe à ton crime;
Et ſi par ſa noirceur je tâche à t'étonner,
Je ne te la fais voir que pour te pardonner.
Pourquoi vouloir ma perte, & qu'avoit fait ta Reine,
Qui dût à ſa ruine intéreſſer ta haine?
Peut-être ai-je pour toi montré quelque rigueur,
Lorſque j'ai mis obſtacle au penchant de ton cœur.
Suffolc t'avoit charmé, mais ſi tu peux te plaindre
Qu'apprenant cet amour j'ai tâché de l'éteindre,
Songe à quel prix, ingrat, & par combien d'honneurs
Mon eſtime a ſur toi répandu mes faveurs:
C'eſt peu dire qu'eſtime, & tu l'as pu connoître,
Un ſentiment plus fort de mon cœur fut le maître.
Tant de Princes, de Rois, de Héros mépriſés;
Pour qui, cruel, pour qui les ai-je refuſés?
Leur hymen eût, ſans doute, acquis à mon Empire

Digitized by Google

Ce cômble de puiſſance où l'on ſait que j'aſpire ;
Mais quoiqu'il n'aſſurât, ce qui m'ôtoit à toi
Ne pouvoit rien avoir de ſenſible pour moi.
Ton cœur, dont je tenois la conquête ſi chere,
Étoit l'unique bien capable de me plaire ;
Et ſi l'orgueil du Trône eût pu me le ſouffrir,
Je t'euſſe offert ma main afin de l'acquérir.
Eſpere, & tâche à vaincre un ſcrupule de gloire
Qui, combattant mes vœux, s'oppoſe à ta victoire.
Mérite, par tes ſoins, que mon cœur adouci
Conſente à n'en plus croire un importun ſouci.
Fais qu'à ma paſſion je m'abandonne entiere,
Que cette Éliſabeth ſi hautaine, ſi fiere,
Elle à qui l'univers ne ſauroit reprocher
Qu'on ait vu ſon orgueil jamais ſe relâcher ;
Ceſſe enfin, pour te mettre où ſon amour t'appelle,
De croire qu'un Sujet ne ſoit pas digne d'elle.
Quelquefois à céder ma fierté ſe réſout ;
Que ſais-tu ſi le tems n'en viendra pas à bout ?
Que ſais-tu...

LE COMTE.

Non, Madame ; & je puis vous le dire ;
L'eſtime de ma Reine à mes vœux doit ſuffire :
Si l'amour la portoit à des projets trop bas,
Je trahirois ſa gloire à ne l'empêcher pas.

ÉLISABETH.

Ah ! je vois trop juſqu'où la tienne ſe ravale ;
Le trône te plairoit, mais avec ma rivale :
Quelqu'appas qu'ait pour toi l'ardeur qui te ſéduit,
Prends-y garde, ta mort en peut être le fruit.

LE COMTE.

En perdant votre appui, je me vois ſans défenſe,
Mais la mort n'a jamais étonné l'innocence ;

Digitized by Google

Et si pour contenter quelque ennemi secret
Vous souhaitez mon sang, je l'offre sans regret.

ÉLISABETH.

Va, c'en est fait, il faut contenter ton envie;
A ton lâche destin j'abandonne ta vie;
Et consens, puisqu'en vain je tâche à te sauver,
Que sans voir... Tremble, ingrat, que je n'ose achever.
Ma bonté, qui toujours s'obstine à te défendre,
Pour la dernière fois cherche à se faire entendre:
Tandis qu'encor pour toi je veux bien l'écouter,
Le pardon s'est offert, tu le peux accepter;
Mais si...

LE COMTE.

J'accepterois un pardon? Moi, Madame?

ÉLISABETH.

Il blesse, je le vois, la fierté de ton ame;
Mais s'il te fait souffrir, il falloit prendre soin
D'empêcher que jamais tu n'en eusses besoin;
Il falloit, ne suivant que de justes maximes,
Rejetter...

LE COMTE.

Il est vrai, j'ai commis de grands crimes;
Et ce que sur les mers mon bras a fait pour vous,
Me rend digne, en effet, de tout votre courroux.
Vous le savez, Madame, & l'Espagne confuse
Justifie un vainqueur que l'Angleterre accuse.
Ce n'est pas pour vanter mes trop heureux exploits,
Qu'à l'éclat qu'ils ont fait j'ose joindre ma voix.
Tout autre pour sa Reine employant son courage,
En même occasion eût eu même avantage:
Mon bonheur a tout fait, je le crois; mais enfin
Ce bonheur eût, ailleurs, assuré mon destin;
Ailleurs si l'imposture eût conspiré ma honte,
On n'auroit pas souffert qu'on osât...

Digitized by Google

ÉLISABETH.

Hé bien! Comte,
Il faut faire juger dans la rigueur des loix
La récompense dûe à ces rares exploits.
Si j'ai mal reconnu vos importans services,
Vos juges n'auront pas les mêmes injustices;
Et vous recevrez d'eux ce qu'auront mérité
Tant de preuves de zele & de fidélité.

SCENE VII.

LA DUCHESSE, LE COMTE.

LA DUCHESSE.

AH! Comte, voulez-vous, en dépit de la Reine,
De vos accusateurs servir l'injuste haine?
Et ne voyez-vous pas que vous êtes perdu,
Si vous souffrez l'arrêt qui peut être rendu?
Quels juges avez-vous pour y trouver asyle?
Ce sont vos ennemis, c'est Raleg, c'est Cécile;
Et pouvez-vous penser qu'en ce péril pressant,
Qui cherche votre mort vous déclare innocent?

LE COMTE.

Quoi! sans m'intéresser pour ma gloire flétrie,
Je me verrai traiter de traitre à ma patrie!
S'il est dans ma conduite une ombre d'attentat,
Votre hymen fit mon crime, il touche peu l'État:
Vous savez là-dessus quelle est mon innocence;
Et ma gloire avec vous étant en assurance,
Ce que mes ennemis en voudront présumer,
Quoi qu'ose leur fureur, ne sauroit m'allarmer.

Digitized by Google

Leur impoſture enfin ſe verra découverte ;
Et tout méchans qu'ils ſont, s'ils réſolvent ma perte,
Aſſemblés pour l'arrêt qui doit me condamner,
Ils trembleront, peut-être, avant que le donner.

LA DUCHESSE.

Si l'éclat qu'au Palais mon hymen vous fit faire
Me faiſoit craindre ſeul un arrêt trop ſévere,
Je pourrois de ce crime affranchir votre foi,
En déclarant l'amour que vous eûtes pour moi ;
Mais des témoins ouïs, ſur ce qu'avec l'Irlande
On veut que vous ayez...

LE COMTE.

La faute n'eſt pas grande ;
Et pourvu que nos feux, à la Reine cachés,
Laiſſent à mes jours ſeuls mes malheurs attachés...

LA DUCHESSE.

Quoi ! vous craignez l'éclat de nos flammes ſecrettes,
Ce péril vous étonne, & c'eſt vous qui le faites !
La Reine qui ſe rend ſans rien examiner,
Si vous y conſentez, vous veut tout pardonner.
C'eſt vous qui, refuſant...

LE COMTE.

N'en parlons plus, Madame ;
Qui reçoit un pardon, ſouffre un ſoupçon infame.
Et j'ai le cœur trop haut pour pouvoir m'abaiſſer
A l'indigne priere où l'on veut me forcer.

LA DUCHESSE.

Ah ! ſi de quelque eſpoir je puis flatter ma peine,
Je vois bien qu'il le faut mettre tout en la Reine.
Par de nouveaux efforts je veux encor pour vous
Tâcher, malgré vous-même, à vaincre ſon courroux.

Digitized by Google

Mais si je n'obtiens rien, songez que votre vie,
Depuis long-tems en butte aux fureurs de l'envie,
Me coûte assez déjà pour ne mériter pas
Que cherchant à mourir vous causiez mon trépas:
C'est vous en dire trop. Adieu, Comte.

LE COMTE.

Ah! Madame,
Après que vous avez désespéré ma flâme,
Par quel soin de mes jours... Quoi! me quitter ainsi?

SCENE VIII.

LE COMTE, CROMMER, Suite.

CROMMER.

C'EST avec déplaisir que je parois ici;
Mais un ordre cruel, dont tout mon cœur soupire...

LE COMTE.

Quelque fâcheux qu'il soit, vous pouvez me le dire.

CROMMER.

J'ai chargé...

LE COMTE.

Hé bien! de quoi? Parlez sans hésiter.

CROMMER.

De prendre votre épée, & de vous arrêter.

LE COMTE.

Mon épée?

CROMMER.

A cet ordre il faut que j'obéisse.

Digitized by Google

LE COMTE.

Mon épée? Eh! l'outrage eſt joint à l'injuſtice?

CROMMER.

Ce n'eſt pas ſans raiſon que vous vous étonnez;
J'obéis à regret, mais je le dois.

LE COMTE, *lui donnant ſon épée.*

Prenez.
Vous avez dans vos mains ce que toute la terre
A vu plus d'une fois utile à l'Angleterre.
Marchons; quelque douleur que j'en puiſſe ſentir,
La Reine veut ſe perdre, il faut y conſentir.

Fin du ſecond Acte.

Digitized by Google

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ÉLISABETH, CÉCILE, TILNEY.

ÉLISABETH.

LE Comte eſt condamné ?

CÉCILE.

C'eſt à regret, Madame
Qu'on voit ſon nom terni par un arrêt infame.
Ses juges l'en ont plaint ; mais tous l'ont à la fois
Connu ſi criminel qu'ils n'ont eu qu'une voix.
Comme pour affoiblir toutes nos procédures,
Ses reproches d'abord m'ont accablé d'injures,
Ravi, s'il ſe pouvoit, de le favoriſer,
J'ai de ſon Jugement voulu me récuſer.
La Loi le défendoit, & c'eſt malgré moi-même
Que j'ai dit mon avis dans le Conſeil ſuprême,
Qui confus des noirceurs de ſon lâche attentat,
A cru devoir ſa tête au repos de l'État.

ÉLISABETH.

Ainſi ſa perfidie a paru manifeſte ?

CÉCILE.

Le coup pour vous, Madame, alloit être funeſte
Du Comte de Tiron, de l'Irlandois ſuivi,
Il en vouloit au Trône, & vous l'auroit ravi.

ÉLISABETH.

Ah ! je l'ai trop connu ; lorſque la populace
Seconda contre moi ſon inſolente audace,

Digitized by Google

A m'ôter la Couronne il croyoit l'engager.
Quelle excuse à ce crime, & par où s'en purger ?
Qu'a-t-il répondu ?

CÉCILE.

Lui ? Qu'il n'avoit rien à dire ;
Que pour toute défense il nous devoit suffire
De voir ses grands exploits pour lui s'intéresser,
Et que sur ces témoins on pouvoit prononcer.

ÉLISABETH.

Quel orgueil ! Quoi ! tout prêt à voir lancer la foudre,
Au moindre repentir il ne peut se résoudre ?
Soumis à ma vengeance il brave mon pouvoir ?
Il ose....

CÉCILE.

Sa fierté ne se peut concevoir.
On eût dit, à le voir plein de sa propre estime,
Que ses juges étoient coupables de son crime ;
Et qu'ils craignoient de lui dans ce pas hazardeux
Ce qu'il avoit l'orgueil de ne pas craindre d'eux.

ÉLISABETH.

Cependant il faudra que cet orgueil s'abaisse,
Il voit, il voit l'état où son crime le laisse.
Le plus ferme s'ébranle après l'arrêt donné.

CÉCILE.

Un coup si rigoureux ne l'a point étonné.
Comme alors on conserve une inutile audace,
J'ai voulu le réduire à vous demander grace.
Que ne m'a-t-il point dit ! J'en rougis, & me tais.

ÉLISABETH.

Ah ! quoiqu'il la demande, il ne l'aura jamais.
De moi tantôt sans peine il l'auroit obtenue,
J'étois encor pour lui de bonté prévenue ;
Je voyois à regret qu'il voulût me forcer
A souhaiter l'arrêt qu'on vient de prononcer ;

Digitized by Google

Mon bras lent à punir suspendoit la tempête ;
Il me pousse à l'éclat, il paira de sa tête.
Donnez bien ordre à tout ; pour empêcher sa mort,
Le peuple qui la craint peut faire quelque effort ;
Il s'en est fait aimer, prévenez ces allarmes,
Dans les lieux les moins sûrs faites prendre les armes.
N'oubliez rien, allez.

CÉCILE.

Vous connoissez ma foi,
Je réponds des mutins ; reposez-vous sur moi.

SCENE II.

ÉLISABETH, TILNEY.

ÉLISABETH.

ENFIN, perfide, enfin ta perte est résolue,
C'en est fait, malgré toi, toi-même l'as conclue ;
De ma lâche pitié tu craignois les effets,
Plus de grace, tes vœux vont être satisfaits.
Ma tendresse emportoit une indigne victoire,
Je l'étouffe, il est tems d'avoir soin de ma gloire ;
Il est tems que mon cœur justement irrité
Instruise l'univers de toute ma fierté.
Quoi ! de ce cœur séduit appuyant l'injustice,
De tes noirs attentats tu l'auras fait complice ?
J'en saurai le coup prêt d'éclater, le verrai,
Tu m'auras dédaignée, & je le souffrirai ?
Non, puisqu'en moi toujours l'amante te fit peine,
Tu le veux, pour te plaire il faut paroître Reine,
Et reprendre l'orgueil que j'osois oublier,
Pour permettre à l'amour de te justifier.

Digitized by Google

TILNEY.

A croire cet orgueil, peut-être un peu trop prompte,
Vous avez consenti qu'on ait jugé le Comte.
On vient de prononcer l'arrêt de son trépas,
Chacun tremble pour lui, mais il ne mourra pas.

ÉLISABETH.

Il ne mourra pas, lui! non, crois-moi, tu t'abuses,
Tu sais son attentat; est-ce que tu l'excuses,
Et que de son arrêt blâmant l'indignité,
Tu crois qu'il soit injuste ou trop précipité?
Penses-tu, quand l'ingrat contre moi se déclare,
Qu'il n'ait pas mérité la mort qu'on lui prépare?
Et que je venge trop, en le laissant périr,
Ce que par ces dédains l'amour m'a fait souffrir?

TILNEY.

Que cet arrêt soit juste ou donné par l'envie,
Vous l'aimez, cet amour lui sauvera la vie;
Il tient vos jours aux siens si fortement unis,
Que par le même coup on les verroit finis.
Votre aveugle colere en vain vous le déguise,
Vous pleureriez la mort que vous auriez permise;
Et le sanglant éclat qui suivroit ce courroux,
Vengeroit vos malheurs moins sur lui que sur vous.

ÉLISABETH.

Ah! cruelle! pourquoi fais-tu trembler ma haine?
Est-ce une passion indigne d'une Reine?
Et l'amour qui me veut empêcher de régner,
Ne se lasse-t-il point de se voir dédaigner?
Que me sert qu'au-dehors, redoutable ennemie,
Je rende par la paix ma puissance affermie,
Si mon cœur au-dedans tristement déchiré,
Ne peut jouir du calme où j'ai tant aspiré?
Mon bonheur semble avoir enchaîné la victoire,
J'ai triomphé par-tout, tout parle de ma gloire;

Digitized by Google

Et d'un Sujet ingrat ma preſſante bonté
Ne peut, même en priant, réduire la fierté.
Par ſon fatal arrêt, plus que lui condamnée,
A quoi te réſous-tu, Princeſſe infortunée?
Laiſſeras-tu périr ſans pitié, ſans ſecours,
Le ſoutien de ta gloire & l'appui de tes jours?

TILNEY.

Ne pouvez-vous pas tout? Vous pleurez?

ÉLISABETH.

Oui, je pleure,
Et ſens bien que s'il meurt, il faudra que je meure.
O vous, Rois, que pour lui ma flamme a négligés,
Jettez les yeux ſur moi, vous êtes bien vengés!
Une Reine intrépide au milieu des allarmes,
Tremblante pour l'amour oſe verſer des larmes.
Encor s'il étoit ſûr que ces pleurs répandus,
En me faiſant rougir, ne fuſſent pas perdus,
Que le lâche preſſé du vif remords que donne...
Qu'en penſes-tu? dis-moi, le plus hardi s'étonne.
L'image de la mort, dont l'appareil eſt prêt,
Fait croire tout permis pour en changer l'arrêt.
Réduit à voir ſa tête expier ſon offenſe,
Doutes-tu qu'il ne veuille implorer ma clémence?
Que, ſûr que mes bontés paſſent ſes attentats....

TILNEY.

Il doit y recourir; mais s'il ne le fait pas?
Le Comte eſt fier, Madame.

ÉLISABETH.

Ah! tu me déſeſperes.
Quoi qu'oſent contre moi ſes projets téméraires,
Dût l'État, par ma chûte, en être renverſé,
Qu'il fléchiſſe, il ſuffit, j'oublierai le paſſé.
Mais quand, toute attachée à retenir la foudre,
Je frémis de le perdre, & tremble à m'y réſoudre;

Digitized by Google

Si, me bravant toujours, il ose m'y forcer,
Moi, Reine, lui, Sujet, puis-je m'en dispenser?
Sauvons-le malgré lui, parle, & fais qu'il te croie,
Vois-le, mais cache-lui que c'est moi qui t'envoie;
Et ménageant ma gloire en t'expliquant pour moi,
Peins-lui mon cœur sensible a ce que je lui doi:
Fais-lui voir qu'à regret j'abandonne sa tête,
Qu'au plus foible remords sa grace est toute prête;
Et si, pour l'ébranler, il faut aller plus loin,
Du soin de mon amour fais ton unique soin;
Laisse, laisse ma gloire, & dis-lui que je l'aime,
Tout coupable qu'il est, cent fois plus que moi-même,
Qu'il n'a, s'il veut finir mes déplorables jours,
Qu'à souffrir que des siens on arrête le cours.
Presse, prie, offre tout pour fléchir son courage;
Enfin si, pour ta Reine, un vrai zele t'engage,
Par crainte, par amour, par pitié de mon sort,
Obtiens qu'il se pardonne & s'arrache à la mort;
L'empêchant de périr tu m'auras bien servie.
Je ne te dis plus rien, il y va de ma vie;
Ne perds point de tems, cours, & me laisse écouter
Ce que, pour sa défense, un ami vient tenter.

Digitized by Google

SCENE III.

ÉLISABETH, LE COMTE DE SALSBURY.

SALSBURY.

MADAME, pardonnez à ma douleur extrême,
Si paroissant ici pour un autre moi-même,
Tremblant, saisi d'effroi, pour vous, pour vos États,
J'ose vous conjurer de ne vous perdre pas.
Je n'examine point quel peut être le crime;
Mais si l'arrêt donné vous semble légitime,
Vous le paroîtra-t-il, quand vous daignerez voir
Par un funeste coup quelle tête il fait choir?
C'est ce fameux héros, dont cent fois la victoire
Par les plus grands exploits a consacré la gloire;
Dont par-tout le destin fut si noble & si beau,
Qu'on livre entre les mains d'un infame bourreau.
Après qu'à sa valeur que chacun idolâtre,
L'univers avec pompe a servi de théâtre,
Pourrez-vous consentir qu'un échafaud dressé,
Montre à tous de quel prix il est récompensé?
Quand je viens vous marquer son mérite & sa peine,
Ce n'est point seulement l'amitié qui m'amene,
C'est l'État désolé, c'est votre Cour en pleurs,
Qui, perdant son appui, tremble de ses malheurs.
Je sais qu'en sa conduite il eut quelque imprudence,
Mais le crime toujours ne suit pas l'apparence;
Et dans le rang illustre où ses vertus l'ont mis,
Estimé de sa Reine, il a des ennemis.
Pour lui, pour vous, pour nous, craignez les artifices
De ceux qui, de sa mort, se rendent les complices:

Digitized by Google

Songez que la clémence a toujours eu ſes droits,
Et qu'elle eſt la vertu la plus digne des Rois.

ÉLISABETH.

Comte de Salſbury, j'eſtime votre zele,
J'aime à voir un ami généreux & fidele,
Et loue en vous l'ardeur que ce noble intérêt
Vous donne à murmurer d'un équitable arrêt.
J'en ſens ainſi que vous une douleur extrême ;
Mais je dois à l'État encor plus qu'à moi-même.
Si j'ai laiſſé du Comte éclaircir le forfait,
C'eſt lui qui m'a forcée à tout ce que j'ai fait.
Prête à tout oublier, s'il m'avouoit ſon crime,
On le ſait, j'ai voulu lui rendre mon eſtime ;
Ma bonté n'a ſervi qu'à redoubler l'orgueil,
Qui des ambitieux eſt l'ordinaire écueil.
Des ſoins qu'il m'a vu prendre à détourner l'orage,
Quoique ſûr d'y périr, il s'eſt fait un outrage.
Si ſa tête me fait raiſon de ſa fierté,
C'eſt ſa faute, il aura ce qu'il a mérité.

SALSBURY.

Il mérite, ſans doute, une honteuſe peine,
Quand ſa fierté combat les bontés de ſa Reine.
Si quelque choſe en lui vous peut, vous doit bleſſer,
C'eſt l'orgueil de ce cœur qu'il ne peut abaiſſer ;
Cet orgueil qu'il veut croire au péril de la vie :
Mais pour être trop fier, vous a-t-il moins ſervie ?
Vous a-t-il moins montré dans cent & cent combats
Que pour vous il n'eſt rien d'impoſſible à ſon bras ?
Par ſon ſang prodigué, par l'éclat de ſa gloire,
Daignez, s'il vous en reſte encor quelque mémoire,
Accorder au malheur qui l'accable aujourd'hui,
Le pardon qu'à genoux je demande pour lui.
Songez que ſi jamais il vous fut néceſſaire,
Ce qu'il a déjà fait, il peut encore le faire ;

Digitized by Google

Et que nos ennemis tremblans, déſeſpérés
N'ont jamais mieux vaincu que quand vous le perdrez.

ÉLISABETH.

Je le perds à regret, mais enfin je ſuis Reine,
Il eſt Sujet, coupable, & digne de ſa peine;
L'arrêt eſt prononcé, Comte, & tout l'univers
Va ſur lui, va ſur moi tenir les yeux ouverts.
Quand ſa ſeule fierté, dont vous blâmez l'audace,
M'auroit fait ſouhaiter qu'il m'eût demandé grace,
Si par-là de la mort il a pu s'affranchir,
Dédaignant de le faire, eſt-ce à moi de fléchir?
Eſt-ce à moi d'endurer qu'un Sujet téméraire,
A d'impuiſſans éclats réduiſe ma colere?
Et qu'il puiſſe, à ma honte, apprendre à l'avenir,
Que j'ai connu ſon crime & n'oſai le punir?

SALSBURY.

On parle de révolte & de ligues ſecrettes;
Mais, Madame, on ſe ſert de lettres contrefaites:
Les témoins par Cécile ouïs, examinés,
Sont témoins que, peut-être, on aura ſubornés;
Le Comte les récuſe & quand je le ſoupçonne....

ÉLISABETH.

Le Comte eſt condamné; ſi ſon arrêt l'étonne,
S'il a pour l'affoiblir quelque choſe à tenter,
Qu'il rentre en ſon devoir, on pourra l'écouter.
Allez, mon juſte orgueil que ſon audace irrite
Peut faire grace encor; faites qu'il la mérite.

Digitized by Google

SCENE IV.

ÉLISABETH, LA DUCHESSE.

ÉLISABETH.

VENEZ, venez, Ducheſſe, & plaignez mes ennuis,
Je cherche à pardonner, je le veux, je le puis;
Et je tremble toujours qu'un obſtiné coupable,
Lui-même, contre moi, ne ſoit inexorable.
Ciel, qui me fis un cœur & ſi noble & ſi grand,
Ne le devrois-tu pas former indifférent!
Falloit-il qu'un ingrat, auſſi fier que ſa Reine,
Me donnant tant d'amour, fût indigne de ma haine!
Ou ſi tu réſolvois de m'en laiſſer trahir,
Pourquoi ne m'as-tu pas permis de le haïr?
Si ce funeſte arrêt n'ébranle point le Comte,
Je ne puis éviter ou ma perte ou ma honte,
Je péris par ſa mort; & le voulant ſauver,
Le lâche impunément aura ſû me braver.
Que je ſuis malheureuſe!

LA DUCHESSE.

On eſt, ſans doûte, à plaindre,
Quand on hait la rigueur, & qu'on s'y voit contraindre;
Mais ſi le Comte oſoit, tout condamné qu'il eſt,
Plutôt que ſon pardon accepter ſon arrêt,
Au moins de ſes deſſeins, ſans le dernier ſupplice,
La priſon vous pourroit...

ÉLISABETH.

Non, je veux qu'il fléchiſſe;
Il y va de ma gloire, il faut qu'il céde.

Digitized by Google

LA DUCHESSE.

Hélas!
Je crains qu'à vos bontés il ne se rende pas ;
Que voulant abaisser ce courage invincible,
Vos efforts...

ÉLISABETH.

Ah! j'en sais un moyen infaillible.
Rien n'égale en horreur ce que j'en souffrirai :
C'est le plus grand des maux ; peut-être j'en mourrai.
Mais si toujours d'orgueil son audace est suivie,
Il faudra le sauver aux dépens de ma vie ;
M'y voilà résolue. O vœux mal exaucés!
O mon cœur, est-ce ainsi que vous me trahissez!

LA DUCHESSE.

Votre pouvoir est grand, mais je connois le Comte ;
Il voudra...

ÉLISABETH.

Je ne puis le vaincre qu'à ma honte,
Je le sais ; mais enfin je vaincrai sans effort,
Et vous allez vous-même en demeurer d'accord.
Il adore Suffolc, c'est elle qui l'engage
A lui faire raison d'un exil qui l'outrage.
Quoique coûte à mon cœur ce funeste dessein,
Je veux, je souffrirai qu'il lui donne la main;
Et l'ingrat qui m'oppose une fierté rebelle,
Sûr enfin d'être heureux, voudra vivre pour elle.

LA DUCHESSE.

Si par-là seulement vous croyez le toucher,
Apprenez un secret qu'il ne faut plus cacher.
De l'amour de Suffolc vainement allarmée,
Vous la punites trop, il ne l'a point aimée ;
C'est moi seule, ce sont mes criminels appas,
Qui surprirent son cœur que je n'attaquois pas.

Digitized by Google

Par devoir, par respect, j'eus beau vouloir éteindre
Un feu dont vous deviez avoir tant à vous plaindre :
Confuse de ses vœux, j'eus beau lui résister,
Comme l'amour se flatte, il voulut se flatter ;
Il crut que la pitié pourroit tout sur votre ame,
Que le tems vous rendroit favorable à sa flâme ;
Et quoi qu'enfin pour lui Suffolc fût sans appas,
Il feignit de l'aimer pour ne m'exposer pas.
Son exil étonna son amour téméraire ;
Mais si mon intérêt le força de se taire,
Son cœur, dont la contrainte irritoit les desirs,
Ne m'en donna pas moins ses plus ardens soupirs.
Par moi, qui l'usurpai, vous en fûtes bannie,
Je vous nuisis, Madame, & je m'en suis punie.
Pour vous rendre les vœux que j'osois détourner,
On demanda ma main, je la voulus donner ;
Éloigné de la Cour, il sut cette nouvelle,
Il revient furieux, rend le peuple rebelle,
S'en fait suivre au Palais dans le moment fatal
Que l'hymen me livroit au pouvoir d'un rival ;
Il venoit l'empêcher, & c'est ce qu'il vous cache.
Voilà par où le crime à sa gloire s'attache ;
On traite de révolte un fier emportement,
Pardonnable, peut-être, aux ennuis d'un amant.
S'il semble un attentat, s'il en a l'apparence,
L'aveu que je vous fais prouve son innocence.
Enfin, Madame, enfin, par tout ce qui jamais
Put surprendre, toucher, enflammer vos souhaits,
Par les plus tendres vœux dont vous fûtes capable,
Par lui-même, pour vous l'objet le plus aimable,
Sur des témoins suspects qui n'ont pu l'étonner,
Ses juges, à la mort, l'ont osé condamner.
Accordez-moi ses jours pour prix du sacrifice
Qui, m'arrachant à lui, vous a rendu justice :
Mon cœur en souffre assez pour mériter de vous,
Contre un si cher coupable, un peu moins de courroux.

Digitized by Google

ÉLISABETH.

Ai-je bien entendu ? Le perfide vous aime,
Me dédaigne, me brave ; &, contraire à moi-même,
Je vous assurerois, en l'osant secourir,
La douceur d'être aimée, & de me voir souffrir ?
Non, il faut qu'il périsse, & que je sois vengée ;
Je dois ce coup funeste à ma flamme outragée,
Il a trop mérité l'arrêt qui le punit,
Innocent ou coupable, il vous aime, il suffit.
S'il n'a point de vrai crime, ainsi qu'on le veut croire,
Sur le crime apparent je sauverai ma gloire ;
Et la raison d'État, en le privant du jour,
Servira de prétexte à la raison d'amour.

LA DUCHESSE.

Juste ciel ! vous pourriez vous immoler sa vie !
Je ne me repens point de vous avoir servie ;
Mais, hélas ! qu'ai-je pu faire plus contre moi,
Pour le rendre à sa Reine & rejetter sa foi ?
Tout parloit, m'assuroit de son amour extrême ;
Pour mieux me l'arracher, qu'auriez-vous fait vous-même ?

ÉLISABETH.

Moins que vous. Pour lui seul, quoiqu'il fût arrivé,
Toujours tout mon amour se seroit conservé.
En vain de moi tout autre eût eu l'ame charmée,
Point d'hymen ; mais enfin je ne suis point aimée :
Mon cœur de ses dédains ne peut venir à bout,
Et dans ce désespoir, qui peut tout, ose tout.

LA DUCHESSE.

Ah ! faites-lui paroître un cœur plus magnanime ;
Ma sévere vertu lui doit elle être un crime ?
Et l'aide qu'à vos feux j'ai cru devoir offrir,
Vous le fait-elle voir plus digne de périr ?

ÉLISABETH.

J'ai tort, je le confesse ; & quoique je m'emporte,
Je sens que ma tendresse est toujours la plus forte.

Digitized by Google

Ciel! qui me réservez à des malheurs sans fin,
Il ne manquoit donc plus à mon cruel destin,
Que de ne souffrir pas dans cette ardeur fatale
Que je fusse en pouvoir de haïr ma rivale!
Ah! que de la vertu les charmes sont puissans!
Duchesse, c'en est fait; qu'il vive, j'y consens.
Par un même intérêt vous craignez & je tremble,
Pour lui, contre lui-même unissons-nous ensemble;
Tirons-le du péril qui ne peut l'allarmer,
Toutes deux pour le voir, toutes deux pour l'aimer;
Un prix bien inégal nous en paira la peine.
Vous aurez tout son cœur, je n'aurai que sa haine;
Mais n'importe, il vivra; son crime est pardonné:
Je m'oppose à sa mort, mais l'arrêt est donné.
L'Angleterre le sait, la Terre toute entiere
D'une juste surprise en fera la matiere;
Ma gloire, dont toujours il s'est rendu l'appui,
Veut qu'il demande grace, obtenez-le de lui.
Vous avez sur son cœur une entiere puissance,
Allez, pour le soumettre usez de violence:
Sauvez-le, sauvez-moi, dans le trouble où je suis,
M'en reposer sur vous, est tout ce que je puis.

Fin du troisieme Acte.

Digitized by Google

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

LE COMTE D'ESSEX, TILNEY.

LE COMTE.

JE dois beaucoup, sans doute, au souci qui t'amene;
Mais enfin, tu pouvois t'épargner cette peine.
Si l'arrêt qui me perd te semble à redouter,
J'aime mieux le souffrir que de le mériter.

TILNEY.

De cette fermeté souffrez que je vous blâme.
Quoique la mort jamais n'ébranle une grande ame,
Quand il nous la faut voir par des arrêts sanglans,
Dans son triste appareil approcher à pas lents....

LE COMTE.

Je ne le cele point, je croyois que la Reine,
A me sacrifier dût avoir quelque peine.
Entrant dans le Palais, sans peur d'être arrêté,
J'en faisois, pour ma vie, un lieu de sûreté,
Non qu'enfin, si mon sang a tant de quoi lui plaire,
Je voye avec regret qu'on l'ose satisfaire;
Mais pour verser ce sang, tant de fois répandu,
Peut-être un échafaud ne m'étoit-il pas dû.
Pour elle il fut le prix de plus d'une victoire;
Elle veut l'oublier, j'ai regret à sa gloire;
J'ai regret qu'aveuglée elle attire sur soi,
La honte qu'elle croit faire tomber moi.

Digitized by Google

Le ciel m'en eſt témoin, jamais Sujet fidele
N'eût pour ſa Souveraine un cœur ſi plein de zele.
Je l'ai fait éclater en cent & cent combats;
On aura beau le taire, il ne le tairont pas.
Si j'ai fait mon devoir quand je l'ai bien ſervie,
Du moins je méritois qu'elle eût ſoin de ma vie.
Pour la voir contre moi ſi fiérement s'armer,
Le crime n'eſt pas grand de n'avoir pu l'aimer.
Le penchant fut toujours un mal inévitable,
S'il entraine le cœur, le ſort en eſt coupable;
Et toute autre oubliant un ſi léger chagrin,
Ne m'auroit pas puni des fautes du Deſtin.

TILNEY.

Vos froideurs, je l'avoue, ont irrité la Reine;
Mais daignez l'adoucir, & ſa colere eſt vaine.
Pour trop croire un orgueil dont l'éclat lui déplaît,
C'eſt vous-même, c'eſt vous, qui donnez votre arrêt.
Par vous, dit-on, l'Irlande à l'attentat s'anime:
Que le crime ſoit faux, il eſt connu pour crime;
Et quand, pour vous ſauver, elle vous tend les bras,
Sa gloire veut, au moins, que vous faſſiez un pas;
Que vous...

LE COMTE.

Ah! s'il eſt vrai quelle ſonge à ſa gloire,
Pour garantir ſon nom d'une tache trop noire,
Il eſt d'autres moyens où l'équité conſent,
Que de ſe relâcher à perdre un innocent.
On oſe m'accuſer; que ſa colere accable
Des témoins ſubornés qui me rendent coupable;
Cécile les entend, & les a ſuſcités;
Raleg leur a fourni toutes leurs fauſſetés:
Que Raleg, que Cécile, & ceux qui leur reſſemblent,
Ces infames, ſous qui tous les gens de bien tremblent,

Par

Digitized by Google

Par la main d'un bourreau, comme ils l'ont mérité,
Lavent dans leur vil sang leur infidélité.
Alors en répandant ce sang vraiment coupable,
La Reine aura fait rendre un arrêt équitable;
Alors de sa rigueur le foudroyant éclat,
Affermissant sa gloire, aura sauvé l'État;
Mais sur moi, qui maintiens la grandeur souveraine,
Du crime des méchans faire tomber la peine,
Souffrir que contre moi des écrits contrefaits....
Non, la postérité ne le croira jamais:
Jamais on ne pourra se mettre en la pensée,
Que de ce qu'on me doit la mémoire effacée
Ait laissé l'imposture en pouvoir d'accabler....
Mais la Reine le voit, & le voit sans trembler;
Le péril de l'État n'a rien qui l'inquiette,
Je dois être content, puisqu'elle est satisfaite,
Et ne point m'ébranler d'un indigne trépas
Qui lui coûte sa gloire, & ne l'étonne pas.

TILNEY.

Et ne l'étonne pas! Elle s'en désespere,
Blâme votre rigueur, condamne sa colere;
Pour rendre à son esprit le calme qu'elle attend,
Un mot à prononcer vous coûteroit-il tant?

LE COMTE.

Je crois que de ma mort le coup lui sera rude,
Qu'elle s'accusera d'un peu d'ingratitude.
Je n'ai pas, on le sait, mérité mes malheurs;
Mais le tems adoucit les plus vives douleurs.
De ses tristes remords si ma perte est suivie,
Elle souffriroit plus à me laisser la vie.
Foible à vaincre ce cœur qui lui devient suspect,
Je ne pourrois, pour elle, avoir que du respect;
Tout rempli de l'objet qui s'en est rendu maître,
Si je suis criminel, je voudrois toujours l'être;

Digitized by Google

Et, ſans doute, il eſt mieux qu'en me privant du jour,
Sa haine, quoiqu'injuſte, éteigne ſon amour.

TILNEY.

Quoi! je n'obtiendrai rien?

LE COMTE.

Tu redoubles ma peine,
C'eſt aſſez.

TILNEY.

Mais, enfin, que dirai-je à la Reine?

LE COMTE.

Qu'on vient de m'avertir que l'échafaud eſt prêt,
Qu'on doit dans un moment exécuter l'arrêt;
Et qu'innocent, d'ailleurs, je tiens cette mort chere
Qui me fera bientôt ceſſer de lui déplaire.

TILNEY.

Je vais la retrouver; mais, encore une fois,
Par ce que vous devez...

LE COMTE.

Je ſais ce que je dois.
Adieu. Puiſque ma gloire à ton zele s'oppoſe,
De mes derniers momens ſouffre que je diſpoſe;
Il m'en reſte aſſez peu, pour me laiſſer, au moins,
La triſte liberté d'en jouir ſans témoins.

Digitized by Google

SCENE II.

LE COMTE, *seul.*

O Fortune! ô grandeur! dont l'amorce flatteuse
Surprend, touche, éblouit une ame ambitieuse!
De tant d'honneurs reçus c'eſt donc-là tout le fruit,
Un long tems les amaſſe, un moment les détruit.
Tout ce que le deſtin le plus digne d'envie
Peut attacher de gloire à la plus belle vie,
J'ai pu me le promettre; pour le mériter,
Il n'eſt projet ſi haut qu'on ne m'ait vu tenter:
Cependant aujourd'hui, ſe peut-il qu'on le croye,
C'eſt ſur un échafaud que la Reine m'envoye;
C'eſt-là qu'aux yeux de tous m'imputant des forfaits....

Digitized by Google

SCENE III.

LE COMTE D'ESSEX, SALSBURY.

LE COMTE.

HÉ bien! de ma faveur vous voyez les effets.
Ce fier Comte d'Eſſex, dont la haute fortune
Attiroit des flatteurs une foule importune,
Qui vit de ſon bonheur tout l'univers jaloux,
Abattu, condamné, le reconnoiſſez-vous?
Des lâches, des méchans, victime infortunée,
J'ai bien en un moment changé de deſtinée!
Tout paſſe: & qui m'eût dit, après ce qu'on m'a vu,
Que je l'euſſe éprouvé; je ne l'aurois pas cru.

SALSBURY.

Quoique vous éprouviez que tout change, tout paſſe,
Rien ne change pour vous, ſi vous vous faites grace.
Je viens de voir la Reine, & ce qu'elle m'a dit
Montre aſſez que pour vous l'amour toujours agit;
Votre ſeule fierté qu'elle voudroit abattre
S'oppoſe à ſes bontés, s'obſtine à les combattre.
Contraignez-vous; un mot, qui marque un cœur ſoumis,
Vous va mettre au-deſſus de tous vos ennemis.

LE COMTE.

Quoi! quand leur impoſture indignement m'accable,
Pour les juſtifier je me rendrai coupable?
Et par mon lâche aveu, l'univers étonné
Apprendra qu'ils m'auront juſtement condamné?

Digitized by Google

SALSBURY.

En lui parlant pour vous, j'ai peint votre innocence ;
Mais enfin elle cherche une aide à sa clémence.
C'est votre Reine, quand, pour fléchir son courroux
Elle ne veut qu'un mot ; le refuserez-vous ?

LE COMTE.

Oui, puisqu'enfin ce mot rendroit ma honte extrême.
J'ai vécu glorieux, & je mourrai de même ;
Toujours inébranlable, & dédaignant toujours
De mériter l'arrêt qui va finir mes jours.

SALSBURY.

Vous mourrez glorieux ! Ah ! ciel ! pouvez-vous croire
Que sur un échafaud vous sauviez votre gloire ?
Qu'il ne soit pas honteux à qui s'est vu si haut...

LE COMTE.

Le crime fait la honte, & non pas l'échafaud ;
Ou si, dans mon arrêt, quelque infamie éclate
Elle est, lorsque je meurs, pour une Reine ingrate,
Qui voulant oublier cent preuves de ma foi,
Ne mérita jamais un Sujet tel que moi.
Mais la mort m'étant plus à souhaiter qu'à craindre,
Sa rigueur me fait grace, & j'ai tort de m'en plaindre.
Après avoir perdu ce que j'aimois le mieux,
Confus, désespéré, le jour m'est odieux.
A quoi me serviroit cette vie importune,
Qu'à m'en faire toujours mieux sentir l'infortune ?
Pour la seule Duchesse il m'auroit été doux
De passer... Mais, hélas ! un autre est son époux,
Un autre dont l'amour moins tendre, moins fidele...
Mais elle doit savoir mon malheur ; qu'en dit-elle ?

Digitized by Google

Me flattai-je, en croyant qu'un reſte d'amitié
Lui fera de mon ſort prendre quelque pitié?
Privé de ſon amour pour moi ſi plein de charmes,
Je voudrois bien, du moins, avoir part à ſes larmes.
Cette auſtere vertu qui ſoutient ſon devoir,
Semble à mes triſtes vœux en défendre l'eſpoir:
Cependant contre moi, quoiqu'elle oſe entreprendre,
Je les paye aſſez cher pour y pouvoir prétendre;
Et l'on peut, ſans ſe faire un trop honteux effort,
Pleurer un malheureux dont on cauſe la mort.

SALSBURY.

Quoi! ce parfait amour, cette pure tendreſſe
Qui vous fit ſi long-tems vivre pour la Ducheſſe,
Quand vous pouvez prévoir ce qu'elle en doit ſouffrir,
Ne vous arrache point ce deſſein de mourir?
Pour vous avoir aimé, voyez ce que lui coûte
Le cruel ſacrifice...

LE COMTE.

Elle m'aima, ſans doute;
Et ſans la Reine, hélas! j'ai lieu de préſumer
Qu'elle eût fait à jamais ſon bonheur de m'aimer.
Tout ce qu'un bel objet d'un cœur vraiment fidele
Peut attendre d'amour, je le ſentis pour elle;
Et, peut-être, mes ſoins, ma conſtance, ma foi,
Méritoient les ſoupirs qu'elle a perdus pour moi;
Nulle félicité n'eût égalé la nôtre,
e ciel y met obſtacle, elle vit pour un autre;
autre a tout le bien que je crus acquérir,
ymen le rend heureux, c'eſt à moi de mourir.

SALSBURY.

! ſi pour ſatisfaire à cette injuſte envie,
vous doit être doux d'abandonner la vie,

Digitized by Google

Perdez-la ; mais, au moins, que ce ſoit en Héros ;
Allez de votre ſang faire rougir les flots ;
Allez dans les combats où l'honneur vous appelle,
Cherchez, ſuivez la gloire, & périſſez pour elle.
C'eſt-là qu'à vos pareils il eſt beau d'affronter
Ce qu'ailleurs le plus ferme a lieu de redouter.

LE COMTE.

Quand contre un monde entier, armé pour ma défaite,
J'irois ſeul défier la mort que je ſouhaite,
Vers elle j'aurois beau m'avancer ſans effroi,
Je ſuis ſi malheureux qu'elle fuiroit de moi.
Puiſqu'ici ſûrement elle m'offre ſon aide,
Pourquoi de mes malheurs différer le remede ?
Pourquoi, lâche & timide, arrêtant le courroux...

SCENE IV.

SALSBURY, LE COMTE D'ESSEX, LA DUCHESSE, *Suite de la Ducheſſe.*

SALSBURY.

VENEZ, venez, Madame, on a beſoin de vous.
Le Comte veut périr ; raiſon, juſtice, gloire,
Amitié, rien ne peut l'obliger à me croire.
Contre ſon déſeſpoir ſi vous vous déclarez,
Il cédera, ſans doute, & vous triompherez.
Déſarmez ſa fierté, la victoire eſt facile ;
Accablé d'un arrêt, qu'il peut rendre inutile,
Je vous laiſſe, avec lui, prendre ſoin de ſes jours,
Et cours voir s'il n'eſt point ailleurs d'autres ſecours.

Digitized by Google

SCENE V.

LA DUCHESSE, LE COMTE D'ESSEX, *Suite de la Ducheſſe.*

LE COMTE.

QUELLE gloire, Madame, & combien doit l'envie
Se plaindre du bonheur des reſtes de ma vie,
Puiſqu'avant que je meure on me ſouffre en ce lieu
La douceur de vous voir & de vous dire adieu!
Le deſtin qui m'abat n'eût oſé me pourſuivre,
Si le ciel m'eût, pour vous, rendu digne de vivre.
Ce malheur me fait ſeul mériter le trépas,
Il en donne l'arrêt, je n'en murmure pas;
Je cours l'exécuter, quelque dur qu'il puiſſe être,
Trop content ſi ma mort vous fait aſſez connoître
Que juſques à ce jour jamais cœur enflammé
N'avoit, en ſe donnant, ſi fortement aimé.

LA DUCHESSE.

Si cet amour fut tel que je l'ai voulu croire,
Je le connoîtrai mieux, quand, tout à votre gloire,
Dérobant votre tête à vos perſécuteurs,
Vous vivrez redoutable à d'infames flatteurs.
C'eſt par le ſouvenir d'une ardeur ſi parfaite,
Que tremblant des périls où mon malheur vous jette,
J'oſe vous demander, dans un ſi juſte effroi,
Que vous ſauviez des jours que j'ai comptés à moi.
Douceur trop peu goûtée, & pour jamais finie!
J'en faiſois vanité, le ciel m'en a punie.

Digitized by Google

Sa rigueur s'étudie assez à m'accabler,
Sans que la vôtre encor cherche à la redoubler.

LE COMTE.

De mes jours, il est vrai, l'excès de ma tendresse,
En vous les consacrant, vous rendit la maitresse,
Je vous donnai sur eux un pouvoir absolu,
Et vous l'auriez encor si vous l'aviez voulu.
Mais dans une disgrace, en mille maux fertile,
Qu'ai-je affaire d'un bien qui vous est inutile?
Qu'ai-je affaire d'un bien que le choix d'un époux
Ne vous laissera plus regarder comme à vous?
Je l'aimois pour vous seule, & votre hymen funeste,
Pour prolonger ma vie, en a détruit le reste.
Ah! Madame, quel coup! Si je ne puis souffrir,
L'injurieux pardon qu'on s'obstine à m'offrir,
Ne dites point, hélas! que j'ai l'ame trop fiere:
Vous m'avez à la mort condamné la premiere;
Et refusant ma grace, amant infortuné,
J'exécute l'arrêt que vous avez donné.

LA DUCHESSE.

Cruel! est-ce donc peu qu'à moi-même arrachée,
A vos seuls intérêts je me fois attachée?
Pour voir jusqu'où sur moi s'étend votre pouvoir,
Voulez-vous triompher encor de mon devoir?
Il chancelle, & je sens qu'en ses rudes allarmes,
Il ne peut mettre obstacle à de honteuses larmes,
Qui de mes tristes yeux s'apprêtant à couler,
Auront, pour vous fléchir, plus de force à parler.
Quoiqu'elles soient l'effet d'un sentiment trop tendre,
Si vous en profitez, je veux bien les répandre.
Par ces pleurs que, peut-être, en ce funeste jour
Je donne à la pitié beaucoup moins qu'à l'amour,

Digitized by Google

Par ce cœur pénétré de tout ce que la crainte
Pour l'objet le plus cher y peut porter d'atteinte ;
Enfin par ces fermens tant de fois répétés,
De suivre aveuglément toutes mes volontés,
Sauvez-vous, sauvez-moi du coup qui me menace.
Si vous êtes soumis, la Reine vous fait grace ;
Sa bonté, qu'elle est prête à vous faire éprouver,
Ne veut....

LE COMTE.

Ah! qui vous perd n'a rien à conserver.
Si vous aviez flatté l'espoir qui m'abandonne,
Si, n'étant point à moi, vous n'étiez à personne,
Et qu'au moins votre amour moins cruel à mes feux
M'eût épargné l'horreur de voir un autre heureux,
Pour vous garder ce cœur où vous seule avez place,
Cent fois, quoiqu'innocent, j'aurois demandé grace ;
Mais vivre, & voir sans cesse un rival odieux....
Ah! Madame, à ce nom je deviens furieux ;
De quelque emportement si ma rage est suivie,
Il peut être permis à qui sort de la vie.

LA DUCHESSE.

Vous sortez de la vie ? Ah! si ce n'est pour vous,
Vivez pour vos amis, pour la Reine, pour tous ;
Vivez pour m'affranchir d'un péril qui m'étonne :
Si c'est peu de prier, je le veux, je l'ordonne.

LE COMTE.

Cessez, en l'ordonnant, cessez de vous trahir ;
Vous m'estimeriez moins, si j'osois obéir.
Je n'ai pas mérité le revers qui m'accable,
Mais je meurs innocent, & je vivrois coupable.
Toujours plein d'un amour dont sans cesse en tous lieux

Digitized by Google

Le triſte accablement paroîtroit à vos yeux,
Je tâcherois d'ôter votre cœur, vos tendreſſes
A l'heureux... Mais pourquoi ces indignes foibleſſes?
Voyons, voyons, Madame, accomplir ſans effroi
Les ordres que le ciel a donnés contre moi.
S'il ſouffre qu'on m'immole aux fureurs de l'envie,
Du moins il ne peut voir de taches dans ma vie.
Tout le tems qu'à mes jours il avoit deſtiné,
C'eſt vous & mon pays à qui je l'ai donné.
Votre hymen, des malheurs pour moi le plus inſigne,
M'a fait voir que de vous je n'ai pas été digne,
Que j'eus tort quand j'oſai prétendre à votre foi;
Et mon ingrat pays eſt indigne de moi.
J'ai prodigué pour lui cette vie, il me l'ôte;
Un jour, peut-être, un jour il connoîtra ſa faute,
Il verra par les maux qu'on lui fera ſouffrir....

SCENE VI.

LA DUCHESSE, LE COMTE D'ESSEX, CROMMER, GARDES,

Suite de la Ducheſſe.

LE COMTE.

MAIS, Madame, il eſt tems que je ſonge à mourir,
On s'avance, & je vois ſur ces triſtes viſages
De ce qu'on veut de moi de preſſans témoignages.
Partons, me voilà prêt. Adieu, Madame, il faut
Pour contenter la Reine aller ſur l'échafaud.

Digitized by Google

LA DUCHESSE.

Sur l'échafaud ? Ah ! ciel ! Quoi ! pour toucher votre ame,
La pitié... Soutiens-moi...

LE COMTE.

Vous me plaignez, Madame.
Veuille le juſte ciel, pour prix de vos bontés,
Vous combler & de gloire & de proſpérité,
Et répandre ſur vous tout l'éclat qu'à ma vie
Par un arrêt honteux ôte aujourd'hui l'envie.
Avancez, je vous ſuis. (1) Prenez ſoin de ſes jours,
L'état où je la laiſſe a beſoin de ſecours.

(1) A une ſuivante de la Ducheſſe.

Fin du quatrieme Acte.

Digitized by Google

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ÉLISABETH, TILNEY.

ÉLISABETH.

L'APPROCHE de la mort n'a rien qui l'intimide ?
Prêt à ſentir le coup, il demeure intrépide ?
Et l'ingrat, dédaignant mes bontés pour appui,
Peut ne s'étonner pas, quand je tremble pour lui ?
Ciel ! Mais en lui parlant, as-tu bien ſû lui peindre
Et tout ce que je puis & tout ce qu'il doit craindre ?
Sait-il quels durs ennuis mon triſte cœur reſſent ?
Que dit-il ?

TILNEY.

Que toujours il vécut innocent ;
Et que ſi l'impoſture a pu ſe faire croire,
Il aime mieux périr que de trahir ſa gloire.

ÉLISABETH.

Aux dépens de la mienne il veut, le lâche, il veut
Montrer que ſur ſa Reine il connoît ce qu'il peut ;
De cent crimes nouveaux fût ſa fierté ſuivie,
Il ſait que mon amour prendra ſoin de ſa vie.
Pour vaincre ſon orgueil, prompte à tout employer,
Juſque ſur l'échafaud je voulois l'envoyer,
Pour derniere eſpérance eſſayer le remede ;
Mais la honte eſt trop forte, il vaut mieux que je cede,
Que ſur moi, ſur ma gloire, un changement ſi prompt

Digitized by Google

D'un arrêt mal donné faſſe tomber l'affront.
Cependant qnand, pour lui, j'agis contre moi-même,
Pour qui le conſerver ? pour la Ducheſſe, il l'aime.

TILNEY.

La Ducheſſe ?

ÉLISABETH.

Oui, Suffolc fut un nom emprunté,
Pour cacher un amour qui n'a point éclaté.
La Ducheſſe l'aima ; mais ſans m'être infidele ;
Son hymen l'a fait voir, je ne me plains point d'elle.
Ce fut pour l'empêcher, que, courant au Palais,
Juſques à la révolte il pouſſa ſes projets.
Quoique l'emportement ne fût pas légitime,
L'ardeur de s'élever n'eut point de part au crime ;
Et l'Irlandois par lui, dit-on, favoriſé,
L'a pu rendre ſuſpect d'un accord ſuppoſé.
Il a des ennemis, l'impoſture a ſes ruſes,
Et quelquefois l'envie.... Ah ! foible, tu l'excuſes ?
Quand aucun attentat n'auroit noirci ſa foi,
Qu'il ſeroit innocent, peut-il l'être pour toi ?
N'eſt-il pas, n'eſt-il pas ce Sujet téméraire,
Qui, faiſant ſon malheur, d'avoir trop ſû te plaire,
S'obſtine à préférer une honteuſe fin
Aux honneurs dont ta flamme eût comblé ſon deſtin ?
C'en eſt trop, puiſqu'il aime à périr, qu'il périſſe.

Digitized by Google

SCENE II.

ÉLISABETH, TILNEY, LA DUCHESSE.

LA DUCHESSE.

AH! grace pour le Comte, on le mene au supplice.

ÉLISABETH.

Au supplice?

LA DUCHESSE.

Oui, Madame; & je crains bien, hélas!
Que ce moment ne soit celui de son trépas.

ÉLISABETH, *à Tilney.*

Qu'on l'empêche; cours, vole, & fais qu'on le ramene.
Je veux, je veux qu'il vive.

SCENE III.

ÉLISABETH, LA DUCHESSE.

ÉLISABETH.

ENFIN, superbe Reine,
Son invincible orgueil te réduit à céder,
Sans qu'il demande rien tu veux tout accorder.
Il vivra, sans qu'il doive à la même priere
Ces jours qu'il n'emploiera qu'à te rendre moins fiere,
Qu'à te faire mieux voir l'indigne abaissement
Où te porte un amour qu'il brave impunément.

Digitized by Google

Tu n'es plus cette Reine autrefois grande, auguſte ;
Ton cœur s'eſt fait eſclave, j'obéis, il eſt juſte.
Ceſſez de ſoupirer, Ducheſſe, je me rends,
Mes bontés de ſes jours vous ſont de ſûrs garants.
C'eſt fait, je lui pardonne.

LA DUCHESSE.

Ah! que je crains, Madame,
Que ſon malheur trop tard n'ait attendri votre ame!
Une ſecrette horreur me le fais preſſentir.
J'étois dans la priſon d'où je l'ai vu ſortir,
La douleur, qui des ſens m'avoit ôté l'uſage,
M'a du tems, près de vous, fait perdre l'avantage;
Et ce qui doit, ſur-tout, augmenter mon ſouci,
J'ai rencontré Coban à quelques pas d'ici.
De votre cabinet, quand je me ſuis montrée,
Il a preſque voulu me défendre l'entrée.
Sans doute il n'étoit-là qu'afin de détourner
Les avis qu'il a craint qu'on ne vous vint donner.
Il hait le Comte, & prête au parti qui l'accable
Contre ce malheureux un ſecours redoutable.
On vous aura ſurpriſe, & tel eſt de mon ſort....

ÉLISABETH.

Ah! ſi ſes ennemis avoient hâté ſa mort,
Il n'eſt reſſentiment, ni vengeance aſſez prompte
Qui me pût...

Digitized by Google

SCENE IV.

ÉLISABETH, LA DUCHESSE, CÉCILE.

ÉLISABETH.

APPROCHEZ; qu'avez-vous fait du Comte?
On le mene à la mort, m'a-t-on dit.

CÉCILE.

Son trépas
Importe à votre gloire ainſi qu'à vos États;
Et l'on ne peut trop tôt prévenir par ſa peine
Ceux qu'un appui ſi fort à la révolte entraine.

ÉLISABETH.

Ah! je commence à voir que mon ſeul intérêt
N'a pas fait l'équité de ce cruel arrêt.
Quoi! l'on ſait que tremblante à ſouffrir qu'on le donne,
Je ne veux qu'éprouver ſi ſa fierté s'étonne;
C'eſt moi, ſur cet arrêt, que l'on doit conſulter,
Et ſans que je le ſigne, on l'oſe exécuter.
Je viens d'envoyer l'ordre afin que l'on arrête;
S'il arrive trop tard, on paira de ſa tête;
Et de l'injure faite à ma gloire, à l'État,
D'autre ſang, mais plus vil, expiera l'attentat.

CÉCILE.

Cette perte pour vous ſera d'abord amere;
Mais vous verrez bientôt qu'elle étoit néceſſaire.

ÉLISABETH.

Qu'elle étoit néceſſaire! Otez-vous de mes yeux,
Lâche, dont j'ai trop cru l'avis pernicieux.
La douleur où je ſuis ne peut plus ſe contraindre,

Digitized by Google

Le Comte par ſa mort vous laiſſe tout à craindre ;
Tremblez pour votre ſang ſi l'on répand le ſien.

CÉCILE.

Ayant fait mon devoir, je puis ne craindre rien,
Madame ; & quand le tems vous aura fait connoître
Qu'en puniſſant le Comte on n'a puni qu'un traître,
Qu'un ſujet infidele....

ÉLISABETH.

Il l'étoit moins que toi,
Qui, t'armant contre lui, t'es armé contre moi.
J'ouvre trop tard les yeux pour voir ton entrepriſe ;
Tu m'as par tes conſeils honteuſement ſurpriſe,
Tu m'en feras raiſon.

CÉCILE.

Ces violens éclats....

ÉLISABETH.

Va, ſors de ma préſence, & ne réplique pas.

SCENE V.

ÉLISABETH, LA DUCHESSE.

ÉLISABETH.

DUCHESSE, on m'a trompée, & mon ame interdite
Veut en vain s'affranchir de l'horreur qui l'agite.
Ce que je viens d'entendre explique mon malheur :
Ces témoins écoutés avec tant de chaleur,
L'arrêt ſi-tôt rendu, cette peine ſi prompte,
Tout m'apprend, me fait voir l'innocence du Comte ;
Et pour joindre à mes maux un tourment infini,
Peut-être je l'apprends après qu'il eſt puni.
Durs, mais trop vains remords, pour commencer ma peine,

Digitized by Google

Traitez-moi de rivale, & croyez votre haine ;
Condamnez, déteſtez ma barbare rigueur :
Par mon aveugle amour je vous coûte ſon cœur ;
Et mes jaloux tranſports favoriſant l'envie,
Peut-être encore, hélas ! vous coûteront ſa vie.

SCENE VI.

ÉLISABETH, LA DUCHESSE, TILNEY.

ÉLISABETH.

QUoi ! déjà de retour ? As-tu tout arrêté ?
A-t-on reçu mon ordre ? Eſt-il exécuté ?

TILNEY.

Madame...

ÉLISABETH.

Tes regards augmentent mes allarmes.
Qu'eſt-ce donc ? Qu'a-t-on fait ?

TILNEY.

Jugez-en par mes larmes.

ÉLISABETH.

Par tes larmes ! Je crains le plus grand des malheurs ;
Ma flamme t'eſt connue, & tu verſes des pleurs !
Auroit-on, quand l'amour veut que le Comte obtienne....
Ne m'apprends point ſa mort, ſi tu ne veux la mienne.
Mais d'une ame égarée, inutile tranſport !
C'en ſera fait, ſans doute.

TILNEY.

Oui, Madame.

Digitized by Google

ÉLISABETH.

Il eſt mort,
Et tu l'as pu ſouffrir?

TILNEY.

Le cœur ſaiſi d'allarmes,
J'ai couru; mais par-tout je n'ai vu que des larmes.
Ses ennemis, Madame, ont tont précipité,
Déjà ce triſte arrêt étoit exécuté;
Et ſa perte ſi dure à votre ame affligée,
Permiſe, malgré vous, ne peut qu'être vengée.

ÉLISABETH.

Enfin ma barbarie en eſt venue à bout.
Ducheſſe, à vos douleurs je dois permettre tout;
Plaignez-vous, éclatez. Ce que vous pouvez dire,
Peut-être, avancera la mort que je deſire.

LA DUCHESSE.

Je cede à la douleur, je ne puis le céler,
Mais mon cruel devoir me défend de parler;
Et comme il m'eſt honteux de montrer par mes larmes
Qu'en vain de mon amour il combattoit les charmes,
Je vais pleurer ailleurs, après ces rudes coups,
Ce que je n'ai perdu que par vous & pour vous.

SCENE VII.

ÉLISABETH, TILNEY.

ÉLISABETH.

LE Comte ne vit plus! ô Reine, injuſte Reine!
Si ton amour le perd, qu'eût pu faire ta haine?
Non, le plus fier tyran par le ſang affermi....

Digitized by Google

SCENE DERNIERE.

ÉLISABETH, SALSBURY, TILNEY.

ÉLISABETH.

Hé bien! c'en eſt donc fait? vous n'avez plus d'ami.

SALSBURY.

Madame, vous venez de perdre dans le Comte
Le plus grand...

ÉLISABETH.

Je le ſais, & le ſais à ma honte;
Mais ſi vous avez cru que je voulois ſa mort,
Vous avez de mon cœur mal connu le tranſport.
Contre moi, contre tous, pour lui ſauver la vie,
Il falloit tout oſer vous m'auriez bien ſervie;
Et ne jugiez-vous pas que ma triſte fierté
Mandioit pour ma gloire un peu de ſûreté?
Votre foible amitié ne l'a pas entendue,
Vous l'avez laiſſé faire, & vous m'avez perdue.
Me faiſant avertir de ce qui s'eſt paſſé,
Vous nous ſauviez tous deux.

SALSBURY.

Hélas! qui l'eut penſé?
Jamais effet ſi prompt ne ſuivit la menace.
N'ayant pu le réſoudre à vous demander grace
J'aſſemblois ſes amis pour venir à vos pieds
Vous montrer par ſa mort dans quels maux vous tombiez,
Quand mille cris confus nous ſont un ſûr indice
Du deſſein qu'on a pris de hâter ſon ſupplice.

Digitized by Google

Je dépêche auſſi-tôt vers vous de tous côtés.

ÉLISABETH.

Ah! le lâche Coban les a tous arrêtés.
Je vois la trahiſon.

SALSBURY.

Pour moi, ſans me connoître,
Tout plein de ma douleur, n'en étant plus le maître,
J'avance, & cours vers lui d'un pas précipité.
Aux pieds de l'échafaud je le trouve arrêté:
Il me voit, il m'embraſſe, & ſans que rien l'étonne,
Quoiqu'à tort, me dit-il, *la Reine me ſoupçonne*,
Voyez-là de ma part, & faites-lui ſavoir
Que rien n'ayant jamais ébranlé mon devoir,
Si, contre ſes bontés, j'ai fait voir quelque audace,
Ce n'eſt pas par fierté que j'ai refuſé grace.
Las de vivre accablé des plus mortels ennuis,
En courant à la mort, ce ſont eux que je fuis:
Et s'il m'en peut reſter quand je l'aurai ſoufferte,
C'eſt de voir que déjà triomphans de ma perte,
Mes lâches ennemis lui feront éprouver...
On ne lui donne pas le loiſir d'achever.
On veut ſur l'échafaud qu'il paroiſſe, il y monte,
Comme il ſe dit ſans crime, il y paroît ſans honte;
Et ſaluant le peuple, il le voit, tout en pleurs,
Plus vivement que lui reſſentir ſes malheurs.
Je tâche, cependant d'obtenir qu'on differe
Tant que vous ayez ſû ce que l'on oſe faire.
Je pouſſe mille cris pour me faire écouter;
Mes cris hâtent le coup que je penſe arrêter.
Il ſe met à genoux; déjà le fer s'apprête,
D'un viſage intrépide il préſente ſa tête,
Qui du tronc ſéparée...

ÉLISABETH.

Ah! ne dites plus rien!
Je le ſens, ſon trépas ſera ſuivi du mien.

Digitized by Google

Fiere de tant d'honneurs, c'eſt par lui que je regne,
C'eſt par lui qu'il n'eſt rien où ma grandeur n'atteigne ;
Par lui, par ſa valeur, ou tremblans ou défaits,
Les plus grands Potentats m'ont demandé la paix ;
Et j'ai pu me réſoudre... Ah! remords inutile!
Il meurt, & par toi ſeule, ô Reine trop facile.
Après que tu dois tout à ſes fameux exploits,
De ſon ſang pour l'État répandu tant de fois,
Qui jamais eût penſé qu'un arrêt ſi funeſte
Dût, ſur un échafaud, faire verſer le reſte ?
Sur un échafaud, ciel! Quelle horreur! Quel revers!
Allons, Comte, &, du moins, aux yeux de l'univers
Faiſons que d'un infame & rigoureux ſupplice
Les honneurs du tombeau réparent l'injuſtice.
Si le ciel à mes vœux peut ſe laiſſer toucher,
Vous n'aurez pas long-tems à me les reprocher.

FIN.

Digitized by Google

JUGEMENT
DE LA TRAGÉDIE
DU COMTE D'ESSEX.

CETTE *Tragédie est du nombre de celles qui soutiennent & qui font honneur à la Scène Françoise, & elle mérite d'y tenir sa place. Le sujet en est grand, l'intrigue est bien conduite & très-simple ; les personnages bien peints & bien soutenus. Il n'y a pas un Rôle foible.*

Il est vrai que le fond du sujet appartenoit à un autre : M. de la Calprenéde l'avoit traité quarante ans auparavant ; mais M. T. Corneille se le rendit propre, par la nouvelle tournure sous laquelle il le présenta.

Cette Piéce fut d'abord critiquée : une douzaine de vers négligés fit dire que le Comte d'Essex seroit plus promptement condamné en France qu'il ne l'avoit été en Angleterre : cependant les grandes assemblées continuerent ; & il fut aisé à la célebre Chammélé, qui jouoit le Rôle intéressant d'Élisabeth, de faire couler des pleurs. On voulut imputer à M. T. Corneille d'avoir falsifié l'Histoire, parce qu'il ne s'étoit pas servi de l'incident d'une Bague, qu'on prétendoit avoir été donnée par la Reine à ce Comte, pour gage d'un pardon certain, quelque crime qu'il pût jamais commettre ; mais M. T. Corneille assuroit que cette Bague étoit de l'invention de M. de la Calprenéde, & qu'il n'en avoit rien lû dans aucun Historien. De plus, c'est une particularité qu'un Auteur seroit bien en droit de supprimer, quand même il l'auroit trouvée dans l'Histoire.

Digitized by Google

Maillet-Duclairon, Antoine

CROMWEL,

TRAGÉDIE

EN CINQ ACTES EN VERS;

Par M. DU CLAIRON;

Repréſentée pour la premiere fois par les Comédiens François Ordinaires du Roi, le 7 Juin 1764.

Laudem à crimine ſumit. Ovid. Met. Lib. VI.

Le Prix eſt de trente ſols.

A PARIS,
Chez DUCHESNE, Libraire, rue S. Jacques, au-deſſous de la Fontaine S. Benoît, au Temple du Goût.

M. DCC. LXIV.
Avec Approbation & Privilége du Roi.

Digitized by Google

Digitized by Google

A MONSEIGNEUR

LE DUC
DE PRASLIN,

MINISTRE
ET SECRÉTAIRE D'ÉTAT
AU DÉPARTEMENT DES AFFAIRES ÉTRANGERES.

MONSEIGNEUR,

L'ART de connoître les Hommes & de s'assurer des raisons qui les déterminent, fut toujours ce que le Sage eut de plus difficile à acquérir.

Digitized by Google

Quel homme fut moins fait que Cromwel pour se cacher ? Un voile épais laisse encore à douter si ses actions ont été l'effet de l'amour du bien, du fanatisme, ou de l'ambition : c'est à Vous, MONSEIGNEUR, de juger si elles ont eu leur principe dans les passions que je lui ai données dans cette Tragédie.

En mettant mon ouvrage sous votre protection, je pourrois dans une Épître louer votre illustre naissance & vos vertus personnelles : mais je laisse ce soin à l'Histoire, aussi bien que celui de faire passer à la postérité tout ce que vous doit la Nation. On y verra la Politique ramenée à ses justes principes, & votre sagesse procurer à l'Europe une paix trop longtems désirée.

Mais si des raisons ne permettent pas de publier actuellement tout ce que nous vous devons, permettez du moins à ma foible voix de dire que votre sage Politique fait aujourd'hui le bonheur de la France.

Je suis, avec un profond respect,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur, MAILLET DU CLAIRON.

Digitized by Google

PRÉFACE.

» CE fut un assez beau spectacle » dans le siecle passé de voir les » efforts des Anglois pour établir » parmi eux la Démocratie. Comme » ceux qui avoient part aux affaires, » n'avoient point de vertu, que leur » ambition étoit irritée par le succès » de celui qui avoit le plus osé (*a*), » que l'esprit d'une faction n'étoit ré- » primé que par l'esprit d'une autre ; » le Gouvernement changeoit sans » cesse, le Peuple étonné cherchoit » la Démocratie & ne la trouvoit » nulle part. Enfin, après bien des » mouvemens, des chocs & des se- » cousses, il fallut se reposer dans le » Gouvernement même qu'on avoit » proscrit «.

Montesquieu, Esprit des Loix,
Chap. III. Liv. III.

TEL est le sujet de cette Tragédie ; pour le remplir, il a fallu rechercher quels étoient les divers intérêts de ceux qui étoient alors à la tête du Gouvernement Anglois, & trouver

(a) *Cromwel.*

Digitized by Google

dans leurs passions les causes de tout ce qui a précédé & suivi la mort de Charles I.

Après avoir long-tems étudié les caracteres des principaux personnages qui avoient eu part aux affaires, voici comment ils se sont peints dans mon esprit.

J'ai vû dans Cromwel un ambitieux fanatique, dont l'ame pleine de force & d'audace sçut réprimer en lui toutes les passions contraires à sa fortune, & exciter dans les autres toutes celles qui pouvoient lui être utiles. Toujours moins heureux que jaloux de le paroître, sa vie offre mille traits qui font voir combien il étoit sensible à l'opinion que l'on avoit de lui ; c'est à ce desir de gloire que l'on doit attribuer le grand art qu'il eut toujours de cacher ses foiblesses, quand elles pouvoient lui faire perdre quelque chose de l'estime publique.

Richard, son Fils, nous offre un caractere tout différent ; sage pour lui-même, il ne cherchoit le bonheur que dans la paix interieure de son ame & dans une entiere soumission aux loix fondamentales du Gouvernement.

J'ai mis dans le caractere de Montrose celui des Officiers de l'Armée qui n'avoient combattu que pour l'indépendance : quoique ce personnage n'ait pas existé dans l'Histoire, on sçait que le Parti des Indépendans fut l'ame de cette révolution.

Celui du Comte de Lénox nous offre l'es-

Digitized by Google

prit incertain des Anglois qui reconnurent trop tard les desseins de Cromwel, & qui se repentirent d'avoir laissé sacrifier leur Maître.

Le caractere de Sophie est pris de celui des Royalistes, qui ne craignoient jamais de paroître ce qu'ils étoient, & qui conspirerent toujours contre l'Usurpateur.

Dans Monk, on voit l'esprit de ceux qui replacerent Charles II. sur le Trône, & qui donnerent au Gouvernement son ancienne forme.

Tout est vrai dans l'Intrigue de ce Drame, excepté quelques personnages dont on a emprunté les noms afin d'y mettre plus d'intérêt.

Pour rendre cette action Théâtrale, il a fallu en rapprocher les principaux évenemens, & trouver un dénouement vrai-semblable, ou du moins possible qui naquît nécessairement de la vérité des caracteres. Le Public m'a sçu gré de celui que j'avois imaginé, soit par l'art avec lequel il est préparé, soit parce qu'il met la dissimulation de Cromwel dans tout son jour.

Le grand intérêt de cette Piece est donc plus dans les caracteres que dans l'action, qui n'offre que des mouvemens contraints de politique & de dissimulation, sur-tout dans le personnage de Cromwel.

L'on m'a reproché de n'avoir pas pris

Digitized by Google

l'instant de la mort de Charles I. pour en faire le sujet de ma Tragédie. Je sçais que l'intérêt eût été plus grand, & que le cœur eût été plus affecté que dans celui que j'ai choisi; mais j'y ai trouvé deux difficultés que j'ai cru ne pouvoir jamais vaincre.

La premiere se trouve dans l'action principale dont tous les incidens ne pourroient être vûs sur notre Théâtre qu'avec horreur: les mœurs d'une telle Tragédie ne pourroient se soutenir; je n'ai pas besoin d'en dire les raisons.

La seconde seroit l'impossibilité de faire Cromwel le héros d'un pareil Drame. Le caractere de Charles I. seroit grand ou foible dans la Piece; s'il étoit foible, plus d'intérêt; s'il étoit grand, celui de Cromwel seroit bas à tous égards: il n'auroit à opposer ni les qualités d'un grand négociateur, ni celles d'un grand Capitaine, ni celles d'un habile législateur, parce que Cromwel n'étoit rien de tout cela quand Charles I. fut exécuté. Il ne montra sa grande connoissance dans les affaires que pendant le tems de la République, par les traités qu'il fit avec les Puissances de l'Europe. Ses vertus guerrieres ne parurent qu'en combattant le Parti Royaliste, & l'on ne vit sa profonde politique sur l'intérêt civil de l'Angleterre, que par les Ordonnances qu'il donna pendant son Protectorat; mais à la mort de Charles I. il n'étoit qu'un rebelle confondu

Digitized by Google

avec des gens fort au-dessus de lui par leur naissance, leurs actions & leur crédit. Il n'étoit alors que l'instrument dont se servoient les ennemis de la Monarchie pour la détruire; ils le mettoient en avant pour l'exposer seul au ressentiment du Roi, si leur projet n'avoit réussi; & ce ne fut qu'après le succès, qu'il les rendit eux-mêmes victimes de leur funeste dessein. Il ne faut que lire les mémoires de ce tems-là pour voir que sa politique ne faisoit encore que d'éclore, & que lui-même ne présumoit pas jusqu'où iroit un jour sa fortune.

Ainsi, dans une telle Piece, Cromwel joueroit un rôle bien inférieur à celui d'un Bradzaw, d'un Fairfax, d'un Ludlow, &c. & pour lui donner un caractere distinctif, il faudroit lui faire dire des choses qu'il n'a point dites & qu'il n'a pas pû dire, & par conséquent trahir la vérité historique.

Ce n'est pas que je prétende n'y avoir rien changé, puisque le dénouement est tout d'invention; mais il tient à des faits avoués par tous les Historiens, tels que celui de l'orage qui précéda la mort du Protecteur; celui des conspirations qui ne cesserent pendant tout le tems du Protectorat; celui de cette fille qui osa tirer un coup de pistolet sur Cromwel, & à qui il affecta de pardonner, &c. Enfin j'ai suivi la tradition & l'opinion que nous avons actuellement en France de cet Usurpateur.

Digitized by Google

Si j'eusse écrit son histoire, j'aurois pris cette impartialité de sentimens, d'opinions & de préjugés qui doit être l'ame de tout véritable historien.

J'aurois approfondi les droits du Souverain & ceux des Sujets; j'aurois examiné lesquels avoient été lésés, & en supposant un attentat du côté du Prince, j'eusse cherché si les Sujets avoient droit de le punir.

Il y a sur la terre un certain nombre d'hommes qui gouvernent leurs semblables avec des droits différens & une autorité plus ou moins limitée; mais si toute autorité vient de Dieu, sa Toute-puissance a voulu que l'ordre qu'elle a mis dans le Monde Physique & Moral, fût la base de tout gouvernement quelconque; cet ordre ne peut être produit & conservé que par le pouvoir des loix. Un Souverain qui en est le dépositaire & le défenseur, est réellement sacré pour les autres hommes.

Quelques soins que prennent les despotes de l'Asie pour se rendre inaccessibles & redoutables à leurs parens & à leurs Sujets, on ne les voit jamais que comme des hommes ordinaires; ils n'ont point de loix qui les défendent contre la révolte & les séditions: aussi leur regne est-il limité jusqu'au tems où l'opprimé peut à son tour accabler l'oppresseur.

Que l'on compare ces orgueilleux Potentats à un Roi d'Angleterre; tout le faste de leur puissance s'évanouit à l'aspect d'un Mo-

Digitized by Google

narque libre, qui commande à des hommes aussi libres que lui. Sur son front est imprimé le caractere de la majesté divine; son autorité est celle que donne la Nature à un pere sur ses enfans; elle ne peut lui être enlevée, parce que les loix veillent à la lui conserver, & on n'est jamais que par le plus grand des crimes que l'on peut toucher à sa puissance. Aussi fallut-il détruire les loix de la Nation Angloise pour que les factieux vinssent à bout de renverser le Trône. Mais comme celles qu'ils voulurent y substituer ne tenoient plus à l'ordre, elles disparurent bientôt, & ne laissèrent après elles que les plaies occasionnées par la contraction & la violence.

C'est ainsi que j'ai vû mon sujet, & que je l'ai mis en action sur notre Théâtre, sans prétendre en avoir tiré toutes les beautés dont il est susceptible.

On m'a fait quelques critiques justes & qui me prouvent que mon ouvrage a été bien entendu; mais il en est aussi de très-frivoles ou de mauvaise foi, qui n'annoncent que l'esprit de cabale ou le desir de nuire: je tâcherai de me corriger sur les unes, & j'ai déjà oublié les autres ainsi que leurs auteurs.

Digitized by Google

ACTEURS.

CROMWEL, *Protecteur de l'Angleterre.* M. Brizard.

RICHARD, *Fils de Cromwel.* M. Molé.

MONTROSE, *Colonel des Troupes Angloises, attaché au Parti des Indépendans.* M. Le Kain.

MONK, *Général des Troupes Écossoises & Chef des Royalistes.* M. Bellecour.

CÉCIL, *Membre du Parlement,* M. d'Auberval.

LE COMTE DE LÉNOX, *Ancien Général des Troupes Écossoises.* M. Dubois.

SOPHIE, *Fille du Comte de Lénox.* Mlle. Clairon.

CRAMMER, *Gouverneur de la Tour de Londres.*

SIDNEY, *Capitaine des Gardes de Cromwel.*

PLUSIEURS MEMBRES DU PARLEMENT, ET CHEFS DE L'ARMÉE.

La Scène est à Londres dans le Palais des Rois d'Angleterre. On y voit les Statues de plusieurs Rois ; le Buste de Cromwel est au milieu sur un Piédestal.

CROMWEL.

Digitized by Google

CROMWEL,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

SOPHIE, *seule pendant la nuit.*

NUIT, redoutable Nuit, toi qui par tant d'orages
Viens nous frapper encor des plus affreux préſages,
Dans ce Palais des Rois où regnent des Tyrans,
Aux ſoupçons de Cromwel cache mes pas tremblans.
Que ſon généreux Fils, pour adoucir mes peines,
Du malheureux Lénox briſe un moment les chaînes :
Depuis ſept ans entiers, mon Pere dans l'oubli,
Au fond d'une priſon languit enſeveli ;

Digitized by Google

Dans un doute cruel il conſume ſa vie,
Il ignore mes maux, & ceux de ſa Patrie.
Un inſtant, ſans témoins, je pourrai donc le voir.
Mais n'écouté-je pas un trop frivole eſpoir ?
Je ne vois point Richard ; déja par ſa préſence
Il devroit de mon cœur calmer l'impatience :
Mais il vient ſeul, ô Ciel ! . . .

SCENE II.

RICHARD, SOPHIE.

RICHARD.

DIGNE ſang de nos Rois,
Que je ſuis accablé du trouble où je vous vois !
C'eſt peu que les poiſons d'une importune crainte
Se mêlent aux remords dont mon ame eſt atteinte :
Vos larmes, vos ennuis, l'horreur de vos deſtins,
Tout ajoute à mes maux, & c'eſt vous que je plains.

SOPHIE.

Je ne vois point, Seigneur, ce Héros magnanime
Que l'Angleterre pleure, & que Cromwel opprime.

RICHARD.

Vous le verrez, Madame, avant que dans ces lieux
Le Soleil renaiſſant ait éclairé vos yeux.

Digitized by Google

Mais comment de Cromwel soutenir la présence,
Ce regard curieux, l'effroi de l'innocence ?
Du Comte cependant j'oserai lui parler ;
Mais vos dangers, les siens, me font encor trembler :
Si toujours, de mon cœur méprisant la tendresse,
Vous bravez....

SOPHIE.

Non, Richard, j'honore ta sagesse,
Je connois ta candeur, & je ne confonds pas
Les solides vertus avec les attentats ;
Mais comment oublier vos malheurs & nos pertes ?

RICHARD.

Je sçais les cruautés que vous avez souffertes ;
Cependant aujourd'hui, pour calmer vos regrets ;
Cromwel veut réparer les maux qu'il vous a faits :
Au Palais de vos Rois il vous donne un asyle.
Il veut par mon hymen...

SOPHIE.

Ah ! projet inutile !
Je connois mieux que vous ses coupables desseins,
Mes malheurs m'ont appris à juger des humains ;
A déchirer le voile imposant & perfide
Où sçait s'envelopper l'interêt qui les guide :
Il a dû m'en coûter ; mais, malgré nos revers,
Je ne dois ma raison qu'aux maux que j'ai soufferts.
L'on ne respire ici que fourbe & qu'injustice ;
Et la seule vertu, c'est d'y masquer le vice.

Digitized by Google

Quand pour vous le Tyran veut obtenir ma main,
Il a sur notre hymen fondé quelque dessein :
Il a besoin de nous, pour appuyer ses brigues,
Pour mieux autoriser ses coupables intrigues ;
Et malgré tous les coups qui nous ont abattus,
Nous avons contre lui son crime & nos vertus.

RICHARD.

Pourquoi me rappeller les forfaits de mon Pere ?
Vous sçavez si des Rois la famille m'est chere.
Hélas ! loin d'aspirer à leur auguste rang,
J'y placerai Stuart au prix de tout mon sang.
Mais un autre intérêt détruit ici ma flâme,
Un amant plus heureux a sçu toucher votre ame ;
Et le jeune Montrose, à mon amour fatal,
Malgré notre amitié, fut toujours mon rival.

SOPHIE.

Je ne rougirai point d'avoir aimé Montrose :
L'effet étoit trop beau pour en cacher la cause.
Nos peres autrefois unis par les honneurs,
Par les liens du sang, & sur-tout par les mœurs,
Esperoient de nos feux une nouvelle vie ;
Ils nous nommoient déja soutiens de la Patrie.
Dans le sein des vertus nous étions tous heureux :
Montrose étoit alors l'objet de tous les vœux.
Que ces tems sont changés ! la honte & l'esclavage,
Dès ses plus jeunes ans, ont flétri son courage.

Digitized by Google

Son Pere malheureux, au ſupplice livré,
Fut arraché des bras de ce Fils adoré :
Nos parens, nos amis, entraînés dans l'abîme,
Sont encore aujourd'hui ſous l'empire du crime :
Et Montroſe, oubliant tant de ſujets d'horreurs,
Oſe prêter ſon bras à nos Perſecuteurs.
Pour l'ingrat cependant pardonnez ma foibleſſe :
Mon Pere & ce Parjure ont toute ma tendreſſe.
Ici du Protecteur la gloire & le retour
Bien-tôt par d'autres ſoins détruiront votre amour :
Ce vainqueur de l'Écoſſe, aujourd'hui dans des Fêtes,
Verra l'Anglois ſoumis célébrer ſes conquêtes :
Des triomphes d'un Pere un Fils aime à jouir,
Seigneur, & tant d'éclat peut enfin éblouir.

RICHARD

Un éclat emprunté ne frappe point mon ame :
Il me faut des lauriers qui ſoient à moi, Madame ;
Des lauriers qui, ſans honte attachés ſur mon front,
Ne ſoient pas pour mon cœur un éternel affront.
J'ignore le ſuccès des Fêtes qu'on prépare ;
Mais je crois que le Ciel contre nous ſe déclare.
Tout paroît annoncer l'inſtant de ſa fureur,
Le coup qui doit frapper intimide mon cœur.
Non, l'on ne vit jamais préſages plus funèbres :
Cette nuit, on croyoit qu'au milieu des ténèbres,
Le vent, les élémens, la foudre, & les éclairs
Alloient dans leur fureur engloutir l'Univers.

Digitized by Google

Jusqu'en nos fondemens nos villes ébranlées,
Sous des torrents de feux sembloient être écroulées.
La Tamise écumante, abandonnant ses bords,
Se couvroit à nos yeux de mourants & de morts;
Et ses flots irrités, en ravageant la Terre,
Entraînoient les débris échappés au Tonnerre.
Pendant ce trouble affreux, on voit la Faction
Allumer le flambeau de la sédition.
Plus le péril est grand, plus grande est l'espérance;
On croit voir de Cromwel renverser la puissance;
On ose tenter Dieu jusques dans ses décrets,
Et de sa Providence arracher les secrets.

SOPHIE.

Ainsi les malheureux accablés de misere,
En s'adressant au Ciel, implorent sa colere!
Fatale extrémité!

SCENE III.

RICHARD, CRAMMER, SOPHIE.

CRAMMER.

LE Comte est dans ces lieux.

RICHARD

Il peut entrer; allez... Je vous laisse tous deux.
Les momens vous sont chers, j'en partage les charmes;
Et vous, Madame, & vous, songez à mes allarmes.
Mais sur-tout que Lénox reconduit dans la Tour,
Dans ce Palais fatal n'attende point le jour.

SOPHIE.

Ah! j'apperçois Lénox... ô mon Pere!

Digitized by Google

SCENE IV.

SOPHIE, LÉNOX.

LÉNOX.

AH! ma Fille!
O reſte infortuné d'une triſte Famille!
Hélas! eſt-il bien vrai qu'échappée au trépas,
Ton Pere en ce moment te preſſe dans ſes bras?

SOPHIE.

Votre Fille, Seigneur, livrée à ſes allarmes,
Vient arroſer vos fers & vos mains de ſes larmes.

LÉNOX.

O Ciel! pour un inſtant, ſuſpends l'arrêt du ſort;
Détourne loin de moi les horreurs de la mort:
Si ce n'eſt qu'un plaiſir où le ſommeil me plonge,
Que je jouiſſe au moins de l'erreur d'un beau ſonge.

SOPHIE.

Je ſuis à vos genoux; ce n'eſt point une erreur,
Vous vivrez, & du ſort nous vaincrons la fureur.

LÉNOX.

Hélas! doit on chercher la liberté, la vie,
Quand on n'en peut jouir qu'avec ignominie;

Digitized by Google

Quand, pour comble d'horreur, on peut se reprocher
D'avoir causé les maux où l'on veut s'arracher ?
Resouvenir affreux !

SOPHIE.

Vous fûtes infidele,
Vous dont nous implorons la prudence & le zèle !..
Lénox gémiroit-il au fond d'une prison,
Si son cœur eût jamais connu la trahison ?

LÉNOX.

Non ; je n'ai point trahi mon Roi ni ma Patrie,
Et pour les délivrer j'eusse immolé ma vie :
J'ai confondu leurs droits, voulant les soutenir,
Et préparé des maux qu'il falloit prévenir.
Je voulus, mais trop tard, détruire une Puissance
Que formoit parmi nous le nom d'indépendance.
Rien ne put l'arrêter, & mon Roi malheureux
Fut conduit à la mort sous ce pouvoir affreux.
Voilà quel est mon crime, & malgré ma misere,
J'y reconnois d'un Dieu la trop juste colere.
L'Angleterre a trahi le droit des Souverains ;
Dans le sang de son Maître elle a trempé ses mains :
Rien ne pourra laver ce forfait détestable.
Quand le Peuple a failli, tout l'État est coupable.

SOPHIE.

L'État peut réparer sa honte & ses malheurs ;
Le Ciel punit le crime & non pas les erreurs.

Digitized by Google

Un Héros que toujours a ſuivi la Victoire,
De l'État accablé veut rétablir la gloire :
Monk enfin, dans ce jour, eſt prêt d'armer ſon bras,
Pour venger ſon Pays & punir des ingrats :
Des braves Ecoſſois il ranime l'audace ;
Juſques dans ce Palais il porte la menace :
Il inſulte au Tyran qui feint de le chérir,
Et veut, dans ce grand jour, l'accabler ou périr.

LÉNOX.

Vous parlez d'un Tyran ! quoi donc ! la République
Se verroit aſſervie au pouvoir deſpotique ?

SOPHIE.

Oui, Seigneur, nous vivons, ſous un pouvoir cruel :
L'Anglois enfin gémit ſous les loix de Cromwel.

LÉNOX.

Le bourreau de Stuart ſeroit ici le Maître ?
Il ſeroit votre Roi, lui, Grand Dieu ! lui ce Traître ?

SOPHIE.

Au lieu d'un nom ſi ſaint, ce vil Uſurpateur
A pris depuis cinq ans celui de Protecteur.
Sous ce titre pompeux il régit l'Angleterre ;
Il fait, quand il lui plaît, ou la Paix ou la Guerre,
Et le Peuple, adorant ſon redoutable appui,
Dans ce même Palais le couronne aujourd'hui.

Digitized by Google

C'eſt-là que de nos Rois le ſuperbe héritage
D'un fier Uſurpateur deviendra le partage ;
Et que le crime heureux du plus grand ſcélérat,
Aux yeux de l'Univers, va faire un Potentat.

LÉNOX.

Malgré l'étonnement dont ce récit m'accable,
J'y reconnois les coups de ce monſtre exécrable :
Je l'ai vû commencer, & ſous nos étendards
Sa prudente jeuneſſe étonna mes regards.
Je ſoupçonnai dès lors ſon perfide courage,
Il montroit des vertus ſuſpectes à ſon âge :
Le Ciel ſembloit alors ſeconder ſa fureur,
Et mettre ſur nos yeux le bandeau de l'erreur.
Tout ſembloit partager les vœux de ce perfide :
Il jetta ſur ſon Maître un regard homicide ;
J'ai vû mon Roi trahi, proſcrit, abandonné,
Par ſes propres Sujets lâchement condamné,
Traîné par des bourreaux au milieu d'une Place ;
D'un Peuple furieux aſſouviſſant l'audace :
Mes yeux l'ont vû frapper ... avant le coup mortel,
Il tourna ſur ce Peuple un regard paternel.
Grand Dieu, s'écria-t-il, dont le pouvoir ſuprême
Venge ſur les Sujets les droits du Diadême,
Les miens ſont innocens de ce coup inhumain ;
C'eſt le crime d'un ſeul ; je reconnois ſa main :

Digitized by Google

Pardonnne-lui, mon Dieu, l'horreur de mon ſupplice;
Et puiſſe mon trépas ſuffire à ta juſtice.
Mais cependant Cromwel, pourſuivant ſon projet,
Voulut nous écraſer du poids de ſon forfait.
Je reconnus alors ſa fourbe abominable;
Et toutes les horreurs dont il étoit capable.
Je promis de venger le meurtre de mon Roi,
Mon honneur offenſé, ma Patrie & ma foi.
J'allois aux Écoſſois faire prendre les armes,
Quand le Sénat craintif & toujours en allarmes,
D'un ſuccès incertain redoutant les revers,
Dans le fond d'un cachot me fit charger de fers.
Je n'ai rien ſçu depuis du ſort de ma Patrie,
Ni des proſcriptions dont elle s'eſt flétrie:
Mais nos Princes enfin que ſont-ils devenus?

SOPHIE.

Ils ont erré long-tems ignorés, inconnus;
Mais ſi l'on peut, Seigneur, croire la Renommée,
Près des bords du Texel une puiſſante Armée,
Aux ordres de Stuart déployant ſes drapeaux,
Va couvrir tous nos Ports d'armes & de vaiſſeaux.
Monk appuie en ſecret cette noble entrepriſe;
On doit tout eſperer, puiſqu'il la favoriſe.
Voici le nom des Chefs unis à ſes deſſeins,
Pour punir un barbare & changer nos deſtins.

Digitized by Google

De vos rares vertus conservant la mémoire,
Ils vous ont tous nommé pour partager leur gloire.
Témoin de leurs sermens, je dois ici de vous
Exiger un aveu qui les rassure tous.

LÉNOX.

A la Patrie, aux Loix, oui je serai fidele;
Mais quel fruit, quel succès esperer de mon zèle?

SOPHIE.

Votre nom seul suffit: c'est le droit des vertus
D'inspirer le devoir à des cœurs abattus.
Le fils même, le fils du Tyran sanguinaire,
Aux yeux de vos amis vous plaint & vous révere.
C'est à lui que je dois ce secret entretien,
Pour calmer votre cœur & vous ouvrir le mien.
Sensible à tous vos maux dont il connoît la cause,
Il doit, près du Tyran, s'unir avec Montrose...

LÉNOX.

Le fils de mon ami, celui que pour époux...

SOPHIE.

Que ne peut-il encore être digne de vous?
L'hypocrite Cromwel a trompé sa jeunesse;
Il s'est laissé gagner par l'art & la souplesse;

Digitized by Google

Mais je l'attends ici, mes pleurs & votre ſort
Feront naître en ſon ame un généreux remord :
Il verra du Tyran toute la barbarie,
Et les maux que ſur vous raſſemble ſa furie.

LÉNOX.

L'ami d'un parricide eſt toujours dangereux.
L'intérêt qui les lie...

SOPHIE.

Il s'avance en ces lieux.

LÉNOX.

Que je crains de le voir !

SOPHIE.

Il faut avec prudence
De vos juſtes ſoupçons cacher la violence.

Digitized by Google

SCENE V.

MONTROSE, SOPHIE, LÉNOX.

SOPHIE.

JE vous attends, Montroſe, & cet ancien ami
Dont les peines....

MONTROSE.

Lénox, Cromwel eſt donc trahi ?

LÉNOX.

Dieu ! qu'eſt-ce que j'entends ?

SOPHIE.

Cromwel ne ſçauroit l'être,
Si Montroſe aujourd'hui n'abandonne un tel Maître.
Ingrat, ouvre les yeux, & reconnois ſes coups ;
Reconnois le Héros qu'accable ſon courroux.

MONTROSE.

Voilà donc le ſecret que vous deviez m'apprendre ?
Contre le Protecteur, qu'oſez-vous entreprendre ?
Je ſçais ce que je dois à votre Pere, à vous ;
Mais un tel entretien n'étoit pas fait pour nous.

Digitized by Google

SCENE VI.

MONTROSE, SOPHIE, CRAMMER, LÉNOX.

CRAMMER.

SEIGNEUR, le jour déja qui commence à paroître ;
Peut éclairer nos pas, & nous faire connoître :
Il eſt tems....

LÉNOX.

Je vous ſuis... Ma Fille, à vos deſſeins
Craignez d'aſſocier de lâches aſſaſſins ;
Et s'il faut des méchans ménager l'injuſtice,
Laiſſez plûtôt aller votre Pere au ſupplice.
Mes deſtins ſont finis.

SOPHIE.

Ils ne le ſeront pas ;
Ou vous devez attendre un glorieux trépas.
Eſperez tout. Adieu.

Digitized by Google

SCENE VII.

MONTROSE, SOPHIE.

MONTROSE.

QUe prétendez-vous faire ?

SOPHIE.

T'apprendre à déteſter le bourreau de ton Pere ;
Un monſtre furieux que l'Enfer a vomi ;
Pour être des vertus l'implacable ennemi.

MONTROSE.

Que vous connoiſſez peu ce Héros magnanime,
Et les vaſtes projets de l'eſprit qui l'anime !
Je ne vois en Cromwel qu'un ennemi des Rois,
Qui m'apprit à les craindre en mépriſant leurs droits.
Le mépris & la crainte ont cimenté ma haine.
Tout pouvoir abſolu m'humilie & me gêne ;
Vivant indépendant, quoique ſimple ſoldat,
Je ne connois de loix que celles de l'État.
Mais, ſans faire valoir un ſi grand avantage,
Je vois les Potentats lui donner leur ſuffrage,
Se défaire avec lui de leur vaines grandeurs,
Chercher ſon amitié par des Ambaſſadeurs.

Digitized by Google

Heureux & respecté, du sein de l'Angleterre,
Il porte sa puissance aux bornes de la Terre.

SOPHIE.

Je vois par quels moyens le Traître t'a séduit ;
Il irrite ton cœur en trompant ton esprit.
Peux-tu le croire heureux, entouré de victimes,
Ou d'ennemis secrets, prêts à punir ses crimes ?
Pour son infâme cœur il n'est plus de repos :
Le grand art de ce fourbe est de cacher ses maux ;
Et pour monter au Trône, on sçait que ce Parjure...

MONTROSE.

Éloignez un soupçon qui lui feroit injure.
Cromwel porte plus loin ses vœux & ses projets :
Il cherche des amis, & non pas des Sujets.
Rien ne peut altérer l'amitié qui nous lie,
Je prétends le servir au péril de ma vie.
Connoissez donc vos droits & ceux du Protecteur ;
Mais ne me forcez pas à perdre sa faveur.

SOPHIE.

Sa faveur ! cher Montrose, est-ce donc par le crime
Que tu veux l'acheter d'un monstre qui m'opprime ?
Peut-être le barbare, avant la fin du jour,
De sa main, dans ton sein éteindra notre amour.

MONTROSE.

Bien plus que tu ne crois cette crainte me flatte :
Il faut, pour t'en payer, que ma tendresse éclate.

Digitized by Google

Comme on ne ſçauroit craindre un frivole projet,
Je puis, ſans m'expoſer, garder votre ſecret ;
Mais, pour faire ceſſer un ſoupçon qui me bleſſe,
Je cours du Protecteur exiger la promeſſe.
Le Comte de Lénox ſera libre aujourd'hui,
Ou de Cromwel enfin je ne ſuis plus l'appui ;
C'eſt s'en promettre aſſez : tu verras ſi Montroſe
Adore les Tyrans, & s'il défend leur cauſe.
Tu peux tout eſperer : Cromwel eſt généreux,
Et mon cœur te répond du ſuccès de tes vœux.

SOPHIE, *ſeule.*

De notre liberté je vois l'heureux préſage :
De Cécil & de Monk ranimons le courage ;
Il eſt tems d'avertir nos fidèles amis,
Que mon Pere eſt leur Chef & qu'il nous eſt promis.
Dieu, Protecteur des Rois, ſoutenez cet Empire,
Et que dans ſes remords l'Uſurpateur expire.

Fin du premier Acte.

Digitized by Google

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

MONK, CÉCIL, CROMWEL; RICHARD, MONTROSE, LES CHEFS DU SÉNAT ET DE L'ARMÉE.

CROMWEL.

ILLUSTRES Citoyens, enfans de la victoire,
Témoins de nos dangers, témoins de notre gloire,
Amis dont les vertus ont nourri la fierté,
Sur de nouvelles loix fondons la liberté.
Voici l'heureux moment d'assurer à l'Empire
Cette paix glorieuse où j'ai sçu vous conduire.
Rien ne s'oppose plus à nos vastes desseins;
Et le sort de l'Europe est remis en vos mains.
Le Batave étonné du pouvoir de vos armes,
Au commerce naissant ne cause plus d'allarmes.
L'Aigle, sous vos drapeaux trouvant sa sureté,
Va porter la terreur au Nord épouvanté.

Digitized by Google

Du fond de l'Italie on vient vous rendre hommage :
Rome depuis longtems a réprimé ſa rage.
Enfin tout eſt ſoumis, & l'on voit les deux Mers
Répandre dans vos Ports les biens de l'Univers.
Mais malgré nos ſuccès, gardez-vous bien de croire
Qu'à vos ſeules vertus vous déviez tant de gloire.
D'un Dieu juſte & puiſſant reconnoiſſons les coups ;
L'Ange exterminateur a combattu pour vous.
Reconnoiſſons le bras & l'invincible épée
Dont la tête de Charle à nos yeux fut frappée.
Nous ne pûmes alors que répandre des pleurs,
Et que nous préparer à de nouveaux malheurs.
Nos ſuperbes voiſins, déjà dans leurs menaces,
Se partageoient entr'eux nos tréſors & nos Places.
Qui l'eût dit, que Cromwel, ignoré parmi vous,
De leur ambition arrêteroit les coups ?
Sur ce que nous étions, voyons ce que nous ſommes.
De ſi prompts changemens ne ſont pas dûs aux hommes;
D'un Dieu dont la balance a peſé nos deſtins,
Tels étoient les décrets & les ordres certains.
Aveuglément ſoumis à la Toute-puiſſance,
Je ne fis que prêter mon bras à ſa vengeance.
Aujourd'hui dans mon cœur j'ai reconnu ſa voix.
Pour aſſurer la paix, il faut changer vos loix.
C'eſt pour ce grand deſſein qu'ici je vous raſſemble :
L'Armée & le Sénat doivent agir enſemble :
Cet acte glorieux de votre liberté
Par l'union des cœurs veut être cimenté.

Digitized by Google

Songez, dans le Sénat, que vous êtes vos Maîtres ;
J'aurai soin d'écarter les mutins & les Traîtres.
Pour vous servir encor, je commande en ce jour.
Demain, dictez vos loix ; j'obéis à mon tour :
C'est le terme prescrit où finit ma puissance.
Anglois, soyez heureux ; voilà ma récompense.

UN MEMBRE DU SÉNAT.

Des Peuples & des Loix généreux Protecteur,
De notre liberté puissant réparateur,
Nous avons par vos soins chassé la tyrannie ;
Pourquoi la rappeller, après l'avoir bannie ?

MONTROSE.

De cet affreux projet, vous me voyez frémir.
Sous de nouvelles loix l'Anglois va donc gémir ?
L'attente d'un Tyran est tout ce qui nous reste,
Et tu nous réservois à ce choix si funeste ?
S'il est des mécontens qui t'osent outrager,
Sur le tombeau des Rois allons les égorger ;
Mais ne souffrons jamais une injuste Puissance.

CÉCIL.

Parlerons-nous toujours de mort & de vengeance ?
Laissons ces malheureux dans leur obscurité,
Au bord de leurs tombeaux, se plaindre en liberté.
Voici le jour célèbre où le sort de nos armes
Pour la seconde fois fit cesser nos allarmes ;
Ce jour où par Cromwel nos ennemis vaincus,
Dans Worcester & Dumbar se virent abattus.

Digitized by Google

S'il fut marqué deux fois par d'heureuses conquêtes,
Relevons-en l'éclat par la pompe des Fêtes :
Le peuple, pour le rendre à jamais solemnel,
Veut immortaliser la gloire de Cromwel :
De même qu'à ses Rois, il veut, selon l'usage,
Au Palais de Withal lui rendre son hommage :
Dans un festin superbe, il veut, en ce grand jour,
Lui marquer son respect, ses vœux & son amour.
C'est dans ces doux momens que nous verrons éteindre
Dès feux ensevelis qui ne sont plus à craindre ;
Et sans chercher toujours des ingrats à punir,
Travaillons au bonheur dont nous voulons jouir.

CROMWEL.

Vous le sçavez, Cécil, à ce bonheur suprême
J'ai tout sacrifié, quand sur le diadême
J'osai... Mais éloignons cet affreux souvenir,
Et méritons du Ciel un plus doux avenir.
Fatigués autrefois du pouvoir monarchique,
Vous aviez par mes soins formé la République ;
Et recevant ensuite un pouvoir limité,
J'ai gouverné l'Etat sous votre autorité :
Tout étoit bien alors : aujourd'hui ma puissance
Ne peut plus de vos droits soutenir la balance :
Il faut pour commander, plus de rang, plus d'éclat :
On rougit d'obéir aux ordres d'un soldat.
En secret, en tous lieux, on se plaint, on murmure :
On cherche à m'imputer les torts de la Nature ;

Digitized by Google

Et toujours inquiet ſur la fin de mon ſort,
On a marqué ce jour pour celui de ma mort.
Mais je n'attendrai pas que ſa fureur trop prompte
Vous puiſſe replonger dans les fers ou la honte.
Recevez le dépôt de mon autorité,
Comme un gage éclatant de ma fidélité.
Je quitte ſans regret une gloire importune,
Que n'ont pû m'enlever le tems ni la fortune.
Mais lorſque dans vos mains je remets mon pouvoir,
Songez que m'obéir eſt le premier devoir.

MONK.

Un pouvoir uſurpé ne ſçauroit nous ſurprendre :
Il nous offenſe tous, & tu peux le reprendre.
Sous lui, depuis cinq ans, on nous a vû gémir ;
Mais ſupporter le joug, ce n'eſt pas obéir.
Raſſemble ici les Pairs, les Chefs de la Nobleſſe,
Et tous les Citoyens que l'honneur intéreſſe :
C'eſt en eux qu'eſt reſté cet abſolu pouvoir,
Que le ſuffrage donne & que tu crois avoir.

CROMWEL.

J'ai ſçû forcer les Pairs à garder le ſilence ;
Mais ce nouveau diſcours les trahit & m'offenſe.
Je tiens encore en main les rênes de l'Etat :
Ma volonté décide ; & ſans un attentat,
On ne peut m'oppoſer un droit illégitime.
La Nobleſſe nous hait, & ſa fureur l'anime ;

Digitized by Google

Je rougis que de Monk elle emprunte la voix ;
Et qu'il s'abaiſſe au point de défendre ſes droits.
Offrons à l'Eternel le fruit de nos conquêtes :
Que votre obéiſſance écarte les tempêtes ;
Par des murmures vains craignez de l'irriter :
Si nous voulons ſa grace, il faut la mériter.
Allez.

SCENE II.

CROMWEL, RICHARD, MONTROSE.

MONTROSE.

TROP de douceur ici pourroit te nuire.
Il eſt des ennemis que le fer doit détruire.
Tu veux la République ; on le ſçait ; je le crois :
Mais le Conſeil enfin peut rappeller ſes Rois.
En zélé citoyen je te parle ſans feinte :
La brigue des Stuarts n'eſt pas encore éteinte.
Crois-moi ; préviens les coups dont on peut t'accabler ;
Et conſerve un pouvoir qui les fait tous trembler.

CROMWEL.

Quels que ſoient leurs complots, quelle que ſoit leur haine,
Il faut qu'à mes deſſeins ma bonté les enchaîne.
Ce jour ſera marqué par de ſi grands bienfaits,
Que mon nom de vos cœurs ne ſortira jamais.

La

Digitized by Google

La liberté du Comte enfin eſt accordée :
Tantôt, avec mon fils, tu me l'as demandée :
J'oublie en ce moment, qu'il fut mon ennemi :
En ſervant la Patrie, il devient mon ami.
Je lui fus attaché tant qu'il reſta fidele.
Allez : apprenez-lui l'effet de votre zele.

RICHARD.

Puiſqu'en ce jour Lénox peut nous être rendu,
Cours hâter un moment trop longtems attendu.

MONTROSE.

Je vais du Protecteur lui vanter la clémence,
Sa généroſité bien plus que ſa puiſſance,
Lui peindre les vertus de mon illuſtre ami,
Et partager mon cœur entre Cromwel & lui.

SCENE III.

CROMWEL, RICHARD.

RICHARD.

QUel d'honneurs, que de biens je reçois de mon pere!

CROMWEL.

Pour tant de biens, mon fils, devenez plus ſincère;
Et loin de me cacher vos jaloux ſentimens,
D'un cœur peu ſatisfait avouez les tourmens.
Si d'un côté j'agis au gré de votre envie,
En terminant les maux du pere de Sophie,

Digitized by Google

Il semble que, de l'autre, à votre amour fatal,
Je veuille contre vous aider votre rival.

RICHARD.

Je ne cacherai pas mon amour pour Sophie;
Je sens qu'elle auroit fait le bonheur de ma vie;
Mais ce n'est point à moi de forcer le destin.
Qui possède son cœur, doit obtenir sa main.
N'est-ce pas vous, Seigneur, qui mettez en mon ame
Ce pouvoir qui combat & qui détruit ma flâme?
Sur mon cœur attendri quand je fais ces effort,
J'imite de Cromwel le généreux transport;
Lui qui, foulant aux pieds l'autorité suprême,
N'a prétendu jamais regner que sur lui-même,
Et laisser après lui, pour l'exemple des Rois,
Ce seul espoir des Sujets, la liberté des loix.

CROMWEL.

Votre amour étouffé me surprend & m'étonne;
Mais vous ne pensez pas quitter une couronne?
Vous vous croyez bien loin de cet auguste rang,
Que le Ciel, selon vous, donne aux seuls droits du sang?
Si je quitte un pouvoir suprême en apparence,
C'est que celui du peuple aujourd'hui le balance;
Et qu'il faut aux Anglois un Monarque absolu,
Qui puisse exécuter ce qu'il aura voulu.
Je rétablis enfin les loix de leurs ancêtres,
Et prétends de mon sang qu'ils reçoivent des Maîtres.
Vainement de ce joug ils voudront s'indigner:
J'ai servi ma Patrie, & je veux y regner.

Digitized by Google

RICHARD.

Vous m'étonnez, Seigneur, & je n'aurois pû croire
Que vous euſſiez au Trône attaché votre gloire.
Si mon cœur en ſecret avoit pû le penſer,
J'euſſe rougi ſans doute, & cru vous offenſer.
Je connois peu des Cours les ſublimes intrigues,
L'art de tromper le peuple & de former des brigues:
La Nature, inégale en ſes impreſſions,
Ne donne pas à tous les mêmes paſſions.
Je ſçais que l'intérêt, l'orgueil, la fauſſe gloire,
Aux yeux de l'avenir ſouilleront ma mémoire;
Que le refus d'un ſceptre à mes yeux préſenté,
A ma foibleſſe un jour pourroit être imputé.
Telle eſt du cœur humain l'ordinaire injuſtice,
Qu'il met à la vertu les empreintes du vice;
Mais ſi de la raiſon j'ai bien connu les loix,
Si l'on m'a vû toujours attentif à ſa voix,
Tout m'annonce aujourd'hui le ſort le plus funeſte,
La haine des humains & le courroux céleſte.

CROMWEL.

Je cédé à ma fortune.

RICHARD.

Elle peut vous trahir;
Elle peut une fois ſe laſſer d'obéir.
C'eſt ſouvent pour creuſer les plus profonds abîmes,
Qu'elle éleve ſi haut ſes ſuperbes victimes.
Si Londres fit périr ſon légitime Roi,
Vous qui montez au Trône, êtes-vous ſans effroi?

Digitized by Google

Des Anglois irrités mépriſez-vous l'audace ?

CROMWEL.

De tout tems j'ai bravé leur plainte & leur menace :
Au bruit de mes exploits ce peuple épouvanté,
Ne me diſpute plus ſa foible liberté.

RICHARD.

Je ſçais que votre bras a ſoumis l'Angleterre ;
Mais avez-vous ſoumis les Maîtres de la Terre ?
L'Europe conjurée armant ſes Potentats....

CROMWEL.

Ils n'oſeroient quitter leurs tranquilles Etats.
Au fond de leur Palais mon nom les épouvante.
De m'avoir pour ami leur vanité contente,
Ne viendra point troubler mes auguſtes deſſeins,
Ni tenter en ces lieux des ſuccès incertains.

RICHARD.

Sur un bruit cependant qui vient de ſe répandre,
Le malheureux Stuart, prêt à tout entreprendre...

CROMWEL.

Si ce bruit ſe répand, c'eſt au gré de mes vœux.
Les ſecrets de Cromwel vont paroître à vos yeux:
Il faut que vous m'aidiez à gouverner la Terre,
Et que notre prudence enchaîne l'Angleterre.
Charles ſeroit, ſans moi, caché dans quelque Etat,
Traînant par-tout un nom ſans gloire & ſans éclat :
Mais comme à mes deſſeins il devient néceſſaire,
Qu'il les ſert d'autant mieux qu'il y paroîs contraire,

Digitized by Google

C'eſt moi qui, ſecondant ſes timides efforts,
Lui fournit les moyens d'arriver dans nos Ports.
Intimidant par-là toute la République,
Je la force à chercher un pouvoir deſpotique,
Qui puiſſe promptement la ſauver du danger
Où ce fier ennemi pourroit la replonger.
Charles tient tout de moi, conſeils, tréſors, puiſſance,
Tout ce qui l'environne eſt ſous ma dépendance;
Et de ſon jeune cœur irritant les deſirs,
Je le tiens enchaîné juſques dans ſes plaiſirs.
Voilà par quels ſecrets j'ai fixé la fortune
Du rang où je me vois la route eſt peu commune;
Je le ſçais; & peut-être un jour la vérité
En paroîtra douteuſe à la poſtérité:
Mais je ne cherche point une frivole gloire.
L'honneur d'avoir regné ſuffit à ma mémoire:
Heureux, quand de la mort je ſubirai les loix,
De vous laiſſer Sophie, & le ſceptre des Rois!

RICHARD.

Quoi! Seigneur!

CROMWEL.

Arrêtez, & qu'un humble ſilence
Me laiſſe au moins douter de votre obéiſſance.
Je veux bien ſur vos pas fermer encor les yeux:
Mais apprenez auſſi que, préſent en tous lieux,
Il n'eſt point de complots, quel qu'en ſoit le myſtere,
Que mon activité ne pénetre & n'éclaire.

Digitized by Google

L'Europe, loin de nuire à mes vastes desseins,
Les respecte, & me place au rang des Souverains.
Mais des séditieux en veulent à ma gloire :
Je ne suis qu'un Tyran, si l'on veut les en croire.
Jusques dans ce Palais je vois des ennemis,
Qui trompant mes desseins... Vous rougissez, mon fils

RICHARD.

Je rougis des soupçons que vous faites paroître.

CROMWEL.

Quand il en sera tems, je vous ferai connoître
Tous ceux dont l'Injustice a voulu m'outrager ;
Mais en vous les nommant, il faudroit m'en venger ;
Et d'un autre intérêt mon ame est occupée.
De quelques citoyens l'espérance trompée
Va du jeune Montrose exciter la fureur :
Il peut armer son bras.

RICHARD.

Ah ! je frémis d'horreur.
Vous pouvez soupçonner un ami si fidele ?

CROMWEL.

Qui peut-être aujourd'hui ne sera qu'un rebelle.
Élevé par mes soins dès ses plus jeunes ans,
Ses yeux n'ont vû les Rois que comme des Tyrans.
Il connoît le secret qu'inventa ma vengeance ;
Ce secret confié me met en sa puissance.
C'est le seul ennemi que j'aye à redouter,
Si ce jour ne prévient le coup qu'il peut porter.

Digitized by Google

Je voulois à Sophie unir sa destinée,
Et m'engager leur foi par un prompt hyménée.
Unis, liés tous deux à d'illustres parens,
Ils m'eussent assuré le suffrage des Grands;
Mais rien n'a pû dompter la haine de Sophie:
En adorant Montrose, elle en veut à ma vie:
Triomphez de sa haine, & faites, en ce jour,
Que les nœuds de l'hymen couronnent votre amour.
Employez des amans les communs artifices:
Flattez son jeune cœur; enchaînez ses caprices.
Par-là nous verrons Monk s'unir à nos desseins,
Et bientôt dissiper le reste des mutins.
Par l'éclat des grandeurs je calmerai Montrose;
Et du mépris des Rois je détruirai la cause.
Il ne faut que du tems; & ... Mon fils, c'est assez...
Sidney veut me parler... allez, & nous laissez.

Digitized by Google

SCENE IV.

SIDNEY, CROMWEL.

CROMWEL.

NOus ſommes ſeuls ici : parle ſans te contraindre.
Le Comte de Lénox ?...

SIDNEY.

Pour vous n'eſt plus à craindre :
Il a rempli ſon ſort. Les horreurs de la nuit,
Le tumulte & l'effroi que l'orage a produit,
Tout a ſervi, Seigneur, à vous venger d'un Traître.
Avertis par Crammer qui s'eſt fait reconnoître,
En ſortant du Palais, nous les avons ſuivis ;
Et feignant d'attaquer de ſecrets ennemis,
Deux des miens à Lénox ont arraché la vie ;
Et vengé par ſa mort Cromwel & la Patrie.

CROMWEL.

Je ne chercherai point à le juſtifier ;
Mais il n'eſt pas le ſeul qu'il faut ſacrifier.
Sophie & ſes amis ont conjuré ma perte :
Par elle en ce moment, la révolte eſt ouverte.
Mes ſoins ni mes bienfaits, rien n'a pû la changer.
Voilà les ennemis dont il faut me venger.

Digitized by Google

Avec toi, cher ami, je parle sans contrainte :
Tu connois à présent mes dangers & ma crainte ;
C'est assez ; sur tes soins je dois me reposer.

SIDNEY.

J'obéis à Cromwel, & je puis tout oser.

CROMWEL.

Rassemble tes soldats : que leur troupe fidèle
Partage, s'il se peut, ta prudence & ton zéle.
(*Sidney sort.*)
Je vais joindre Cranmer, pour être mieux instruit
Du nombre des mutins arrêtés cette nuit.
Dans la Tour par mon ordre on a dû les conduire,
Abattons sans égard tout ce qui peut me nuire.
Cachant mes passions aux regards des humains,
J'ai sçu justifier & remplir mes desseins ;
Par ce même artifice, achevons notre ouvrage :
Du foible & du grand homme imitant le langage,
Réunissons pour moi les intérêts divers,
Et caressons le peuple en lui donnant des fers.

Fin du second Acte.

Digitized by Google

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

MONTROSE, MONK.

MONK.

Respectons les regrets & les pleurs de Sophie,
Et travaillons ensemble à sauver la Patrie.
Le meurtre de Lénox ne laisse à notre choix,
Que l'orgueil des Tyrans ou le retour des Rois.
Quel parti prenez-vous ?

MONTROSE.

Celui de la vengeance,
Celui de la justice & de l'indépendance.
Puisqu'on ose attaquer ma gloire & mon amour
Tout me devient suspect dans ce funeste jour.

Digitized by Google

MONK.

Eh bien ! répondez-moi : tous deux ceſſons de l'être.
Qui reconnoiſſez-vous pour Monarque & pour Maître ?

MONTROSE.

La liberté, les Loix, voilà mes Souverains ;
Le reſte eſt, à mes yeux, la honte des humains.
Libre dans ſes deſirs, aux jours de ſa naiſſance,
L'homme ne connut point d'aveugle obéiſſance ;
Mais quand de la Nature il eut changé les Loix,
Il connut l'eſclavage & rampa ſous des Rois.

MONK.

Du monſtre que tu ſers je connois le langage :
Ta bouche, en ce moment, vient exhaler ſa rage.
Je veux de tes erreurs déchirer le bandeau,
Et déſiller tes yeux frappés d'un jour nouveau.
Vois l'homme aux paſſions abandonné ſans guide,
Emporté loin de lui par ce torrent rapide,
Malheureux par lui-même & par ſa liberté,
Se forger & chérir le joug qui l'a dompté.
Contemple les humains laſſés de leur miſere,
Dans un Dieu bienfaiſant reconnoître leur Pere :
Vois-les fonder entr'eux la puiſſance des Loix,
Élever les Autels & le Trône des Rois ;
Toujours dans leurs beſoins conſultant la Nature,
Prendre vers le bonheur la route la plus ſûre ;

Digitized by Google

A tant de vérités ouvre à la fin les yeux.
Souviens-toi des sermens de nos sages Ayeux;
Sermens faits à l'honneur, sermens faits au Ciel même,
De respecter des Rois le sacré Diadême.
Dieu seul peut les juger, & laissons dans ses mains,
Et les droits des Sujets & ceux des Souverains.
Tout rebelle, crois-moi, quelque grand qu'il paroisse,
Sous d'éclatans forfaits veut cacher sa foiblesse.
J'ose en prendre à témoin le Tyran que tu sers.
A-t-il pû te tromper en trompant l'Univers?
Ton sang a le premier cimenté sa puissance.
Objet de ses fureurs, objet de sa vengeance,
Par ce fourbe hardi ton pere infortuné
Au plus honteux supplice, hélas! fut condamné.
Il nous reste un Héros, & ce monstre exécrable,
Sous le fer meurtrier le poursuit & l'accable;
Et pour mieux déguiser un projet criminel....

MONTROSE.

Pourquoi de ce forfait accusez-vous Cromwel?

MONK.

Je sçais que contre lui rien ne dépose encore;
Que ce crime, commis au lever de l'Aurore,
N'a de témoins que ceux dont l'inhumanité
Sert ici sa vengeance & sa férocité;

Digitized by Google

Mais comme il connoit tout, que par lui tout s'anime,
Qu'il n'eſt point de pouvoir que ſon pouvoir n'opprime,
Qu'impunément ici lui ſeul peut tout oſer,
De cet aſſaſſinat j'ai droit de l'accuſer.

SCENE II.

MONROSE, MONK, SOPHIE.

SOPHIE.

QUoi ! vous m'abandonnez ; vous, l'ami de mon pere !
Verrez-vous ſans pitié l'excès de ma misère ?
Si Monk eſt inſenſible à mes vives douleurs,
Qui pourra déſormais terminer nos malheurs ?

MONK.

Ils finiront, Madame, & vous pouvez m'en croire.
A ſauver mon pays j'ai mis toute ma gloire ;
Et pour le délivrer, dans ces momens affreux,
J'aurai pour moi le Ciel & les gens vertueux.
Le tems eſt arrivé de ſauver la Patrie.

SOPHIE.

Rempliſſez tous les cœurs des tranſports de Sophie.

Digitized by Google

A l'intérêt des Rois joignez encor le mien.
Lénox périt pour eux, il étoit leur soutien.
Du Peuple qui l'aimoit allons nous faire entendre :
Demandons-lui le sang que sa main doit répandre.
L'espoir de nous venger doit seul guider nos pas.
Allons, & méritons un glorieux trépas.

MONTROSE.

Madame, où courez-vous ?

SOPHIE.

Où le devoir m'appelle,
Où daigneroit me suivre un amant plus fidele ;
Mais Montrose insensible en ce funeste jour,
Mépriseroit mes douleurs, la vengeance & l'amour.

MONTROSE.

Vos tourmens sont les miens : croyez, belle Sophie,
Que, pour les terminer, je donnerai ma vie :
Nommez-moi l'assassin, je jure par le Ciel
De verser à vos yeux le sang du criminel ;
Mon ame, toute entiere aux loix de la Justice,
Du bonheur des méchans fait son plus grand supplice ;
Mais ici les complots & les séditions
Sont les fruits malheureux de nos divisions :
Qui peut les prévoir ?

Digitized by Google

MONK.

Mon bras & ton courage,
L'amour de la Patrie où le devoir m'engage.
Ne crois pas démentir le sang de tes ayeux ;
Ce sang qu'ils ont transmis si pur, si glorieux :
Montrose, en ce moment, la vérité t'éclaire ;
Et tu nous répondras des vertus de ton Pere.
Je ne veux de ta foi ni gages ni sermens :
Ton devoir & l'honneur, voilà mes seuls garants.
Madame, demeurez ; osez braver l'orage :
Montrose a pû m'entendre ; il sera davantage.
La vertu dans son sein a germé malgré lui :
Elle parle ; il l'entend ; il sera notre appui.
Mais le Tyran paroît, sa fatale présence
Porte au fond de mon cœur la honte & la vengeance.
Comme je veux le perdre & le sçais point traiter,
J'évite un entretien dont j'aurois à rougir.

Digitized by Google

SCENE III.

SOPHIE, CROMWEL, MONTROSE, GARDES.

CROMWEL.

J'Apprends avec effroi le ſujet de vos larmes,
Et je viens partager de trop juſtes allarmes.
Je ne pénetre point par quel enchaînement
A pû ſe conſommer ce triſte évenement.
Sans doute on m'a trahi ; mais je dois me contraindre,
Pour calmer vos regrets, vous ſervir & vous plaindre.
Si votre Pere eſt mort, je dois armer mon bras
Pour défendre vos jours & venger ſon trépas.

MONTROSE.

A préſent la pitié te trahit ou t'abuſe.
De cet aſſaſſinat ſçais-tu que l'on t'accuſe ?
Qu'on te ſoupçonne, au moins ?

CROMWEL.

Eh ! que peut un ſoupçon
Enfanté par l'erreur, détruit par la raiſon ?

Digitized by Google

SCENE IV.

SOPHIE, CROMWEL, DEUX DÉPUTÉS, MONTROSE, GARDES.

PREMIER DÉPUTÉ.

SEIGNEUR, en ce moment, tout l'Etat vous implore.
Si vous ne commandez, nous périſſons encore.
Déjà les factieux, animés par l'eſpoir,
Comptent ſur des ſecours qu'ils ne font qu'entrevoir.
C'eſt ſur-tout dans nos Ports, qu'on s'émeut, qu'on s'agite,
Qu'on attend le ſuccès qu'en ſecret on médite.
Si par vos mains, Seigneur, ce coup n'eſt arrêté,
L'Angleterre ſuccombe & perd ſa liberté.

CROMWEL.

Ce n'eſt pas aujourd'hui qu'on pourra la détruire :
Mon eſprit veille encore au ſoin de cet Empire ;
Et pour le conſerver & ſauver ſes Etats,
Vous avez des vaiſſeaux, des armes, des ſoldats.
Vos tréſors ſont remplis, en ces lieux tout abonde ;
Et quand vous me perdez, vous commandez au Monde

Digitized by Google

De mes heureux travaux les fruits ſont en vos mains ;
Et vous pouvez ſans crainte aſſurer vos deſtins.

PREMIER DÉPUTÉ.

Nous demandons un Chef qui calme nos allarmes,
Un Roi qui nous chériſſe & ſoutienne nos armes,
Qui puiſſe en impoſer à nos voiſins jaloux :
Un choix ſi glorieux ne regarde que vous.

CROMWEL.

Dans ces momens de trouble offrir une couronne,
C'eſt montrer en effet à quel prix on la donne :
Elle peut relever un courage abattu ;
Mais, pour la refuſer, j'ai toute ma vertu.
J'ai ſçu braver du ſort la barbare injuſtice,
Et rendre à mes deſſeins la fortune propice ;
Mais je mériterois d'en perdre les faveurs,
Si j'expoſois ma gloire à de nouveaux malheurs :
C'eſt ſur un échaffaud que ce ſceptre repoſe :
L'intérêt le briſa, la crainte le propoſe :
Encore teint du ſang dont il fut arroſé,
Sur ſon éclat trompeur je fus déſabuſé.
Ménageant à propos & la Paix & la Guerre ;
Je n'ai rien oublié pour ſauver l'Angleterre ;
Mais, comme Citoyen, je lui prêtois mon bras :
Je cherchois le ſuccès & n'en répondois pas.

Digitized by Google

SOPHIE.

Dans quel abaiſſement ſe trouve ma Patrie !
Par combien de forfaits va-t-elle être flétrie !
Que va-t-elle ajouter au meurtre de ſon Roi ?

PREMIER DÉPUTÉ.

Condamné juſtement, il périt par la loi,
Madame.

SOPHIE.

En avons-nous qui condamnent nos Maîtres ?
Un Roi ne peut périr que par la main des Traîtres.
Cet horrible forfait, que vous crûtes permis,
Eſt le plus grand de tous, & vous l'avez commis.
De quel droit oſez-vous, vil rebut de la Terre,
Donner dans vos complots un Maître à l'Angleterre ?
Ainſi donc, à ſon gré, le plus grand ſcélérat,
S'il peut vous aſſervir, gouvernera l'Etat !
Le plus fourbe, en effet, a droit de vous conduire :
Vous avez bien choiſi : confiez-lui l'Empire.

CROMWEL.

Je vois, ſans m'offenſer, votre injuſte fureur :
Ce diſcours violent eſt dicté par l'erreur.
D'autres ont, je le ſçais, adopté vos maximes.
De toutes nos vertus on nous a fait des crimes ;
Mais nous devons ſouffrir ces vains emportemens,
Et, malgré le murmure, accomplir nos ſermens.

Digitized by Google

Du Deſtin qui fait tout je ſuis la loi ſuprême.
Si, pour ſauver l'Etat, dans ce déſordre extrême,
Je dois monter au Trône, il faudra, malgré moi,
Que j'obéiſſe au Ciel, en me déclarant Roi;
Et m'acquittant alors des devoirs des Monarques,
Je n'en porterai pas les inutiles marques:
Je défendrai le Peuple & le Trône & l'Autel:
L'Univers étonné parleroit de Cromwel;
Ce qu'il a fait, Sujet, doit apprendre à la Terre,
Tout ce qu'il oſeroit étant Roi d'Angleterre.

SOPHIE.

Quoi! ce Ciel que toujours tu ſçais prendre à témoin,
Recours trop uſité dont le fourbe a beſoin,
Sur ta tête aujourd'hui ne lance pas ſa foudre!
Il te voit, il t'entend, ſans te réduire en poudre!
Et vous, Peuple endurci dans votre aveuglement,
Penſez-vous échapper au plus grand châtiment?
Ah! je crois déja voir cette Iſle conſumée,
En proie aux feux vengeurs, ou dans l'Onde abîmée;
Et ceſſant à la fin d'effrayer l'Univers,
Comme un vaiſſeau briſé s'engloutir dans les Mers...
Inſtrument infernal des vengeances céleſtes,
Tes pareils n'ont été que préſages funeſtes.
Ta naiſſance annonça tous les maux inouis,
Qui depuis quarante ans déſolent mon pays;

Digitized by Google

Croissant de crime en crime, & par degrés coupable,
Tu parvins, en rampant, à ton but exécrable.
Même dans cet instant tu veux nous abuser:
Tu parois insensible, & veux en imposer!
Je te connois, Cromwel, & lis dans ta pensée;
Jamais ton ame encor ne fut plus offensée.
Pour la premiere fois, aux yeux de l'Univers,
On t'ose reprocher tes attentats divers.
Tu vois jusqu'à quel point une femme hardie
Peut devant ses bourreaux braver la tyrannie.
Crains tout de ses fureurs & de son désespoir,
Et sauve-lui du moins l'horreur de te revoir.

(*Elle sort.*)

CROMWEL.

Le tems appaisera cette injuste colere.
Je pardonne ces cris au meurtre de son Pere;
Vous, cependant, calmez vos trop vives terreurs:
Je sçaurai des mutins réprimer les fureurs.
Au Palais de Withal, amis, allez m'attendre;
Et nous verrons après le parti qu'il faut prendre.

Digitized by Google

L'heureux Républicain qui t'en feroit deſcendre ?
Dis, réponds.

CROMWEL.

A la mort, s'il étoit ſoupçonné ;
Mais ton égarement doit être pardonné.
Je détourne les yeux du trouble qui te preſſe,
Et ſoutiens ta valeur ainſi que ta jeuneſſe.
Je ne puis oublier tout ce que je te dois,
Et c'eſt du moins, Montroſe, être juſte une fois.
Si tu me vois enfin porter un diadême,
Je le tiendrai du peuple, & ſurtout de toi-même ;
Qui, généreux guerrier & citoyen ſoumis,
Du fer & du poiſon frappa mes ennemis.
Étouffe dans ton cœur de trop promptes allarmes :
Le mien de l'amitié veut goûter tous les charmes.
Je me confie à toi dans cet heureux inſtant,
Et te ſuis au Palais où le peuple m'attend.

(*Montroſe ſort.*)

CROMWEL, *ſeul.*

Il ne m'a point trompé, je ſçavois que ſon zéle
A mes premieres loix demeureroit fidele ;
Mais je ſçaurois le perdre & l'unir aux mutins
Qui de Monk en ſecret partagent les deſſeins.
Comme Républicain j'excitai ſon courage,
Aujourd'hui comme Roi je voulois ſon hommage :
Nos crimes, nos vertus, nos ſermens & nos vœux,
Quand les tems ſont changés, doivent changer comme eux.

Fin du troiſieme Acte.

Digitized by Google

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

SOPHIE, *seule.*

CE Palais est désert ; dans une Fête impie,
Le Peuple à son Tyran immole la Patrie ;
Nul espoir ne nous reste en ces affreux momens ;
Et le cri des Vertus ajoute à nos tourmens !
Pour habiter ces lieux, il faut être parjure,
Trahir sans s'étonner les loix & la Nature ;
Et telle est la rigueur du Destin irrité
Qu'il nous a fait du crime une nécessité.
C'est peu de m'arracher à ma douleur amere ;
Il me faut oublier le meurtre de mon Pere ;
Et de son assassin justifiant les droits,
Adorer sur son front le bandeau de nos Rois ...
Je prévois tous ces maux, & je dois les attendre.
D'un lâche préjugé mon sort va donc dépendre ! .. ;

Digitized by Google

Non ... je ne verrai pas ce funeste avenir :
On prépare ma honte, il faut la prévenir.
Que Cromwel à son gré gouverne l'Angleterre ;
Que le Ciel le destine à ravager la Terre ;
Que mon amant lui-même ait causé nos malheurs ;
Un instant de vertu finira mes douleurs ...
Montrose, qui l'eût dit, qu'à mon heure derniere
Je craindrois que ta main ne fermât ma paupiere?
Mais j'apperçois Richard. ...

SCENE II.

RICHARD, SOPHIE.

RICHARD.

MADAME, éloignez-vous :
Du Protecteur trahi redoutez le courroux.
Dans ses premiers transports, il n'est rien qui l'arrête.
Des mutins, à Withal, ont menacé sa tête ;
Leur projet est, dit-il, formé de cette nuit ;
Sophie en est l'auteur, & Monk a tout conduit.
Vous le dirai-je ? enfin, il soupçonne Montrose,
Et de tout ce désordre, on veut qu'il soit la cause ;
Venez loin de ces lieux ...

Digitized by Google

SOPHIE.

Montroſe eſt ſoupçonné !
Il ne trahiroit plus le ſang dont il eſt né !
Dieu ! que m'apprenez-vous ? & ſur quelle apparence
Dites-vous qu'il appuie une juſte vengeance ?

RICHARD.

Cromwel, pour cet ami conſervant ſes bontés,
L'avoit, pendant la Fête, aſſis à ſes côtés ;
Mais ſon ame inſenſible à la commune joye,
Aux plus affreux remords paroiſſoit être en proye :
Et lorſque les mutins ont forcé le Palais,
Son ſilence avouoit leurs funeſtes projets :
Son regard étoit fixe, & malgré ſa contrainte,
D'un trouble étudié l'on démêloit la feinte ;
Et de rage & de honte on le voyoit pâlir . . .
Quelqu'un vient, c'eſt lui-même... ô Ciel ! que devenir ?

Digitized by Google

SCENE III.

SOPHIE, MONTROSE, RICHARD.

SOPHIE.

Est-il vrai, cher amant, qu'à ton devoir fidele,
Tu vas armer ton bras pour punir un rebelle?

RICHARD.

Qu'as-tu fait? & quel trouble.....

MONTROSE.

Ami trop généreux,
N'irrité point encor les maux d'un malheureux.

RICHARD.

Qui? moi les irriter!.. moi qui, pour te défendre,
Qui, pour sauver tes jours, ose tout entreprendre!

MONTROSE.

Cher ami, le trépas me cause peu d'effroi,
Et je crains seulement pour Sophie & pour toi.

RICHARD.

Eh! bien, pour conserver ton ami, ton amante,
Accepte le secours que ma main te présente:
De ces funestes lieux, il faut vous arracher.
Tous deux dans mon Palais vous pourrez vous cacher.

SOPHIE.

Nous ne pouvons vous suivre.

Digitized by Google

RICHARD,

Ah ! votre barbarie
A tous trois en ce jour aura coûté la vie !
O mon plus tendre ami, ne sois pas si cruel.

MONTROSE.

Laisse-moi, ta pitié me rend trop criminel.

RICHARD.

Vous le voulez tous deux ; je cours à mon supplice ;
Cet horrible entretien me rend votre complice.
Aux yeux du Protecteur, moi seul je vais m'offrir,
Excuser vos forfaits, m'en charger & mourir.

SCENE IV.

SOPHIE, MONTROSE.

MONTROSE.

QUe sa tendre amitié me touche & m'humilie !

SOPHIE.

Va, tu peux espérer une aussi belle vie,
Si de notre ennemi tu devieus le vainqueur.
Mais pourquoi me cacher les secrets de ton cœur ?
N'oses-tu devant moi paroître magnanime ?
Et devrois-je ignorer le projet qui t'anime ?

MONTROSE.

Quel que soit mon destin, crains de le partager ;
Mais qu'il me sera doux, si j'ai pû te venger !

Digitized by Google

SOPHIE.

Je l'eusse partagé, s'il eût été funeste ;
Et du sang de Lenox j'eusse versé le reste,
Si ton ame, toujours esclave des Tyrans,
Avoit vu sans pitié les maux que je ressens.
Vous ce fer, cher Montrose ; il m'eût ôté la vie,
Si mon cœur en ce jour, indigne de Sophie...
Tu détournes les yeux, & ne me réponds pas !
Demandes-tu ma honte, ou veux-tu mon trépas ?
Crains-tu de m'avouer ?..

MONTROSE.

Dans mon malheur extrême,
Je me hais, je m'abhorre & ne crains que moi-même.
La mort est le seul bien d'un cœur désespéré ;
Je l'attends sans pâlir... qu'elle est lente à mon gré !
Ne viendra-t-elle pas enlever sa victime ?
Ou bien faut-il encore commettre un nouveau crime ?

SOPHIE.

Tu déchires mon cœur, Montrose ; écoute-moi :
Prends pitié des tourmens que j'endure pour toi :
Daigne me confier tes mortelles allarmes ;
Et mêlons sans remords nos soupirs & nos larmes.

MONTROSE.

L'excès de ta pitié redouble mes douleurs.
Je ne puis ni gémir ni répandre des pleurs :
Le trouble, le regret, le désespoir, la rage,
De mes sens égarés ont suspendu l'usage.

Digitized by Google

Je fais pour te parler des efforts superflus :
Je cede à mes douleurs, & ne me connois plus.

SOPHIE.

Ah ! pourquoi leur ceder, si la vertu t'est chere,
Si tu prétends venger ton pays & mon Pere.
Ingrat, je le vois trop, tu ne veux rien pour moi ;
L'Angleterre est esclave, & Cromwel est ton Roi.
Voilà tout le secret.

MONTROSE.

Lui, mon Roi ! lui ce Traître !
Que respirant encor je reconnoisse un Maître !
Qu'écrasé sous le poids de son autorité,
Je perde le nom d'homme avec la liberté !
Ah ! que tu connois peu la fureur magnanime,
Le fier ressentiment d'un Anglois qu'on opprime !
Si ses jours sont livrés au caprice du sort,
Indépendant & libre, il triomphe à sa mort.

SOPHIE.

De combien de tourmens ton désespoir m'accable !
Faut-il que je te pleure innocent ou coupable ?
Mais j'apperçois Sidney ; Grand Dieu ! tout est perdu.

Digitized by Google

SCENE V.

MONTROSE, SIDNEY, SOPHIE, GARDES.

SIDNEY.

TU recevras bien-tôt le trépas qui t'eſt dû,
Lâche ſéditieux ! Gardes, qu'on le ſaiſiſſe :
Qu'on le traîne à la Tour où l'attend ſon ſupplice ;
Je cours près de Cromwel, dans ce commun effroi,
Donner à tous l'exemple, & lui prouver ma foi.

SCENE VI.

MONTROSE, SOPHIE, GARDES.

SOPHIE.

JE demeure immobile, & mon ame glacée
Ne peut de tant d'horreurs ſoutenir la penſée.

MONTROSE.

Hélas ! qu'il m'eſt affreux, en ce cruel moment,
De te voir enchaînée au ſort de ton amant !
J'étois né pour former le malheur de ta vie.
Plains-toi : ne me plains point, ô ma chere Sophie.
Je ne mérite pas de voir couler tes pleurs.
Il falloit te venger ; je t'adore & je meurs.
Adieu.

Digitized by Google

SCENE VII.

SOPHIE, *seule.*

MONTROSE ! arrête : ô tyrannie ! ô crime !
Les Bourreaux au supplice entraînent la victime.
Mon amant va périr, & le Destin cruel
Sur nos corps expirans veut élever Cromwel.

SCENE VIII.

SOPHIE, CROMWEL, SIDNEY, GARDES.

CROMWEL.

SIDNEY, tu l'entends ; veille, observe tout... Madame
Ces transports indiscrets me dévoilent votre ame ;
Je vois qu'on m'a donné des avis trop certains.
Vous avez, contre nous, excité les mutins ;
Monk a trahi les loix qu'il auroit dû défendre :
Au Port dans ce moment on vient de le surprendre ;
Il appelle Stuart & le nomme son Roi,
Et sans doute c'est vous qui l'armez contre moi.

Digitized by Google

Vous ſçavez ſi Cromwel doit punir un tel crime ;
Mais mon bras vous retient ſur le bord de l'abîme.
Que votre ſeul forfait y reſte enſeveli ;
En épouſant mon Fils, méritez-en l'oubli :
Unis par l'intérêt, que l'amitié nous lie,
Je ne peux qu'à ce prix, vous conſerver la vie.

SOPHIE.

Quoi ! barbare, en un jour, au gré de ta fureur,
Des plus ſenſibles coups tu frapperas mon cœur !
J'aurois perdu par toi mon amant & mon Pere !
Tu verrois dans les pleurs ralentir ma colere !
Non, ne l'eſpere pas ; je rends grace au Deſtin,
Puiſque dans ce moment je te perce le ſein.

CROMWEL *lui arrache le poignard, & le donne à Sidney.*

Malheureuſe ! arrêtez.

SIDNEY.

Seigneur, que la perfide
Tombe & meure à vos pieds ſous ce fer homicide.

CROMWEL.

Non, ne puniſſez point ſon aveugle courroux ;
Un céleſte pouvoir a détourné ſes coups.
Je pardonne aux tranſports d'une femme égarée,
Par la mort d'un amant au déſeſpoir livrée.
Dans ſon appartement, Gardes, guidez ſes pas.
Veillez ſur ſa foibleſſe, & ne la quittez pas.

Digitized by Google

SOPHIE.

Ma foibleſſe ! oui, ſans doute; & mon bras m'a trahie,
Je n'ai pu t'arracher ta déteſtable vie.
Barbare, laiſſe moi l'arbitre de mes jours ;
Sans toi je ſçaurois bien en terminer le cours :
Ou, loin de me tromper par un lâche artifice,
Hâte-toi de donner l'arrêt de mon ſupplice.
Crois-moi, la politique a trompé ta raiſon ;
Quand le maſque eſt tombé, que ſert la trahiſon ?

CROMWEL. (*Elle ſort.*)

Qu'on l'emmene.

SIDNEY.

Il falloit arrêter tant d'audace ;
De toutes parts, Seigneur, le péril vous menace.
Le Peuple ſoupçonneux, inquiet, agité,
Ne parle que de mort, de Roi, de liberté.
Je croyois pour les Rois ſa haine preſque éteinte ;
Mais vos vaſtes projets ont réveillé ſa crainte.

CROMWEL.

Je ſçaurai l'appaiſer en le rendant heureux :
Eh ! crois-tu que le Trône ait ébloui mes yeux ?
Un homme tel que moi, ſans ayeux & ſans titre,
Devient de ſon pays le vengeur & l'arbitre ;
Il enchaîne à ſon gré les hommes & le ſort,
Et n'a d'autres vainqueurs que le tems & la mort.
Mais il leur faut céder, & l'ame la plus fiere
Chancele quelquefois au bout de ſa carriere.

Digitized by Google

Autant que je l'ai pû, j'ai caché ma douleur,
Pour pouvoir, à mon gré, nommer un Successeur.
C'eſt pour mon Fils enfin que je veux la Couronne;
Moins flatté de l'avoir, qu'heureux ſi je la donne.

SIDNEY.

Mais, Seigneur, après vous, ſur l'appui de nos loix,
De tous vos Successeurs on combattra les droits;
Et remontant aux jours de cette République,
On verra les effets de votre politique.

CROMWEL.

Non : la poſtérité ne voit pas de ſi loin :
Qui ſçait la prévenir n'en a jamais beſoin;
Et n'eſt-ce pas au Ciel à regler un Empire,
A conſerver ſes Rois ou bien à les détruire ?
Quand on a pû du Trône atteindre la hauteur,
Il faut être vaincu pour être uſurpateur.
Aux deſſeins éternels de la Toute-puiſſance,
Je ne puis apporter que mon obéiſſance.
Que le Peuple m'imite & ne murmure pas.
Toi, raſſemble ma Garde ainſi que tes Soldats:
Dans leurs rangs, tour à tour, ils vont me voir paroître;
C'eſt eux qui défendront & ſoutiendront leur Maître.
Elevés par mes ſoins, ils ſont tous mes amis,
Et les premiers Sujets que le Ciel m'a ſoumis.

Fin du quatrieme Acte.

Digitized by Google

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

CROMWEL, SIDNEY.

SIDNEY.

DE quels preſſentimens êtes-vous agité ?
Qui peut de votre front troubler la majeſté ?
Seigneur, de vos ſoldats vous glacez le courage :
Ils vous ont vû pâlir & changer de viſage.
Quelque nouveau danger, troublant votre repos,
Vous a-t-il pû forcer à quitter nos drapeaux ?

CROMWEL.

Je cédois aux douleurs, & mes forces éteintes
M'annonçoient de la mort les funeſtes atteintes...
Cependant plus tranquille en cet heureux moment,
J'éprouve que le ciel en ordonne autrement,
Qu'il veille ſur mes jours : un rayon de lumiere,
Diſſipant mes douleurs, me ſoutient & m'éclaire.

Digitized by Google

Je dois hâter l'instant qui rendra les Anglais
Superbes dans la Guerre, & sages dans la Paix,
Faire grace aux mutins, pardonner à Sophie,
Et tout sacrifier au bien de la Patrie.
Plus je suis près du Trône, & plus je sens mon cœur
Des fruits de la clémence éprouver la douceur.

SIDNEY.

Si de vos ennemis vous souffrez la licence,
Vous les verrez, Seigneur, braver votre puissance.
Monk, en ce même instant, vient d'aller au Sénat,
Plus en guerrier vainqueur qu'en criminel d'Etat.
Le peuple qui le suit, l'écoute & le révère.
Au nom sacré des Rois, il s'en déclare Pere.
Vous irritez Sophie, en voulant la sauver:
Elle ne veut le jour que pour vous en priver.
Voici le nom des Chefs qu'avoit choisi sa rage,
Pour porter en ces lieux le trouble & le carnage.

CROMWEL.

Je veux la voir encore, & malgré sa fureur,
Essayer de fléchir son esprit & son cœur.
Rends-toi dans le Conseil, & dis que l'on differe
A prononcer de Monk le jugement sévere.
Pour les sauver tous deux, je dois n'épargner rien;
Et leur commun danger m'en offre le moyen.
Mais j'apperçois Crammer.

(*Sidney sort.*)

Digitized by Google

SCENE II.

CRAMMER, CROMWEL.

CROMWEL.

EH! bien, qu'a dit Montroſe?

CRAMMER.

Rien qui de ſon trépas nous ait appris la cauſe:
Mais avant ſon ſupplice, inſenſible, interdit,
Il m'a pour vous, Seigneur, chargé de cet écrit:
Puis voyant à ſes pieds la hache toute prête,
Sous le fer des bourreaux il a livré ſa tête.

CROMWEL.

Il ſuffit ... ce papier pourra nous découvrir
Les funeſtes complots que je dois prévenir.
Vous, allez chez Sophie: en ces lieux qu'on l'amene.
Pour la derniere fois je veux fléchir ſa haine.

Digitized by Google

SCENE III.

CROMWEL, *seul.*

Mais lisons cet écrit d'un jeune audacieux
Dont le zéle incertain blessoit déjà mes yeux :
» N'espere plus, Tyran, te sauver par le crime ;
» Le ciel s'est fatigué de tes forfaits divers.
» Au milieu de ta gloire il a creusé l'abîme
» Qui doit de tes fureurs affranchir l'Univers.
» Dans ce honteux festin qui contraignoit ta rage ;
» J'ai vaincu tes soupçons en partageant ton sort ;
» Et du même poison dont tu m'appris l'usage,
» Je t'entraîne avec moi dans les bras de la Mort.
Et du même poison dont tu m'appris l'usage,
Je t'entraîne avec moi dans les bras de la Mort.....
De mes vives douleurs la cause est donc connue ;
Et c'est au pied du Trône un poison qui me tue !
Rien ne peut résister à ce venin mortel ;
Et la main d'un enfant assassine Cromwel !
Devois-je ainsi périr ? Ah ! que plûtôt la foudre
N'a-t-elle, en m'écrasant, pû me réduire en poudre,
Et me précipitant dans le fond des enfers,
Dérober mon supplice aux yeux de l'Univers !
Quelle sera la fin de ce reste de vie ?
Qu'osera la Fureur, & que dira l'Envie ?

Digitized by Google

De mes derniers soupirs témoins injurieux,
Les superbes Anglois contenteront leurs yeux ;
Ils vont d'un Dieu vengeur adorer la justice :
Cette fatale idée ajoute à mon supplice.
Si ce sont là, grand Dieu, tes injustes décrets,
Je peux les prévenir & changer tes arrêts.
Tu plaças dans mon cœur le mensonge & l'audace :
J'arrêterai par eux l'effet de ta menace ;
Et chassant de mon ame & la plainte & l'effroi,
Je vais peut-être agir un instant malgré toi.
Mon cercueil est ouvert ; c'est à moi d'y descendre ;
Et de forcer la Terre à respecter ma cendre.
Tu fais pour m'accabler d'inutiles efforts,
Dieu cruel ! je succombe & péris sans remords.
Toujours de l'imposture empruntant le langage,
J'oserai de Sophie éprouver le courage,
Offrir à ses regards & le fer & le feu,
Du secret de Montrose arracher un aveu ;
Et déguisant les maux où le Destin me plonge,
Couvrir tous ses arrêts de la nuit du mensonge.

Digitized by Google

SCENE IV.

CROMWEL, SOPHIE.

SOPHIE.

QUEL ordre si pressant me rappelle en ces lieux?
Pourquoi revois-je encor ton aspect odieux?
Viens-tu me prononcer l'arrêt de mon supplice,
Ou bien t'en excuser par un noir artifice?

CROMWEL, *vivement.*

Je vous offre la vie avec la liberté;
Mais il faut me répondre avec sincérité.
Vous avez lû tantôt dans le cœur de Montrose;
Et de son changement il vous a dit la cause.
Parlez sans vous troubler: quels étoient ses desseins?
Vouloit-il nous livrer aux coups des assassins?
Vouloit-il sur moi seul assouvir sa furie,
Et dans de nouveaux fers replonger la Patrie?

SOPHIE.

Si Montrose aujourd'hui, pour sauver son pays,
Eût voulu contre toi seconder nos amis,
Je ne te verrois pas, contraignant ton audace,
Joindre ici basſement la plainte à la menace.
J'ai redouté longtems la rigueur de son sort,
Et tes premiers soupçons l'ont conduit à la mort.
Ne déguise donc plus le sujet de ta peine:
Ce jour de ta grandeur est marqué par la haine.
Mille piéges cachés sont ouverts sous tes pas;
Tu crois trouver ta perte où tu ne l'attends pas;

Digitized by Google

Tu menaces mes jours, & trembles pour ta tête.
Voilà dans tes fureurs le pouvoir qui t'arrête.
Pourſuis, Tyran, pourſuis : frappe ſans te troubler,
Rappelle ton audace, & rougis de trembler.

CROMWEL.

Moi trembler! Et de quoi? Pour moi rien n'eſt à craindre;
J'offenſerois le ciel, ſi je pouvois m'en plaindre.
La paix eſt dans mon cœur, & ſon divin flambeau
Doit éclairer mes pas juſques dans le tombeau.

SCENE V.

CÉCIL, CROMWEL, SOPHIE.

CÉCIL.

PAR ordre du Sénat, Seigneur, je viens vous dire
Qu'au jugement de Monk il craignoit de ſouſcrire;
Qu'il n'oſeroit, ſans vous, ordonner ſon trépas :
Il attend en ſilence, & ne prononce pas.

SOPHIE.

Monk eſt entre vos mains! ô Ciel! ô perfidie!
Quoi! vous allez, cruel! ordonner de ſa vie!
Contre des aſſaſſins, il n'eſt point de ſecours.
Ah! barbare, à quel prix auras-tu mis ſes jours!

Digitized by Google

CROMWEL.

Juſques dans vos regrets vous bravez ma puiſſance ;
Mais je n'écoute point la voix de la vengeance.
Je vais de ces écrits faire part au Sénat,
Lui montrer tous ces noms des criminels d'Etat,
Et ſçavoir à quel ſort vous êtes réſervée.
(*A part.*)
Elle ignore le mien, & ma gloire eſt ſauvée.

SCENE VI.

SOPHIE, CÉCIL.

SOPHIE.

Hélas! il eſt donc vrai qu'un Deſtin rigoureux
Nous pourſuit, nous accable, & trahit tous nos vœux!

CÉCIL.

Nous devons rejetter de trop vives allarmes.
Monk pourra nous ſauver, ſans ſoldats & ſans armes.
Il étoit près du Port, quand, ſur le ſein des eaux,
Il apperçoit du Roi les ſuperbes vaiſſeaux.
» Amis, il n'eſt plus tems de quitter cette terre :
» A ſes propres fureurs arrachons l'Angleterre,
» Sauvons-la, dans ce jour, des plus honteux forfaits ;
» Et ne combattons plus Sujets contre Sujets.

Digitized by Google

Il s'avance au Sénat, & ſon œil intrépide
Inſpire à tous les cœurs la vertu qui le guide.
»Malheureux Citoyens, victimes de l'erreur,
»A-t-il dit, eh ! ſur qui tombe votre fureur ?
»Je prétends vous ſauver des embûches d'un Traître ;
»Vous ramener ici votre Roi, votre Maître ;
»Et loin de partager mes illuſtres deſſeins,
»Vous élevez un Trône au Chef des aſſaſſins !
»Ah ! s'il a pû trahir la Majeſté ſuprême,
»Juſqu'à vouloir un jour s'en emparer lui-même ;
»Anglois, eſpérez-vous ſauver la liberté
»Qui maintient de vos loix la puiſſante équité ?
»Dès qu'un cœur ſe déclare ambitieux & traître,
»Juſqu'au dernier ſoupir il ne ceſſe de l'être.
On voit, à ce diſcours, les eſprits s'allarmer ;
Et d'un nouveau projet on paroît s'animer.
Pour la premiere fois l'orgueilleuſe licence
Oſe du Protecteur menacer la puiſſance.

SOPHIE.

Je connois les effets de ces murmures vains :
Il ſçaura détourner des coups trop incertains.....
Mais, du fond du Palais, quel bruit ſe fait entendre ?
Le ſignal de la mort commence à ſe répandre.
Des armes, des ſoldats ! Eh ! bien, il faut périr.
Sous le fer aſſaſſin nous n'avons qu'à mourir.

Digitized by Google

Il se tait, & la Mort emportant sa victime,
De nos malheurs passés a refermé l'abîme.
Nous cependant, Madame, allons, dans ce moment,
Du Sénat & du Peuple exiger le serment.
Que de tous nos malheurs l'épouvantable histoire,
De quelques Citoyens conserve au moins la gloire;
Et montrons aux Sujets que les premieres Loix
Sont d'aimer la Patrie & de servir les Rois.

Fin du cinquieme & dernier Acte.

APPROBATION.

J'AI lû par l'ordre de Monseigneur le Vice-Chancelier, la Tragédie de *Cromwel*, par *M. du Clairon*, & je crois que l'on en peut permettre l'impression. A Paris le 20 Juillet 1764. MARIN.

Le Privilége & l'Enregistrement se trouvent à la fin des Pièces du Théâtre François.

Digitized by Google

Marion, Xavier Pierre

CROMWEL,

TRAGÉDIE

EN CINQ ACTES

ET EN VERS.

A LONDRES,
Chez les LIBRAIRES ASSOCIÉS, au Magasin Littéraire.

M. DCC. LXIV.

Digitized by Google

ACTEURS.

CROMWEL.

IRETON, *gendre de Cromwel.*

CHARLES STUART, *Roi de la Grande-Bretagne.*

GLOCESTER, *fils de Charles.*

WINCHESTER, HOLLAND, RICHEMONT, } *amis du Roi.*

HAMILTON & SUPTAMPTON, *autres amis du Roi.*

FAIRFAX, *Général des armées de Cromwel.*

LES DEPUTÉS DES PAIRS.

SUDNER, HALLEY, } *Deputés des Communes.*

CAPITAINE DES GARDES.

GARDES.

La Scene est dans le Palais de Saint-James, à Londres.

Digitized by Google

CROMWEL,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

CROMWEL, IRETON.

CROMWEL.

OUi, mon fils, par ſes Pairs l'Angleterre trahie,
A ſes tyrans encor alloit être aſſervie,
Si le Dieu qui ſeconde & regle mes projets,
N'eût rompu les liens de cette indigne paix.
Captif & renfermé dans ce Palais antique,
Où les loix ont gémi ſous ſon joug deſpotique,

Digitized by Google

Le malheureux Stuart va comprendre aujourd'hui,
Que le peuple & les loix ſont au-deſſus de lui.
Et toi, de mes ſecrets ſage dépoſitaire,
Ami, digne d'avoir Cromwel pour ton beau-pere,
Sur cet évenement, cher Ireton, dis-moi
Ce que penſent l'armée, & les Pairs, & le Roi.

IRETON.

Dans la haine des Rois toujours ferme & conſtante;
L'armée avec tranſport a rempli votre attente,
Et croit qu'en remettant le Monarque en vos mains,
Elle venge nos loix & fixe nos deſtins.
Vers ces murs par votre ordre elle s'eſt avancée;
Elle paroît pour vous toujours plus empreſſée;
Peu faite à reſpecter les volontés des Grands,
Elle aime autant Cromwel, qu'elle hait les tyrans.
Ses intérêts toujours furent unis aux vôtres,
Vos ſuccès ſont les ſiens; elle n'en a point d'autres:
Vous ſeul déterminez ſes mouvemens divers;
Ses chefs vous ſont unis par les nœuds les plus chers;
Et ces braves ſoldats que cent fois la victoire
Par vos vaillantes mains a couronnés de gloire,
Du ſoin de vous ſervir uniquement jaloux,
N'aſpirent qu'à l'honneur de combattre pour vous.
Fairfax, le ſeul Fairfax ſemble avoir moins de zèle.

CROMWEL.

Eh! que me fait à moi qu'il ſoit traître ou fidele?
Dès que l'armée entiere eſt pour la liberté,
Qu'importe que Fairfax ſoit pour la Royauté?

Digitized by Google

Sans doute nos ſuccès excitent ſon envie.
Mais tu ſçais que Fairfax borné dans ſon génie,
Eſt fait pour recevoir l'impreſſion d'autrui;
Et qu'il n'agit jamais qu'on n'ait penſé pour lui.
Il eſt d'un ſang illuſtre & commande l'armée.
Vois cependant quelle eſt ici ſa renommée.
On ſçait aſſez que rien par lui ne ſe réſout;
Que Fairfax repréſente, & que Cromwel fait tout.
Il peut donc déſormais ceſſer de ſe contraindre:
Un homme tel que lui n'eſt pas beaucoup à craindre.
Mais acheve, Ireton!

IRETON.

Dès que les Pairs ont vû
Charle en votre pouvoir, & leur traité rompu,
Ils ont fait contre vous éclater leur colere.

CROMWEL.

Et Stuart?

IRETON.

Il vous croit l'auteur de ſa miſére,
Et ſon cœur enflammé d'un immortel courroux,
Exhale à chaque inſtant ſa haine contre vous.
Cromwel eſt à ſes yeux un tyran exécrable.

CROMWEL.

Qu'il n'accuſe que lui du malheur qui l'accable;
Son ſort infortuné doit inſtruire les Rois
A ne point s'élever ſur les débris des loix.
Pour les Pairs, dès longtems j'ai vû leur politique;
Ils veulent opprimer la liberté publique.

Digitized by Google

Lorſque Charles, abuſant du pouvoir ſouverain,
Ecraſa les Anglois ſous ſon joug inhumain,
Et que, tyranniſant & l'Etat & l'Egliſe,
Ce Prince aux loix du Tibre aſſervit la Tamiſe;
Tu ſçais la juſte horreur qu'on eut de ſes projets.
Un Roi qui n'eſt plus pere eſt bientôt ſans Sujets.
Les peuples révoltés contre lui s'éleverent,
Les Pairs laſſés du joug, avec eux ſe liguerent;
Mais feignant de défendre & le peuple & les cieux,
Les Pairs ne combattoient dans le fond que pour eux.
Leur fureur contre Charles avoit beau ſe produire:
Ils vouloient l'abaiſſer & non pas le détruire;
Lui laiſſer ſeulement un pouvoir limité,
Regner ſur lui, ſur nous avec impunité.
J'ai ſçu mettre à profit les tranſports de leur haine,
Pour abaiſſer par eux la grandeur ſouveraine;
Je leur gagnois du peuple & l'eſtime & l'amour:
Mais lors qu'ils opprimoient l'Angleterre à leur tour,
Pour conſerver l'Etat, l'Egliſe & nos fortunes:
A leur ambition j'oppoſois les Communes,
Et l'armée attentive à tous nos intérêts,
De ce Sénat auguſte appuyoit les arrêts.
Oui: vainement des Pairs s'éleve la puiſſance;
Tantôt il la détruit, tantôt il la balance:
Toujours prêt contre tous à ſoutenir nos droits,
Il eſt l'eſpoir du peuple, & la terreur des Rois;
Mais les Stuarts ſurtout, dont le joug nous accable,
Sont l'objet éternel de ſa haine implacable.

Digitized by Google

N'as-tu pas vû son zèle à rompre le traité
Qu'avec notre tyran les Pairs ont concerté.
Cependant, Ireton, tu dois encor m'apprendre;
Si Fairfax près de moi viendra bientôt se rendre.
Des Communes, des Pairs j'attends les députés.

IRETON.

Je leur ai par moi-même appris vos volontés;
Ils vont venir.

CROMWEL.

Et toi, sans exciter d'allarmes,
Cours à tous nos soldats faire prendre les armes:
Qu'ils aillent au plutôt, par des chemins divers,
S'emparer du Palais où s'assemblent les Pairs.
Dans les murs, hors des murs fais placer nos cohortes;
De ce Palais surtout que l'on garde les portes.
Examine avec soin ce qu'on pense en tous lieux,
Les sentimens de l'ame éclatent dans les yeux:
Annonce enfin au peuple encor dans l'esclavage,
Qu'en ce jour l'Eternel acheve son ouvrage,
Qu'Israël sortira de sa captivité;
Va, je veux un moment rêver en liberté.

Digitized by Google

SCENE II.

CROMWEL, *seul.*

QUE tu pénétres peu ma ſage politique,
Si tu crois, Ireton, qu'avec toi je m'explique!
Je connois les humains : incertain de leur foi,
Ma regle, mon conſeil, mon confident, c'eſt moi.
Je t'ai trompé : non, non, l'amour de la patrie
N'a jamais contre Charle excité ma furie ;
Un plus grand intérêt, un plus hardi deſſein
M'ont mis depuis dix ans les armes à la main.
En dépouillant le Roi de ſa grandeur ſuprême,
Aux yeux de l'Univers j'y veux monter moi-même,
Je veux regner ; le jour eſt enfin arrivé,
Où ce hardi deſſein eſt prêt d'être achevé.
Ne perdons point de tems, mettons tout en uſage...
Que d'obſtacles divers à la fois j'enviſage!
Les Communes, Fairfax, la Nobleſſe & le Roi...
Les obſtacles jamais n'ont été faits pour moi.
Cromwel pourroit trembler!ah loin que je les craigne,
Plus ils paroiſſent grands, & plus je les dédaigne.
A mes ordres l'armée en aveugle obéit,
Je pu .. laiſſons la force où la ruſe ſuffit.
Il n'eſt pas tems encor de nous faire connoître;
Je veux être tyran, mais non pas le paroître.
Vengeance, zèle outré, projets ſéditieux,
Haine, jalouſe envie, orgueil ambitieux,

Digitized by Google

Pour les nobles deſſeins que mon eſprit médite,
Il ſuffit que ma voix vous flatte ou vous irrite :
Mais en vous irritant ou flattant vos tranſports,
De la vertu toujours empruntons les dehors.
Bien plus : que dans le crime où Cromwel vous deſtine,
Il trouve ſa grandeur, & l'Anglois ſa ruine.
Quel crime ! juſte ciel ! non, jamais le ſoleil
N'éclaira dans ſa courſe un attentat pareil.
L'Univers en frémit ... eh ! bien, qu'il en frémiſſe.
Le plus noir attentat n'a rien dont je rougiſſe ;
Ou ſi mon front hardi pouvoit rougir jamais,
Ce ſeroit quand le crime eſt pour moi ſans ſuccès.
O toi, ſoif de regner dont l'ardeur me poſſede,
Tu parois à mes yeux d'un prix à qui tout cede :
Mon cœur ne fut jamais ſenſible qu'à ta voix ;
Pour toi j'ai tout bravé, Dieu, Patrie, & mes Rois.
Je l'avoue, il eſt vrai ; ſi pour te ſatisfaire,
La ſolide vertu m'eût été néceſſaire,
Criminel ſans penchant, vertueux ſans attraits,
Elle eût ; comme le crime, accompli mes ſouhaits.
Je n'ai pû m'en ſervir, ni les prendre pour guid
La vertu n'a jamais dicté le parricide ;
Au lieu d'elle à mes vœux le crime s'eſt offert ;
Eh ! bien, je cours, je vole au crime qui me ſert
Mais de ce noir projet à moi ſi ſalutaire,
A l'œil le plus perçant dérobons le myſtere,
Et pour bien ménager un intérêt ſi cher,
Faiſons partir la foudre auſſi-tôt que l'éclair.

Digitized by Google

SCENE III.

FAIRFAX, CROMWEL.

FAIRFAX.

JE ne le cele point, ma surprise est extrême;
Mylord, je viens à vous me plaindre de vous-même.
On m'enleve le Roi pour le mettre en vos mains:
Quelle est cette conduite, & quels sont vos desseins?

CROMWEL.

Si vous aimez toujours l'Etat & la Patrie,
Votre ame contre moi ne doit point être aigrie:
Je n'ai fait prisonnier le Roi dans ce Palais,
Que pour sauver l'Etat, & lui donner la paix.
Oui; sans ce coup heureux, une nouvelle guerre
Eût encor déchiré le sein de l'Angleterre.
J'ai sçû qu'à la faveur des ombres de la nuit,
Charle aux bords de la Seine alloit être conduit,
Et que, pour se venger & nous réduire en poudre,
Ses mains d'un Roi puissant emprunteroient la foudre.
Sur de pareils avis ai-je pû balancer?
Mais prévenir vos maux est-ce vous offenser?
Non, non; loin que ce coup doive vous faire craindre,
Si je ne l'avois fait, vous auriez dû vous plaindre;
A moins que, trahissant l'Etat Républicain,
Vous n'alliez rendre hommage à ce nouveau Tarquin.

Digitized by Google

FAIRFAX.

Je vous entends, Cromwel : mais d'où vient qu'à ma vue,
L'armée eſt ſans mon ordre en ces lieux répandue ?
A-t-elle dans ce jour pris pour chef Ireton ?
Et Fairfax n'eſt-il plus général que de nom.

CROMWEL.

Croirez-vous donc toujours que Cromwel vous mépriſe,
Qu'il puiſſe vous haïr lorſqu'il vous favoriſe ?
Si vous euſſiez des Pairs inveſti le Palais,
C'étoit de vos travaux expoſer le ſuccès.
Il convient qu'avec eux toujours d'intelligence,
Vous puiſſiez conſerver toute leur confiance.
Admis dans leur conſeil, je vous en dis aſſez,
Vous ſerez auprès d'eux plus que vous ne penſez.
Il vaut mieux qu'Ireton éprouve leur colere :
Mais je dois vous ouvrir mon ame toute entiere.
Quoique le ciel paroiſſe approuver nos deſſeins,
Fairfax, il eſt encor un malheur que je crains.
Ah ! ſi les Pairs voyant fruſtrer leur eſpérance,
De rétablir du Roi l'orgueilleuſe puiſſance,
L'obligeoient, avec lui de nouveau réunis
A ceder la couronne au dernier de ſes fils ;
Que deviendroit, hélas ! le fruit de tant de peines ?
L'Angleterre bien-tôt rentreroit dans ſes chaînes.
Du jeune Glocester tout le peuple eſt charmé ;
Le pere eſt moins haï que le fils n'eſt aimé.

Digitized by Google

Grand Dieu ! que ce projet pour nous ſi redoutable
Puiſſe être aux yeux des Pairs toujours impénétrable.
Vous voyez à quel point j'eſtime votre foi ;
Puiſque j'oſe à vos yeux expoſer mon effroi.

SCENE IV.

FAIRFAX, CROMWEL, LES DÉPUTÉS DES PAIRS.

PREMIER DÉPUTÉ.

QUoi ! tandis que les Pairs, pour ſauver la patrie,
D'une guerre ſanglante appaiſent la furie,
Par un indigne abus de ſon autorité,
Cromwel rompt en ce jour la paix & leur traité !
Verrons-nous donc toujours nos têtes ravagées,
Nos champs jonchés de morts, nos villes menacées,
L'Anglois cruellement par l'Anglois immolé ?
Notre ſang n'a donc pas encore aſſez coulé !
Ce n'eſt pas tout : d'où vient & par quel privilége,
Juſqu'en notre Palais le ſoldat nous aſſiége ?
Déſormais par votre ordre en ſommes-nous exclus ?
Les Pairs ſont-ils proſcrits & ne jugent-ils plus ?

CROMWEL.

A de pareils diſcours, que j'ai peine à comprendre,
Je l'avouerai, Mylords, je n'ai pas dû m'attendre.

Digitized by Google

Quoi ! ſans pourvoir aux droits de la Religion,
Sans l'aveu de l'armée & de la nation,
Malgré nos libertés, malgré vos ſermens même
De briſer à jamais & ſceptre & diadême,
Vous oſerez, conduits par vos ſeuls intérêts,
Conclure avec Stuart une odieuſe paix,
De Rome parmi nous rétablir les maximes,
Nous faire réverer même juſqu'à ſes crimes !
Et moi, chargé du ſoin de défendre nos droits,
Infidele à mon Dieu, lâche ſoutien des Rois,
J'aurois, par une indigne & lâche complaiſance,
D'un injuſte projet approuvé la licence,
Et vû le peuple entier, l'Etat ſacrifié,
Sans uſer du pouvoir qu'on m'avoit confié !
Ah ! juſques à ce point penſez-vous que j'oublie
Les intérêts des cieux & ceux de la patrie ?
Ce n'eſt pas que la guerre ait pour moi des appas.
Je veux que ce jour même appaiſe nos débats,
La paix va refleurir ; & c'eſt pour m'en répondre
Que nos braves ſoldats ſont répandus dans Londres.
Sudner, avec Halley, s'avance vers ces lieux ;
Devant eux ſur ce point je m'expliquerai mieux.

Digitized by Google

SCENE V.

SUDNER, HALLEY, CROMWEL, FAIRFAX, LES DÉPUTÉS DES PAIRS.

CROMWEL.

OUi, Mylords, c'en eſt fait : cet heureux tems arrive
Où l'Angleterre enfin ceſſe d'être captive :
Mais ce bonheur, hélas ! ſi longtems attendu,
C'eſt à votre Sénat, c'eſt à vous qu'il eſt dû.

HALLEY.

Ceſſez, Mylord, ceſſez de tenir ce langage.
Le bonheur des Anglois eſt votre unique ouvrage,
Et s'il eſt glorieux de les avoir ſauvé,
Cet honneur à vous ſeul doit être réſervé.

CROMWEL.

Ne nous prodiguons plus un encens ſacrilége ;
Mais reſpectons les droits du Dieu qui nous protége.
Nos triomphes divers, & la chûte du Roi
Viennent plutôt du ciel que de vous ou de moi ;
Et vouloir à ſoi-même en rapporter la gloire,
C'eſt oſer au Dieu fort diſputer la victoire.
De nos proſpérités, unique & ſeul auteur,
Qu'à toi ſeul, ô mon Dieu ! ſoit la gloire & l'honneur.
Foible & vil inſtrument de ta toute-puiſſance,
Je n'ai fait que prêter mon bras à ta vengeance,
Et quand contre un tyran j'ai livré cent combats,

Digitized by Google

Ton ange exécuteur marchoit devant mes pas.
Comment, sans le secours des plus rares miracles,
Aurois-je pû moi seul surmonter les obstacles
Qui s'opposoient sans cesse à notre liberté ?
Il m'a fallu d'un Roi braver la Majesté ;
Faire parler les loix contre sa tyrannie,
Répandre sur son front des traits d'ignominie,
Soulever contre lui les peuples & les grands,
Tantôt s'humilier, tantôt ceder au tems,
Lui ravir les Sujets dont il avoit l'estime,
Faire voir que nos maux sont le fruit de son crime ;
Le combattre, le vaincre & le précipiter
De ce thrône où jamais il n'auroit dû monter.
Que dis-je ? Pour sapper son pouvoir arbitraire,
J'ai remué d'ici l'Europe toute entiere,
Et pour lui dérober l'appui des Potentats,
J'ai sçû nous les gagner ou troubler leurs Etats.
C'est en vain que la France embrasse sa querelle ;
J'entretiens en secret la discorde chez elle,
Et du soin important de lui donner un frein,
A la Cour de Louis, j'occupe Mazarin.
A ces traits éclatans pouvons-nous sans blasphême
Méconnoître la main du Monarque suprême ;
Ou nous imaginer qu'au mépris de ses droits,
Charle puisse être encor compté parmi nos Rois ?
Dieu fait plus : pour venger son divin sanctuaire
Il punit les enfans des attentats du pere ;

Digitized by Google

Les Stuarts ſont proſcrits : voici donc le moment
Où l'Angleterre éprouve un heureux changement.
L'Europe nous contemple, elle paroît attendre
Quel parti déſormais la Nation doit prendre.
Sur ce point déciſif à quel choix ſe borner ?
Eſt-ce au peuple, eſt-ce aux grands enfin à gouverner ?
Si de l'Etat aux grands nous confions les rênes,
Bien loin de les briſer, c'eſt redoubler nos chaînes.
De ce gouvernement l'effet le plus commun,
C'eſt d'avoir à la fois cent maîtres au lieu d'un.
Faut-il que, nous livrant à l'ariſtocratie,
Le peuple avec les grands gouverne la patrie ?
Mais cet Etat fertile en troubles inteſtins
Verſeroit ſon poiſon ſur nos heureux deſtins.
Rome eut toujours été tranquille & fortunée,
Si le peuple eût lui ſeul réglé ſa deſtinée.
C'eſt donc ſur lui, Mylords, que je fixe mon choix ;
Mais je ſuis un ſeul homme, & je n'ai que ma voix.
Il faut, pour terminer un ſi fameux ouvrage,
Qu'un tribunal auguſte y joigne ſon ſuffrage,
Et qu'il ſoit compoſé des Membres du Sénat,
Dévoués ſans réſerve au bonheur de l'Etat.
Je l'ai fait ériger, & ſon pouvoir ſuprême
S'étend ſur vous, ſur moi, ſur le Monarque même.
C'eſt à lui de regler ces traités différens,
Qui diviſent toujours les peuples & les grands ;
De proſcrire à jamais le pouvoir arbitraire,
Et ſurtout de bannir l'erreur du ſanctuaire.

Digitized by Google

Grands de la Nation, illuſtres Pairs, c'eſt vous
Qui devez les premiers donner l'exemple à tous.
Obéiſſez aux loix que l'on va vous preſcrire,
Au vôtre préférez le bonheur de l'Empire.
Pour lui, pour ſon pays abaiſſer ſa grandeur,
C'eſt couronner ſon front de gloire & de ſplendeur.
Et vous, brave Fairfax gravez dans la mémoire
Que vos lauriers ſont dûs au Dieu de la Victoire,
Et ſongez que ce fer qui fait trembler les Rois,
Ne doit être tiré que pour l'appui des Loix.
Vous fameux députés de cette Chambre auguſte,
Portez un jugement auſſi ſage que juſte.
Par tout le peuple Anglois que vous repréſentez,
Vos ordres ſouverains ſeront exécutés.
Juſtifiez ſon choix, & défendez ſa cauſe,
Briſez, briſez le joug qu'un tyran nous impoſe;
Songez juſqu'à quel point Dieu vous livre ſes droits,
Quand il met en vos mains la fortune des Rois.
Je vous laiſſe, Mylords, déliberer enſemble
Sur le grand intérêt dont le ſoin vous aſſemble.
Travaillez de concert au ſalut d'Iſraël,
Et moi, je vais, pour vous, lever les mains au ciel.

Digitized by Google

SCENE VI.

LES DÉPUTÉS DES PAIRS, SUDNER, HALLEY, FAIRFAX.

PREMIER DÉPUTÉ.

IL décide, il fait tout, & veut qu'on délibere.
L'imposteur ! ah ! je cede à ma juste colere.
Mais vous qui prétendez aujourd'hui nous juger,
Quel est ce tribunal que l'on vient d'ériger ?
Parlez : de qui tient-il sa puissance absolue ?

SUDNER.

Des Communes.

PREMIER DÉPUTÉ.

De qui l'ont-elles donc reçue ?

SUDNER.

Du peuple.

PREMIER DÉPUTÉ.

Mais peut-il accorder un pouvoir
Qu'il n'eut jamais lui-même, & ne sçauroit avoir ?

HALLEY.

Ainsi que dans sa source, en lui seul il réside,
Et c'est en son nom seul que le Sénat décide.
Il peut donc, ce Sénat, malgré vous & le Roi,
Former un tribunal qui nous donne la loi.

SECOND DÉPUTÉ.

Nous périrons plûtôt que de le reconnoître ;
Les Pairs n'ont en ces lieux que le Roi pour leur maître.

Digitized by Google

SUDNER.

Nous n'avons plus de Roi, & le peuple aujourd'hui
Reprendra le pouvoir qu'ils ont reçu de lui.

PREMIER DÉPUTÉ.

Ce pouvoir usurpé n'est que dans son audace;
Ou plûtôt c'est au nom de cette populace,
Que Cromwel à son joug va nous soumettre tous,
Le Monarque, les Pairs, les grands, le peuple & nous.

HALLEY.

Ce projet de sa part ne fut jamais à craindre.

SECOND DÉPUTÉ.

Le perfide Cromwel en tout tems a sçu feindre:
Le souverain pouvoir lui déplaît dans autrui,
Mais il peut le chercher, & le chérir pour lui.

HALLEY.

Cromwel à qui le trône est une ignominie,
Oseroit aspirer jusqu'à la tyrannie!
Cromwel qui n'eut jamais pour objet de ses vœux,
Que le bonheur du peuple & l'intérêt des Cieux!

PREMIER DÉPUTÉ.

Aveugles, pouvez-vous le mécomoître encore?
Sa seule ambition est le Dieu qu'il adore.
Ces noms de liberté, de zèle pour l'Etat
Cachent dans ce cœur fourbe, un énorme attentat!
Au crime la vertu souvent est nécessaire;
C'est un voile qui sert à tromper le Vulgaire.

SUDNER.

S'il ne vous privoit pas d'un pouvoir odieux;
Cromwel paroîtroit moins criminel à vos yeux.

Digitized by Google

PREMIER DÉPUTÉ.

Ciel ! qu'entends-je ? Au mépris on ajoute l'outrage !

SUDNER.

Eſt-ce vous outrager, que de fuir l'eſclavage ?
Les grands nous opprimoient ; pour ſa félicité
L'Angleterre demande & veut l'égalité.

PREMIER DÉPUTÉ.

Ainſi votre puiſſance à la nôtre eſt égale,
Lorſqu'à vous obéir la vôtre nous ravale !
Un tas d'hommes ſans foi, ſans naiſſance, ſans rang ;
Un Sudner !

SUDNER.

Comme tel j'honore votre ſang ;
Mais quand la nation me remet ſa puiſſance,
Me braver, au mépris c'eſt joindre l'inſolence.
Ces noms injurieux ..

PREMIER DÉPUTÉ.

L'inſolence ! .. qui ? .. nous... !
Mais, non, non : tu n'es point digne de mon courroux ;
Et ce ſeroit, Sudner, avilir cette épée,
Si dans ton ſang impur ma main l'avoit trempée.
Allez, allez ailleurs mendier des reſpects,
Pour vous ceux de Cromwel ne ſeront pas ſuſpects ;
Le peuple doit au ſien ajouter ſes ſuffrages,
Allez, & recevez nos mépris pour hommages.

SUDNER.

Nous allons décider au poids de l'équité,
Qui des Pairs ou de nous doit être reſpecté.

Digitized by Google

SCENE VII.

LES DÉPUTÉS DES PAIRS, FAIRFAX.

PREMIER DÉPUTÉ.

EH ! bien, de leur fureur ſerez-vous la victime ?
Fairfax approuve-t-il leur audace & leur crime,
Et voit-il ſans horreur aſſujettir l'Etat
A ce que l'Angleterre a de plus ſcélérat ?
Songez que, ſi Cromwel, ou le peuple domine ;
Leur Empire des grands entraine la ruine.
La Royauté toujours a fait notre ſoutien :
Les Rois anéantis, les Pairs ne ſont plus rien.

FAIRFAX.

Lorſque pour maintenir les droits de l'Angleterre ;
A Stuart, avec moi, vous avez fait la guerre,
Je n'ai jamais conçu le deſſein criminel
De le rendre Sujet du peuple ou de Cromwel.
Mais quand même mon cœur auroit été capable
De former en ſecret ce projet déteſtable,
La grandeur de Cromwel & ſes mépris pour moi ;
Me forcent contre lui de ſoutenir le Roi.
Ainſi, loin que ma main vous forge les entraves
Qui vont de ce tyran vous rendre les eſclaves,
Sachez qu'il eſt auſſi l'objet de mon courroux,
Et que Fairfax enfin l'abhorre plus que vous.

Digitized by Google

PREMIER DÉPUTÉ.

Si vous le déteſtez, faites-le donc connoître :
De l'armée, en ces lieux, n'êtes-vous pas le maître ?

FAIRFAX.

Eh ! que puis-je à l'armée, & par tous mes exploits ?
Elle adore Cromwel, & mépriſe ma voix.
Sans mon ordre, Ireton la diſperſe dans Londre.

SECOND DÉPUTÉ.

Hélas ! Mylord, le ciel ſe plaît à nous confondre !
Ah ! que nous payons cher notre ſoulevement !
Il entraîne après lui le plus dur châtiment.
Nous avons attaqué notre Roi légitime,
Et voilà qu'un tyran nous brave & nous opprime !
Nous nous ſervions de lui pour abaiſſer le Roi,
Il s'eſt ſervi de nous pour nous faire la loi !
Quel moyen d'échapper aux traits de ſa malice ?

FAIRFAX.

Si la force nous manque, employons l'artifice.

PREMIER DÉPUTÉ.

Quel projet contre lui pouvons-nous concevoir,
Que ſes yeux auſſi-tôt n'aillent l'appercevoir ?
Vous connoiſſez de quoi ce génie eſt capable :
Dans la paix, dans la guerre, actif, infatigable,
Politique profond, mais prêt à tout oſer,
Sçavant dans l'art de feindre & de ſe déguiſer ;
Attentif à ſaiſir l'occaſion offerte,
Qui peut remplir ſes vœux, ou hâter notre perte ;

Digitized by Google

Lorſqu'il paroît s'ouvrir & ſe développer,
C'eſt alors qu'à nos yeux il cherche à s'échapper:
Mais ce qui marque encore une ame peu commune,
Devant tout à ſoi-même & tout à la fortune;
Enfin né pour braver mille obſtacles divers,
Et pour faire changer de face à l'Univers.
Qu'un génie auſſi vaſte eſt pour nous redoutable!

FAIRFAX.

Malgré notre infortune & l'état déplorable
Où ce grand politique en ce jour nous réduit,
On peut de ſes travaux lui dérober le fruit.
Quoiqu'il cache ſon ame avec un ſoin extrême,
Il n'a pû cependant la cacher à moi-même.
Son ſecret m'eſt connu; ce ſecret dévoilé,
Aux Stuarts aujourd'hui Cromwel eſt immolé.
Ses projets ſont détruits, un mot va les confondre.
Eſperons; du ſuccès j'oſe ici vous répondre.
Mais, pour prix de mes ſoins, ſouvenez-vous toujours
Que Fairfax de vos maux a terminé le cours.
Quelqu'un vient.

Digitized by Google

SCENE VIII.

Les Acteurs précédens, HOLLAND.

SECOND DÉPUTÉ.

DE Stuart ami tendre & fidele,
Holland, en ſa faveur déployez votre zèle.
Fairfax n'eſt plus ſuſpect ; vous pouvez aujourd'hui,
Sans rien appréhender, vous ouvrir devant lui.
Avez-vous vû le Roi ?

HOLLAND.

Le tyran qui l'accable
M'a permis de revoir ce Prince déplorable.
Que dis-je ? Il nous défend de pleurer ſes malheurs ;
De ſes royales mains il a ſeché mes pleurs.
Et plus grand dans ſes fers que ſous le diadême,
Il s'oublie, & ne fait des vœux que pour nous-même.
C'en eſt fait, m'a-t-il dit, tes ſoins ſont ſuperflus ;
Peut-être, cher Holland, nous ne nous verrons plus.
Que du maître des Rois la volonté ſe faſſe,
Heureux ſi devant lui je trouve encore grace ;
J'attends, entre ſes mains ſans trouble & ſans effroi,
Les traits que mes Sujets vont lancer contre moi.
Je prévois que malgré mon extrême misère,
Je n'ai pas de Cromwel épuiſé la colere.
Ce tyran m'eſt connu : du reſte dis aux Pairs
Que je ſens plus leurs maux que mes propres revers.

PREMIER

Digitized by Google

PREMIER DÉPUTÉ.

Ah ! nous plaignons les ſiens encor plus que les nôtres.

HOLLAND.

Ses fers ſont vos liens, ſes malheurs ſont les vôtres.

SECOND DÉPUTÉ.

Charles n'abuſa point d'un pouvoir uſurpé ;
Il étoit innocent, Cromwel nous a trompé.

HOLLAND.

Oubliez les regrets, Mylords ; il vous pardonne.
J'en atteſte ſon cœur, & la paix qu'il vous donne.

PREMIER DÉPUTÉ.

Jamais ſort plus affreux ne fut moins mérité.

SECOND DÉPUTÉ.

Que nous étions heureux ſous ſon autorité !

HOLLAND.

De ſes Sujets ingrats il fut toujours le Pere ;
Ami tendre & conſtant, généreux & ſincere :
Nul qui de ſes faveurs n'ait ſenti les effets ;
Hélas ! vous comptiez tous vos jours par ſes bienfaits.
Sans ceſſe il s'appliquoit à bannir nos allarmes,
Tranquille par ſes ſoins & puiſſant par ſes armes ;
Notre bonheur faiſoit le plus doux de ſes vœux ;
Ce n'étoit que par lui qu'il ſe croyoit heureux.
Cependant un Tyran, un Monſtre impitoyable,
A vos yeux, malgré vous, & l'inſulte & l'accable.

PREMIER DÉPUTÉ.

Stuart, de ſes malheurs verra finir le cours,
S'il ne faut que périr pour défendre ſes jours.

Digitized by Google

HOLLAND.

Eh bien ! puiſque je vois ce généreux courage ;
Venez de votre Roi venger l'indigne outrage.
L'eſpoir de ſon ſalut en vos mains eſt remis ;
Venez, ſuivez mes pas contre ſes ennemis ;
Tout ce que l'Angleterre a de grand & d'auguſte
Embraſſe avec tranſport un intérêt ſi juſte.
Le généreux Wilmot & le brave Hamilton,
Richemond, Herefort, Capel & Soutampton,
Viennent ſur le Tyran faire cheoir la tempête ;
Le jeune Buckingham marche & brille à leur tête.
Déja mille Guerriers ſecondent nos efforts ;
Joignons-nous avec eux.. Qu'attendez-vous, Mylords ?
Votre exemple doit ſeul entraîner la Nobleſſe :
Venez ; l'honneur, l'Etat, l'intérêt, tout vous preſſe.
Le Prince vous devra ſon bonheur le plus doux ;
En combattant pour lui, vous combattrez pour vous.

SECOND DÉPUTÉ.

Ah ! courons au plûtôt embraſſer ſa défenſe,
Détruiſons du Tyran l'orgueilleuſe puiſſance,
Et que le même bras qui ſauvera Stuart,
Dans le ſein de Cromwel enfonce le poignard.

Fin du premier Acte.

Digitized by Google

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LE ROI, *seul.*

PAr l'ordre de Cromwel, on m'amene en ces lieux !
Quoi ! le Traître oseroit se montrer à mes yeux !
O de tous mes malheurs voici le plus funeste !
Je verrois l'Ennemi que mon ame déteste !
C'est peu que le Barbare, au gré de ses souhaits,
Ait osé m'enlever le cœur de mes Sujets ;
Qu'aux yeux de l'Univers ma Couronne ravie
Soit le fruit de son crime & de sa perfidie ;
C'est peu qu'injustement persécuté, haï,
Je sois vendu des uns, & des autres trahi,
Et que le Peuple voye un Roi dans l'esclavage ;
Au lieu même où du Peuple il recevoit l'hommage ;
Le Tyran, pour combler l'excès de mes douleurs,
Insulte à ma disgrace, & jouit de mes pleurs.

Digitized by Google

Il vient : Ciel ! quelle horreur ! ô dure violence !
J'abhorre moins la mort, Cromwel, que ta préſence.
Ainſi, loin que le Ciel en abrege le cours,
Il ſemble que mes maux croiſſent avec mes jours :
Chaque inſtant je reçois une nouvelle injure.
Ah ! ceſſons de nous plaindre, & ſouffrons ſans murmure ;
Tu le veux, ô mon Dieu, j'adore tes deſſeins,
Et je baiſe les coups qui partent de tes mains.
Mais qu'eſt-ce que je vois ? ... ô douce, ô chere vue !
Eſt-ce vous, Wincheſter ?

SCENE II.

LE ROI, WINCHESTER.

WINCHESTER.

O Douleur qui me tue !
Cruelle deſtinée ! ... ô mon Prince ! ô mon Roi !

LE ROI.

Venez, fidele ami ; venez, embraſſez-moi.
Ton aſpect de mon cœur diſſipe les allarmes ;
Conſole-toi.

WINCHESTER.

Seigneur !

LE ROI.

Séche, ſéche tes larmes ;

Digitized by Google

Les peines que tu ſens redoublent mes douleurs ;
Wincheſter !

WINCHESTER.

Ah ! grand Roi, laiſſez couler mes pleurs ;
La ſource déſormais en doit être éternelle.
Qu'as-tu fait, Peuple ingrat, Nation infidelle ?
Seigneur, en quel état êtes-vous devant moi ?

LE ROI.

Tes yeux, en ma perſonne, en vain cherchent le Roi ;
Je n'ai plus, Wincheſter, ces éclatantes marques,
Que le Ciel fait briller ſur le front des Monarques.
Je ne ſuis plus le Roi craint, chéri, révéré,
D'un Peuple adorateur, à toute heure entouré.
Sans éclat, ſans honneur, en bute à tout le monde ;
Rien ne me ſuit ici que ma douleur profonde.
Amis, parens, flatteurs, tous m'ont abandonné ;
Mais mon cœur de ſes maux eſt bien moins conſterné,
Que de voir mes Sujets devenir la victime
Du barbare ennemi dont la fureur m'opprime :
Et toi qui, par arrêt de ce Monſtre inhumain,
Gémis depuis deux ans aux priſons, dis enfin,
Dis moi, par quel ſecours, trompant ſa vigilance,
As-tu pu, ſans péril, paroître en ma préſence.

WINCHESTER.

Dans le fond d'un cachot, ſous le poids de mes fers,
Je n'étois occupé qu'à pleurer mes revers,
Quand de ſoldats armés une troupe inconnue
Vint dans ce noir ſéjour frapper ſoudain ma vue ;

Digitized by Google

Par leurs mains auſſi-tôt mes liens ſont rompus :
Sors, m'a-t-on dit, ces lieux ne te retiennent plus.
Les Deſtins ennemis ceſſent de te confondre ;
Hâte-toi, Wincheſter, prends ton chemin vers Londre.
Dieu prépare à Stuart un ferme & ſûr appui,
Ne crains plus, ſes malheurs vont finir aujourd'hui.
A ces mots pénétré d'une douce allégreſſe,
Je vole vers ces lieux guidé par ma tendreſſe ;
J'arrive, à mon aſpect ce Palais eſt ouvert :
Quel ſpectacle affligeant à mes yeux s'eſt offert !
Hélas ! je vois mon Roi couvert d'ignominie :
Eſt-ce ainſi qu'en ce jour ſa miſere eſt finie ?
Cher Prince ! de vos maux je ſçavois les horreurs,
Mais j'ignorois qu'en proye à ſes noires fureurs,
Cromwel en cet état eût oſé vous réduire ;
Perſonne en ma priſon n'a daigné m'en inſtruire.

LE ROI.

Eh ! bien, cher Wincheſter, apprends mon ſort affreux,
Et vois s'il fut jamais Prince plus malheureux.
Tes yeux, hélas ! tes yeux virent former l'orage
Qu'excita contre moi le Tyran qui m'outrage.
Ah ! que ne peuvent point ces eſprits factieux,
Qui fondent leurs projets ſur l'intérêt des Cieux.
Celui-ci poſſedoit la ſcience profonde
De détrôner les Rois & d'impoſer au Monde.
Comme il eut apperçu qu'en ces partis divers,
Que mille & mille erreurs retenoient dans leurs fers,

Digitized by Google

On ne connoiſſoit plus ni regle ni contrainte ;
Que les loix dans les cœurs n'imprimoient plus la crainte,
Et que le charme enfin qui gagnoit les eſprits
Etoit de tout oſer ſans en être repris ;
Il ſçut par ce moyen tellement les conduire,
Les réunir entr'eux, & même les ſéduire ;
Qu'il fit de ce mélange odieux & ſans loix,
Un corps funeſte au Peuple & formidable aux Rois.
Sous l'appas ſéduiſant d'un bien imaginaire,
Hélas ! qu'il eſt aiſé de tromper le Vulgaire !
A peine a-t-il ouï le nom de liberté,
Qu'il court à la révolte à pas précipité !
Les Anglois éblouis des biens qu'on leur préſage,
Sans s'en appercevoir alloient à l'eſclavage ;
Leur fourbe conducteur, pour les ſéduire mieux,
Prenoit à chaque inſtant cent formes à leurs yeux ;
Docteur, ſimple ſoldat, Prophète, Capitaine,
Il enchante le Monde, il l'attire, il l'entraîne ;
Et ſes fiers Partiſans vont crier en tou lieu,
Qu'il eſt le Chef heureux, choiſi des mains de Dieu,
Qui devoit à la Foi rendre l'indépendance,
Et fouler à ſes pieds la ſuprême puiſſance.
Je prévis que Cromwel alloit tout embraſer,
Aux feux qu'il excitoit je voulois m'oppoſer,
Et ſauver des fureurs d'une troupe profane,
L'autorité des Rois & l'Egliſe Anglicane :

Digitized by Google

Mais défendre mon Trône & la loi de l'État,
Ce fut pour moi l'excès d'un énorme attentat.
On dit qu'à mes Sujets je déclarois la guerre,
Pour faire triompher Rome dans l'Angleterre,
Et m'élever par elle au pouvoir abſolu.
Depuis Cromwel a fait tout ce qu'il a voulu :
Tu vis de ſes projets la ſuite fortunée ;
La Victoire à ſon char ſembloit être enchaînée ;
Mais la Vertu gémit de cet honteux ſuccès.
De mes malheurs paſſés voilà ce que tu ſçais,
Voici ceux maintenant que tu n'as pû connoître.
Les Pairs qui s'étoient joints au parti de ce traître,
Pénétrant de ſon cœur les abîmes divers,
Craignirent d'éprouver la rigueur de ſes fers.
Ils rougiſſent d'avoir embraſſé ſa défenſe,
Et viennent à mes pieds implorer ma clémence ;
Je les reçois : Cromwel eſt inſtruit qu'avec eux
J'allois faire un Traité qui s'oppoſe à ſes vœux.
Secondé de l'armée & du Peuple en furie
Il accuſe les Pairs de trahir la Patrie.
La Paix ſe rompt, les Grands ſont diſſipés, & moi,
N'ayant plus que le titre & le vain nom de Roi,
A travers les ſoldats que le peuple encourage,
Je ſuis dans mon Palais conduit en eſclavage,
Où, livré ſans relâche à mes perſécuteurs,
J'éprouve à chaque inſtant le comble des horreurs.

Digitized by Google

WINCHESTER.

Eh ! quoi ! Dieu tout-puiſſant, ta Juſtice animée
Ne venge-t-elle plus l'innocence opprimée ?
Et permets-tu qu'en proye au ſort le plus affreux,
Le meilleur de nos Rois ſoit le plus malheureux ?

LE ROI.

Ah ! ceſſe d'implorer les vengeances céleſtes ;
Tes vœux, plus qu'à Cromwel, me deviendroient funeſtes.
Vois, ſi des noirs forfaits Dieu ne ſe venge pas :
De l'innocent Nafort je ſignai le trépas,
Et ma main fut alors d'autant plus criminelle
Qu'il ne mouroit, hélas ! que pour m'être fidèle.

WINCHESTER.

Ces forfaits, eſt-ce vous qui les avez commis ?
Ils ſont ceux de Cromwel & de vos ennemis,
Et ſi pour les venger Dieu fait gronder ſa foudre,
C'eſt eux & non pas vous qu'il doit réduire en poudre.
N'imputez point vos maux à votre cruauté,
Vous n'êtes malheureux que par trop de bonté.
Cher Prince, excuſez-moi, ſi j'oſe vous le dire,
Vous jouiriez encor des droits de votre Empire,
Si votre cœur n'eût pas ſi ſouvent pardonné
A ce Peuple perfide à vous nuire obſtiné.
Voilà de vos malheurs la déplorable ſource ;
Il falloit arrêter ce torrent dans ſa courſe ;

Digitized by Google

Le pardon accordé trop ſouvent par les Rois,
Entretient la révolte & le mépris des loix.
Trop de ménagement engage à tout enfreindre,
Et qui ne nous craint point, bien-tôt ſe fera craindre.
Je ne ſuis point cruel ; mais un Peuple inſolent
Ne ſe tait qu'à l'aſpect d'un triomphe ſanglant,
Et le juſte ſupplice au moins des plus rebelles,
Rend le Monarque heureux, & les Sujets fidèles.

LE ROI.

Quels ſiniſtres conſeils oſes-tu me donner,
Toi qui ſçais que mon cœur n'aime qu'à pardonner ?
Mais ce cœur fût-il moins ſenſible à la clémence,
Je devois, comme Roi, modérer ma vengeance ;
Ou, s'il falloit enfin ſignaler mon courroux,
Je n'en devois que tard faire éclater les coups.
La vertu d'un grand Roi, c'eſt d'être débonnaire,
Il eſt, de ſes Sujets, moins le Roi que le Pere.
Malheureux, s'il ne doit ſa puiſſance & ſon rang
Qu'à des lauriers trempés dans les flots de leur ſang
Je n'ai jamais cherché cette frivole gloire,
Qui n'offre le pardon qu'en un char de victoire.
Embraſſer l'ennemi dans nos fers engagé,
C'eſt oublier l'injure après s'être vengé.

WINCHESTER.

O clémence ! ô bonté trop mal récompenſée !
Angleterre, quelle eſt ta fureur inſenſée !

Digitized by Google

Que va penſer de toi tout l'Univers ſurpris ?
Ingrate ! ſes bienfaits font naître tes mépris.
Tu ne méritois pas d'avoir un ſi bon Maître :
Tu le quittes ! pour qui ? Pour Cromwel, pour un traître
Qui n'a conduit tes pas vers la ſédition,
Qu'afin de l'immoler à ſon ambition ;
Mais Stuart juſqu'au bout ſera-t-il ta victime ?
Non, perfide Cromwel ; je compte ſur ton crime.
Permettez donc, Seigneur, que, fidele à mes Rois,
J'aille à ce Peuple ingrat faire entendre ma voix.

LE ROI.

Non, demeure : pour moi ton ardeur ſeroit vaine.

WINCHESTER.

Comme il paſſe bien-tôt de l'amour à la haine,
Malgré ſa cruauté, j'eſpere qu'en ce jour
Je le ferai paſſer de la haine à l'amour.
Vos bienfaits rappellés, mes pleurs, mon zèle extrême
Le forceront peut-être à rentrer en lui-même ;
Ou, s'il chérit toujours ſa noire trahiſon,
Ce bras de ſes refus va me faire raiſon.
Le jeune Buckingam ſoutient votre querelle ;
Je vais, je vais me joindre à ſa troupe fidelle.
Je touche, je l'avoue, aux portes du tombeau ;
Mais enfin de mes ans le pénible fardeau
N'a pas encor rendu mon courage inutile ;
Lorſque je ſers mon Roi, tout me devient facile.
Je pars...

Digitized by Google

LE ROI.

Encor un coup, arrête... Il n'eſt pas tems.
Cromwel vient en ces lieux.

WINCHESTER.

Cromwel! Ciel!

LE ROI.

Je l'attends
Tu vois que j'ai beſoin ici de ta préſence.
J'entends du bruit, hélas!

WINCHESTER.

Le voici qui s'avance.
Le perfide!...

SCENE III.

CROMWEL, LE ROI, WINCHESTER.

CROMWEL.

SOUFFREZ, Grand Roi, qu'à vos genoux...

LE ROI.

Ah! Ciel!

CROMWEL.

Seigneur.

LE ROI.

Barbare!

CROMWEL.

Arrêtez ce courroux.

Digitized by Google

LE ROI.

Scélérat, tu me rends le plus profond hommage,
Quand tu me fais périr sous l'effort de ta rage!

CROMWEL.

Prince, détrompez-vous, vous connoîtrez...

LE ROI.

Tais-toi,
Exécrable tyran! ame noire & sans foi!
Qui n'eut jamais d'espoir que dans l'excès du crime;
Eternel ennemi du pouvoir légitime!
Que veux-tu? Quel dessein te conduit en ces lieux?
Pourquoi me présenter ce visage odieux?
N'as-tu donc pas encor rassasié ta haine?...
Viens-tu pour contempler tout l'excès de ma peine?
Viens-tu dans ta fureur pour me percer le flanc,
Et toi-même à plaisir t'abreuver de mon sang?
Leve-toi: tes respects redoublent ma furie;
Ils me sont en horreur plus que ta barbarie.
Puisque tu me connois encore pour ton Roi,
Obéis, malheureux! va-t-en, & laisse-moi.

CROMWEL.

Seigneur, un seul moment, si vous daigniez m'entendre,
Bien loin de m'accuser...

LE ROI.

Tu voudrois me surprendre;
Mais, je sçais quelle foi l'on doit à tes discours.

CROMWEL.

Mon cœur ne connoît point les frivoles détours;

Digitized by Google

Et ſi vos maux divers lui cauſoient moins d'allarmes,
Jamais mes yeux ſur eux n'euſſent verſé de larmes.
Oui, Prince; autant que vous je reſſens vos malheurs:
J'en atteſte le Ciel, mes ſoupirs & mes pleurs.

LE ROI.

Le Barbare! il gémit des malheurs qu'il me cauſe!

CROMWEL.

A vos fiers ennemis, c'eſt moi qui vous expoſe!
Moi, le cruel auteur des maux que vous ſouffrez!
Quand eſt-ce donc, Seigneur, que vous me connoîtrez?
Me puniſſe le Ciel, ſi jamais...

LE ROI.

Quel langage!
Quoi! Cromwel, nos malheurs ne ſont pas ton ouvrage:
Et qui donc, prétextant les intérêts des Cieux,
Souleve contre moi ce Peuple furieux?
Quelle voix parle encor dans le cœur de ces traîtres,
Et leur fait en tyrans enviſager leurs Maîtres?
Par qui livré moi-même aux plus affreux revers,
Dans mon propre Palais ſuis-je chargé de fers?
Sans toi, ſans tes diſcours, les Anglois infideles
Euſſent-ils contre moi levé leurs mains cruelles,
Et peut-être exigé que l'on verſe à leurs yeux
Le ſang que tant de fois j'ai répandu pour eux?

CROMWEL.

Ah! d'un ſi noir deſſein les croyez-vous capables?

LE ROI.

Ils n'ont qu'à t'écouter pour en être coupables.

Digitized by Google

CROMWEL.

Au nom de ce forfait, je tremble, je frémis.

LE ROI.

Et peut-être en ton cœur l'as-tu déja commis.
Mais je veux sur ce point que mon esprit s'abuse :
Sur le reste, peux-tu trouver la moindre excuse ?
Réponds ...

CROMWEL.

Oui, j'ai servi les Anglois contre vous ;
Mais je n'ai pas, Seigneur, allumé leur courroux.
Avant que de m'avoir choisi pour les conduire,
Les Grands à la révolte avoient sçu les instruire ;
Je ne songeai pas même à marcher sur leurs pas :
Mais ayant mis depuis leur espoir en mon bras,
Il est vrai qu'à vos vœux dès-lors je fus contraire.
Quand le Peuple a parlé, c'est à nous de nous taire :
Nous devons respecter ses ordres souverains,
Et sa voix est la voix du Maître des Humains :
Avant que d'être à vous, j'étois à la Patrie.
Je suis prêt, s'il le faut, de vous donner ma vie ;
Mais on ne verra point préferer par Cromwel
Les Rois de l'Univers au Monarque du Ciel.

LE ROI.

Ah ! depuis quand le Ciel ordonne-t-il le crime,
Et veut que des Sujets les Rois soient la victime ?
Ainsi, le Ciel toujours a part à tes forfaits,
Fourbe !

Digitized by Google

CROMWEL.

Le Ciel eſt juſte & ne péche jamais.

LE ROI.

Je t'entends : ce n'eſt point un aveugle caprice,
Mais l'excès étonnant de ma noire injuſtice,
Qui t'a fait oublier ton Seigneur & ton Roi !
Sans doute, mes malheurs ne viennent que de moi.
Eh ! bien, ſur ce faux crime il faut donc te répondre :
Non pour m'en excuſer, mais pour mieux te confondre.
Si tu le demandois, tu ne l'obtiendrois pas,
Duſſé-je m'expoſer au plus affreux trépas.
Un Roi, de ce qu'il fait, ne rend compte à perſonne ;
C'eſt de Dieu ſeul qu'il tient ſon Sceptre & ſa Couronne,
De lui ſeul il attend ſa peine ou ſon pardon.
Mais quels ſont ces forfaits ? de quoi m'accuſe-t-on ?
Une Secte inſolente, au crime accoutumée,
Dans le ſein de l'État paroît à main armée ;
Elle oſe ſe vanter d'être au-deſſus des Loix,
Et ne reconnoît plus ni Pontifes ni Rois :
Et moi, ſans abuſer de mon pouvoir ſuprême,
Je ne puis réprimer cette licence extrême !
En ſoutenant l'Égliſe & les droits les plus ſaints,
J'aſſervis lâchement l'Angleterre aux Romains !
Eh ! quoi ! ne ſuis-je donc exempt de tyrannie,
Que quand j'aurai laiſſé la révolte impunie ?
Et ne ſuis-je à l'abri du ſoupçon de l'erreur,
Qu'en livrant mes Sujets à toute ſa fureur ?

Digitized by Google

Ah ! ſi ſauver l'État c'eſt un crime exécrable,
Jamais, autant que moi, Mortel ne fut coupable.
Mais ſi c'eſt un forfait d'en mépriſer la loi,
Jamais Mortel ne fut plus coupable que toi.
Vois donc qui de nous deux a trahi la Patrie,
Qui de nous deux affecte ici la tyrannie ;
Et ſi jamais du Ciel tu pus être inſpiré.

CROMWEL.

Seigneur !

LE ROI.

Tu répondras quand je l'ordonnerai ;
Mais toi qui n'as jamais projetté d'entrepriſe
Que la voix du Seigneur auſſi-tôt n'autoriſe ;
Les as-tu conſultés ces Cieux, ces juſtes Cieux,
Quand, pour exécuter tes deſſeins furieux,
On t'a vû, dans nos champs remplis de funérailles,
De ton propre pays déchirer les entrailles,
Faire périr les miens à la fleur de leurs ans,
Maſſacrer les vieillards, les femmes, les enfans ;
Détruire ſans pitié tes freres par tes freres,
Et baigner tes lauriers de nos larmes ameres ?
Quand, dis-je, ta fureur ſouffle ces cruautés,
Ces Cieux, ces juſtes Cieux, les as-tu conſultés ?
Parle...

CROMWEL.

Grand Roi !

LE ROI.

Non, non ; tu n'as rien à répondre :

Digitized by Google

Plus tu veux t'excuſer, mieux je ſçais te confondre.
Mais, dis-moi, malheureux! qu'as-tu fait de mon fils?

CROMWEL.

Par mon ordre, en vos mains il doit être remis;
Déja même, déja, dans l'eſpoir de vous plaire,
J'ai tiré Wincheſter du ſein de la miſere;
Et dans le même tems que je briſois ſes fers,
Je mettois tous mes ſoins à finir vos revers.
Je le redis encor, le malheur qui vous preſſe
M'occupe uniquement & m'agite ſans ceſſe;
Et je ne puis goûter de moment fortuné,
Qu'au moment que ma main vous aura couronné.

LE ROI.

Si mes malheurs divers cauſoient tes infortunes,
Aurois-tu contre moi ſoulevé les Communes?

CROMWEL.

Loin de les ſoulever, je veux les adoucir,
Et j'eſpere, Seigneur, encor y réuſſir.
Vous n'avez qu'à traiter au plûtôt avec elles,
Et vous n'eûtes jamais de Sujets plus fidèles;
Ma foi vous en répond: c'eſt ce projet heureux
Qui fait que j'oſe ici me montrer à vos yeux:
Mais il faut ſe hâter.

LE ROI.

Que le Ciel me foudroye,
Plûtôt que d'embraſſer une pareille voye.

Digitized by Google

Un Monarque traiter avec de vils Sujets,
Des scélérats noircis par les plus grands forfaits!
Ah! si par leur faveur j'étois encor le Maître,
Avec justice alors je cesserois de l'être.
Mais en m'affranchissant de leur infâme loi,
Même au milieu des fers je serai toujours Roi.
Va, tu peux à présent leur porter ma réponse:
C'est l'arrêt de ma mort, peut-être, que j'annonce;
Mais, j'aime mieux périr sans l'avoir mérité,
Que de sauver mes jours par une lâcheté.
Sors...

CROMWEL.

Que je souffre, hélas! de ne pouvoir lui plaire!
Vous; venez ramener Glocester à son pere.

SCENE IV.

LE ROI, *seul.*

VA, de mes maux en vain tu parois t'affliger,
Un cœur comme le tien n'est pas fait pour changer.
Les bienfaits d'un Cromwel sont des bienfaits à craindre,
Plus ce fourbe nous hait, plus d'amour il sçait feindre.
Mais que veut Richemond?

Digitized by Google

SCENE V.

LE ROI, RICHEMOND.

RICHEMOND.

O Prince infortuné !

LE ROI.

A de nouveaux malheurs ſuis-je encor deſtiné ?
Que viens-tu m'annoncer ?

RICHEMOND.

La Fortune ennemie
Vous accable, Seigneur, de toute ſa furie.
Sa haine vous pourſuit, & loin de ſe laſſer....

LE ROI.

Eh ! quel trait contre moi pourroit-elle lancer,
Dont ſon courroux déja ne m'ait fait la victime ?

RICHEMOND.

L'élite des Anglois que Buckingham anime,
La Nobleſſe & les Pairs laſſés d'un joug cruel,
Etoient prêts d'attaquer les troupes de Cromwel,
Et de tirer des fers leur légitime Maître,
Quand Fairfax, qui ſembloit abandonner ce traître,
S'arrête tout-à-coup & s'exprime en ces mots:
» Pourquoi tenter le ſort & des combats nouveaux ?
» Braves Pairs, ménageons la force qui nous reſte :
» Peut-être ce combat nous deviendroit funeſte.

Digitized by Google

» Ah ! nous n'avons déja que trop verſé de ſang !
» Un Roi doit parmi nous avoir le premier rang ;
» Je le veux : mais qu'importe enfin qui doive l'être ;
» Stuart n'eſt point aimé, cherchons un autre Maître,
» Qui puiſſe de Cromwel réprimer les fureurs,
» Et des Anglois enfin s'attirer tous les cœurs.
» Le Monarque a trois fils, donnons le Diadême
» A celui que le Peuple élevera lui-même.

LE ROI.

Quelle nouvelle ! ô Ciel !

RICHEMOND.

A peine a-t-il parlé,
Qu'auſſi-tôt dans le camp tout paroît ébranlé ;
Les uns blâment Fairfax, les autres l'autoriſent :
Les Soldats, la Nobleſſe, & les Chefs ſe diviſent ;
Et ces Pairs qui vouloient verſer leur ſang pour vous,
Au point de vous ſauver, vous abandonnent tous.

LE ROI.

Quoiqu'à des coups pareils je duſſe peu m'attendre ;
Leur infidélité ne doit point me ſurprendre ;
Mon cœur depuis long-tems doit être accoutumé
Aux outrages de ceux qu'il a le plus aimé.
Mon fils vient.... Approchez cher enfant..:

Digitized by Google

SCENE VI.

LE ROI, RICHEMOND, GLOCESTER, WINCHESTER.

GLOCESTER.

O Mon Pere!

LE ROI.

Que ta vue, ô mon Fils! à ma tendreſſe eſt chere!
Je te tiens dans mes bras...

GLOCESTER.

Enfin, je vous revoi.

LE ROI.

O fortuné moment!

GLOCESTER.

O jour heureux pour moi!
Je puis à vos douleurs mêler encor mes larmes.
Mon Pere!

LE ROI.

En te voyant, que je reſſens de charmes!
Le barbare Cromwel paroît s'être adouci,
Il me rend Wincheſter, & toi, mon Fils, auſſi;
Mais après que mon cœur t'a prouvé ſa tendreſſe,
Il faut te déclarer le ſouci qui me preſſe,
Et t'inſtruire, mon Fils, du glorieux deſſein
Qu'en ce moment le Ciel a fait naître en mon ſein.

Digitized by Google

Arme-toi, cependant, d'un généreux courage,
Montre des sentimens au-dessus de ton âge;
Montre par eux l'éclat de ton sang glorieux,
Et que ce noble effort charme ici tous les yeux.
Mais as-tu, mon cher Fils, ce courage ?

GLOCESTER.

Ah ! mon Pere !
Je suis prêt à périr, s'il le faut, pour vous plaire :
Parlez, & j'obéis.

LE ROI.

Qu'avec plaisir je voi,
Mon Fils, quel est ton zèle & ton amour pour moi !

GLOCESTER.

Rien ne peut l'égaler.

LE ROI.

Mais, aimes-tu tes freres ?
Réponds.

CLOCESTER,

Ils sont l'objet de mes ardeurs sinceres.
Quoi ! vous me soupçonnez ! & pour vous & pour eux
Je suis prêt à verser tout mon sang à vos yeux.

LE ROI.

Tu sçais aussi, mon Fils, quelle est la différence
Qu'ont mis entr'eux & toi les droits de ta naissance ?

GLOCESTER.

Leur disputer ces droits, ce seroit les trahir ;
Ils sont nés pour régner, & moi pour obéir.

Digitized by Google

LE ROI.

De quel œil verrois-tu quiconque auroit l'audace
D'envahir leur Couronne & d'occuper leur place.

GLOCESTER.

Je le regarderois comme un objet d'horreur,
Un tyran exécrable, un lâche usurpateur.

LE ROI.

Ainsi, tu n'oserois imiter la furie
Du tyran qui désole aujourd'hui la Patrie ?

GLOCESTER.

Mon Pere !

LE ROI.

Eh ! bien ?

GLOCESTER.

Plûtôt que de lui ressembler,
Que la foudre du Ciel tombe pour m'accabler.
Quel énorme attentât !

LE ROI.

Et si, dès ce jour même,
On venoit à tes yeux offrir le Diadême,
Que ferois-tu pour lors ?.. dis-moi, mon Fils.

GLOCESTER.

O Ciel !
Je foulerois aux pieds ce présent criminel.
Eh ! quoi ! j'acheterois les douceurs d'un Empire
Aux dépens de l'Auteur du jour que je respire
Ah ! c'en est trop, Seigneur, je sçais ce que je doi
A mon Pere, à mon sang, à moi-même, à mon Roi !
Vous

Digitized by Google

Vous ſçavez que mon cœur eſt exempt d'impoſture :
Ainſi, permettez-moi que ma bouche vous jure
Que mes freres & vous ne me verrez jamais,
Juſques à mon trépas, qu'au rang de vos Sujets ;
Et que j'abhorrerai ſans ceſſe ces maximes
Qui peuvent nous porter à régner par des crimes :
Mais, mon Pere, pourquoi m'interroger ainſi ?
Que craignez-vous ?

LE ROI.

Bien-tôt tu ſeras éclairci ;
Voici les Pairs.

SCENE VII.

LE ROI, GLOCESTER, WINCHESTER, LES PAIRS.

LE ROI.

JE ſçais quel ſujet vous amene.
Ainſi ne payez-vous mon amour que de haine !
Et quand, contre Cromwel, je vous crois mon appui,
Vous ſemblez, contre moi, conſpirer avec lui !

PREMIER DÉPUTÉ.

Nous, Grand Prince ! ah ! jamais votre cœur...

Digitized by Google

LE ROI.

Oui : vous-même ;
Mais en vain comptez-vous sur ma foiblesse extrême,
Je ne ferai jamais rien d'indigne de moi,
Et comme j'ai vécu, je veux mourir en Roi.
Je sçais tout.

PREMIER DÉPUTÉ.

Vous prier d'abdiquer la Couronne ;
Est-ce montrer, Seigneur, que l'on vous abandonne ?
Sur-tout si l'on prévoit qu'on ne peut vous sauver,
Tant qu'on s'efforcera de vous la conserver.

GLOCESTER.

Hélas !

PREMIER DÉPUTÉ.

Tous nos efforts deviennent inutiles ;
Nous sommes sans soldats, sans appui, sans asyles ;
Le peuple, dont Cromwel vous a ravi le cœur,
Ne fera désormais rien en votre faveur.
Pour hâter le moment de votre délivrance,
Il ne vous reste plus qu'à ceder la puissance
Que le Maître des Rois a remise en vos mains.

LE ROI.

Comme c'est l'Éternel qui fait les Souverains ;
Je ne quitterai point le Sceptre & la Couronne,
Qu'auparavant ce Dieu, lui-même, ne l'ordonne.

PREMIER DÉPUTÉ.

Cromwel regnera donc ?

LE ROI.

Qu'il regne.

Digitized by Google

PREMIER DÉPUTÉ.

Mais, Seigneur,
Son empire eſt pour vous le comble du malheur.
Vos fers ſont éternels.

LE ROI.

Je crains peu l'eſclavage.

PREMIER DÉPUTÉ.

Et peut-être plus loin portera-t-il ſa rage.
Hélas ! que ſçavons-nous, ſi juſques au trépas...

LE ROI.

La mort n'eſt pas un mal à qui ne la craint pas ;
Mais ce ſeroit pour moi l'excès de l'infamie,
Si je quittois mon rang pour conſerver ma vie.

PREMIER DÉPUTÉ.

Ce n'eſt point le quitter lorſqu'à ceux de ſon ſang
On tranſmet ce ſublime & cet auguſte rang ;
Lorſqu'un Pere à ſon Fils cède le Diadême,
Seigneur, il regne encor en un autre lui-même.

GLOCESTER.

Ciel !

LE ROI.

Quel eſt donc ce Fils ?

PREMIER DÉPUTÉ.

Le jeune Gloceſter.

GLOCESTER.

O malheur !

PREMIER DÉPUTÉ.

Aux Anglois, ce Prince eſt toujours cher ;

Digitized by Google

Comme un Aſtre naiſſant le Peuple le révere,
Il a pour lui l'amour qu'il refuſe à ſon Pere.
Qu'il regne : & dès l'inſtant tous les cœurs réunis
Retourneront ſans peine au Pere par le Fils.

LE ROI.

Sous ces dehors trompeurs de zèle & de tendreſſe,
J'apperçois aiſément l'intérêt qui vous preſſe.
Vous voulez couronner Gloceſter aujourd'hui ;
Mais c'eſt pour dominer ſur l'État & ſur lui,
Et votre ambition m'a fait aſſez connoître
Que jamais dans le Roi vous n'avez vû le Maître ;
Mon Fils eſt jeune encor : il n'en coûte pas tant
De gouverner le cœur & l'eſprit d'un enfant :
On le tourne où l'on veut ; & malgré ſa Couronne,
Ce n'eſt pas lui qui regne, on regne en ſa perſonne.

SECOND DÉPUTÉ.

Si le ſuprême rang en ſes mains eſt remis,
Le Roi, le Peuple & nous, tout vous ſera ſoumis.
Détrompez-vous, Seigneur, nous n'avons point l'audace
De l'élever au Trône & nous mettre à ſa place ;
Par lui vous regnerez, il regnera par vous,
Et vos loix par ſes ſoins parviendront juſqu'à nous ;
Dans ce Prince chéri, nous voyons votre image,
Et c'eſt à vous qu'en lui nous rendrons notre hommage.

LE ROI.

Eh ! bien, de ce diſcours qu'en penſez-vous, mon Fils ?
Voulez-vous être Roi ?

GLOCESTER.

Mon Pere, j'en frémis.

Digitized by Google

A votre Souverain vous ôtez la Couronne,
Et c'eſt à moi, cruels, que votre main la donne!...
Ah! s'il vous faut quitter le rang qui vous eſt dû,
Voyez qui juſtement en doit être pourvû.
Seigneur, je ſçais vos loix : le Sceptre héréditaire
Doit paſſer de vos mains en celles de mon Frere;
Charles doit, après vous, en être poſſeſſeur.
Mais pourquoi, vous vivant, élire un ſucceſſeur?
Regnez, Seigneur, regnez, & que nos deſtinées
Puiſſent être pour vous déſormais fortunées.
Vos jours ont juſqu'ici coulé dans les douleurs;
Mais peut-être le Ciel attendri par mes pleurs,
Au plus doux de mes vœux ceſſant d'être contraire,
Changera votre ſort en un deſtin proſpere;
Et vous faiſant rentrer dans vos ſuprêmes droits,
Rangera de nouveau les Anglois ſous vos loix.

LE ROI.

Mon Fils, c'en eſt aſſez... mais vous, Pairs infideles,
Faut-il que des enfans deviennent vos modèles?
Ingrats,... venez, mon Fils; abandonnons ces lieux:
Suivez-moi, Richemond... & vous...

WINCHESTER.

Seigneur, je veux
Avant que de me rendre où votre ordre m'appelle,
Rallumer leur courage & ranimer leur zèle.

Digitized by Google

SCENE VIII.

LES PAIRS, WINCHESTER.

WINCHESTER.

EH ! bien, généreux Pairs, vous voulez aujourd'hui
Dépouiller votre Pere & triompher de lui !
A cet indigne trait dut-il jamais s'attendre,
Lui qui vous chériſſoit de l'amour le plus tendre ;
Lui qui vous a comblé de faveurs & de biens ;
Lui qui plaignoit vos maux encor plus que les ſiens ?
Quel ſiniſtre Démon a produit dans votre ame
Ce projet criminel, cette odieuſe trame ?
Du Trône pour toujours on veut le renverſer ;
Sans honte, ſans frayeur, pouvez-vous y penſer ?
Cromwel oſeroit-il attenter davantage ?
Voyez à quoi l'honneur, le devoir vous engage ;
Venez, Mylords, venez, allons le ſecourir...
Vous ne m'écoutez pas... Faites-moi donc périr.

PREMIER DÉPUTÉ.

C'en eſt fait, Wincheſter, la choſe eſt réſolue ;
Stuart doit abdiquer la puiſſance abſolue.
Mais ſçachez qu'en formant ce projet aujourd'hui
Nous aurons moins agi pour les Pairs que pour lui.
Retournons employer de nouveau la priere.
Trop heureux ! s'il approuve un conſeil ſalutaire.

Digitized by Google

SCENE IX.

WINCHESTER, *seul.*

Allez, traîtres ; je vois quel dessein vous conduit ;
Mais ne prétendez pas en recueillir le fruit.
Le Ciel vous punira... Toi ! Prince déplorable,
Rien n'égale l'excès du malheur qui t'accable.
Hélas ! tout t'abandonne & te manque de foi ;
Perfides courtisans ! malheureux est un Roi
Qui jamais a sur vous fondé son espérance.
Vous êtes moins à lui qu'à sa toute-puissance.
Sur le Trône adoré, mépriſé dans les fers,
Ce n'est qu'à sa grandeur que vos vœux sont offerts.
O soif de dominer, ambition fatale,
Que d'horreurs en ce jour ta fureur nous étale !
Des plus nobles mortels triſte & funeſte écueil,
Tu nous ravis les Pairs en flattant leur orgueil.
O que Cromwel ressent de plaiſir & de joie !
Vous-même, malgré-vous, vous lui livrez la proie.
Sur vos diviſions il a mis son appui,
Et par elles enfin il triomphe aujourd'hui :
Mais avant que mon Roi devienne leur victime ;
Allons encore un coup leur reprocher leur crime.

Fin du second Acte.

Digitized by Google

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

GLOCESTER WINCHESTER.

GLOCESTER.

Eh ! bien, que dois-je attendre, & que m'annoncez-vous ?
Mon sort, cher Winchester, deviendra-t-il plus doux ?
Et les Pairs, détestant leur projet téméraire,
Se sont-ils réunis en faveur de mon Pere ?

WINCHESTER.

J'ai fait pour les gagner des efforts superflus ;
A les voir obéir ne vous attendez plus.
Ils s'obstinent toujours, dans leur fureur extrême,
A vous ceindre le front du sacré Diadême.
Ils viennent près de vous se rendre de nouveau,
Pour vous offrir, Seigneur, ce funeste bandeau.

Digitized by Google

GLOCESTER.

Grand Dieu!

WINCHESTER.

Mais vous devez, plein d'un noble courage,
Regarder leur préſent comme un indigne outrage.
Ils veulent vous gagner; mais rappellez, mon Fils,
Tout ce qu'à votre Roi vos ſermens ont promis;
Mais les voici déja.

SCENE II.

GLOCESTER, WINCHESTER, LES PAIRS.

PREMIER DÉPUTÉ.

SEIGNEUR, ſans plus attendre,
Au plus cher de nos vœux il eſt tems de vous rendre;
Etce Trône pour vous n'eſt plus à dédaigner;
Il faut enfin, Seigneur, vous réſoudre à regner:
Nous venons à vos pieds déposer la Couronne,
Daignez au nom de Dieu...

GLOCESTER.

Que ce Dieu m'abandonne,
Plûtôt que, par un crime &ſi lâche & ſi noir,

Digitized by Google

Je trahisse mon Roi, mon frére, mon devoir.
Y penſez-vous d'oſer me préſenter encore
Un rang que je déteſte, un ſceptre que j'abhorre ?

PREMIER DÉPUTÉ.

Si vous ſçaviez combien la Couronne a d'appas,
Sans doute votre cœur ne s'en défendroit pas.
Mais, du moins pour un tems, ne pouvez-vous connoître
Par ce rang glorieux le plaiſir d'être Maître ?
Si vous voyiez l'État obéïr à vos loix,
Peut-être on vous verroit approuver notre choix.
L'eſſai que vous feriez ...

GLOCESTER.

Lâche & frivole adreſſe,
Qui prétend abuſer ma timide jeuneſſe,
Et par un vain éclat me faſciner les yeux !
Je ſuis jeune, il eſt vrai, mais ce rang glorieux,
Mieux que vous, aujourd'hui mon eſprit l'enviſage.
La Royauté n'eſt rien qu'un brillant eſclavage.
Elle m'étale en vain les attraits les plus beaux,
Tous ſes dehors pompeux ; je n'y vois que des maux ;
Et pour la déteſter ainſi qu'une diſgrace,
Je n'ai qu'à contempler les malheurs de ma Race.
Ce rang infortuné qui vous paroît ſi haut
A conduit mes ayeux du Trône à l'échaffaud ;
Et peut-être éprouvant une pareille rage,
Mon Pere ... Ciel ! rend faux le funeſte préſage.
Mais le Trône fût-il cent fois plus glorieux,
Que vous n'avez oſé le dépeindre à mes yeux,

Digitized by Google

Je ne puis désormais accepter la Couronne,
Sans voir qu'en même tems un crime me la donne.
Quoi ! mes mains sur mon front oseroient l'attacher ;
Et du front de mon Pere oseroient l'arracher !
Et je me porterois à cette violence,
Que d'usurper un bien que m'ôte la naissance !
En vain me priez-vous : Stuart sera mon Roi ;
Mes freres après lui regneront avant moi.
Usurper la Couronne est une tyrannie ;
Mais en chasser son Pere est le trait d'un impie.
Ah ! ne m'en parlez plus, vous sçavez mes sermens.

PREMIER DÉPUTÉ.

Si vous ne vous rendez à nos empressemens,
Vous délaisserez donc en son malheur extrême
Ce Roi si vertueux, ce Pere qui vous aime !
Car ne présumez pas que le Peuple aujourd'hui,
Après votre refus, se déclare pour lui.
Le Monarque toujours est l'objet de sa haine,
Et ce Peuple inconstant, que l'injustice entraîne,
Ne pensera jamais à s'unir avec nous,
A moins qu'ouvertement nous n'agissions pour vous.
Ainsi, quoique le Trône à vos yeux n'ait pû plaire,
Vous devez y monter, si vous aimez un Pere.
Roi, vous pouvez ensuite, au gré de vos souhaits,
Lui regagner l'estime & l'amour des Sujets.
Mais si dans ses refus votre grand cœur s'obstine,
N'en doutez pas, l'État panche vers sa ruine,

Digitized by Google

Cromwel obtient alors ce qu'il a desiré,
Aux Communes par lui votre Pere est livré;
Et vous verrez bientôt proscrits par leur audace,
Lui, vos freres, vous-même & toute votre Race.
Pensez-y... nous allons encore, aux pieds du Roi...

GLOCESTER.

Demeurez.

WINCHESTER.

Ah! Seigneur!

GLOCESTER.

Allez, & laissez-moi.

SCENE III.

GLOCESTER, WINCHESTER.

WINCHESTER.

CHER Prince, qu'ai-je vû? quoi! leurs feintes caresses
Vous font en un moment oublier vos promesses!
Héla, qu'est devenu ce courage indompté!

GLOCESTER.

Non, non; de leurs discours mon cœur n'est point flatté;
Mais aussi le serment que vous m'avez vû faire,
N'a pas éteint l'amour que je dois à mon Pere.
Tant que les Pairs n'ont fait que montrer à mes yeux
L'éclat brillant d'un Trône où m'appellent leurs vœux;

Digitized by Google

Mon ame, à son devoir toute entiere attachée,
De ce frivole éclat a paru peu touchée,
Et j'ai même payé d'un souverain mépris
Cette folle grandeur dont leur cœur est épris.
Mais quand ces mêmes Pairs me font enfin connoître
Que mon Pere périt, si je ne suis leur Maître,
Puis-je les écouter sans en être troublé ?
Mon cœur peut-il alors n'être pas ébranlé ?
Mes sermens, il est vrai, me rendent inflexible :
Mais ils n'empêchent pas ce cœur d'être sensible ;
Et sans ceder aux traits d'une juste pitié,
Je sens tout le pouvoir d'une tendre amitié.

WINCHESTER.

Seigneur, quand le devoir s'oppose à la tendresse ;
Elle ne peut au jour se montrer sans foiblesse.

GLOCESTER.

En vain, cher Wincheſter, je voudrois l'étouffer.

WINCHESTER.

Empêchez-la du moins, Seigneur, de triompher.
Vos sermens....

GLOCESTER.

Sur mon cœur ils n'ont que trop d'empire ;
Mais enfin sans frémir je ne puis y souscrire.
Deux objets tour à tour viennent me déchirer :
Quand l'un m'entraîne à soi, l'autre veut m'attirer :
Le devoir d'une part, de l'autre la nature ;
Si je suis celle-ci, le devoir en murmure ;

Digitized by Google

Et si je fais ceder la nature au devoir,
Elle me fait d'abord sentir tout son pouvoir;
Je ne puis m'élever à la toute-puissance,
Sans trahir lâchement l'Auteur de ma naissance;
Et s'il faut m'obstiner à ne pas y monter,
La foudre sur sa tête est prête d'éclater.
Je puis ou prolonger ou finir sa misere;
Un Fils doit-il ainsi sacrifier un Pere?
Coupable, je le sauve, innocent je le perds:
L'instant qui me fait Roi va le ravir aux fers.
O mon Pere! ô mon sang! ô serment trop funeste!
Mais il faut étouffer la pitié qui nous reste;
Mon cœur en est touché, mais non pas abattu,
Et je l'immole entiere à toute ma vertu.

WINCHESTER.

Un sentiment si beau que le devoir inspire,
A votre âge sur-tout, mérite qu'on l'admire;
Mais pour sauver le Roi, n'est-il qu'un seul moyen?
Les Pairs sont-ils ici son unique soutien?
Qu'en pensez-vous, Seigneur?

GLOCESTER.

Un seul lui reste encore.

WINCHESTER.

Quel est-il?

GLOCESTER.

Fléchissons ce tyran que j'abhorre,
Ce Cromwel.... il le faut.... portons jusqu'en son cœur
Les excès accablans de ma vive douleur.
Désapprouveriez-vous ce projet salutaire?
Ecoutez cependant la lettre de ma Mere.

Digitized by Google

LETTRE DE LA REINE.

» Mon cher Époux gémit aux fers abandonné,
» Et je prévois les maux que Cromwel lui prépare ;
» Contemple, mon cher Fils, ton sort infortuné,
» Et tâche de calmer la fureur du barbare.
» Tu pourras l'attendrir en t'offrant à ses yeux :
» Ne crains point d'y pousser une plainte importune ;
» Oublie auprès de lui le rang de tes ayeux,
» Ce triste abaissement convient à ta fortune.
» Embrasse, s'il le faut, embrasse ses genoux,
» Fais couler quelques pleurs pour fléchir sa colere ;
» Tu sauveras par-là ton Pere & mon Époux,
» Et tu rendras la vie à ta mourante Mere ».
Eh ! bien, dois-je la croire, & faut-il obéir ?
Puis-je prier Cromwel, hélas ! sans me trahir ?
Quel revers étonnant pour des ames hautaines !
Le sang de tant de Rois qui coule dans ses veines,
Permet-il qu'à ce point je puisse m'oublier,
Qu'aux pieds d'un vil Sujet j'aille m'humilier ?

WINCHESTER.

Vos prieres, Seigneur, vos soupirs & vos larmes
Contre un tyran si fier sont de trop foibles armes.
Cependant à ses yeux vous pourrez vous offrir ;
Le cœur le plus barbare enfin peut s'attendrir.
Vos prieres n'ont rien qui sente la foiblesse,
Et lorsque pour un Pere, on prie, on pleure, on presse,

Digitized by Google

Quoiqu'aux pieds d'un tyran l'on paroiſſe abattu,
C'eſt du plus beau triomphe honorer ſa vertu.
Oublier ſa fierté pour un Roi, pour un Maître,
Ce n'eſt pas reſpecter, c'eſt contraindre le traître.

GLOCESTER.

Allons donc de Cromwel implorer la faveur;
Mais que vois-je?.. c'eſt lui.

WINCHESTER.

Que cherche-t-il?

SCENE IV.

CROMWEL, GLOCESTER, WINCHESTER.

CROMWEL.

SEIGNEUR;
On répand en tous lieux avec un ſoin extrême
Un bruit que je ne puis encor croire moi-même;
On m'a dit que, des Pairs vous faiſant un appui,
Vous alliés vous placer ſur le Trône aujourd'hui;
Oubliez-vous, Seigneur, que vous avez un Pere?

GLOCESTER.

Quoi! me crois-tu, Cromwel, à ce point téméraire,
Que j'aille, Fils ingrat d'un Pere plein d'amour,
Enlever la Couronne à qui je dois le jour?

Digitized by Google

C'eſt en vain que des Pairs la voix me ſollicite ;
Plus leur ardeur redouble, & plus elle m'irrite.
Je connois le danger des Trônes envahis.

CROMWEL.

Heureux ceux dont les yeux n'en ſont point éblouis !
Le Trône a ſous ſes pieds mille affreux précipices.

GLOCESTER.

Et les uſurpateurs y trouvent leurs ſupplices.

WINCHESTER.

Il eſt au Ciel, Cromwel, un Maître ſouverain
Qui leur ôte à ſon gré le Sceptre de la main,
Et dont le bras, toujours prêt à lancer la foudre,
En faveur des bons Rois met les tyrans en poudre.

GLOCESTER.

N'appréhende donc plus que j'occupe jamais
Un rang que je ne puis obtenir ſans forfaits.
Mais toi, pour qui le Trône a de ſi foibles charmes,
Dis-moi, ne veux-tu pas faire tarir mes larmes ?
Cromwel, tu vois ton Roi ſans rang, ſans dignité,
Dans ſon propre Palais en eſclave traité ;
N'abrégeras-tu point l'excès de ſa miſere ?

CROMWEL.

Hélas !

GLOCESTER.

Ah ! rends, cruel, rends le Trône à mon Pere.

CROMWEL.

Moi, Seigneur ! eh ! que puis-je ?

Digitized by Google

GLOCESTER.

Oui, toi, si tu le veux;
Tu n'as qu'à dire un mot, & mon Pere est heureux.

CROMWEL.

Si le bonheur du Roi dépendoit de moi-même,
Il reprendroit bien-tôt l'autorité suprême;
Ou pour mieux dire, Prince, il seroit encor Roi,
Si jamais son bonheur eût dépendu de moi.

WINCHESTER, *à part.*

Ah! fourbe!

CROMWEL.

Mais quelle est en ces lieux ma puissance;
Pour oser contre tous embrasser sa défense?
Tout le Peuple l'accuse & s'arme contre lui;
Les Communes, d'ailleurs, gouvernent aujourd'hui;
Ce Sénat que jamais n'a guidé le caprice,
Vient de faire ériger une Cour de Justice,
Dont moi-même & les Grands devons subir la loi,
Qui reglera l'État & jugera le Roi.

GLOCESTER.

Ah! mon Pere est perdu s'il tombe en sa puissance:

WINCHESTER.

Dieu, protecteur des Rois, prends en ma main sa défense.

GLOCESTER.

Winchester, c'en est fait: hélas! mon Pere est mort.

Digitized by Google

CROMWEL.

Quoi ! Seigneur, vous craignez ?...

WINCHESTER.

Le déplorable ſort
Qui comble en ce moment toutes mes infortunes !
L'Angleterre a livré ſon Monarque aux Communes !
De rebelles Sujets veulent juger leur Roi !
Univers ! verras-tu ce crime ſans effroi ?

GLOCESTER.

Cromwel, ſi juſqu'ici, pour ton Roi, pour mon Pere,
Un Fils a vainement employé la priere. ...
Peut-être qu'en voyant tomber à tes genoux...
Ombres de mes ayeux, n'entrez point en courroux :
Si devant un Sujet aujourd'hui je m'abaiſſe,
Excuſez de mon cœur la pitié, la tendreſſe...
Oui : j'y cours... ô Cromwel ! quel ſpectacle pour toi !
Un Stuart à tes pieds & le fils de ton Roi !

CROMWEL.

Ah ! Seigneur, c'en eſt trop...

GLOCESTER.

Non, ſouffre que j'embraſſe...

CROMWEL.

(*Il ſe met à genoux.*)
Grand Prince ! c'eſt à moi d'occuper cette place :
(*Il le releve.*)
Daignez....

GLOCESTER.

Cruel !

Digitized by Google

CROMWEL.

Hélas !

GLOCESTER.

Tu crains que la pitié . . ?

CROMWEL.

Seigneur, je sens pour vous la plus tendre amitié.

GLOCESTER.

Tu m'aimes !

CROMWEL.

Je n'ai point un cœur dur, inflexible;

GLOCESTER.

Eh ! bien, puisqu'à mes maux tu n'es pas insensible ;
Pourquoi rebutes-tu les soupirs & les pleurs,
Que d'un Pere opprimé m'arrachent les malheurs ?
Si tu m'aimois, Cromwel, tu sécherois mes larmes ;
Ce jour verroit finir mes mortelles allarmes.
Dérobe, par un noble & glorieux effort,
Mon Pere malheureux aux rigueurs de son sort ;
Détourne loin de lui l'orage & la tempête,
Qui bien-tôt va gronder & fondre sur sa tête.
A ces traits généreux de zéle pour ton Roi ;
Il connoîtra celui que ton cœur a pour moi.
Tu t'excuses en vain d'embrasser sa défense ;
Je sçais que rien ne borne en ces lieux ta puissance ;
Tu tiens entre tes mains les rênes de l'État,
Et ce sont tes arrêts que dicte le Sénat.

Digitized by Google

CROMWEL.

Cher Prince, je me rends : quel cœur assez barbare,
Peut résister aux traits d'une vertu si rare ?
Oui ; Cromwel va pour vous entreprendre aujourd'hui
Ce que jamais il n'eût osé faire pour lui.
J'attends ici les chefs de la Cour de Justice ;
Peut-être qu'à mes vœux leur cœur sera propice.
J'espere de fléchir leur courroux irrité,
Et de les ramener au Roi par un traité.
Vous voyez, pour vous plaire, à quels traits je m'expose !
Du Monarque accusé prenant en main la cause,
Tout le Peuple aussi-tôt va s'armer contre moi,
Et me regardera comme un homme sans foi.
Ah ! Prince ! j'en frémis, & mon ame tremblante,
Entre l'honneur, la crainte & l'amitié flottante...
Mais, n'importe, achevons malgré tant d'ennemis.
Je vous tiendrai, Seigneur, tout ce que j'ai promis ;
Et s'il ne rend enfin mon secours inutile,
Votre cœur dans le mien va trouver un asyle.
Ranimez votre espoir.

GLOCESTER.

Ah ! pourrai-je jamais
Oublier, cher Cromwel, de si rares bienfaits ?

WINCHESTER.

A ce zèle éclatant pour ton Roi légitime,
Je ne sçaurois, Cromwel, refuser mon estime ;

Digitized by Google

Pourſuis : que ta bonté calme notre terreur,
Fais revivre la paix où regnoit la fureur,
Fais dire à l'Univers, dans l'excès de ta gloire :
Cromwel eſt un héros, il dompte la victoire.
S'il parut criminel en détrônant ſon Roi,
Il efface ſon crime, en lui rendant ſa foi :
Sa main l'a retiré d'un honteux eſclavage,
Le bonheur de ſon Prince eſt ſon plus digne ouvrage.
Il l'a vaincu jadis, il le ſauve aujourd'hui,
Et devient contre tous ſa force & ſon appui.
Mais ces traits d'amitié, pour n'être pas frivoles,
Veulent que les effets ſecondent les paroles,
Cromwel !

CROMWEL.

Ne craignez rien, je vais vous faire voir
Que vous pouviez en moi fonder tout votre eſpoir.

WINCHESTER.

Allons, mon Fils.

Digitized by Google

SCENE V.

CROMWEL, HALLEY, SUDNER.

HALLEY.

SEIGNEUR, guidés par votre zèle,
Le péril de l'État près de vous nous rappelle.
Nous sommes avertis qu'un complot criminel,
Ce jour même, aux Anglois prépare un coup mortel;
Que les Pairs, avoués par le tyran lui-même,
Au jeune Gloceſter offrent le Diadême;
Qu'aigris de nos ſuccès ils veulent aujourd'hui
Nous remettre à la chaîne & regner avec lui.
Hélas! que ne peut pas ſur un Peuple volage
D'un Prince jeune encor la trop flatteuſe image?
On vante ſes vertus, on fait valoir ſes droits,
On fait parler pour lui nos ſermens & nos loix.
Verrons-nous la vengeance, en devoir érigée,
Sur des débris ſanglants ſe dreſſer un trophée?
Le tyran à ſon fils inſpirant ſes fureurs
Replonger l'Angleterre en de nouveaux malheurs?
Du Trône qu'à quitter il fallut ſe reſoudre,
Pour nous écraſer tous, faire partir la foudre?
Non, Mylords, rempliſſez vos deſtins glorieux!
Hâtez-vous, diſſipez un projet furieux.

Digitized by Google

Dérobez la Patrie au coup qui la menace,
Proscrivez sans ressource une coupable Race.
Qu'ordonnez-vous ?

CROMWEL.

Calmez le trouble où je vous vois;
Dieu tient en main les cœurs des Sujets & des Rois.
Laissez agir les Pairs, leur fureur impuissante
Ne fera qu'affermir la liberté naissante.
Charles, qu'un Dieu vengeur frappe d'aveuglement,
Ne connoît pas l'excès de son abaissement;
Et veut dans le tombeau, malgré son sort funeste,
Porter de sa grandeur le déplorable reste.
D'ailleurs, le jeune Prince, aux yeux de l'Éternel,
S'engage par les nœuds d'un serment solemnel
A ne point accepter la suprême puissance,
Tant qu'à cœur de son sang les droits de la naissance
Défereront l'honneur de regner avant lui.

HALLEY.

Ah ! Mylord, assurons sur un plus ferme appui
Des travaux de Cromwel le succès mémorable;
Hâtons-nous de briser un joug abominable,
Détruisons le tyran. Qu'un arrêt souverain
Le livre, à l'heure même, à son affreux destin.

CROMWEL.

Digitized by Google

CROMWEL.

Dérobons la Patrie au pouvoir arbitraire ;
Mais reſpectons des Rois le ſacré caractere.
Prêtons-nous, s'il ſe peut, à ce double devoir :
La Patrie a ſur vous fondé tout ſon eſpoir.
Elle doit ſur nos cœurs regner en ſouveraine ;
Et qui peut l'opprimer mérite notre haine.
Mais, ſi pour rétablir ſes droits, ſa liberté,
Nous pouvons recourir à la foi d'un Traité,
Et la mettre à l'abri du pouvoir deſpotique,
Nous devons eſſayer ce projet pacifique.
Rempliſſez ce devoir de fideles Sujets ;
Allez, voyez le Roi, propoſez-lui la Paix.

SUDNER.

Devant lui s'abaiſſer à cette déference,
C'eſt de ſes fiers tranſports aigrir la violence,
C'eſt à ſes attentats offrir l'impunité,
C'eſt rendre encor hommage à ſon autorité.
Un Prince, par l'abus de ſon pouvoir ſuprême,
En devenant tyran, ſe dégrade lui-même.

CROMWEL.

Mais penſez que ſur vous tous les yeux ſont ouverts ;
Qu'il faut juſtifier devant tout l'Univers
Vous-même, le Sénat, Moi, le Peuple, l'Armée,
Au reſpect pour ſes Rois l'Europe accoutumée,

Digitized by Google

Pour un Prince coupable exige des égards,
Attend que d'un Traité vous tentiez les hazards.
Mais, non; quelque parti que Stuart puisse prendre,
Aux plus heureux succès vous devez vous attendre.
S'il accepte la Paix, vous avez le Traité
Pour garant éternel de notre liberté:
S'il ne l'accepte pas, ce refus sur sa tête
Fait fondre les éclats d'une horrible tempête;
Il va s'offrir lui-même à la rigueur des loix;
Il devient un tyran & l'opprobre des Rois,
L'ennemi de l'État, l'ennemi de l'Église,
Tel enfin que la voix de l'Europe surprise
De voir un Roi chargé de ces horribles traits,
Applaudisse elle-même à vos justes arrêts.
Puisse-t-il épargner à des ames sensibles
La douleur de donner des exemples terribles!
Qu'il jure de s'armer contre l'Épiscopat,
De respecter les loix du Peuple & du Sénat;
Qu'il avoue une fois qu'en nos vives allarmes
Nous avons contre lui pris justement les armes.
Qu'Hamilton, Richemond, Holland & Souptampton,
Ces flatteurs inhumains qui regnoient sous son nom,
Soient livrés aux horreurs d'un infâme supplice;
Le Ciel, l'État, le Peuple attend ce sacrifice.
Par un Traité scellé de ce sang odieux
Vous sauvez l'Angleterre & vous vengez les Cieux.

Digitized by Google

SUDNER.

Nous le reconnoiſſons ; la ſuprême Sageſſe
Préſide à vos conſeils, & pour nous s'intéreſſe.
Nous allons au tyran ; dans ce ſage Traité,
Porter la voix du Peuple & de la liberté.

SCENE VI.

CROMWEL, *ſeul.*

AINSI, malgré lui-même, en politique habile,
J'ai ſçu rendre Fairfax à mes deſſeins utile.
Heureux ſecret ! c'eſt toi qui, diviſant les Pairs,
M'ouvres à la grandeur mille chemins divers.
Leur cœur ambitieux s'eſt pris à tes amorces ;
Et par toi j'ai détruit leur orgueil & leurs forces.
Que Stuart déſormais compte ſur leur ſecours . . .
Mais il me reſte encor à terminer ſes jours . . .
N'en doutons point. . . Bien-tôt, fumantes de colere,
Les Communes feront ce que je n'oſe faire. . .
Elles vont par mon ordre offrir la Paix au Roi :
Quelle paix ! juſte Ciel ! & qu'eſt-ce que je voi !
La diſcorde, l'horreur, la mort marche après elle. . .
Mais vous, à votre tour, tremblez, troupe rebelle :
Je. . . quels ſont ces remords qui viennent m'agiter ?
Et quels remords jamais ont ſçu m'épouvanter ?

Digitized by Google

Allez, triſtes Enfans de la foibleſſe humaine,
Mon eſprit vous regarde ainſi qu'une ombre vaine;
Vous avez beau parler & m'impoſer la loi,
Le trouble & les remords ſont indignes de moi.
Je n'apperçois jamais le crime dans le crime;
Il m'éleve, il eſt donc à mes yeux légitime;
Et je mets les vertus au rang des attentats,
Quand les ſuccès heureux ne les couronnent pas.
Le Ciel a beau tonner... Oui, je crains peu la foudre,
Pourvû que ſur le Trône elle me mette en poudre.

Fin du troiſieme Acte.

Digitized by Google

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

HALLEY ET SUDNER *préſident à cette Aſſemblée.* LES COMMUNES *ſont rangées en demi-cercle.* DES SOLDATS *avec leurs piques ſont debout derriere les* SÉNATEURS.

SUDNER.

GÉnéreux Protecteurs des Peuples & des loix,
Vous qui jugez la Terre, & regnez ſur les Rois,
Le ſuperbe Stuart ceſſe de ſe connoître :
Il dédaigne d'avoir le Sénat pour ſon maître,
Et lorſque vous allez lui préſenter la Paix,
C'eſt en vous mépriſant qu'il reçoit vos bienfaits.

Digitized by Google

Souffrirons-nous qu'un Roi, devenu notre eſclave,
Du milieu de ſes fers nous inſulte & nous brave,
Et qu'un lâche oppreſſeur des loix & du repos,
Après les avoir faits, nous impute nos maux?
Ah! c'en eſt trop; montrons aujourd'hui qui nous ſommes,
Montrons à l'Univers que les Rois ſont des hommes;
Nous ſommes revêtus d'un pouvoir Souverain;
Le Peuple nous a mis la foudre dans la main:
Frappons, il en eſt tems, que le tyran périſſe;
Mais avant d'étaler à ſes yeux ſon ſupplice,
Contre lui, de nos loix allumons le courroux,
Qu'il vienne en jugement paroître devant nous;
Et que de ſes forfaits le déclarant coupable,
On impute à lui ſeul ſa chûte déplorable;
Tel eſt mon ſentiment.

IRETON.

Ce conſeil glorieux
Eſt pour moi, cher Sudner, un oracle des Cieux.
Le Tyran doit périr, ceſſons de nous contraindre;
Tant qu'il verra le jour, nous aurons tout à craindre.
Rappellez ſes fureurs dans votre ſouvenir,
Et par nos maux paſſés, jugez de l'avenir;
Voyez la Nation ſous ſes loix gémiſſante,
Nos droits anéantis, la liberté mourante,
La guerre à ſes Sujets déclarée en tous lieux,
Et Rome par ſes ſoins triomphante à nos yeux.

Digitized by Google

Sous lui l'Épiſcopat domine avec empire ;
A ſon coupable culte il prétend nous réduire ;
Et prenant ſur nos cœurs un injuſte aſcendant,
Il réprouve la foi d'un cœur indépendant ;
Il veut que les Anglois, vils eſclaves de Rome,
Loin d'obéïr à Dieu, n'obéiſſent qu'à l'homme,
Et que nous n'ayons pas la ſainte liberté
De conſulter en nous l'eſprit de vérité.
O Foi de nos ayeux ! ô Loix Evangéliques !
Que de maux vous ont fait ſes fureurs tyranniques !
Bien-tôt, bien-tôt ſans nous vous n'aviez plus d'appui,
Il nous falloit périr ou penſer comme lui :
Mais ceſſez déſormais de pleurer ſur vos pertes :
Aſſez, & trop long-tems vous les avez ſouffertes,
Le cruel qui vous fit un ſi funeſte tort,
Va vous faire renaître aujourd'hui par ſa mort.
L'arrêt en eſt porté.

PREMIER CONSEILLER.

Qu'il meure, qu'on l'accable :
Que ce jour au tyran devienne formidable.
Que l'Angleterre apprenne enfin à l'Univers :
A quel point elle hait la honte de ſes fers.
Oui, pour Stuart mon ame eſt d'horreur pénétrée :
Rome déteſtoit moins le tyran de Caprée.
Avez-vous vû pour nous quels étoient ſes mépris ?
Il ne daignoit pas même écouter nos avis.
Il ne nous répondoit qu'en nous chargeant d'injures :
Nous ſommes des ingrats, des traîtres, des parjures,

Digitized by Google

Des scélérats noircis par les plus grands forfaits ;
Et cela dans le tems qu'on lui parle de Paix !
Ah ! rendons au plûtôt outrage pour outrage ;
Je me sens transporté de douleur & de rage ;
Cet insolent mépris permet de tout oser ;
Et ce seul crime enfin suffit pour l'accuser.
Mais j'apperçois Cromwel.

SCENE II.

CROMWEL, IRETON, CONSEILLERS, HALLEY, SUDNER.

CROMWEL.

JE viens ici moi-même
Partager avec vous votre douleur extrême :
Hélas ! je l'ai causé cet odieux affront,
Dont un Prince cruel vous a couvert le front :
Mais à tant de fureurs aurois-je dû m'attendre !
Touché de sa disgrace, & prêt même à lui rendre
Un Sceptre par ses mains profané tant de fois,
Sans crainte auprès de lui, j'emprunte votre voix ;
J'espérois qu'au récit des maux de la Patrie,
Ce Monarque, peut-être, auroit l'ame attendrie ;
Que pour faire cesser les troubles de l'État,
Il proscriroit les Grands avec l'Épiscopat ;

Digitized by Google

Mettroit à ſon pouvoir des bornes légitimes ;
Et ne ſe conduiroit que ſuivant vos maximes.
Que j'étois cependant aveugle en mon erreur,
De croire qu'un tyran pût calmer ſa fureur ;
Ou qu'écoutant enfin la voix de la Juſtice,
Son cœur à la vertu pût immoler le vice,
Le pouvoir arbitraire au pouvoir du Sénat ;
Et ſon propre bonheur au bonheur de l'État !
Loin qu'à vos juſtes vœux Charles daigne ſe rendre,
A peine daigne-t-il vous voir & vous entendre.
Il oſe vous parler à Vous, ſes Souverains,
Ainſi qu'il parleroit au dernier des humains.
Sans doute que toujours à nous perdre il s'obſtine ;
Il juge dans ſon cœur encor notre ruine.
Ah ! ſi telle eſt pour nous ſa haine dans les fers,
Combien de cruautés, combien de maux divers,
S'il reprenoit encor ſa liberté premiere,
Nous feroit éprouver ſa rage meurtriere !

SECOND CONSEILLER.

Il faut en prévenir les dangereux effets,
Et lui rendre au plûtôt les maux qu'il nous a faits.

CROMWEL.

Marchez donc où la gloire & l'honneur vous appelle,
Des Cieux & des Anglois ſoutenez la querelle.
Stuart a juſqu'ici, par ſon impunité,
Du Peuple & du Sénat bravé la majeſté.

Il a laſſé les cœurs : la foudre qui s'avance
Nous avertit de prendre au plûtôt leur défenſe ;
Le Peuple n'attend plus que l'inſtant bienheureux
Qui doit le délivrer d'un tyran odieux.
Ignorez-vous ce jour, où, ſous ombre de zèle,
Il vous fit les objets de ſa rage cruelle,
Quand ſuivi de ſoldats dignes de ſes fureurs,
Il remplit le Sénat d'épouvante & d'horreurs ?
Vous vîtes devant lui la Juſtice étonnée,
Elle verſa des pleurs de ſe voir profanée.
Les Sena eurs tremblants au milieu des ſoldats,
Virent dans le Barreau l'appareil des combats.
Depuis, que de périls, que d'affreuſes tempêtes,
Au gré de ſes fureurs, ont grondé ſur nos têtes !
Aujourd'hui même encor, il vous a tous proſcrits.
Votre mort du Traité devoit être le prix ;
Et ſans mes heureux ſoins....

TROISIEME CONSEILLER.

O Ciel ! quelle nouvelle !

HALLEY.

Le traître, en notre ſang....

TROISIEME CONSEILLER.

Quelle haine cruelle !

Que la terre plûtôt s'entr'ouvre ſous mes pas
Avant que je l'oublie, & ne m'en venge pas.

Digitized by Google

SECOND CONSEILLER.

Des Sénateurs proscrits ! Ciel ! quelle violence !
Va, ce projet fatal a dicté ta sentence :
Hâtons-nous de juger.

CROMWEL.

Mais dans ce Jugement
Gardez-vous d'écouter votre ressentiment.
Je sçais qu'un cœur bien fait est sensible aux injures.
Les mépris de Stuart excitent vos murmures,
Et semblent vous donner le droit de vous venger ;
Il est vrai ; mais enfin lorsqu'il nous faut juger,
Un digne Magistrat doit s'oublier soi-même,
L'équité le conduit : qu'il haïsse ou qu'il aime,
Il lui faut immoler ses propres intérêts,
Et ne consulter qu'elle en dictant ses arrêts.
Elle seule a le droit de frapper la victime ;
Autrement c'est punir le crime par le crime.
Lorsque vous jugerez les attentats du Roi,
N'ayez devant vos yeux que l'État & la Foi ;
Vengez par ses forfaits l'innocence allarmée,
La foiblesse tremblante & l'Église opprimée ;
Vengez l'Etat soumis au pouvoir des plus grands,
Vengez, vengez les loix des fureurs des tyrans ;
Détruisez ce pouvoir que l'orgueil a fait naître,
Où, seul & parmi nous, un Roi n'a point de maître
Montrez jusqu'à quel point on doit le détester,
Et qu'on perd sa grandeur en voulant l'augmenter.

Digitized by Google

TROISIEME CONSEILLER.

L'intérêt des Anglois ſera toujours le nôtre.

CROMWEL.

Je ſçais que le Sénat n'en connut jamais d'autre ;
Et que vos cœurs, exempts de toute paſſion,
Suivent toujours des loix la ſage impreſſion :
Auſſi Dieu ſe déclare, & ſa voix autoriſe
Contre nos fiers tyrans votre juſte entrepriſe.
J'adreſſois pour Stuart mes prieres au Ciel,
Quand tout-à-coup j'entends la voix de l'Eternel.
C'eſt en vain, m'a-t-il dit, que ta bouche m'implore ;
Ceſſe de me prier pour un Roi que j'abhorre.
Les crimes de Stuart à leur comble montés
Provoquent ma colere & laſſent mes bontés.
Conſole, ajoute-t-il, l'Angleterre allarmée.
Londres ! vois cette foudre en mes mains allumée ;
Le cri de tes douleurs eſt monté juſqu'à moi :
C'en eſt fait, elle part & tu n'as plus de Roi.
Et moi frappé d'horreur d'un deſtin ſi funeſte,
J'adore en frémiſſant la vengeance céleſte,
Et je ne puis, Mylords, me laſſer d'admirer
Les dangers dont le Ciel a ſçu nous retirer.
Dans l'abîme des maux quelquefois il nous laiſſe,
Pour faire après ſur nous éclater ſa tendreſſe.
Ainſi, ne laiſſez pas vos généreux deſſeins
Long-tems dans la contrainte & vos vœux incertains.

Digitized by Google

Ce que Dieu vous demande, il faut qu'on l'exécute ;
C'eſt ſauver le tyran que retarder ſa chute.
Il peut encor des Pairs éprouver le ſecours,
Et par eux de nos maux éterniſer le cours.
Profitez du moment que le Ciel vous préſente.

HALLEY.

Oui, nous allons remplir vos vœux & notre attente ;
Soldats exécuteurs des volontés des Cieux,
Allez & conduiſez le tyran en ces lieux.
Contre lui je médite un arrêt formidable ;
Qui vit en criminel doit périr en coupable.

CROMWEL.

Des crimes de Stuart quelle que ſoit l'horreur,
Penſez, en le jugeant, qu'il eſt l'Oint du Seigneur.
Il eſt vrai que ſur lui la céleſte colere . . .
Mais le tems preſſe ; il faut au Dieu que je révere,
Avec tous les Anglois répandus en ces lieux,
Que j'aille offrir pour vous mon encens & mes vœux.
Puiſſe l'Eſprit Divin vous éclairer ſans ceſſe,
Et dans vos Jugemens répandre la ſageſſe.
Du reſte, décidez & n'appréhendez pas.
Les murs de ce palais ſont remplis de ſoldats.
Si quelqu'un oſe encor flatter la tyrannie,
Auſſi-tôt il verra ſon audace punie.
On voit briller par-tout les lances & les dards,
Et déja mille feux tonnent ſur les remparts.

Digitized by Google

SCENE III.

LES CONSEILLERS, IRETON.

QUATRIEME CONSEILLER.

MYLORDS, ou je me trompe, où ce projet entraîne
Sur nous de l'Univers la colere & la haine.
Ses yeux n'ont jamais vû ni Monarques ni Rois
Livrés par leurs Sujets à la rigueur des loix.
Ce n'eſt pas que, voulant calmer votre vengeance;
D'un criminel ici je prenne la défenſe;
Autant & plus que vous je déteſte un tyran;
Mais je crains que les Rois, trop jaloux de leur rang,
Ainſi qu'un noir forfait regardant notre zèle,
Et de ce Roi proſcrit embraſſant la querelle,
Ne nous faſſent ſentir le poids de leur courroux.
En attaquer un ſeul, c'eſt les attaquer tous.

IRETON.

Banniſſez loin de vous ces frivoles allarmes:
Nous craignons peu des Rois la puiſſance & les armes;
Tranquilles dans leurs cours, ils verront ſans effroi,
Qu'on punit en Stuart un tyran, non un Roi.
Mais je veux qu'en ce point mon attente ſoit vaine,
Eh! que nous fait à nous leur amour ou leur haine?
Le ſeul nom de Cromwel arrête leur courroux:
Du fond de ce Palais, il les fait trembler tous.
Le Monarque paroît.

Digitized by Google

SCENE IV.

LE ROI, SUDNER, CONSEILLERS, IRETON, GARDES.

LE ROI.

O Cieux! & vous, Nature!
Soyez les spectateurs des peines que j'endure.
Vous trémissez d'horreur à ces tristes objets!
On me traîne en coupable aux pieds de mes Sujets!
D'où vous vient, scélérats, cette impudente audace?

SUDNER.

Seigneur, moderez-vous, & prenez cette place.

LE ROI.

Cette place... Est-ce à toi, dis, à me la donner?
Dans les lieux où je suis, c'est à moi d'ordonner.
Le sang, l'auguste sang dont le Ciel m'a fait naître,
Jamais dans l'Univers n'a reconnu de maître.
Monarque en mes États, en tous tems, en tous lieux,
Je ne reçois ici que les ordres des Cieux.

SUDNER, *en s'asseyant avec les autres.*

Le Peuple a dans nos mains mis le pouvoir suprême;
Il peut, quand il lui plaît, commander aux Rois même.

LE ROI.

Qu'entends-je?.. commander!.. mais qu'est-ce que je voi?
Vous osez, insolents, vous asseoir devant moi!

Digitized by Google

Croyez-vous que le Ciel, dont je tiens ma puiſſance,
A vos bras furieux me livre ſans défenſe ?
Ses mains deſſus mon front ont imprimé des traits
Que toutes vos fureurs n'effaceront jamais.
Un Roi, de l'Éternel eſt le plus digne ouvrage ;
Levez-vous, & dans moi reſpectez ſon image.

HALLEY.

Quel trouble me ſaiſit !... à cet auguſte aſpect,
Mes ſens ſont pénétrés d'horreur & de reſpect.

TROISIEME CONSEILLER.

Je tremble... dans ſes yeux je vois briller la foudre ;
Qui peut réduire encor notre eſpérance en poudre...
Fuyons, Mylords, fuyons ; mon cœur glacé d'effroi...

LE ROI, *s'aſſeyant.*

Non, traîtres, demeurez, écoutez votre Roi.
Quoique je foule aux pieds votre pouvoir ſuprême ;
Il faut vous l'avouer, ma ſurpriſe eſt extrême.
De quel front, dédaignant le céleſte courroux,
Oſez-vous aujourd'hui me citer devant vous ?
Et comment votre orgueil peut-il vous faire croire,
Qu'oubliant déſormais tout le ſoin de ma gloire,
Je puiſſe m'abaiſſer juſqu'à ſubir vos loix,
Et reconnoître en vous les arbitres des Rois ;
Moi, qui de vils Sujets déteſtant l'inſolence,
Ai tant de fois bravé votre injuſte puiſſance ;
Moi ; dont le ſeul aſpect vous remplit de terreur,
Moi, qui ne puis ici vous voir qu'avec horreur ;

Digitized by Google

Peut-être avez-vous cru qu'un honteux eſclavage
Me forceroit enfin à cet indigne hommage ?
Vous me connoiſſez peu. Les ſentimens de Roi
Sont nés, vivent encor & mourront avec moi.
L'inſtant qui fait les Rois fait leur indépendance ;
Et parmi les humains il n'eſt point de Puiſſance
Qui ſans un crime énorme oſe m'interroger.
Dieu ſeul m'a couronné, Dieu ſeul doit me juger ;
Mais vous, dignes ſupôts d'un tyran exécrable,
Parlez, ſi vous l'oſez, en quoi ſuis-je coupable ?
Dites par quels forfaits j'ai pû vous reſſembler,
Quel crime devant vous doit me faire trembler ?
Mes crimes, les voici : je n'en connois point d'autres ;
C'eſt d'avoir trop long-tems laiſſé regner les vôtres.
Je devois, au ſeul nom de vos noirs attentats,
Sur vous de ma juſtice appeſantir le bras ;
Répondre à vos fureurs à grands coups de tonnerre ;
Et de votre ſupplice épouvanter la terre.
O ma chere Patrie ! ô Peuple infortuné !
A quel excès de maux je te vois deſtiné !
Voilà tes Protecteurs, tes Monarques, tes Maîtres ;
Des fourbes, des cruels, des ſcélérats, des traîtres,
Qui n'ont acquis le droit de m'enlever mon rang
Qu'au déteſtable prix du plus illuſtre ſang !
Que de meurtres, d'horreurs, de ſang & de carnage ;
Contre toi déſormais vont ſignaler leur rage !

Digitized by Google

Aveugle ! pour leur plaire, hélas ! tu m'as vendu :
Mais tu me chercheras après m'avoir perdu.
Je n'ai pû te gagner par mon amour extrême ;
Peut-être leurs fureurs te rendront à toi-même ;
Et lorsque tu verras ta honte & tes malheurs,
Peut-être qu'à ma mort tu donneras des pleurs.
Je vois que dans ces lieux pour elle tout s'apprête.
Mais qui sont ces cruels qui demandent ma tête ?
Ceux dont j'ai mille fois pardonné les excès,
Ceux que ma main sans cesse a comblé de bienfaits.
Que serois-tu, Sudner, si, né dans la poussiere,
Ma bonté n'eût pris soin d'adoucir ta misere ?
Vil rebut des humains, sans elle, dans ces lieux ;
Aurois-tu jamais pû sur moi fixer tes yeux ?
Et toi, perfide Halley, lâche artisan du crime
Est-ce donc mes faveurs qui m'ont fait ta victime ?
Plus mes mains ont sur toi répandu de bienfaits,
Plus de tes cruautés je ressens les effets....
Mes bontés ont cent fois empêché ta ruine,
Et ta main cependant aujourd'hui m'assassine.
Et vous qu'ont signalé parmi les factieux
Les ligues, les complots, les projets furieux ;
Vous nés dans le néant, nourris dans la bassesse,
Vous dont le seul aspect fait frémir la Noblesse ;
Que celui d'entre vous qui ne tient pas de moi
Sa fortune, ses biens, ce rang où je le voi,

Digitized by Google

Parle, m'accuſe encor, me juge & me condamne....
Vous vous taiſez... Eh bien! ſortez, troupe prophane;
Allez, & conſommez vos projets odieux;
Ils reclament ſur vous la colere des Cieux.

IRETON.

Oui, fuyons, ou plûtôt courons à la vengeance,
Et lavons dans ſon ſang cette nouvelle offénſe.

SCENE V.

LE ROI, *ſeul.*

AINSI, quoiqu'accablé de maux de toutes parts,
Les traîtres ne ſçauroient ſoutenir mes regards;
Mais plus je les confonds, & je les intimide,
Plus j'aigris en leur cœur le tranſport qui les guide.
La honte que ſur eux je répands en ce jour,
A leurs traits inhumains me livre ſans retour.
La voix de mes bienfaits animoit leur colere;
Je liſois dans leurs yeux leur deſſein ſanguinaire;
Ils méditoient dès-lors de nouveaux attentats:
Des ingrats confondus ne ſont que plus ingrats.
Mais du moins en mourant je goûte quelque joie,
A leur coupable orgueil je ne ſuis point en proie.
Ils peuvent de mes jours éteindre le flambeau;
Mais ma gloire avec moi deſcend dans le tombeau.

Digitized by Google

Va, troupe méprisable à ton tyran vendue,
Va remettre en ses mains la puissance absolue ;
Consomme les fureurs du monstre que tu sers,
Cours, vole au parricide : en cet affreux revers,
Du Ciel intéressé dans ma juste querelle
Je ne réclame point la vengeance immortelle.
Cromwel, l'infâme auteur de mon malheureux sort,
Suffira pour ta perte, & vengera ma mort.

SCENE VI.

LE ROI, WINCHESTER.

WINCHESTER.

JE viens vous demander une nouvelle grace,
Seigneur !

LE ROI.

Cher Wincheſter ; que faut-il que je faſſe ?
Parle.

WINCHESTER.

Cette faveur ne regarde que moi.

LE ROI.

Tu l'obtiendras bien mieux, cher ami, de ton Roi !
Tu ſçais quelle eſt pour toi mon amitié fidele.

WINCHESTER.

Cher Prince, en ce moment je n'apprehende qu'elle.

Digitized by Google

LE ROI.

Quoi ! tu crains mon amour !

WINCHESTER.

Oui, je le crains.

LE ROI.

Hélas !

Mais que veux-tu, dis-moi, Winchester ?

WINCHESTER.

Le trépas.

LE ROI.

Le trépas ! ah ! cruel !... & tu veux que moi-même
Je plonge dans ton sein !.. quelle fureur extrême,
O mon cher Winchester ! modere ce transport.

WINCHESTER.

Encor un coup, Seigneur, je mérite la mort.
C'est moi qui vous poursuis, vos malheurs sont mon crime,
Et si vous périssez, c'est moi qui vous opprime.

LE ROI.

Toi !

WINCHESTER.

Dans l'heureux espoir de finir vos douleurs,
Auprès du fier Cromwel, je fais parler mes pleurs.
Il en paroît touché. Pour mieux marquer son zèle,
Il promet de calmer un Sénat infidele.
Hélas ! de ce projet quel est le triste fruit !
J'apprends que ce Sénat par un perfide instruit,

Digitized by Google

Enflé du vain orgueil qu'en tout il fait paroître,
S'eſt offert à vos yeux moins en Sujet qu'en Maître;
Et que de cet orgueil juſtement indigné,
Avec un fier mépris vous l'avez dédaigné.
Ce mépris de leur cœur a redoublé la haine.
Voyez à quel excès leur courroux les entraîne!
Rien ne peut déſormais en arrêter le cours;
Déja ces inhumains en veulent à vos jours.
En ſortant de ces lieux, leurs chefs abominables
Vomiſſoient contre vous des ſermens effroyables;
Et tous... ah! ſans mourir je ne puis y ſonger,
Tous, la main vers le Ciel, jurent de ſe venger.
A ces horribles traits reconnoiſſez mon crime;
Frappez, Seigneur, frappez, voici votre victime.

LE ROI.

O mon cher Wincheſter! tu veux mourir! eh! quoi!
Eſt-ce un crime d'avoir voulu ſauver ton Roi?
Si le ſuccès n'a pû répondre à ton attente,
Ton amitié pour moi n'eſt pas moins éclatante.
Ceſſe de t'affliger, Wincheſter.

WINCHESTER.

Quoi! Seigneur!

LE ROI.

Modere ce tranſport.

WINCHESTER.

J'en mourrai de douleur.
On vient... Ciel!.. c'eſt Cromwel.

Digitized by Google

SCENE VII.

CROMWEL, LE ROI, WINCHESTER.

LE ROI.

O Monſtre abominable !

CROMWEL.

Malgré les cruautés dont mon Prince m'accable,
J'oſe venir encor vers lui pour le ſauver.

WINCHESTER.

Dis plûtôt que tu viens, cruel, pour le braver.

CROMWEL.

Moi, Mylord?

LE ROI.

Vous parlez à ce tyran perfide !

CROMWEL.

Mes diſcours feront voir le zèle qui me guide :
J'ai ſçu que, ſans reſpect pour votre auguſte rang,
Un Peuple furieux demandoit votre ſang ;
Et qu'à moins de verſer celui de vos Miniſtres,
Vous alliez ſuccomber ſous leurs complots ſiniſtres.
A ce triſte récit, je vole auprès de vous,
Afin de vous ravir à leur fatal courroux.
Le tems preſſe, grand Roi ; pour ſauver votre vie,
Du Peuple, par leur mort, appaiſez la furie.

Digitized by Google

Il doit vous en coûter, leur sang est précieux :
Mais le vôtre, Seigneur, est plus cher à nos yeux.

LE ROI.

Un transport furieux s'empare de mon ame.
Tu veux donc que je meure, ou que je vive infâme,
Malheureux !.. sors... mais, non... avant que de sortir :
Ecoute : tes malheurs, Cromwel, me font frémir.
Heureux par mes revers tu nages dans la joie,
Comme un lion cruel qui dévore sa proie ;
Tu fondes sur ma mort le bonheur de tes jours ;
Tu crois même que rien n'en peut borner le cours.
Cependant tremble encor ; il est un Dieu terrible
Qui tire des forfaits une vengeance horrible :
Bien-tôt, bien-tôt sur toi le céleste courroux....
Mais pour toi le trépas est un tourment trop doux ;
Dieu doit à l'attentat mesurer le supplice,
La longueur de ta vie aux traits de ta malice.
Pour se justifier, il doit à l'Univers
Cromwel livré sans cesse à cent remords divers.
La mort est le tourment d'un scélérat vulgaire.
Qu'il vive donc, Seigneur, & que de ta colere
Eprouvant chaque jour les rigoureux effets,
Il trouve ses bourreaux dans ses nombreux forfaits :
Qu'il voye à chaque instant, prête à percer la nue,
La foudre sur sa tête en tes mains suspendue :
Qu'étincelante autour de mon Trône usurpé,
Il en craigne le coup sans en être frappé :

Qu'il

Digitized by Google

Qu'il vive, & qu'à ſes yeux ſans ceſſe ſe préſente,
Pour l'accabler d'effroi, mon image ſanglante;
Qu'éprouvant ici bas les tourmens des enfers,
En horreur à lui-même, au Ciel, à l'Univers,
En proie au déſeſpoir, abhorrant la lumiere,
Il implore la mort pour finir ſa miſere.
Voilà, Monſtre cruel, pour toi quels ſont mes vœux;
Ils ſeront avoués de la Terre & des Cieux.
C'eſt toi qui m'as ravi le glaive redoutable;
Dieu me l'avoit remis: à ſon bras équitable
Moi-même je remets le ſoin de t'accabler.
Va, fuis de ma préſence & commence à trembler.

CROMWEL.

Si vous voyez bien-tôt ſur vous fondre l'orage,
Votre perte, Seigneur, eſt votre unique ouvrage.

SCENE VIII.

LE ROI, WINCHESTER, LES AMIS DU ROI.

HAMILTON.

PAR ces genoux ſacrés, Prince trop généreux,
Rendez-vous à nos pleurs.

LE ROI.

Dans ce jour malheureux,
Que peut un Roi mourant pour des Sujets fideles?

HAMILTON.

Vous ſauver, mettre fin à nos douleurs mortelles.

Digitized by Google

LE ROI.

Hélas ! que voulez-vous ?

HAMILTON.

Grand Roi ! par notre mort,
D'un Peuple furieux appaiſez le tranſport :
Il demande du ſang, laiſſez couler le nôtre ;
Ces tigres adoucis reſpecteront le vôtre.
Si nous fûmes jamais chéris de notre Roi,
Laiſſez-nous à ce prix vous marquer notre foi.
Écoutez nos ſoupirs.

LE ROI.

Trop ſûr de votre zéle ;
Ah ! je n'en ferai point cette épreuve cruelle.
Vous m'aimez... vous voulez que, barbare aſſaſſin,
Pour prix de votre amour, je vous perce le ſein !
Vous qui me connoiſſez, avez-vous bien pû croire
De pouvoir me réſoudre à ſurvivre à ma gloire ?
De quel front m'offrirois-je aux yeux de l'Univers,
Fameux par mes fureurs plus que par mes revers ?
Ah ! les ſiécles futurs, éterniſant ma honte,
D'un ſang ſi généreux me demanderoient compte :
Non, vous ne mourrez pas ; ma gloire le défend.

RICHEMOND.

Votre gloire, Seigneur, dans ce beſoin preſſant ;
C'eſt, en pleurant l'État & ce Peuple perfide,
D'épargner les horreurs du plus noir parricide.
Puiſque nos foibles bras tromperont notre eſpoir,
La mort devient pour nous un rigoureux devoir.
Grand Roi ! n'écoutez pas un ſentiment trop tendre,
C'eſt ſouiller notre ſang de ne pas le répandre.

Digitized by Google

Dans ce jour plein d'horreur vivre & vous obéir
Ce seroit nous résoudre, hélas ! à vous trahir.
La voix d'un sang versé pour le meilleur des Maîtres,
Sans doute, à leur devoir ramenera les traîtres.
Ne vous obstinez pas dans ce cruel refus ;
Nous allons nous offrir.

LE ROI.

Ah ! ne m'en parlez plus ;
Quand vous me restez seuls & que tout m'abandonne,
Je vous immolerois ! ... ô fatale Couronne !
Que plûtôt des Stuarts le nom soit aboli,
Et sous d'affreux débris l'État enseveli.
Assez j'ai répandu le sang de l'innocence,
Et le Ciel en ce jour signale sa vengeance :
En vain vous prétendez en arrêter l'effort,
Votre mort serviroit d'appareil à ma mort,
C'est mon sang que l'on veut, & votre sacrifice
Ne feroit qu'augmenter l'horreur de mon supplice.
Mon cœur, assez constant pour souffrir mon trépas,
Contre un plus rude assaut ne se soutiendroit pas.
Je dois à mes Sujets, quand je meurs leur victime,
Un spectacle plus grand que celui de leur crime,
Je dois mourir en Roi.

SOUPTAMPTON.

Magnanime Héros !
Hélas ! nous admirons des sentimens si beaux...
Mais nos cœurs sont frappés d'une atteinte mortelle.
O mon Roi ! sang auguste ! image trop cruelle !...
Nous mourrons de douleur, cher Prince.

Digitized by Google

LE ROI.

Non ; vivez,
Pour mes triſtes enfans à qui vous vous devez.
Vous ſerez le ſoutien d'une Race éplorée ;
Animés par la foi que vous m'avez jurée,
Vous ſçaurez attendrir l'Univers ſur leur ſort ;
Profiter des regrets qu'arrachera ma mort,
Pour faire ouvrir les yeux à mon Peuple infidele;
Qu'à ſes vrais Souverains votre voix le rappelle.
Vîvez pour votre Roi, cœurs vraiment généreux ;
Vous méritez d'avoir un Maître plus heureux.

SCENE IX.

LE ROI, WINCHESTER, LES AMIS DU ROI, LE CAPITAINE DES GARDES, GARDES.

LE CAPITAINE.

SEIGNEUR, c'eſt malgré moi qu'un devoir néceſſaire
M'impoſe en ce moment un triſte miniſtere ;
Et je porte à regret des ordres à mon Roi ;
Mais le Sénat m'oblige à cette dure loi :
Il vous mande, Seigneur.

LE ROI.

Mets mon Fils ſous tes aîles ;
Dieu ! ... Tu le veux... allons : adieu, Sujets fideles ;
Pour ne plus vous revoir je vous quitte aujourd'hui.

HOLLAND.

Ah ! courons le ſauver ou périr avec lui.

Fin du quatrieme Acte.

Digitized by Google

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

GLOCESTER, *ſeul.*

EN vain dans ce Palais j'erre de toutes parts ;
Wincheſter ne vient point s'offrir à mes regards.
Tout augmente mon trouble & ma ſombre triſteſſe.
O mon Pere, pour toi nul mortel s'intéreſſe !
Qu'eſperer, que réſoudre en cette extrémité ?
Dieu puiſſant, qui des Rois ſoutiens la Majeſté,
A ces tigres cruels as-tu livré mon Pere ?
Ah ! rends à mon amour une tête ſi chere :
Il eſt tout mon eſpoir, l'objet de tous mes vœux.
Mais je ne le vois point... ô moment rigoureux !
Quelle horreur ! juſte Ciel ! je frémis, je chancelle....
Laiſſons un libre cours à ma douleur mortelle,
Rien n'en peut égaler les triſtes ſentimens.
Larmes, ſoupirs, ſanglots, regrets, gémiſſemens,
Éclatez... quelqu'un vient. Wincheſter...c'eſt lui-même.

Digitized by Google

SCENE II.

GLOCESTER, WINCHESTER.

GLOCESTER.

Ami, calme l'excès de ma douleur extrême. ..
Mais hélas ! dans tes yeux mes malheurs sont tracés,
Et ces pleurs que je vois m'en instruisent assez.
Je comprends, Winchester, pour qui ton cœur soupire.
Mon Pere ne vit plus.

WINCHESTER.

Non, Seigneur ; il respire ;
Mais que son sort, hélas ! est digne de pitié !
Objet infortuné de leur inimitié,
Des Anglois révoltés les troupes insolentes
Vont peut-être sur lui porter leurs mains sanglantes ;
De toutes parts . . .

GLOCESTER.

Eh ! bien, je vole à son secours...
[*Il part.*]
Tu m'arrêtes, cruel !

WINCHESTER.

Je conserve vos jours.

GLOCESTER.

Mes jours sont dévoués au salut de mon Pere.

WINCHESTER.

Seul contre tous, Seigneur, que prétendez-vous faire ?

GLOCESTER.

Mourir.

WINCHESTER, *fait signe aux Gardes.*

Gardes.

Digitized by Google

GLOCESTER.

Eh! quoi! téméraires soldats,
Laissez... que vois-je? Ciel!.. vous ne m'écoutez pas..;
Je ne sçaurois, hélas! vaincre leur résistance....
Dis-moi donc, Winchester, n'est-il plus d'espérance?

WINCHESTER.

Le bras du Tout-puissant peut encor arrêter
Les horribles projets qu'on ose méditer.
Les Pairs auroient enfin pû conjurer l'orage;
Mais la terreur énerve & suspend leur courage:
Depuis l'instant fatal qui les a divisés,
Les uns sont dans les fers, les autres dispersés.
Quant au Peuple, séduit par des cris fanatiques,
Et servant de Cromwel les projets tyranniques,
Il voit couler mes pleurs sans en être ébranlé.
En vain à son devoir ma voix l'a rappellé.
D'un ton séditieux, & rempli de colere,
Dieu rejette, a-t-il dit, tes pleurs & ta priere.
Nous vengeons d'un tyran l'Angleterre & les Cieux,
Et le Roi que tu sers est un monstre à nos yeux.

GLOCESTER.

Les traîtres!

WINCHESTER.

Cependant, innocente victime,
Devant un Tribunal érigé par le crime,
En esclave aujourd'hui votre Pere traîné,
Et peut-être, déja ce grand Roi condamné,
Succombe sous l'effort d'une horrible injustice.
On parle de bourreau, de mort & de supplice.
Ciel!

Digitized by Google

GLOCESTER.

O Juges pervers ! ô barbare deſſein !
Monſtres que les enfers ont vomi de leur ſein !
Quoi ! mon Pere mourra ! Ciel, n'as-tu plus de foudre ?
Mais, non ; ce n'eſt pas vous qu'elle doit mettre en poudre.
Quoi ! pour perdre Cromwel & punir ſes forfaits,
Dieu des Dieux, ta fureur ne s'armera jamais !
Quoi ! lorſque tu le vois furieux & perfide
Préparer ſans horreur le plus noir parricide,
Ce bras, ce même bras ſi long-tems imploré,
N'écraſera-t-il point ce tyran abhorré ?
Et toi, flambeau du jour, à ſon aſpect funeſte,
Ne dérobes-tu pas la lumiere céleſte ?
Sur cet affreux palais par ſon crime infecté,
Tu ne peux qu'à regret répandre ta clarté.
Mais cependant... ô crime !.. ô Pere déplorable !..
De ſes cruels bourreaux la troupe impitoyable
En ce moment s'apprête à lui percer le flanc.
Inhumains, arrêtez.... connoiſſez-vous ce ſang ?
C'eſt le ſang de vos Rois, votre Maître, & mon Pere.

SCENE III.

WINCHESTER, GLOCESTER, HOLLAND.

HOLLAND.

AH ! Seigneur !

GLOCESTER.

Cher Holland !

Digitized by Google

HOLLAND.

O rage ſanguinaire !

WINCHESTER.

Cher Prince, c'en eſt fait...

GLOCESTER.

Dieu, l'avez-vous permis ?

HOLLAND.

O mon Maître ! ô mon Roi !

GLOCESTER.

Wincheſter.

WINCHESTER.

Ah ! mon Fils !

HOLLAND.

Sur les triſtes débris de la foible innocence,
Aujourd'hui l'Injuſtice établit ſa puiſſance :
Elle vient de dicter ſes odieuſes loix !
Les derniers des humains ſont les Juges des Rois ;
Et maîtres de leur ſort... quel ſpectacle funeſte !..
Seigneur ! diſpenſez-moi de vous dire le reſte.
Le Roi vient.

SCENE IV.

WINCHESTER, GLOCESTER, HOLLAND, LE ROI.

LE ROI.

O Mon Fils, mon cher Fils !

GLOCESTER.

Ah ! je meurs !

Digitized by Google

WINCHESTER.

Seigneur !

GLOCESTER.

Mon Pere !

LE ROI.

Hélas !

GLOCESTER.

O mortelles douleurs !

LE ROI

C'en eſt fait, mon cher Fils : vous n'avez plus de Pere.

GLOCESTER.

Vous mourrez !

LE ROI.

Cher Enfant !

HOLLAND.

Ah ! troupe meurtriere !

LE ROI.

Je vais, je vais deſcendre en la nuit du tombeau.

GLOCESTER.

Barbares ! de mes jours éteignez le flambeau.

LE ROI.

Puiſſes-tu, plus heureux qu'un Pere déplorable,
Éviter, mon cher Fils, leur fureur implacable.

GLOCESTER.

Hélas ! je ſuis perdu, ſi vous m'abandonnez.

WINCHESTER.

Vous méritez, Grand Roi, des jours plus fortunés.

LE ROI.

Ami ! pour mon trépas, déja tout ſe prépare,
Et la mort aujourd'hui pour jamais nous ſépare.

WINCHESTER.

Je meurs, ſi vous mourez.

HOLLAND.

Mes jours ſont en vos mains.

LE ROI.

Dieu ! ravis cet Enfant à leurs traits inhumains.

Digitized by Google

GLOCESTER.

Vous me quittez ?

LE ROI.

Objet de ma douleur amere !
Approchez, mon cher Fils, embrassez votre Pere.
Ah ! ce n'est que sur toi que je répands des pleurs :
L'état où je te vois comble tous mes malheurs.
Aimable & cher objet de toute ma tendresse,
Écoute les discours qu'en mourant je t'adresse.
Dans mes malheurs mon sort est encor assez beau.
C'est le devoir, mon Fils, qui m'entraîne au tombeau ;
C'est pour l'avoir suivi qu'on m'arrache la vie :
Je pouvois empêcher qu'elle me fût ravie.
Mais je n'ai pas voulu, lâche & barbare Roi,
Trahir, pour la sauver, le Ciel, l'État & Moi ;
Livrer aux factieux des amis pleins de zèle,
Et dans leur propre sang tremper ma main cruelle.
Pour sauver l'innocence un Roi doit tout souffrir.
Je meurs, & par ses traits Cromwel me fait périr ;
Mais, en mourant, sur lui j'emporte la victoire :
Ma honte ne sert point de trophée à sa gloire.
C'est en vain qu'on m'apprête un supplice odieux ;
L'échaffaud où je meurs est un trône à mes yeux,
D'où l'innocent proscrit condamne l'injustice.
Le crime rend infâme & non pas le supplice.
Le seul trépas qui doit nous inspirer l'horreur,
Est de mourir infâme au sein de la grandeur.
Retenez donc, mon Fils, ces généreuses larmes.
Et vous, de votre cœur dissipez les allarmes,

Digitized by Google

Ou si vos yeux toujours sont noyés dans les pleurs,
Ne pleurez pas sur moi, pleurez sur vos malheurs;
Pleurez les Loix, l'État. O ma chere Patrie!
Ma mort de ton tyran n'éteint pas la furie.
Il te reserve encor des coups plus inhumains.
O triste destinée! hélas! que je te plains!
Si quelque trouble encor en ce moment me presse,
C'est mon Fils, mon cher Fils, l'état où je vous laisse.
Quelle suite de maux va marquer tous vos jours!
Sans Pere, sans amis, sans appui, sans secours,
Vous languirez peut-être en un vil esclavage;
Pour le fils d'un grand Roi, quel indigne partage!
Toi que l'hymen m'unit par les nœuds les plus doux,
Digne objet de l'amour du plus fidele époux;
Fille du plus grand Roi qu'ait adoré le Monde,
Hélas! quelle sera ta triste profonde!
Que vas-tu devenir en apprenant ma mort?
De tes vives douleurs, ah! modere l'effort.
Vis pour nos chers Enfans. Vous, mes amis, j'espere.
Que vous leur tiendrez lieu de support & de Pere.
Recevez, Wincheſter, ce gage de ma main.

WINCHESTER.

Triste nécessité, trop barbare destin!

GLOCESTER.

Que vais-je devenir, privé d'un tendre Pere!

LE ROI.

Le tems adoucira votre douleur amere.
Si vous versez des pleurs de nous voir séparés,
Ces douloureux momens sont bien-tôt expirés.
Bien-tôt, vos maux passés & vos peines finies,
Nous reverrons au Ciel nos ames réunies.
Adieu, mon Fils, je vais....

Digitized by Google

GLOCESTER.

Mon Pere, je vous suis.

LE ROI.

Non, demeurez.

GLOCESTER.

Hélas !

LE ROI.

En l'état où je suis,
Dans ces derniers momens où je respire encore,
Je fixe mes regards vers le Dieu que j'adore ;
En lui seul desormais je mets tout mon appui.
Allons, soldats, allons nous réunir à lui.
(*Il part.*)

GLOCESTER.

Mon Pere, regardez votre Fils déplorable :
Daignez, daignez encor....

LE ROI.

O douleur qui m'accable !
C'est malgré moi, mon Fils, que je quitte ces lieux.
Eh ! bien, encor un coup, recevez mes adieux.

SCENE V.

WINCHESTER, GLOCESTER, HOLLAND.

GLOCESTER.

O Malheur ! ô mon Pere ! une main meurtriere
Pour jamais à tes yeux va ravir la lumiere.
Tu meurs ! ah ! dans ce jour tout va périr pour moi ;
Je vivois pour toi seul, & je meurs avec toi.

Digitized by Google

WINCHESTER.

Dans ces tristes momens de fureurs & d'allarmes,
Mêlons à ses sanglots nos soupirs & nos larmes.

HOLLAND.

Nous ne te verrons plus, cher Prince, & pour toujours
Un barbare attentat a terminé tes jours!

GLOCESTER.

O Pere malheureux! quelle est ta destinée!
O déplorable Fils! Famille infortunée!
Et vous qui partagez les rigueurs de mon sort,
Ou rendez-moi mon Pere, ou donnez-moi la mort.

HOLLAND.

Hélas!

SCENE VI.

WINCHESTER, GLOCESTER, HOLLAND, CROMWEL.

GLOCESTER.

QUe vois-je? ô Ciel! l'assassin de mon Pere!
Monstre cruel!

CROMWEL.

Seigneur, calmez votre colere:
Je ne mérite point ces titres odieux.

GLOCESTER.

De son horrible aspect, va, dérobe mes yeux.

CROMWEL.

Quand je crois mériter un accueil favorable,
De noms injurieux votre bouche m'accable!

Digitized by Google

GLOCESTER.

Un favorable accueil !.. toi !.. mon Pere mourant !
A tes pieds abbattu, sous tes coups expirant !..

CROMWEL.

Moi le faire périr, quand je cours le défendre !

GLOCESTER.

Qu'entends-je ? à ces discours quel espoir dois-je prendre ?
Quoi ! Cromwel..

CROMWEL.

Eh ! Seigneur, n'avez-vous pas ma foi ?
Si la Cour de Justice a condamné le Roi,
Est-ce à Cromwel qu'il faut imputer sa fureur ?
J'aime les Loix, Seigneur, l'Église & la Patrie ;
Mais pour venger l'Église & l'État & les Loix,
J'oserois éprouver le massacre des Rois ;
Et par un attentat à nul autre semblable,
Souscrire de leur mort l'arrêt abominable !
Tyrans ou non, Dieu seul, Maître des Potentats,
A droit de prononcer l'arrêt de leur trépas.
Les Communes en vain, par un horrible crime,
Prétendent au plûtôt immoler leur victime,
Je ne souffrirai point qu'un sang si précieux
Par la main des bourreaux se répande à mes yeux.
Quoi ! trahi par les siens, qu'un Monarque périsse !
Qu'un arrêt le condamne au plus honteux supplice !
Qu'on ose de son sang arroser ce Palais !
Qu'on appelle Vertus de semblables forfaits !
Non, encor une fois, attentif à ma gloire,
Je ne souffrirai pas une action si noire ;

Digitized by Google

Le crime du Sénat retomberoit sur moi,
J'aurois par son moyen assassiné le Roi;
Et qui, lorsqu'il le peut, n'empêche qu'on n'opprime,
Est lui-même censé d'avoir commis le crime.

GLOCESTER.

Quel bonheur! si d'accord avec la vérité .....
Mais ...

CROMWEL.

Seigneur, jugez mieux de ma sincérité.
Ah! de zèle pour vous mon ame est enflammée.
Par mon ordre Hamilton est allé vers l'armée,
Afin de l'exhorter à venir en ces lieux
Enlever votre Pere à des bras furieux.
Que dis-je? j'ai déja vengé ses infortunes.
Je viens, Seigneur, je viens d'abolir les Communes;
Et moi-même à l'instant je vole à son secours.

HOLLAND.

Nous te suivons.

WINCHESTER.

O Ciel! puis-je croire ..

GLOCESTER.

Ah! j'y cours.
Grand Dieu, seconde-nous dans ce danger extrême;
Rends à nos vœux un Roi, l'image de toi-même.
Mais Hamilton paroît ...

Digitized by Google

SCENE VII.

WINCHESTER, GLOCESTER, HOLLAND, CROMWEL, HAMILTON.

GLOCESTER.

AH! qu'eſt-ce que je voi?
Parle, cher Hamilton, qu'eſt devenu ton Roi?
Tu ne me réponds rien....

HAMILTON.

O jour abominable!
Sacrifice inhumain! attentat exécrable!

GLOCESTER.

O mon Pere!

HOLLAND.

O mon Roi!

WINCHESTER.

Que je ſuis malheureux!

HAMILTON.

Ni le reſpect des loix, ni la crainte des Cieux,
Ni de nos Potentats la majeſté ſacrée,
Par les plus criminels en tous lieux révérée,
N'ont pû le dérober au fer des aſſaſſins;
Déja tout annonçoit leurs barbares deſſeins.
A ce triſte appareil je vole vers l'armée;
Je leur nomme Cromwel, leur haine envenimée,
Trop inſtruite des vrais ſentimens de ſon cœur,
N'écoute pas ſa voix, pour ſervir ſa fureur.

Digitized by Google

Ah ! les Siècles futurs pourront à peine croire
Ce forfait inouï, cette tragique hiſtoire.
Il raſſemble lui ſeul les attentats divers
Qui firent autrefois frémir tout l'Univers.
Mes triſtes yeux ont vû ce ſanglant ſacrifice ;
Mais plus grand mille fois au milieu du ſupplice,
Qu'il ne le fut jadis dans le ſein de ſa Cour,
Ce Prince, ſans pâlir, perd la clarté du jour.
D'un viſage ſerein & d'un œil intrépide,
Il voit lever ſur lui le glaive parricide.
Il regarde la mort d'un œil de Conquérant,
Il vécut en Héros, il meurt encor plus grand:
Malgré les cris affreux d'un Peuple ſanguinaire,
Expirant ſous leurs traits, il eſt encor leur Pere.
Son cœur vraiment Royal s'intéreſſe pour eux ;
Et levant ſes regards & ſes mains vers les Cieux ;
Pere tendre, a-t-il dit, que ta bonté céleſte
Ne leur impute point une mort ſi funeſte.
Non, l'Anglois de ſon Roi n'a point percé le flanc :
Fais, Dieu plein de bonté que la voix de mon ſang
N'attire point ſur eux l'éclat de ton tonnerre.
C'eſt le crime d'un ſeul, & non de l'Angleterre.
Oui, barbare aſſaſſin, c'eſt toi, tigre cruel !
Et dans tout l'Univers quel autre qu'un Cromwel
A jamais pû former un projet ſi coupable ?

GLOCESTER.

O Monſtre ! il n'eſt donc plus ce Pere déplorable ! ..
Ah ! tout ſanglant qu'il eſt, je cours pour l'embraſſer...
Où ſuis-je ? .. ô Ciel ! pour moi le jour va s'éclipſer.

Digitized by Google

Ah! c'en eſt fait : je touche à la fin de mes peines ...
Je cede... un noir poiſon ſe gliſſe dans mes veines.
Que vois-je? .. après ma mort, ce tyran me pourſuit!..
Mon Pere... ah! je te joins dans l'éternelle nuit ...
Viens, embraſſe ton fils.

CROMWEL.

O comble de triſteſſe!.. :
Vous, Wincheſter, allez, aidez à ſa foibleſſe.
Conduiſez ce cher Prince en ſon appartement.
Partez, (*A Holland.*) & laiſſez-moi reſpirer un moment.

WINCHESTER.

Oui, je vais pour prier la céleſte Juſtice
D'avancer d'un tyran la peine & le ſupplice.

HOLLAND.

Puiſſent d'un Dieu vengeur les Miniſtres armés
Faire tomber ſur toi ſes carreaux enflammés.

SCENE VIII.

CROMWEL, *ſeul.*

AH! je vous ravirai le pouvoir de me nuire:
Qui fait périr un Roi ſçaura bien vous détruire.

SCENE IX.

CROMWEL, LES DÉPUTÉS DES COMMUNES.

SUDNER.

MYLORD, vous triomphez : enfin ces deux momens
Viennent de terminer nos civils mouvemens.

Digitized by Google

Nos cœurs impatiens de voir finir la guerre,
Par la mort des Stuarts, ont sauvé l'Angleterre,
Et dans le sang versé de cet autre Tarquin,
Nous allons affermir l'État Républicain.
C'est par ce prix heureux qu'aujourd'hui la Tamise
Fait respecter ses loix & triompher l'Église.
Mais que vois-je ? d'où vient qu'au comble des faveurs
Vous paroissez, Mylord, plongé dans les douleurs ?

CROMWEL.

Infâmes, pouvez-vous m'en demander la cause ?
Quoi ! tandis que sur vous ma bonté se repose,
Vous allez lâchement immoler votre Roi !

HALLEY.

N'avez-vous pas vous-même ordonné sa mort ?

CROMWEL.

Moi ?

HALLEY.

Oui, vous.

CROMWEL.

Ciel ! dans le tems que votre bras l'accable,
De son affreux trépas vous me rendez coupable ;
Moi, qui du Roi toujours ai respecté le rang,
Qui voulois le sauver au prix de tout mon sang !
Il est vrai que Stuart flattoit la tyrannie ;
Pour cela falloit-il attenter à sa vie ?
Ah ! pour avoir acquis le droit de le juger,
Avez-vous jamais eu celui de l'égorger ?
A son juste devoir vous pouviez le réduire,
Le soumettre à nos loix, sans pourtant le détruire.
Si, de zèle animé, j'ai tantôt, à vos yeux,
Traité ce triste Roi de tyran odieux,

Digitized by Google

Je n'ai point prétendu le conduire au supplice,
Ni de vos cruautés me rendre le complice.
Ce seul mot auroit dû calmer votre fureur :
Pensez, en le jugeant, qu'il est l'Oint du Seigneur.
A quelque autorité que vous puissiez prétendre,
Le sang des Rois, Dieu seul a droit de le répandre,
Moi-même, qu'ai-je fait pour qu'on ose à mon bras
Imputer les horreurs de ce fameux trépas ?
J'ai tiré Wincheſter du sein de l'esclavage,
J'ai rendu mille fois au Prince mon hommage ;
J'ai remis en ses mains son objet le plus cher,
Ce Fils qu'on lui ravit, le jeune Glocester.
Sans doute, ces bontés sont l'effet de ma haine !
Par-là je l'ai conduit à sa perte certaine !..
Non, non, de ce forfait, n'accusez donc que vous.

HALLEY.

Pourquoi faire à nos yeux éclater ce courroux ?
Est-ce ainsi que, suivant de bizarres caprices,
Vous trompez notre attente & payez nos services

CROMWEL.

Ah ! portez loin de moi ce service odieux,
Il étonne la Terre, & fait rougir les Cieux ;
Je n'exigeai de vous qu'un zèle légitime,
Et vous venez m'offrir un détestable crime !
Il falloit mieux juger de mes intentions ;
Cruels ! interrogez la voix des Nations.
Quel nom donnera-t-elle à votre barbarie ?
Vous avez à jamais dégradé la Patrie ;
Mais si tant de fureur éclate en ce trépas,
Vous le deviez du moins épargner à mon bras.

Digitized by Google

La gloire de l'État veut que je vous puniſſe.
Il n'eſt plus de Sénat, ni de Cour de Juſtice ;
Par mon ordre l'armée occupe le Palais.
Partez, & devant moi ne paroiſſez jamais.

SUDNER.

Juſte Ciel ! qui l'eût dit ? de notre déférence
Voià donc, cher Halley, quelle eſt la récompenſe !

SCENE X. *& derniere.*

CROMWEL, *ſeul.*

TOUT rit à mes deſirs & conſpire à mes vœux.
Je regne : quel mortel fut jamais plus heureux ?
Né fourbe, ambitieux, aux jours de mon enfance,
Mon cœur conçut dès-lors cette grande eſpérance ;
Et grace, chers Anglois, à vos diviſions,
J'ai trouvé mes ſuccès juſqu'en vos paſſions :
Charle immolé par vous s'en eſt vû méconnoître ;
Il eſt mort ; & je ſuis aujourd'hui votre Maître.
Vous n'avez point voulu fléchir devant un Roi ;
Eh ! bien, vous fléchirez deſormais devant moi.
Quel revers ! . . devant moi ! . . cette fiere Angleterre,
Illuſtre dans la paix, fameuſe dans la guerre,
Qui de l'Europe entiere attire les regards,
Préfére un ſang impur au beau ſang des Stuarts !
O honte ! ô infamie ! & toi, ſecte inſolente,
Qui ſur le Chriſt de Dieu porte ta main ſanglante,

Digitized by Google

Le Ciel, pour te punir du meurtre de ton Roi,
Te doit en sa fureur un tyran tel que moi;
Il t'accable aujourd'hui sous ma loi souveraine,
Je suis entre ses mains l'instrument de sa haine,
Et tu n'aurois jamais subi mon joug cruel,
S'il étoit un tyran plus tyran que Cromwel...
Mais quel trouble secret empoisonne ma joye!..
Il semble en ce moment que le Ciel me foudroye.
Quelle lugubre voix s'éleve dans mon cœur!
Que vois-je?.. où suis-je? ô Ciel! Dieu! quelle est ma terreur!
La vertu m'a frappé d'un de ses traits de flamme.
Elle vient m'étaler la honte de mon ame;
Et perçant de mes yeux le funeste bandeau,
Me fait voir tout mon crime au jour de son flambeau.
Un forfait projetté nous paroit plein de charmes;
A peine est-il commis qu'il mérite nos larmes.
Titres trop odieux, vous me glacez d'effroi!
Bourreau de ma Patrie, assassin de mon Roi!
Quel sang, grand Dieu! quel sang! ô funeste entreprise!
Le crime qu'en ce jour a commis la Tamise,
Efface les forfaits de Micène & d'Argos.
Sur ma tête déja grondent mille carreaux.
Il est un Dieu vengeur... Vil rebut de la terre;
L'Univers va s'armer pour me faire la guerre.
Où fuir, où me cacher? allons dans les Enfers;
Ses abîmes déja sous mes pas sont ouverts.
Que dis-je? pour punir mes noires barbaries,
Les remords m'y suivront comme autant de Furies...

Digitized by Google

Digitized by Google